



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

Iulia Mihalache

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

Ph.D. (traductologie)

GRADE / DEGREE

École de traduction et interprétation

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

Le modèle occidental et ses traductions dans une société postcommuniste :
le cas de la Roumanie

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Annie Brisset

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Jules Duchastel

Patrick Imbert

Walter Moser

Joseph-Yvon Thériault

Gary W. Slater

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES /
DEAN OF THE FACULTY OF GRADUATE AND POSTDOCTORAL STUDIES

Université d'Ottawa

**Le modèle occidental et ses traductions
dans une société postcommuniste :
le cas de la Roumanie**

par

Iulia Mihalache

**École de traduction et d'interprétation
Faculté des Arts**

**Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de
Doctorat en traductologie**



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

ISBN: 0-494-10998-X

Our file Notre référence

ISBN: 0-494-10998-X

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

Remerciements

Tu serres les épaules
à la manière des rivières qui se rassemblent dans un
seul fleuve.
Tu fermes les yeux
pareillement aux nuages qui encerclent le champ.
Tu te hausses sur la pointe des pieds
telle la pyramide qui s'élève sur le sable.
Tu renonces complètement à l'ouïe
l'ouïe de tout un siècle
ensuite tu te dis à toi-même :
maintenant, je volerai.
Nichita Stănescu, *La leçon du vol*

Ma gratitude va à ma directrice de thèse, Madame Annie Brisset, qui m'a encouragée à poursuivre mes projets et à développer mon imagination et mon esprit critique tout au long de cette exploration intellectuelle. Je la remercie très chaleureusement pour son appui constant, sa disponibilité, ses connaissances, son expérience et son amour de l'Europe de l'Est. Pour sa lecture très attentive et rigoureuse de ce travail et pour la liberté qu'elle m'a laissée, tout en m'inspirant et en me guidant avec une fine intuition. Je voudrais aussi lui adresser un grand merci pour son humanité et son enthousiasme, qui ont énormément aidé à la réussite de ce projet.

Mes remerciements vont aussi à tous ceux qui m'ont donné des conseils ou m'ont soutenu tout au long de ce parcours : professeurs, collègues ou amis.

Je tiens également à souligner que l'accomplissement de cette thèse a été possible grâce au soutien financier accordé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (2002-2004), l'Université d'Ottawa (2000-2004) et le ministère de l'Éducation de l'Ontario (2001-2002).

Dédicace

En signe de reconnaissance à ma mère, Viorica,
pour sa force morale, son amour et sa confiance.

À la mémoire de mon père, Viorel, pour avoir
cru à mes rêves d'hier et d'aujourd'hui.

My song will be like a pair of wings to your dreams,
it will transport your heart to the verge of the unknown.
It will be like the faithful star overhead
when dark night is over your road.
My song will sit in the pupils of your eyes,
and will carry your sight into the heart of things.
And when my voice is silenced in death,
my song will speak in your living heart.
Tagore, *My Song*

Résumé

Cette étude vise à montrer comment le transfert et la propagation des représentations par l'intermédiaire de la traduction, comme système et comme pratique sociale, instaurent des modèles mentaux qui permettent d'expliquer ou d'assigner des significations spécifiques à des événements récents. Considérée comme un champ des prises de position et de circulation conflictuelle des idées, la traduction permet de configurer un état du discours social et de montrer comment une société en mutation et subissant une crise du sens *s'objective* dans des textes et des pratiques collectives. Le cas envisagé est celui d'un espace postcommuniste, en l'occurrence celui de la Roumanie depuis 1989. La traduction apparaît comme une conséquence de l'ouverture du pays après la chute du communisme. Elle permet d'observer le cheminement d'une culture qui *se modifie* ou *se modernise* sous l'impact de la diffusion de représentations nouvelles, créées dans l'espace de communication Ouest-Est, ou suite à l'actualisation de représentations passées. Elle dynamise l'imaginaire de la société roumaine, prédisposant cette culture à engendrer, à maintenir ou à rejeter certaines croyances, mythes ou idées, tout comme à réfléchir sur des problèmes contemporains. À partir d'un corpus de textes, originaux et traduits, appartenant à la littérature, aux sciences humaines et sociales et regroupant aussi des articles de presse, l'étude montre comment la traduction participe à l'éveil de la conscience publique. Au-delà de cette incidence sociale immédiate, elle permet d'éclairer d'autres types de transferts intra- ou interculturels parce qu'elle propose d'autres modèles, d'autres représentations dans le nouvel espace social.

**LE MODELE OCCIDENTAL ET SES TRADUCTIONS
DANS UNE SOCIETE POSTCOMMUNISTE : LE CAS DE LA ROUMANIE**

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
La dimension cognitive et socioculturelle de la traduction	1
1. Construction et diffusion des représentations : approches critiques	4
2. La traduction en Roumanie postcommuniste : incidences socio-discursives	35
 CHAPITRE 1	 45
La traduction cartographique de l'« Autre Europe » : une identité confuse...45	
1.1. Avant et après, là-bas et au-delà	45
1.2. De l'Europe incomplète du 18 ^e siècle jusqu'aux mythes d'après 1989.....	65
 CHAPITRE 2	 83
Représentations de l'Occident : utopies et dystopies.....83	
2.1. La révolution de 1848 et ses échos actuels	84
Une île en quête de <i>civilisation</i> et de <i>latinité</i>	84
Comprendre et représenter l'Occident.....	92
De l'insularité à la liminalité et à la conspiration.....	101
2.2. L'entre-deux-guerres.....	108
Identification au passé et inertie collective.....	108
Infirmités, maladies et anormalités de la société roumaine.....	115
2.3. La guerre froide.....	122
Les radios <i>libres</i> , vecteurs de la pensée occidentale	122
La métaphore de l'Europe centrale.....	126
2.4. La chute du communisme	128
De l'euphorie au soupçon	128
Toujours l'effet de la distance	130
 CHAPITRE 3	 132
Le dialogue Est-Ouest : enjeux, conflits et ruptures.....132	
3.1. La recherche de nouveaux sens : une histoire qui se répète	132
3.2. Les influences <i>balkaniques</i> : le <i>cham bardement</i> culturel	145
3.3. Le savoir occidental : comment penser, comment exister ?	148

CHAPITRE 4	163
Le retour à l'Europe : la place de la traduction.....	163
4.1. Les initiatives occidentales : subir une nouvelle identité ?.....	164
4.2. L'Est demandeur d'Occident	183
4.3. Édition : état des lieux.....	189
 CHAPITRE 5	 195
La traduction et l'imaginaire social	195
5.1. Traduire pour éveiller à l'action	195
5.2. L'intertexte de la traduction : démocratie et société civile	199
L'identité modulaire : une éthique de l'ouverture	200
La traduction comme incitation au débat	206
La turbulence innovatrice du transfert interculturel	209
Politique de la traduction : <i>universalité, originalité, finalités</i> ?	212
Le retour des représentations dans la <i>vacuité</i> postcommuniste	215
Un sens ordonné par la traduction	220
5.3. L'espace <i>libre</i> en traduction : dystopies de la démocratie	222
L' <i>avenir ouvert</i> : traduire pour ne pas oublier.....	225
La traduction monologique : des identités figées	231
 L'ESPACE ONIRIQUE DE LA TRADUCTION : CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES....	 240
 BIBLIOGRAPHIE.....	 255
I. Corpus.....	255
II. Livres et Articles	261
III. Quelques articles de presse	282
IV. Sites et liens Web.....	287
 ANNEXES	 291
Statistiques.....	291
Représentations graphiques	342

Introduction

LA DIMENSION COGNITIVE ET SOCIOCULTURELLE DE LA TRADUCTION

L'année 1989 représente pour la Roumanie une mise à l'épreuve par l'Histoire. C'est l'année où la « Révolution » démocratique replace le pays dans l'évolution « normale » du monde. Quelques jours seulement, en décembre 1989, pour tout réorganiser et donner au peuple la confiance que « tout ira bien ». Cependant, le changement n'était pas seulement d'ordre technique. Il fallait changer la vision des gens sur eux-mêmes et sur le monde environnant, construire une autre mentalité, cette fois-ci capitaliste. Tâche difficile derrière laquelle s'abritent ceux qui prétendent que la Roumanie est toujours en « transition » : on ne peut pas ignorer les effets du régime communiste qui a profondément modifié la *mémoire sociale* et l'organisation de la société, sans pour autant préparer cette société à faire face à la nouvelle donne politique, nationale et internationale.

Les moyens de communication, censurés pendant des années, ont assailli la conscience publique. Les autres cultures se présentaient dans leur modernité, toujours différentes, toujours meilleures, ne fût-ce que sous l'effet nostalgique d'un bon livre retrouvé dans la bibliothèque. Les modèles ne manquaient pas. Le problème était de choisir, d'essayer.

Des mutations profondes, toujours actuelles, qui traduisent un rapport contradictoire avec, d'une part, la pensée occidentale pourvoyeuse d'instruments d'analyse, de concepts, d'institutions et de solutions et, d'autre part, la réalité du pays, son histoire séculaire et les embûches quotidiennes de la vie de ses sujets.

La chute du communisme en Europe centrale et en Europe de l'Est a réorganisé les rapports entre le discours et le pouvoir social¹, avec un effet direct sur l'esprit des gens et sur la pratique de l'écriture, du dialogue social et de la traduction. Dans ce contexte, qui a transformé à la fois le politique et la pensée, l'analyse des nouvelles pratiques de traduction fait apparaître les stratégies discursives qui ont favorisé l'insertion, le développement et la manipulation des *modèles mentaux*² de situations sociales : notamment le *modèle* de l'« Occident » (Europe de l'Ouest, États-Unis) vu comme un ensemble d'événements sociaux, économiques ou politiques et considéré, par conséquent, dans sa dimension historique et rhétorique. La traduction surgit non seulement comme *accès* à un nouveau savoir, mais aussi comme un actant social qui agit sur les cultures et les sociétés. La traduction véhicule et rend dominantes certaines représentations et, par l'utilisation de stratégies discursives spécifiques, elle construit des *modèles mentaux privilégiés, analysables dans le discours*.

À partir du cas de la Roumanie, il s'agira ici d'explorer les manifestations discursives du *modèle occidental* (ses attributs et ses représentations) dans un corpus réunissant des œuvres de la littérature et des sciences sociales ainsi que des traductions et des originaux en provenance de l'Occident (y compris des articles de presse). Autrement

¹ « Social power is defined in terms of the *control* exercised by one group or organization (or its members) over the *actions* and/or the *minds* of (the members of) another group, thus limiting the freedom of action of the others, or influencing their knowledge, attitudes and ideologies. » (van Dijk 1996 : 84).

² « Un *modèle mental* est une représentation interne d'un état de choses (*state of affairs*) du monde extérieur. Il s'agit d'une forme de représentation des connaissances reconnue par de nombreux chercheurs en sciences cognitives, comme étant la façon naturelle par laquelle l'esprit humain construit la réalité, en conçoit des alternatives, et vérifie des hypothèses, lorsqu'il est engagé dans un processus de simulation mentale. [...] Les données psychologiques suggèrent que les sujets humains construisent des modèles mentaux et que, le plus souvent, penser consiste à manipuler des modèles dans le but de chercher des conclusions plausibles. » (Johnson-Laird dans Ehrlich *et al.* 1993 : 1 ; 20)

dit, il s'agira d'étudier un état du discours social³ et de proposer un cadre théorique pour analyser l'impact de la chute du communisme sur la circulation des idées. Dans le contexte plus large de la mondialisation, l'étude se donne aussi pour but de révéler les enjeux culturels, sociaux, économiques et politiques qui sous-tendent et influencent la perception de l'Ouest par l'Est et vice versa. La traduction sera prise à la fois comme cadre théorique qui permet de distinguer les faux objets des vrais objets sociaux⁴, mais aussi comme « champ intellectuel » (Bourdieu 1966)⁵ à l'intérieur duquel ces objets sociaux circulent et définissent les relations et les oppositions entre les différents agents culturels (traducteurs, éditeurs, écrivains, institutions subventionnaires dans le domaine culturel). En envisageant la traduction en rapport avec d'autres disciplines, on montrera comment cette pratique interculturelle construit de nouvelles images de l'Occident ou en reconduit les anciennes dans le « discours social » (Angenot 1989). Le discours de la Roumanie postcommuniste sur l'Occident sera contrasté avec le discours de l'Occident sur ce pays ex-communiste.

³ « Étudier un état du discours social, c'est isoler, des faits sociaux globaux, un ensemble de pratiques par lesquelles la société s'*objective* dans des textes et des langages, pratiques qui cependant restent intriquées à d'autres pratiques et institutions. » (Angenot 1989 : 35)

⁴ « [...] un objet social [est] celui qui recèle un ensemble de relations internes, un système de relations dont l'analyse permettra d'expliquer le fonctionnement. » (Ansart 1990 : 36)

⁵ Le champ intellectuel définit non l'ensemble de tous les agents politiques et culturels, mais leurs relations et leur système de positions, c'est-à-dire les classes d'agents d'une époque, ainsi que les positions qu'ils occupent à l'intérieur du champ de pouvoir (leur position dans la société, leur fonction sociale, ainsi que leur capacité de créer « un marché des biens symboliques » [Bourdieu 1971 : 17]). Le champ intellectuel, c'est « [...] un système de relations entre des positions conférant sa particularité à chaque *position* et aux *prises de position* qu'elle [une position] appelle » (*Op.cit.* : 15). Par rapport aux classes d'agents culturels en Roumanie, on peut analyser leur position dans le champ du pouvoir politique : sont-ils autonomes, dépendants de la classe dirigeante, en opposition avec celle-ci ou bien leur position dans la société est-elle ambiguë ? Y'a-t-il un consensus à l'intérieur de la classe d'agents culturels ? Bénéficient-ils du même prestige que l'intelligentsia de l'entre-deux-guerres ? On peut aussi se poser la question : qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné un groupe d'intellectuels détiennent une légitimité intellectuelle ou artistique ? Et, finalement, on peut analyser la façon dont un « système de dispositions socialement constituées » (*Op. cit.* : 16) génère et unifie leurs pratiques culturelles, leur façon de penser et d'agir.

1. Construction et diffusion des représentations : approches critiques

Nous présenterons ici plusieurs modèles qui ont informé le champ de la traductologie ou qui pourraient éclairer l'étude de la traduction comme transfert interculturel. Ces différentes approches critiques nous permettent de définir un cadre théorique d'analyse de la circulation des idées et du transfert de représentations entre l'Occident et un espace postcommuniste.

Le *tournant culturel* est un mouvement qui a traversé non seulement la traduction (Bassnett et Lefevere 1990), mais l'ensemble des sciences sociales (Kuhn 1962 ; Rorty 1967 ; Latour 1986 ; Chaney 1994 ; Jameson et Anderson 1998 ; Bonnell et Hunt 1999 ; Cook 2000 ; etc.). À la lumière de ce mouvement (connu aussi sous le nom de *tournant linguistique*, de *culturalisme* ou de *postmodernisme*), la traduction sera considérée comme une pratique qui met en discours les cultures/les sociétés avec leurs préoccupations et leurs enjeux. La culture sera considérée non pas comme une unité stable, mais plutôt comme un ensemble dynamique de systèmes qui interagissent et se modifient continuellement (Hermans 1985). Le *systémisme*, approche inspirée de la biologie chez Ludvig von Bertalanffy (1960) et enrichie des contributions de la cybernétique et des théories de la communication, est devenu un paradigme interdisciplinaire basé sur le principe que le système se définit par sa globalité, son interaction, son ouverture et son dynamisme. Dans cette optique, si un élément subit une modification, le système *global* en sera affecté. Rapportée à la traduction, l'approche systémique permet de multiplier les perspectives et d'approcher les divers aspects sociaux du texte. Elle permet aussi de voir comment la transformation des pratiques de

traduction se répercute sur le système discursif d'une société et inversement⁶. Par exemple, nous observerons que la traduction en Roumanie postcommuniste (surtout celle qui est financée par l'Occident) ne devient pas seulement une pratique culturelle destinée à accélérer la modernisation du pays. Elle *déclenche* un processus, en proposant une réflexion critique sur les fléaux du passé et sur le décalage de culture et civilisation sur l'axe Est-Ouest). Elle apparaît aussi comme une *conséquence* de l'ouverture du pays (du système discursif).

Si le tournant culturel permet d'envisager l'incidence de la traduction sur la dynamique des cultures, le *tournant fictionnel* permet de voir, dans un contexte où la traduction était approchée principalement sous son angle linguistique, la manière dont les écrivains utilisent cette pratique pour faciliter la représentation de nouvelles réalités. Cela permet de voir aussi la façon dont les traducteurs utilisent la fiction pour examiner la transformation des pratiques de traduction⁷. Tel est le cas de l'écrivaine et traductrice roumaine, Daniela Ștefănescu (1952-), qui dans le roman *Eu sper, tu sperî, el (ea) speră...* (*J'espère, tu espères, il [elle] espère*), montre le personnage d'Ingrid, traductrice dont la vie et le travail illustrent les interrogations de la culture roumaine à une époque où l'Internet tend à éliminer la lecture et où les initiatives culturelles se heurtent à des obstacles économiques ou politiques, tout comme ils illustrent la volonté de changer

⁶ « [...] system analyses have shown the relationship of text to multiple social contexts (including materialist conditions, economics, governments, ideologies, and so forth), unpacking the relationship of textual practices and textual systems to many other cultural and social contexts. » (Tymoczko dans Hermans [dir.] 2002 : 13).

⁷ « The fictional turn in translation studies is characterized by a twofold movement concerning the triad fiction-theory-translation. On the one hand there is the fictionalization of translation by theorists and novelists who use translation as a "theme for expressing new configurations of cultural space" (Space 1992:173). [...] On the other hand there is a movement of critics and theorists who approach fiction as a source of translation theorization. Drawing on novels and short stories that thematize translation and translators, these scholars examine the articulation of translation, memory, and history as captured by the fictional piece. » (Pagano dans Tymoczko et Gentzler [dir.] 2002 : 81)

certaines perceptions collectives sur la traduction, la lecture, l'écriture ou le dialogue interculturel. Ingrid, qui vient de l'Europe du Sud-est, reçoit une bourse octroyée par la Chancellerie fédérale autrichienne pour aller rencontrer à Vienne (dans l'espace *occidental*) d'autres traducteurs et éditeurs de langues allemande, française ou anglaise et pour étudier la représentation des grandes idées philosophiques, psychologiques ou religieuses dans la littérature pour enfants. Elle devient ainsi l'ambassadrice d'un pays dont la mission est de favoriser les projets entre des éditeurs ou des traducteurs roumains et occidentaux, ainsi que la pénétration sur le marché roumain des livres de provenance occidentale.

La traduction sera approchée à la fois comme processus et production d'un capital culturel qui implique une interaction entre des acteurs sociaux ayant leurs discours, leurs pratiques, leurs choix et leur *intentionnalité* (par exemple, il n'y a pas toujours convergence entre les pratiques et les intentionnalités des intellectuels roumains « coupés de l'Ouest » pendant le communisme et celle des auteurs roumains de l'exil et des auteurs occidentaux avec ou sans intérêt pour l'Europe de l'Est ou encore celle des écrivains roumains qui, pendant l'ère de Ceausescu, ont maintenu le contact avec l'Est, tout en acceptant de « jouer » avec le pouvoir)⁸. Vue par rapport à d'autres textes, traduits ou non, qui circulent dans un *système culturel* et agissent sur ce dernier, la traduction sera prise comme un « paramètre de la manipulation systémique » (Even-Zohar 1990a : 77), qui peut éclairer l'étude d'autres types de transfert intra- ou interculturel (Hermans 1985). « *Traducere* » est un concept introduit par le discours de la Renaissance (c'est aussi l'équivalent roumain du mot « traduction »). Il visait à rassembler sous un même nom

⁸ Selon Edmund Husserl, la particularité de la conscience est qu'elle est toujours conscience *de quelque chose*. Les sujets interagissent parce qu'ils sont motivés par quelque chose qui est rationnel ou affectif.

tout type de *transfert*, d'*échange* et de *transport transfrontalier* d'un capital culturel. Il institutionnalisait la traduction en lui assignant un statut sous une seule dénomination.

Dans la perspective du *tournant culturel*, la traduction détient un *pouvoir symbolique* parce qu'elle peut construire et modifier des représentations : la traduction agit à la fois sur les *représentations cognitives transitoires* d'une culture, qui correspondent à des événements particuliers (Ehrlich *et al.* 1993 : 47), et sur ses *représentations cognitives permanentes* qui « correspondent aux savoirs acquis par l'individu et qui existent à l'état de potentialités » (*Idem*) ; c'est-à-dire que la traduction agit sur la *mémoire collective* d'une culture ou sur ce que Sperber (1996 : 50) appelle les *représentations culturelles*. Le rôle du contexte, compris au sens textuel ou au sens plus large (contexte socioculturel, mémoire collective)⁹, est dans cette optique déterminant, car c'est le contexte qui donne aux représentations mentales une forme propositionnelle : « Quant une représentation mentale est enrichie ou développée par des transformations ultérieures dans un contexte donné afin d'être entièrement vérité-conditionnelle, on dit qu'elle a une forme propositionnelle ou qu'il s'agit d'une pensée ayant une forme propositionnelle » (Gutt 1991 : 24-25)¹⁰. L'avènement de la démocratie dans la Roumanie d'après Ceausescu construit des représentations transitoires de l'Occident, dictées par les débats publics du moment. Elle modifie la mémoire de la culture

⁹ Dans la perspective de la théorie de la pertinence (Gutt 1991), le contexte est un concept ou une construction psychologique qui englobe la vision que le récepteur a du monde. Cet environnement cognitif contient des informations qui se retrouvent dans l'environnement physique du récepteur ou des informations activées à partir de la mémoire ou bien des informations inférées à partir de ces deux sources ; ces informations sont disponibles mentalement en vue du processus d'interprétation (Muscard 1996 : 71).

¹⁰ « When a mental representation is, by means of further processing within a given context, enriched/developed so as to be fully truth-conditional it is said to have a propositional form or to be a thought with a propositional form. »

roumaine, car elle exige l'accès à cette mémoire (l'événement symbolique est l'ouverture des Archives de la *Securitate*, police politique de l'État) ainsi qu'une réécriture de l'histoire non infusée de figures messianiques. Elle réactualise des représentations qui ont déterminé, tout au long de l'histoire roumaine, les enjeux du dialogue interculturel Est-Ouest.

Si la traduction est dotée d'un pouvoir symbolique de par le fait qu'elle véhicule, en tant que pratique discursive, des concepts, des symboles et des savoirs, elle est en même temps l'un des multiples domaines ou centres du *pouvoir social*¹¹. Selon Bassnett et Lefevere, l'analyse du phénomène de la traduction doit prendre en compte « ce que l'exercice du pouvoir signifie par rapport à la production culturelle dont la traduction fait partie » (1990 : 5 ; notre traduction). La traduction peut être vue comme un champ à l'intérieur duquel se déploie, se distribue, se dispute et s'échange le pouvoir social : la traduction prend appui sur *le texte comme discours* pour représenter, reproduire et légitimer le pouvoir social, tandis que la recherche du pouvoir mène à la création de représentations désirées.

À cet égard, nous remarquons que la traduction de l'altérité, notamment dans le contexte de la mondialisation et des profonds changements sociaux qui affectent le monde entier, a fait ressortir des problématiques majeures, comme *la politique* et *l'éthique de la traduction* (Robinson 1990 ; Venuti 1992, 1998 ; Pym 1997, 2001, etc.). La *différence*, mise en valeur par le travail sur le texte, s'est ainsi prolongée au-delà du texte même et a suscité des débats sur l'identité (culturelle), l'espace territorial, la nation, les minorités, les ethnies, le respect de l'Autre (expliqué et « traduit » jusque-là en

¹¹ Tymoczko et Gentzler (2002 : xvi) affirment que les questions suscitées par le pouvoir de la traduction ont transformé le tournant culturel en un tournant du pouvoir.

fonction de la philosophie et des croyances de la culture traduisante), l'hybridité, l'acculturation, la transculturation. De nombreux travaux récents en histoire, en anthropologie, en études culturelles ou en traduction nous font ainsi voir que la politique ne se limite pas à la sécurité étatique ou à la formation de coalitions, mais qu'elle implique aussi une *politique de la culture* et une *politique du texte écrit ou traduit*. La question complexe qui définit le pouvoir social – Qui peut parler ou écrire à qui, sur quoi, quand et dans quel contexte ? (van Dijk 1996 : 86) – correspond, dans le domaine de la traduction, à la politique qui gouverne la préférence systématique accordée à certains types de texte, certains auteurs, certaines langues ou cultures, certains sujets ou certains domaines (Toury 1995, Venuti dans Schäffner 1995). La *politique de la culture* relève d'un effort constant de se définir et de se faire reconnaître sur la scène internationale, tout comme elle relève d'un besoin de créer un marché pour sa propre culture ou pour la culture des autres. Cette ambivalence caractérise l'activité de traduction dans la Roumanie postcommuniste, car avec la chute du communisme, la traduction devient non seulement un enjeu transrégional et transnational (en encourageant le dialogue avec l'Ouest et avec les autres pays de la région), mais *surtout* une voie pour l'Ouest qui cherche à se créer un nouveau marché).

Parler d'une politique de la culture nous permet ainsi d'évoquer d'autres concepts clés : *conflit, négociation, investissement, gain, pouvoir, idéologie, valeurs* ou *éthique*. La « lutte » interculturelle se situe au niveau des représentations (discours, images, attitudes, opinions), donc au niveau du *sens* : cette lutte s'intensifie encore plus dans le contexte de la mondialisation censée lever les barrières qui entravent l'accès au savoir « global ». En effet, la conjoncture internationale assigne à la traduction un rôle diplomatique et au

traducteur un rôle d'*agent*, à même de produire un changement culturel et de négocier la propagation des savoirs. Dans le contexte de la Roumanie, l'apprentissage social de la démocratie instaure de nouveaux modes de perception, de pensée et de comportement par rapport au peuple et surtout aux *agents sociaux* (dont les traducteurs). Ces agents acquièrent (ou intériorisent) des dispositions (des manières d'agir¹²) qui leur permettent de produire de nouvelles pratiques, d'apporter un changement, d'innover.

Si la traduction négocie la production interculturelle de significations sociales et politiques, elle peut aussi offrir des solutions lorsqu'une société, passant par une étape décisive de son histoire (ici, la chute du communisme et l'instauration de la démocratie), subit une crise du sens (changement de valeurs, d'identité). Il nous semble pertinent d'invoquer l'idée de *crise du sens*, d'autant plus que celle-ci semble caractériser, selon certains auteurs, la mondialisation contemporaine¹³. Toutefois, dans le contexte de la mondialisation contemporaine, la traduction se désigne aussi comme un voyage vers l'Autre, rencontre qui engendre ce que l'on pourrait appeler un *conflit orienté vers des valeurs* (Touraine 1984 : 100), c'est-à-dire un *conflit orienté vers des modèles culturels, économiques et politiques*.

¹² « Le principe unificateur et générateur de toutes les pratiques et, en particulier, de ces orientations que l'on décrit communément comme "des choix" de la "vocation", quand ce n'est pas comme des effets de la "prise de conscience", n'est autre que l'habitus, système de dispositions inconscientes qui est le produit de l'intériorisation des structures objectives [...] » (Bourdieu 1971 : 26)

¹³ Il existe, au fait, plusieurs perspectives sur la mondialisation. Selon Augé, la mondialisation produit un sentiment de *non-lieu* (1994 : 86), d'aliénation et d'insécurité. Cet état définit le capitalisme en général, selon Harvey – « Le capitalisme est nécessairement orienté vers la croissance, technologiquement dynamique et sujet aux crises » (Bird *et al.* 1993 : 6) – qui croit, en même temps, que la mondialisation inspire « la terreur de la compression du temps et de l'espace » (*Idem*). À l'inverse, Chambers affirme que la mondialisation est l'époque du dialogue interculturel et de l'intersubjectivité (*Idem* : 190). Massey, à son tour, pense que la mondialisation crée « un sentiment du lieu qui est extroverti » (*Idem* : 66 ; notre traduction). Comme on le constate à partir de ces quelques exemples, les perspectives sur la mondialisation sont diverses et dépassent la cadre dichotomique *Djihad vs. McWorld* de Barber (1996).

La figure de Iouri Lotman se trouve au centre du nouveau champ de recherche en sémiotique qui se développe dans les années soixante à Moscou et à Tartu (Estonie). L'ouvrage *Travaux sur les systèmes de signes* (1976), publié par l'École de Tartu, représente l'essence des écrits de Lotman et des autres sémioticiens russes¹⁴. Lotman part du structuralisme et applique sa recherche à de nombreux domaines, tels que l'esthétique, la poétique, la théorie sémiotique, l'histoire de la culture, la mythologie et le cinéma. Au centre de son attention se trouvent les phénomènes qui se produisent dans la *sémiosphère*, c'est-à-dire dans la culture, vue sous son angle dynamique et donc prise dans son historicité. La *sémiosphère* inclut, selon Lotman, tous les actes sémiotiques d'une culture, présents ou passés, toute la mémoire textuelle passée, actuelle ou future (cette perception de la culture nous permettra, dans le cadre de cette étude, d'approcher les représentations de l'« Occident » sous l'angle de l'histoire, du passé, mais aussi sous l'angle fictif, anticipatif). Les textes, formant eux-mêmes des systèmes sémiotiques, décrivent le monde ou bien représentent un état *désirable* du monde, en générant ainsi de nouvelles représentations (les textes roumains, originaux et traductions, qui mettent en discours la notion d'Occident, reflètent les utopies et les dystopies qui peuplent l'imaginaire culturel roumain et qui facilitent ou entravent le processus actuel de modernisation).

En linguistique cognitive, on retrouve la notion de *mémoire passée, présente ou future* dans l'idée fondamentale d'*expérience*, car la cognition (la pensée, la langue, la conscience, la perception) est basée sur l'expérience. Celle-ci peut renvoyer à tout ce qui précède ou annonce la réception ou la parution d'un texte, c'est-à-dire à toute la mémoire textuelle qui constitue le cadre mental dans lequel le récepteur acceptera et comprendra

¹⁴ Ivanov, Rezvine, Ouspenski, Avérintsev, Jolkovski, Elizarenkova, Lévine, Bilinkis, Tourovski, Toporov, Mintz, Lekomtsev et Piatigorski.

un texte nouveau. L'existence de cette expérience *mentale* justifie la nécessité d'étudier les textes dans un cadre élargi, où les expériences socioculturelles des sujets s'entrecroisent. L'*expérience* correspond à ce que Bourdieu appelle, dans *Pratiques de la lecture* (dirigé par Roger Chartier), « le savoir préjudiciel », c'est-à-dire l'ensemble des perceptions des lecteurs au sujet d'une « lecture juste » (qui ne perturbe pas leurs représentations *permanentes*), leurs prédispositions (*habitus*) à accepter certaines interprétations (face auxquelles il n'y a pas de résistance culturelle) et la production d'un « besoin de lecture » primordial. Dans cette étude, l'*expérience* indiquera la prédisposition du lecteur roumain à accepter, grâce aux nouvelles pratiques d'écriture et de traduction, des interprétations restées à l'état de désir (que Lecercle [1990] appelle le « mode du *reste* »), ainsi que le rôle de la traduction dans la diffusion du « message » selon lequel la lecture est essentielle dans la critique du passé et la projection de l'avenir.

Le processus psychologique de l'imagerie consiste à produire, chez l'individu, des représentations *non verbales d'objets et d'événements* (Block 1992 cité par Tabakowska 1993 : 25). Ces représentations peuvent être descriptives (ordonnées par le caractère *linéaire* du langage) ou bien picturales, si elles représentent une structure *spatiale* du point de vue d'un *sujet* qui observe l'image, la reconnaît et lui donne une signification (par exemple, les photographies, les dessins, les peintures, ou les hologrammes). Elles peuvent aussi être descriptives et picturales à la fois, telles les cartes qui utilisent non seulement l'image, mais également le texte. Dans le cas des représentations descriptives, la linéarité du langage ne permet pas de tout représenter ou de représenter toutes les relations qui existent entre les éléments de la représentation : dans ce cas, le rôle du contexte s'avère essentiel, car il permet de maximiser la

pertinence, auprès du récepteur, de l'information communiquée. On peut même dire que les représentations descriptives peuvent générer beaucoup d'autres représentations non verbales, car elles stimulent la créativité de l'individu de par le fait qu'elles ne représentent pas tout.

Dans l'optique de la linguistique cognitive, cette créativité n'est pas de nature esthétique ou purement *littéraire* : la capacité d'innover relève non pas d'un style, mais d'un *choix* parmi les ressources conceptuelles disponibles. « La "création" est le produit nécessaire d'un "choix" et le choix est inévitable par définition », affirme Tabakowska (1993 : 25)¹⁵, ce qui veut dire que toute représentation non verbale peut être novatrice, car elle implique un choix, une sélection *motivée*, une *intentionnalité*. L'élimination du critère esthétique, ou l'introduction de l'idée que *l'imagerie caractérise tout type de texte*, permet d'envisager l'étude des textes dans l'ensemble de la production discursive d'une société, sans se confiner au champ littéraire. Pour cette raison, notre analyse inclut non seulement des textes de fiction, mais aussi des ouvrages de sciences humaines).

L'idée d'une approche élargie et multidisciplinaire des textes est formulée aussi par Itamar Even-Zohar, professeur de littérature comparée à l'Université de Tel-Aviv. Celui-ci affirme que la littérature nationale est un « polysystème » (1979), c'est-à-dire un ensemble dynamique de systèmes en interaction et en évolution permanentes (des « sémiosphères », dans les termes de Lotman), où la littérature traduite occupe aussi sa place sans être séparée de la totalité des discours qui circulent dans une culture/société. Dans les termes de Fossaert, la littérature traduite contribue, comme tout autre domaine, à la production *sociale* du sens, production qui présuppose le « système complet des intérêts dont une société est chargée » (Fossaert 1983 dans Angenot 1989 : 14).

¹⁵ « "Creation" is the necessary outcome of "choice," and choice is unavoidable by definition. »

L'hypothèse du *polysystème* place la littérature traduite dans un contexte culturel spécifique et permet d'envisager la traduction dans sa dimension socioculturelle et historique. C'est un aspect souligné également par Meschonnic qui pense que *la poétique du traduire* permet de situer la traduction dans une théorie d'ensemble du sujet et du social, que suppose et met en œuvre la littérature (1999 : 61). Gideon Toury, disciple d'Even-Zohar, étendra les idées de ce dernier à la traduction proprement dite (1995). Ses travaux seront repris et développés par José Lambert, Hendrik van Gorp, André Lefevere, J.S. Holmes, Theo Hermans, Raymond van den Broeck (voir Hermans 1985) : dans la vision de ces auteurs, la traduction n'est pas une activité qui dérive d'un original; c'est un outil indépendant dont les institutions sociales se servent pour produire les représentations voulues. Par exemple, la raison du financement de la traduction de l'ouvrage *Misión de la universidad* d'Ortega y Gasset¹⁶ dans la Roumanie postcommuniste dérive du présupposé bourdieusien que la lecture est une pratique culturelle ayant un statut à part dans le système d'éducation, car elle favorise la diffusion des idées de réforme et permet l'introduction d'une nouvelle structure de pouvoir :

At present, throughout all our national life, the constellations have changed. Hard-fisted facts have come to silence the carping mouths and convince the slowest among us that government and university alike need reform; it is not a question of desiring reform or not; it is imperative that we make an effort, because neither of these institutions is working. They are machines worn out by the wear and tear of use and abuse. (Ortega Y Gasset 1996 : 15-16)

Contrairement à l'approche traditionnelle de la traduction qui consistait à comparer un original avec sa / ses traduction(s) pour aboutir à des jugements de valeur (bien ou mal traduit), l'approche descriptive cherche à (faire) comprendre la *fonctionnalité* et la *rationalité* des choix du traducteur (quelles contraintes du milieu cible

¹⁶ Traduction financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1998) de la Fondation Soros. Livre paru aux éditions Univers de Bucarest (1999).

déterminent ces choix ?). De ce point de vue, l'approche descriptive est également cognitive¹⁷. Le modèle consiste à *comparer des corpus d'œuvres traduites non seulement avec leurs originaux, mais également avec des corpus de textes équivalents du système d'accueil*, méthode qui permet de définir les « causes culturelles » de la traduction. Le modèle décrit (au lieu de prescrire) les pratiques réelles de traduction pour dévoiler les stratégies adoptées sciemment ou inconsciemment par les traducteurs (stratégies dictées par le milieu d'accueil¹⁸) et étudier les normes, explicites ou implicites, sous-jacentes au *comportement traductif*¹⁹.

On pourrait dire que le modèle révèle à la fois : (1) la *programmation culturelle* du traducteur²⁰, c'est-à-dire le contrôle *événementiel* du sens traduit, qui est induit par la spécificité du contexte sociopolitique²¹; et (2) la logique de la culture traduisante, sa *grammaire d'emploi* (Augé 1994 : 176), son « système ordonné de symboles et de significations » (Bougnoux 1993 : 93) durables, permanents. Cette distinction nous permet de faire le lien avec les deux types de représentations, – *transitoires* et *permanentes* (Ehrlich *et al.* 1993 : 47) –, mentionnés plus haut.

¹⁷ Voir Chesterman (1997) et « le même de la Cognition ».

¹⁸ Ces stratégies peuvent être dictées, comme nous le verrons, par le milieu source également, si la source a une emprise sur la cible, résultat d'un rapport de force entre la source et la cible.

¹⁹ Concept introduit par Toury (1985 : 29), qui parle aussi des « normes traductives », en s'inspirant de l'essai de Jiří Levý, « Translation as a Decision Process ». La notion de « norme » tire ses origines scientifiques de la sociologie. Une norme au sens sociologique se manifeste par des comportements récurrents : c'est donc la répétitivité de certains comportements qui permet de mettre à jour la norme qui les suscite et de définir un *modèle comportemental*. Les *normes préliminaires* (Toury 1985), observables avant l'analyse des traductions proprement dites, révèlent la *politique de la traduction de la culture cible*, c'est-à-dire le choix systématique de certains types de texte, certains auteurs, certaines langues ou cultures, certains sujets et/ou certains domaines à l'exclusion des autres. La répétition de certaines actions sociales acceptées par la société et observables dans ce milieu correspond à la récurrence de certains *motifs*, thèmes ou choix qui sont reconnaissables et analysables dans le discours.

²⁰ La notion de *programmation collective* ou *idéosomatique* est amplement discutée dans Robinson 1990.

²¹ Selon Bakhtine (1977 : 102), le signe acquiert dans la communication un « sens idéologique et événementiel » qui est variable à travers les époques et les contextes culturels, donc *non héréditaire*.

Les études de corpus permettent de prendre connaissance des normes tacites ou explicites de la culture d'arrivée parce qu'elles font voir *la répétition systématique* de certains choix de traduction, linguistiques, discursifs ou rhétoriques. Appliquées à des ensembles vastes de textes, les études de corpus permettent d'envisager la société au sens large et de révéler, par une réflexion sur le fonctionnement de l'acte traductif, *le fonctionnement ou le contrôle social du sens* : comment et pourquoi certaines idées/représentations l'emportent sur d'autres idées/représentations ? Les études de corpus permettent donc de construire le *dictionnaire discursif d'une culture* (son répertoire de thèmes et de motifs) (Greimas 1973 : 172) et de définir, à l'intersection de ces motifs, les *actants* qui régissent la circulation des idées et les *objets de discours* sur lesquels cette circulation prend appui.

Le modèle descriptif *institutionnalise* la signification, en la plaçant à l'extérieur du sujet traduisant, plus précisément dans le milieu social d'accueil. Cherchant à montrer que « l'énonciation est de nature sociale » (Bakhtine 1977 : 119), le modèle se doit d'utiliser, dans la complexité de ses recherches, des outils conceptuels provenant de différentes disciplines (linguistique, sémiotique textuelle, sociocritique, etc.). Le modèle élargit la perspective sur la traduction par un décroisement de la traduction de l'espace traditionnel où la traduction était isolée des autres disciplines. En même temps, le modèle descriptif élargit la portée de l'activité traductive à la (méta)communication, donc à la totalité de ce qui s'énonce institutionnellement. Selon Toury (1985 : 20), un texte est jugé comme étant une traduction non pas parce qu'il répond à certains critères théoriques, mais parce qu'il est considéré ou présenté comme tel dans la culture cible (sous le signe de la traduction, on peut ainsi inclure des pseudo-traductions ou des

adaptations) ; à l'inverse, une traduction peut fonctionner comme étant un original de la langue cible, si elle plus adéquate au contexte cible que l'original même (c'est ce que Gutt [1991] appelle *traduction masquée* [« *covert translation* »]). Une traduction selon Toury est en fait ce que Torop appelle *traduction métatextuelle*²², c'est-à-dire l'ensemble des formes sous lesquelles un original entre dans la culture cible pour construire l'image de ce qui est finalement appelé « traduction ». Nous observerons, par exemple, que l'Occident finance la traduction des auteurs qui ont analysé des problématiques comme la révolution, le totalitarisme, la démocratie, la liberté ou l'utopie, et que les intellectuels roumains se font l'écho de ces écrivains en soulignant, dans leurs propres livres, dans des avant-propos ou des postfaces ou encore dans des revues culturelles, l'importance de ces auteurs pour la construction d'une critique des idées non esthétisante, qui ne fait pas forcément appel à une grille *littéraire* de lecture et d'analyse.

Selon Tahir-Gürçağlar (2002), ce sont les *paratextes* – c'est-à-dire les éléments internes au texte (titre du livre, nom de l'auteur, titre du texte source, nom de la collection) ou externes au texte (bibliographies, publicités, comptes-rendus, entrevues) – qui déterminent ce qui peut être considéré comme une « traduction ». Les paratextes reflètent des processus idéologiques qui traversent la société cible, comme, dans le cas de la Turquie, le projet plus vaste de modernisation et d'occidentalisation du pays. L'auteure montre comment l'emploi des paratextes introduit dans la société une distinction entre, d'une part, la traduction des auteurs classiques occidentaux (*la littérature canonique*), tâche assumée par le Bureau de la traduction (financé par l'État) et dont les livres sont

²² « By metatextual translation I mean the penetration of an original into a foreign culture in various forms of metacommunication: articles about the author in encyclopedia and textbooks, critical articles about the translation, advertisements, annotations about the translation in radio and TV, publications of extracts or quotations from a translation etc. As a whole these metatexts create the image of the original and provide a preliminary, complementary or new reading of it. » (Torop 1997: 27)

publiés par le ministère de l'Éducation, et, d'autre part, la traduction de la « littérature populaire » (tâche assumée par les maisons d'édition privées). La littérature canonique est celle qui vise à occidentaliser la Turquie, en opérant un transfert, au niveau de l'imaginaire, des idées des auteurs traduits. L'objectif de ces livres est donc tout d'abord éducatif (les traducteurs choisis sont présentés comme étant des professeurs ou des instructeurs, alors que dans la traduction de la littérature populaire les traducteurs restent souvent dans l'anonymat et il n'y a pas de précision quant à l'original du texte traduit). Le titre en traduction de ces livres reste toujours proche de l'original. Les termes utilisés pour l'acte de traduction se limitent à deux (« tercüme etmek » et « çevirmek »), alors que dans la traduction de la littérature populaire l'acte de traduction est lui-même rendu de différentes façons (« traduction », « adaptation », « transfert », « emprunt », etc.). Tous ces paratextes misent sur l'idée que les auteurs classiques traduits sont *importants* pour l'évolution du pays cible, de la même manière que les institutions occidentales qui subventionnent les traductions en Roumanie soulignent, dans leur discours, la nécessité de réduire le décalage culturel entre la Roumanie et l'Occident, décalage dû à l'absence frappante de textes *fondamentaux* dans les sciences humaines et sociales. Les paratextes créent ainsi une représentation de la culture source avec laquelle la traduction des ouvrages « non canoniques » ou « marginaux » entrera en conflit (Tymoczko 1999 : 57). Dans notre cas, ce conflit sera causé par la profusion des livres de consommation, appelés des livres pratiques, qui non seulement l'emportent, quantitativement, sur les livres de sciences humaines et sociales, mais déterminent en plus des modifications dans les plans éditoriaux.

Pour Toury (1985 : 21), la « traduction » présuppose l'existence, dans le système source, d'un autre texte, qui est antérieur à la traduction et sur la base duquel la traduction a été créée pour correspondre aux attitudes culturelles du milieu d'accueil. Cela implique que la traduction part d'un *modèle* (l'original), mais qu'elle subvertit le modèle pour se faire accepter dans la culture cible (cette hypothèse nous servira plus loin, dans la discussion sur le « mode du reste »). Ce rapport contradictoire avec, d'une part, le *modèle* et, d'autre part, *la manipulation du modèle*, projette la traduction comme porteuse/génératrice d'un conflit : dans les termes de Toury (1985), le conflit est suscité par l'oscillation entre l'*adéquation* (le respect du système source) et l'*acceptabilité* (la conformité au système cible au détriment du milieu source) ou ce que Bourdieu appelle *prédispositions du lecteur à accepter certaines interprétations*.

La notion de *texte modèle* apparaît dans une nouvelle lumière chez Even-Zohar (1990a). Selon lui, le *modèle* est transféré d'un système culturel source vers un système cible (transfert interculturel), mais il peut aussi être transféré à l'intérieur du même système cible (transfert intraculturel). Even-Zohar observe pourtant que le modèle cible (le canon, la norme qui régit le transfert intraculturel) peut déguiser le modèle source ; des pseudo-traductions fonctionnent alors comme des textes propres au milieu d'accueil. *Le modèle cible peut être devenu modèle par l'appropriation de modèles « sources », au point qu'il n'est plus reconnu comme modèle source*²³.

Le concept de « mème » a été introduit par Richard Dawkins (1976), dans *The Selfish Gene* (*Le gène égoïste*), pour décrire l'évolution des phénomènes culturels. Le

²³ « Competenced texts, that is *models*, are clearly a major factor in translation as they are in the system at large. By failing to realize this, translation theories (like most theories of literature in general) have been prevented from observing – just to take one instance – the intricate process whereby a particular text is translated in accordance with those *target system models domesticated by model appropriation*, and carried out by procedures of translational nature. » (Even-Zohar 1990a : 75 ; nous soulignons)

« même », c'est une unité de transmission culturelle ou une unité d'imitation (les idées, la mode, les phrases-types, etc.). Les mêmes constitueraient une forme de savoir objectif (les « idées reçues » ou le Monde 3, selon Karl Popper [1972]) qui affecterait directement le monde mental du sujet (ses opinions personnelles, ses sentiments, ou le Monde 2 selon Popper) et indirectement le monde physique des objets (ou le Monde 1 : ce que le sujet pense affecte la façon dont il agit sur le monde environnant).

Andrew Chesterman (1997) utilise le concept de *mème* pour offrir une alternative à la métaphore traditionnelle de la traduction comme « transfert » (Even-Zohar 1990a) et pour permettre d'envisager la tâche du traducteur comme propagation et développement des idées plutôt que préservation des idées : cette perspective fait voir le traducteur dans sa capacité d'agir et de modifier la mémoire collective (Lotman 1990 parle d'ailleurs de la culture comme étant une *mémoire collective non héréditaire*).

Les *mèmes* apparaissent souvent dans des groupes de mêmes, appelés *mémomes* ; la théorie de la traduction, tout comme la culture, peut être pensée comme un *mémome*, un complexe de mêmes interdépendants, un ensemble d'idées reçues, de lieux communs, d'opinions qui se propagent sous des formes diverses et qui changent à travers le temps. Chesterman trace l'évolution de la théorie de la traduction occidentale et révèle huit mêmes dominants qui ont gouverné le phénomène de la traduction : « les mots », « la parole de Dieu », « la rhétorique », « le logos », « la linguistique », « la communication », « la culture cible » et « la cognition ». Dans l'optique du même de la Cognition, la traduction est envisagée comme réflexion : le traducteur réfléchit sur son propre acte (et assume une responsabilité sociale), en activant des mêmes (des opinions, des idées, des représentations) qu'il a déjà assimilés et qui ont affecté son monde mental. Pour le

traducteur ou l'auteur roumain postcommuniste, les mêmes de l'Occident restés à l'état de potentialités affectent ses choix et ses intentionnalités et déterminent des tendances dominantes dans sa pratique (par exemple, la disparition de l'écriture de subversion par opposition à la revalorisation du passé à travers la publication massive de littérature de confession [journaux, mémoires, correspondances], ou la suppression de l'inhibition lyrique due à la libération du corps, promue aussi par la publication de livres sur la sexualité).

Selon Sperber et Wilson, l'attention et la pensée humaines se tournent automatiquement vers ce qui semble pertinent ; la communication ou l'existence d'un dialogue implique que l'information communiquée est pertinente. Cela veut dire aussi que pour qu'une information devienne pertinente, elle a besoin d'un pré-traitement, elle doit être introduite d'une autre manière (par exemple, à travers les *métatextes* ou les *paratextes*, dont on parlait plus haut), *pour que la représentation de l'information* respective soit aussi pertinente : « Selon nous, les humains tendent à prêter attention aux phénomènes les plus pertinents parmi ceux qu'ils ont sous les yeux, ils tendent à construire la représentation la plus pertinente de ces phénomènes et il les traitent dans un contexte qui maximise leur pertinence » (Wilson/Sperber 1987 : 10)²⁴. La représentation ainsi formée chez le récepteur a deux niveaux, selon Wilson et Sperber, car d'un côté elle *décrit* un état des choses réel ou désirable, alors que de l'autre elle *interprète* une pensée réelle ou désirable, en donnant ainsi naissance à de nouvelles représentations²⁵ (le jeu

²⁴ « Our suggestion is that humans tend to pay attention to the most relevant phenomena available, that they tend to construct the most relevant possible representation of these phenomena, and to process them in a context that maximises their relevance. »

²⁵ « Any utterance involves at least two levels of representation: it interpretively represents a thought of the speaker's which itself descriptively represents some state of affairs, or interpretively represents some further representation. » (Wilson/Sperber 1987 : 707)

entre ces deux niveaux de la représentation pourrait expliquer aussi les stratégies d'écriture de l'auteur anticomuniste).

La communication de l'information n'est pas un acte neutre, car elle vise à introduire une nouvelle idée ou à modifier la cognition de l'individu²⁶. Dans la perspective de la théorie de la pertinence, une information devient pertinente si elle engendre des *effets contextuels*, c'est-à-dire si elle modifie l'environnement cognitif, en combinant des informations qui existent déjà avec des informations nouvelles. Sperber et Wilson notent que la pertinence est progressive (« *gradable* »), car l'accumulation d'hypothèses et le renforcement des hypothèses existantes (par exemple, à travers la répétition de certains objets de discours) accroissent la pertinence ; de même, l'élimination ou la contradiction d'hypothèses existantes est une manière d'accroître la pertinence. La notion de progressivité de la pertinence nous permettra de voir ce qui motive historiquement la dominance de certaines représentations de l'Occident dans la Roumanie d'aujourd'hui.

Une information est plus pertinente quand l'effort de compréhension est minimum (le contenu est dépourvu d'ambiguïtés), bien que des informations très pertinentes se cachent habituellement entre les lignes. Toutefois, des livres *introductifs* à un nouveau domaine, des *anthologies*, des livres explicatifs, des manuels ou des livres qui contiennent des glossaires, des notes explicatives ou des images, des articles accompagnés de graphiques, de cartes ou d'images peuvent avoir un effet de pertinence plus élevé. Cela explique, dans notre cas, la traduction de nombreux livres pratiques (des ABC), qui permettent d'introduire un changement en douceur, tout en répondant aussi

²⁶ « The addressee of an act of ostensive communication are the individuals whose cognitive environment the communicator is trying to modify. » (Sperber/Wilson 1986 : 158)

aux nouvelles pratiques de lecture, qui refusent de plus en plus la lecture traditionnelle, jugée « trop complexe et ennuyeuse ».

Dan Sperber (1996) propose un modèle épidémiologique de la culture pour expliquer la propagation des phénomènes mentaux et environnementaux divers, en se servant simultanément de différents modèles explicatifs (empruntés à la génétique des populations, à la psychologie sociale, à l'écologie, etc.). L'approche naturaliste, dont une première tentative a été faite par le sociologue français Gabriel Tarde (1890 : *Les lois de l'imitation*), explique les macrophénomènes (les « épidémies » ou la circulation des idées *contagieuses* au niveau d'une société) par « l'effet cumulé de microprocessus qui entraînent des événements individuels » (Sperber 1996 : 9), comme, par exemple, la transformation d'une croyance personnelle en un phénomène mental public.

Sperber distingue deux types de représentations – **les représentations mentales** (croyances, intentions, préférences, souvenirs, hypothèses) et **les représentations publiques** (les signaux, les énoncés, les textes, les images) – et souligne que « pour rendre compte de l'interprétation des représentations publiques, il faut invoquer un système sous-jacent, une langue, un code, une idéologie par exemple » (*Ibid.* : 38). Johnson-Laird montrera aussi, dans la théorie des modèles mentaux, que la structure d'un modèle mental (qui est la représentation interne d'un état de choses) est *analysable et interprétable dans la compréhension du discours* : comprendre un modèle mental qui est *communiqué* implique la construction, dans le discours, d'un schéma de la situation décrite (attributs, relations, événements et états qui relient d'une façon cohérente les éléments du modèle, dans ce cas précis le modèle occidental).

Les représentations publiques sont, selon Sperber, les représentations *communiquées* d'un individu à un autre ou plutôt d'une institution²⁷ vers un groupe d'individus, pour être retransformées en représentations mentales par leurs destinataires. Seulement une partie des représentations publiques, à savoir les **représentations culturelles**, sont « largement distribuées dans un groupe social et l'habitent d'une façon durable » (*Ibid.* : 50). Les représentations publiques sont plus ou moins culturelles, en fonction de leur capacité « contagieuse », « épidémique ». Sperber soutient que *dans le processus de leur communication les représentations se modifient « non pas de façon aléatoire, mais en direction de contenus qui demandent un effort mental moindre et qui entraînent des effets cognitifs plus grands »* (*Ibid.* : 75), idée particulièrement intéressante pour cette étude. Car cela veut dire qu'au fur et à mesure qu'un concept se simplifie dans l'esprit des gens, l'impact cognitif (la modification de leurs représentations) sera plus grand : par conséquent, la multiplication des traductions sur un même thème (par exemple, la démocratie) réduira non seulement le besoin d'explicitation (et entraînera donc la disparition progressive des guides, des ABC ou des livres introductifs à un domaine), mais de plus elle permettra l'insertion et l'acceptation d'un nouveau savoir qui entraînera par la suite la réforme et la validation d'une nouvelle structure de pouvoir. Une

²⁷ « Une épidémiologie des représentations n'étudie pas les représentations, mais la distribution des représentations (et par conséquent toutes les modifications de l'environnement qui jouent un rôle causal dans ce processus de distribution). Les classifications culturelles, les croyances, les mythes, etc., sont en effet caractérisés par des distributions homogènes : des versions étroitement semblables d'une même représentation sont distribuées à travers une population. D'autres distributions culturelles sont différentielles : le fait que certaines représentations soient distribuées d'une certaine manière a pour effet que d'autres représentations sont distribuées d'autres manières. C'est là, avancerais-je, ce qui caractérise les institutions. Certains ensembles de représentations incluent des représentations de la façon dont l'ensemble dont elles font partie devrait être distribué. Une institution est un processus de distribution d'un ensemble de représentations, processus qui est gouverné par des représentations appartenant à cet ensemble même. C'est là ce qui fait que les institutions s'autoperpétuent. Dans ces conditions, étudier des institutions, c'est étudier un type particulier de distribution de représentations. Cette étude relève de plein droit d'une épidémiologie des représentations. » (Sperber 1996 : 104 ; nous soulignons)

certaine réceptivité aux représentations publiques ainsi qu'une répétitivité de ces mêmes représentations peuvent donc produire une assimilation plus ou moins consciente de ces représentations et un besoin moindre de les expliciter (l'emprise de ces représentations sur l'esprit des gens est pourtant forte). À force de répéter un « objet de discours », cet objet se réduit à un « noyau » :

Une doctrine philosophique est au début une description apparemment vraie de l'univers ; avec le temps, elle devient un simple chapitre - voire un paragraphe ou un simple nom - dans l'histoire de la philosophie. (Borges 1962 : 53)²⁸

Contrairement à Lotman, Sperber (*Ibid.* : 81) considère que la culture est à la fois *héréditaire et non héréditaire*. Elle renferme des représentations durables, mais aussi des représentations qui ne sont pas suffisamment distribuées pour habiter l'esprit collectif d'une façon durable ou qui sont « infectées » de faits nouveaux à travers les époques.

La théorie des modèles mentaux a été esquissée par Philip Nicolas Johnson-Laird dans son article *Mental Models in Cognitive Psychology* (1980) et développée dans l'ouvrage *Mental Models* (1983)²⁹. C'est « une théorie des représentations mentales mises en œuvre dans le langage et le raisonnement » (Ehrlich *et al.* 1993 : XIII), qui doit son origine à trois penseurs éminents : le philosophe Ludwig Wittgenstein (1922 : *Tractatus*), le psychologue Kenneth Craik (1943 : *The Nature of Explanation*) et le chercheur en sciences cognitives David Marr (1982 : *Vision : A Computational Investigation into the Human Representation and Processing of Visual Information*).

²⁸ « A philosophical doctrine is in the beginning a seemingly true description of the universe; as the years pass it becomes a mere chapter – if not a paragraph or a noun – in the history of philosophy. »

²⁹ Un aperçu de cette théorie est donné dans l'ouvrage *Les modèles mentaux. Approche cognitive des représentations* (1993), dirigé par Marie-France Ehrlich *et al.*, qui inclut des articles de plusieurs chercheurs en sciences cognitives (Johnson-Laird, Alan Garnham, Jane Oakhill, Hubert Tardieu, etc.).

Les modèles mentaux permettent de modéliser non seulement les représentations transitoires, correspondant à des événements particuliers (présents ou non), mais aussi les représentations permanentes qui « correspondent aux savoirs acquis par l'individu, et qui existent à l'état de potentialités » (Ehrlich et Tardieu 1993 : 47). Dans le cadre de cette étude, nous verrons la manière dont un ou plusieurs modèles mentaux venant de l'étranger ont un impact sur les mentalités du pays cible, c'est-à-dire sur leurs représentations permanentes. Nous nous intéresserons aussi à la manière dont la manipulation de ces modèles permet de trouver des conclusions plausibles, de former ou de simuler des comportements. L'analyse dans le discours de ces modèles mentaux rendra explicite les relations causales entre les différents constituants du modèle ou entre ces éléments pivots (les « protagonistes » du récit, ainsi que leurs actions et leurs objectifs inscrits dans un espace-temps) : « les éléments des modèles mentaux représentent les composantes (protagonistes, choses, lieux, événements, états, procès, etc.) de la situation » (Garnham et Oakhill 1993 : 32). Enfin, puisque « les modèles mentaux sont des formes de représentation pertinentes non seulement pour le contenu de textes descriptifs ou narratifs, mais aussi pour des contenus plus abstraits » (Ehrlich et Tardieu 1993 : 50), nous pourrions étudier la manifestation discursive de ces modèles mentaux dans différentes catégories de textes et pas seulement dans les textes littéraires.

Douglas Robinson (1990) propose une théorie de la traduction (il s'agit surtout de la traduction littéraire) essentiellement somatique qui s'appuie sur une exploration et une intégration de la « pensée » et de l'« émotion » dans la théorie et la pratique de la traduction. Une somatique de la traduction permettrait à la fois de ne pas considérer la traduction comme un processus fondamentalement cognitif, gouverné *systématiquement*

par un ensemble de normes et de structures abstraites, et de ne pas penser que la traduction est fondamentalement un processus intuitif qui ne peut pas être expliqué. L'approche somatique de la traduction permet de montrer d'abord que les choix de traduction sont raisonnés et ensuite de révéler en quoi ces choix sont des retours libérateurs de représentations jusque-là refoulées. Pour Robinson, la traduction est un processus dialogique (réel ou imaginé) entre le traducteur et l'auteur ou l'œuvre original(e)³⁰, un processus interactif et intersubjectif durant lequel le traducteur met en valeur sa *voix*, sa *personnalité*, son expérience *idiosomatique* (personnelle), sa résistance à la *programmation idéosomatique*, c'est-à-dire à un « agent autoritaire intériorisé » (*Ibid.* : 130 ; notre traduction) qui ferait du traducteur l'instrument du pouvoir. Basé sur la *Grammar of Motives* (Burke 1962) qui suggère que tous les motifs (ou raisons d'agir) peuvent être discutés d'un point de vue dramatique — acte (quoi ?), scène (où ?), agent (qui ?) et but (pourquoi ?) —, Robinson suggère aussi que c'est la perspective (ou, l'on pourrait dire, le discours qu'une société tient sur la traduction) qui fait qu'un *sujet* (ici, le traducteur) peut être considéré comme étant l'*agent* ou l'instrument (*agency*).

La théorie dialogique de la traduction esquissée par Robinson relève d'une *sociologie de l'action, de l'agir du sujet (agent) traduisant*. Dans *Le Retour de l'acteur* (1984), Alain Touraine avait proposé un nouveau type d'analyse sociale basé sur l'idée d'*action sociale*, sur le retour de l'acteur ou du sujet et sur l'interdépendance du système

³⁰ Robinson propose une diversité de modèles pratiques pour l'engagement dialogique du traducteur. Six types de traduction font voir l'engagement envers le texte : « traduction métonymique », « traduction synecdochique », « traduction métaphorique », « traduction ironique », « traduction hyperbolique » et « traduction méaleptique ». Robinson envisage la traduction métaphorique comme possibilité de *représentation* (le texte B *représente* le texte A). Citant Kenneth Burke, Robinson rappelle ceci : « La métaphore est un procédé qui fait voir une chose au moyen d'une autre [...]. Considérer A du point de vue de B revient donc à utiliser B comme perspective sur A » (« Metaphor is a device for seeing something *in terms of* something else. [...] And to consider A from the point of view of B is, of course, to use B as a *perspective* upon A » [Burke dans Robinson 1990 : 137 ; nous soulignons]).

social et de l'acteur : dans la perspective de l'*actionnalisme*, la sociologie se définit comme étant « l'étude de l'action sociale, action d'un sujet historique dont les orientations se définissent par rapport à l'ensemble des conditions sociales » (Ansart 1990 : 56). Touraine pense que la société se fonde sur la liberté du sujet, où « sujet » signifie « la capacité des hommes à se libérer à la fois des principes transcendants et des règles communautaires » (Touraine 1984 : 96), à sortir de ce que Jean-Paul Sartre appelle, dans *La Critique de la raison dialectique* (1960), la *sérialité* des individus. Touraine rejoint ici la vision de Karl Popper (1979) sur ce qu'est la *société ouverte* et le rôle du *sujet* à l'intérieur de cette société.

Le modèle sociologique de Touraine analyse la société à plusieurs niveaux, parmi lesquels le niveau d'*historicité*, qui signifie la dynamique d'une société, sa capacité de se produire elle-même économiquement et culturellement. La culture n'est pas l'idéologie dominante, mais « *un ensemble de ressources et de modèles que les acteurs sociaux cherchent à gérer, à contrôler, qu'ils s'approprient ou dont ils négocient entre eux la transformation en organisation sociale* » (*Ibid.* : 32 ; nous soulignons). Le niveau d'*historicité* « se manifeste dans l'ordre de la connaissance, comme dans celui de l'investissement économique ou celui de l'éthique » (*Idem*). La société qui atteint le plus haut niveau d'*historicité*, c'est une société basée sur les actions (le mouvement social), sur les relations entre les acteurs sociaux et sur la capacité du sujet de faire avancer l'ordre des connaissances et de produire des modèles culturels. Les auteurs occidentaux traduits en Roumanie, tout comme les analystes politiques roumains qui glosent sur la pertinence et la réussite des réalités et des concepts diffusés par ces premiers, renforceront non seulement le besoin d'une *société ouverte*, déprise des discours

mystiques et religieux, mais aussi la nécessité d'agir et de bâtir un projet de société. Prenant appui sur cette définition de l'historicité, nous pourrions dire que la Roumanie, société où l'archaïque côtoie le moderne, bascule entre différents niveaux d'historicité, d'où son éternelle « transition »³¹. Cette impossibilité de se fixer à un niveau d'historicité peut être due également au « chaos » que provoque l'explosion du savoir après la chute du communisme, ce facteur étant, dans le domaine de l'éducation, l'une des causes de l'« indiscipline » (Levin et Nolan 1991).

En ce qui concerne la traduction en Roumanie, nous remarquons une volonté d'élargir la perspective sur la traduction, à partir du discours traductif traditionnel vers des approches modernes, telles les approches communicative, fonctionnaliste, interculturelle, sociolinguistique ou psycholinguistique³². Dans la Roumanie du communisme, la traduction visait les ouvrages canoniques de la littérature et s'intéressait surtout au style de l'auteur original. Au niveau pédagogique, la formation universitaire des traducteurs était centrée sur la littérature, à l'exclusion des textes spécialisés. Actuellement, le modèle de traduction dominant est plutôt fonctionnaliste, au sens de l'école allemande du Skopos (Reiss et Vermeer 1984), car la traduction cherche à répondre aux impératifs de la culture cible. Le traducteur devient un *acteur social*, un *sujet* qui assume des responsabilités sociales et qui, à travers l'acte traductif, modifie à la fois sa cognition et celle de son public. Toutefois, il conviendrait de rappeler ici que,

³¹ « Une société agraire et traditionnelle peut ainsi représenter le modèle de la plus faible historicité : l'accumulation se réduit à la reproduction du travail et de ses instruments ; le modèle culturel valorise la seule répétition et transcende la permanence dans des croyances religieuses. À l'opposé, pour la société post-industrielle, l'image de la créativité n'introduit aucun garant méta-social de l'ordre. La société pense son développement comme le dépassement programmé de son fonctionnement. L'investissement y revêt de multiples dimensions, il s'oriente, en particulier, vers la science et les techniques, mais aussi vers l'expression et les communications. » (Ansart sur Touraine, 1990 : 59)

³² Rodica Dimitriu publie en 2002, aux éditions *Institutul european* (Iasi, Roumanie), un manuel intitulé *Theories and Practice of Translation (Théories et Pratique de la Traduction)* (publié en anglais et non pas en roumain). Ce manuel inclut des articles sur la traduction et des exercices de traduction.

selon la théorie de la dissonance cognitive (Leon Festinger 1957), la manière dont une information est recherchée ou assimilée dépend toujours des opinions, valeurs, normes dont on dispose déjà et avec lesquelles cette information ne devrait pas entrer en conflit. Pour cette raison, une information non conforme aux *mêmes* déjà acquis est sous-évaluée. Lors d'une prise de décision, les informations consonantes l'emportent sur les informations contradictoires. Pour réduire la *dissonance cognitive*, on rechercherait, lors d'une prise de décision, les informations qui soutiennent la décision prise, tandis que l'on écarterait celles qui l'affaiblissent ; cette sélection s'accroît lorsque les sujets sont « chargés cognitivement », c'est-à-dire lorsqu'ils sont confrontés à une explosion du savoir. Ceci pose le problème du vrai pouvoir du traducteur en Roumanie : qui est le vrai *agent* qui régit le processus de traduction de telle sorte que les informations puissent être communiquées et assimilées sans qu'il se produise des dissonances cognitives ?

Karl Popper (1979) propose un modèle de société (*la société ouverte*) fondée sur la raison et sur la confiance dans la capacité individuelle de se tenir responsable et critique devant ses propres actes et décisions³³. La « société ouverte » est devenue un *modèle* pour la région de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Est suite à l'effondrement du communisme, car elle est démocratique et favorise la liberté du sujet, l'accès au savoir, le progrès économique et culturel (la « révolution » et l'« innovation »), ainsi que

³³ Les termes *société close* et *société ouverte* ont été utilisés pour la première fois par Henri Bergson (1932), dans *Les deux sources de la morale et de la religion*. Contrairement à Bergson qui établit une différence religieuse entre les deux notions, en voyant le germe de la société ouverte dans une sorte d'intuition mystique, Popper opère une distinction basée sur la raison et le jugement critique de l'être humain. Sa définition de la *société ouverte* rejoint, selon l'auteur même, celles de *grande société* (Graham Wallas) et de *bonne société* (Walter Lippmann).

le respect des minorités³⁴ ; en même temps, l'emprise de la *société ouverte* masque les défauts que cette même société comporte, ce qui fait que la société ouverte peut aussi devenir une *utopie*, c'est-à-dire la recherche aveugle d'un bonheur futur.

Dans le livre *Imaginaire culturel et réalité politique dans la Roumanie moderne* (1999)³⁵, l'écrivain roumain Sorin Antohi discute amplement le conflit entre *révolution* et *utopie* à travers l'histoire roumaine et européenne, ainsi que la relation entre l'Europe de l'Est et l'Europe occidentale. Il révèle le rapport contradictoire entre la « société close »³⁶ et la « société ouverte » qui caractérise la société roumaine (ou, pour revenir à Touraine, l'oscillation de la Roumanie entre deux niveaux d'historicité) :

met précisément en scène cette contradiction générique et toujours vivante en Roumanie, qui est née entre une paysannerie archaïque porteuse d'une réelle pérennité de la langue et de la religion et une élite (souvent originaire de ces campagnes) qui a voulu moderniser le pays le plus rapidement possible en appliquant des modèles occidentaux sans discernement. Contradiction (ou stigmatisme selon l'analyse et la terminologie de l'auteur) qui s'est manifestée outre sous la forme de ratages retentissants [...], sous la forme d'une réaction ethnico-nationale, tout aussi moderne que le modèle occidental qu'elle repousse, en ce qu'elle use d'arguments puisés aux sources mêmes de la modernité, dans l'histoire, le folklore, l'ethnographie, l'ethnologie, etc. (Préface à Antohi 1999 : 7).

³⁴ L'Institut de la Société Ouverte de Budapest (ou Fondation Soros, du nom du philanthrope George Soros) a été créé en 1993 afin d'implanter et de développer des programmes dans les domaines de l'éducation, de la législation et de réforme du social, en Europe centrale et Europe de l'Est, ainsi que dans l'ex-Union soviétique. Ces initiatives venaient compléter les activités des Fondations Soros nationales (coordonnées par l'Institut de la Société Ouverte) qui opèrent à travers la région ainsi qu'au Guatemala, en Haïti, en Afrique du Sud et aux États-Unis. Soros a fondé aussi d'autres institutions parmi lesquelles l'Université central-européenne de Budapest. L'Institut de la Société Ouverte possède également un *Centre for Publishing Development* : le Centre soutient la publication et la traduction de livres qui promeuvent les valeurs de la société ouverte et qui ont pour but d'encourager le développement d'une industrie de publication forte, indépendante et diversifiée, celle-ci étant une institution *vitale* de la société civile.

³⁵ Cet ouvrage a reçu le prix de la revue *La Sphère politique* du meilleur livre roumain pour l'année 1997. Il a été publié en Roumanie, en France et au Canada (1999).

³⁶ Si la société close est définie par la préférence accordée aux discours théologiques et mystiques, nous remarquons que la religion est l'un des domaines de prédilection de la traduction en Roumanie postcommuniste. Cette discipline ne subit pas le processus d'occidentalisation ; au contraire, elle semble s'affirmer comme creuset de la différence. En ce sens, la religion fait voir l'Occident comme *pseudo-modèle*, c'est-à-dire comme emprise négative qui peut résulter en une aliénation des valeurs nationales et en une perte de l'identité nationale, si la religion majoritaire en Roumanie perd du terrain face aux nouvelles religions en provenance de l'Occident. Cette notion de « sacrifice » est contenue, selon Couze Venn (2000), dans l'objectif de la mission civilisatrice impérialiste : l'Autre doit sacrifier sa culture pour recevoir le don occidental — la récompense de la « civilisation » et la promesse de la « modernisation ».

Antohi observe que la première moitié du 19^e siècle se caractérise par une circulation rapide des idées sur un axe dominant orienté d'Ouest en Est (1999 : 14). La révolution, selon lui, est une particularité ou une *disposition* européenne. Citant Samuel Huntington (*Ibid.* : 95, note 9), Antohi remarque le fait que les révolutions sont généralement européocentriques et binaires (Est / Ouest), précoces / tardives, verticales [temporelles] / horizontales [spatiales]). L'expérience roumaine de l'Occident commence, d'une manière évidente, avec la génération de 1848 qui est « un alliage inextricable d'utopie et de révolution » (*Ibid.* : 61). Le moment 1848³⁷, sur lequel nous reviendrons ultérieurement, représente une rencontre entre les mentalités roumaine et européenne occidentale sous l'emprise des idées de la Révolution française de 1789 : « l'initiation aux affaires occidentales s'accomplit sous le signe de l'émerveillement » (*Ibid.* : 16). Cet émerveillement « coexista longtemps avec le dessein d'y puiser les solutions aux problèmes de l'Est » (*Ibid.* : 17) :

Partout en Europe, l'année 1848 marquait la reprise des représentations d'un drame historique prestigieux, encore présent dans la mémoire de la société. Le nouveau courant utopique avait assuré également la transmission culturelle des idées révolutionnaires, et les nouvelles conditions historiques semblaient donner une chance décisive à leur accomplissement. À Paris, les événements n'ont pas eu l'éclat terrifiant de la première, mais dans d'autres régions européennes où 1789 avait été ignoré ou à peine soupçonné et déformé, la première révolution enfin commençait. (*Ibid.* : 82)

Antohi observe également que la révolution est un leitmotiv anthropologique, une disposition généralement humaine à désirer avec passion la nouveauté et le changement. Ce désir constitue le pendant d'une autre constante, à savoir l'utopie : l'ordre parfait, la stabilité, l'équilibre et le Progrès, en un mot *le monde meilleur*. En discutant le sens du mot *révolution* (*Ibid.* : 61-100), Antohi montre comment *revolutio*, dérivé du latin

³⁷ Révolution roumaine animée par les idées de la Révolution française, qui a conduit à la constitution dans les Pays roumains (Moldavie, Valachie et Transylvanie) d'un courant d'idées politiques novatrices.

revolvere, a été tout d'abord employé en astronomie (mouvement d'un astre) pour acquérir des connotations sociopolitiques basées toujours sur l'idée de *mouvement* (cette fois-ci un *mouvement social*). « Révolution » implique ainsi à la fois une *circulation des idées* qui tournent autour d'un « noyau cohésif » que l'on pourrait appeler *modèle* et un bouleversement social engendré par le vouloir d'atteindre le modèle (le double sens du mot *révolution* explique bien, dans le cas de la Roumanie, le « tiraillement » historique entre un monde archaïque, rural et un monde qui cherche désespérément, à travers des bouleversements sociaux, à devenir moderne, voire occidental). La *révolution* permet en même temps de relier le passé et l'avenir (deux tendances visibles dans l'écriture d'aujourd'hui : la valorisation du passé par opposition à la science-fiction), raison pour laquelle la révolution est toujours vue comme un *intérim*, une *transition* (cela explique, dans notre cas, pourquoi la Roumanie est toujours dite *en transition*). Pour reprendre Popper, la révolution représente un *passage brusque* de la société close vers la société ouverte, qui engendre une nostalgie pour le passé surtout quand ce phénomène est mal géré³⁸. Couze Venn (2000) montre cependant que le passage vers la modernité, qui marque une rupture avec les discours métaphysiques et onto-théologiques, ne peut pas ignorer le passé. Le passé et le futur sont reliés par la mémoire et l'histoire, et la façon dont le passé est narré réorganise notre anticipation de l'avenir (dans le cas de la Roumanie, nous remarquerons une volonté de la part du pouvoir d'*effacer le passé*, qui mène à l'apparition d'une génération sans mémoire, contrecarrée par les multiples

³⁸ « [...] *revolutio* renvoie étymologiquement à la circularité et au retour ; or la pratique révolutionnaire a engendré une théorie de la marche en avant inspirée par le mythe du progrès indéfini. Il en résulte un balancement, une orientation simultanée vers le passé et vers l'avenir, une philosophie de l'histoire qui combine deux vecteurs divergents : d'une part, un courant régressif qui allie les mythes de l'âge d'or à la simplicité patristique, à la vie communautaire ancienne (non seulement chrétienne), à l'image idéalisée de l'Antiquité colportée par l'humanisme, à la nostalgie du paradis ; d'autre part, un courant qui allie le millénium messianique aux différentes conceptions cycliques de l'histoire [...]. » (Antoî 1999 : 69-70)

avertissements lancés par la diaspora sur l'importance de la mémoire). S'interroger sur le monde, c'est à la fois s'interroger sur « qui nous sommes » et reconnaître l'historicité de cette interrogation (la totalité des discours passés, présents ou futurs sur lesquels elle s'appuie).

La modernité, selon Venn, est caractérisée par la coémergence du capitalisme « rationnel » et du colonialisme européen et par l'apparition d'une forme de socialité privilégiée qui est celle de l'*occidentalisme* et qui marque « le devenir occidental de l'Europe et le devenir moderne du monde » (2000 : 8)³⁹. Cette définition de l'*occidentalisme* rappelle le concept de *conscience planétaire* (Pratt 1992) qui renvoie à la constitution du sujet européen planétaire et de l'eurocentrisme moderne après les expéditions scientifiques qui débutent avec celle de La Condamine, en 1735. Les projections européocentriques, cartographiques ou discursives, de l'Europe de l'Ouest à l'égard de l'Europe de l'Est, guideront l'analyse qui va suivre.

Pour Samir Amin (1988), cependant, l'eurocentrisme se présente comme un universalisme (*projet* universel d'avenir) parce qu'il propose à tous les pays l'imitation de l'Occident comme *meilleur des mondes* et comme issue et solution aux défis de notre époque. Selon Amin, l'eurocentrisme n'est pas une théorie sociale qui propose un vrai *projet de la modernité*; c'est une déformation systématique et significative de la plupart des idéologies et des théories sociales dominantes, une *utopie* qui n'a pas de valeur scientifique. Cette utopie, qui a été produite et développée par l'histoire, relève d'une crise profonde de la pensée occidentale (*crise du sens*, dans les termes de Marc Augé [1994]) qui ne fournit pas de réponse réelle sur la nature et les enjeux du capitalisme. *L'eurocentrisme renverrait donc non pas à l'Europe spécifiquement, mais à l'idéologie*

³⁹ « the process of becoming-West of Europe and of becoming-modern of the world ».

du capitalisme et à ses manifestations qui caractérisent d'abord les grandes puissances capitalistes (Europe occidentale, Amérique du Nord, Japon, etc.). Pour Zinoviev (1996) cependant, l'*occidentisme* ne se réduit pas au capitalisme, car la naissance de l'Occident et la naissance des États-nations marquent un « saut qualitatif » qui va au-delà de l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie. L'*occidentisme* est un « phénomène social complexe et unitaire où l'on peut entrevoir à la fois le capitalisme, la démocratie et le socialisme (le communisme), mais qui ne saurait se réduire à aucune de ces trois composantes prises séparément, ni d'ailleurs à aucune de ses caractéristiques isolées. [...] l'*occidentisme* est une propriété commune à l'ensemble des pays occidentaux » (*Ibid.* : 24), qui permet d'identifier un groupe de pays, de par leur évolution similaire, comme étant *occidentaux*.

2. La traduction en Roumanie postcommuniste : incidences socio-discursives

Après 1989, la traduction semble avoir délibérément fourni au lecteur roumain des « représentations » ou des « modèles » provenant des cultures politiquement démocratiques et économiquement prospères, principalement de l'Ouest. L'influence de la pensée occidentale a provoqué, à l'intérieur de la société roumaine, différents types d'attitude et de discours, qui s'articulent et qui sont analysables dans la traduction et l'écriture en langue roumaine : le « modèle » occidental peut être vu comme un modèle de pratique parfaite, à s'approprier et à suivre ; il peut aussi être relégué à la périphérie et mis en doute. Mais, surtout, il peut aussi être pensé et analysé dans un cadre *critique*, en dehors de toute utopie, par une distanciation positive envers tout ce qui peut mener à une imitation aveugle du canon occidental ou à des réactions nationalistes et isolationnistes

(c'est ce que des écrivains comme Sorin Antohi ou le critique littéraire Adrian Marino appellent *le troisième discours*⁴⁰, un discours qui opère par distinction, toujours dans le but d'institutionnaliser un ensemble d'idées⁴¹).

Décembre 1989 (chute du communisme et avènement de la démocratie) représente pour la Roumanie la grande rencontre avec l'Ouest, l'expérience directe, nécessaire et inévitable du système occidental. Cette expérience est évolutive et elle part d'une relation utopique, purement émotionnelle et donc passive entre la Roumanie et l'Ouest. Cela explique pourquoi la rencontre avec l'Occident provoque, dans un premier temps, une euphorie générale qui fait perdre de vue la nécessité fondamentale de consolider le système démocratique. La Roumanie est attirée par l'« offre » occidentale : l'aide humanitaire, la liberté de l'information, la richesse des programmes médiatiques ou encore la possibilité de voyager à l'étranger (apparemment « sans contraintes »). Cette euphorie se transforme progressivement⁴² : si, d'un côté, les pays occidentaux représentent *le* modèle, *l'exemple* à suivre, de l'autre, ce sont ces mêmes pays qui

⁴⁰ Marino et Antohi (2001).

⁴¹ « [...] les rapports de domination vont faire l'objet d'une lutte permanente qui va se révéler, en particulier, par les pratiques de "distinction" [...] » (Ansart 1990 : 104).

⁴² La bipolarité du *modèle occidental moderne* semble être une actualisation de perceptions plus anciennes que l'espace roumain a entretenues au sujet de l'Ouest et surtout de l'Europe occidentale. Ainsi, durant la période de l'entre-deux-guerres, l'élite des grandes villes, notamment l'élite bucarestoise, était éprise de l'idée européenne : Bucarest était « le petit Paris des Balkans » et la Roumanie « la Belgique de l'Orient ». Après 1945, le mot « Europe » est remplacé dans le discours public par le mot « Ouest » connoté négativement : l'Ouest, c'est le capitalisme, le monde de la violence et de l'exploitation. Pour cette raison, le voyage en Occident devient impossible et l'étude des langues étrangères veut dire surtout l'étude du russe. Vers le milieu des années 1960, il se produit une séparation entre le discours du pouvoir, qui véhicule l'idée du « capitalisme sauvage », et le discours quotidien, selon lequel que l'Ouest est le monde de *la liberté*, de *la prospérité* et de toutes les *possibilités*. Cette perception est entretenue par des *diffuseurs institutionnels* du « modèle occidental » (qui se trouvent à l'étranger), parmi lesquels le poste de radio *Vocea Americii* (la *Voix de l'Amérique*) dont les transmissions (en roumain) sont suivies en cachette. Le « modèle occidental » diffusé, entre autres, par la *Voix de l'Amérique* se propage dans deux types de discours : (1) le discours des immigrants potentiels et de ceux qui racontent les histoires des immigrants et (2) les anecdotes basées sur les différences entre l'Est et l'Ouest.

rétablissent des barrières par la non-acceptation de la Roumanie dans les structures européennes et nord-américaines.

Suivant la définition que donne Sperber (1996 : 104) du concept d'« institution »⁴³, *la traduction en Roumanie postcommuniste distribue à la fois des représentations du modèle occidental et des représentations de la manière dont le modèle occidental devrait être distribué*. Les changements sociopolitiques (ce que Sperber appelle « les modifications de l'environnement » [1996 : 104]) imposent une certaine répartition hiérarchique des représentations du modèle occidental qui se reflète dans les domaines et les thèmes de prédilection de la traduction d'œuvres de provenance occidentale. Les raisons et les critères de cette répartition hiérarchique sont présents, d'une façon implicite, dans la traduction même et dans les discours qui entourent la traduction (les *métatextes* ou, dans les termes de Sperber, *les représentations de la manière dont l'ensemble qui les contient devrait être distribué*). La traduction non seulement rend dominantes certaines représentations de l'Occident, mais elle *justifie implicitement* et laisse l'auditoire *sous-entendre* pour quelles raisons sociales certaines représentations doivent l'emporter sur d'autres.

Le remodelage des mentalités dans la Roumanie postcommuniste, indispensable après des années de censure, explique pourquoi la culture roumaine est fondée à rechercher un modèle étranger dont les attributs sont la stabilité, l'efficacité et le pouvoir d'épanouissement, un modèle qui fournit surtout les outils conceptuels nécessaires pour comprendre les nouvelles réalités⁴⁴. Dans le discours social et donc dans la traduction

⁴³ Voir note n° 27 de l'Introduction.

⁴⁴ Énumérons plusieurs livres dont la traduction en roumain a été financée par l'Institut de la Société ouverte et qui révèlent quelques-uns des concepts absents dans un pays sans tradition démocratique :

comme champ discursif, la quête du modèle occidental s'inscrit dans le « schéma actantiel » de Greimas (1966 ; 1973) : le *destinateur* (l'Occident, l'Union européenne, l'OTAN) incite et motive le *sujet* (le pays postcommuniste) à rechercher un *objet* (un modèle de démocratie) pour le bénéfice d'un *destinataire* (le peuple roumain). Sur son « chemin », le sujet se heurte à des *opposants* (les opinions des gens, l'absence d'expérience ou de stratégies politiques, le manque de moyens financiers), ou bien il reçoit l'aide d'*adjuvants* (par exemple, les autres pays postcommunistes, c'est-à-dire les autres « modèles » de pays en transition). Greimas (1973 : 172) souligne que « chaque terme de ce schéma [est] susceptible de produire un parcours figuratif autonome » et de tenir des rôles actantiels multiples, parfois des rôles opposés qui peuvent engendrer des conflits de pouvoir ou des conflits internes.

La dichotomisation des actants est expliquée par Greimas (1973 : 163) par la conformité ou la non-conformité des actants à une 'deixis positive' et, respectivement, à une 'deixis négative'. *L'actant « Occident », tel qu'il est représenté dans la traduction et l'écriture en Roumanie postcommuniste, détient des rôles actantiels multiples et conflictuels* : l'Occident est à la fois *destinateur* (il valorise la quête du pays postcommuniste) et *anti-destinateur* (il dévalorise cette même quête), *sujet* (il agit conformément aux idéaux du pays postcommuniste) et *anti-sujet* (il subvertit les actions du pays postcommuniste), *objet* (« le monde meilleur ») et *anti-objet* (« le capitalisme sauvage », « le lieu de dépravation des mœurs et de perte de l'identité et des valeurs nationales »).

Anthony Arblaster, *Democracy* (1996) ; John Gray, *Liberalism* (1996) ; Gregor McLennan, *Pluralism* (1996) ; Peter Saunders, *Capitalism* (1996), etc..

Dans la Roumanie postcommuniste, des institutions occidentales (parmi lesquelles *The British Council*, *la Fondation Soros* ou *l'Institut français*) ont mis en œuvre des projets de traduction visant soit à traduire « les œuvres les plus significatives » (le « canon ») de la culture occidentale soit à encourager la traduction entre les différents pays de l'Europe centrale et Europe de l'Est⁴⁵. Ces institutions occidentales opèrent, à travers ce processus forcé d'occidentalisation, une *violence symbolique* (Bourdieu), ce type de violence s'appliquant à « tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force » (Bourdieu 1972 : 18). Cette violence est symbolique, car on impose des significations, des concepts, des modèles mentaux, qui sont *institutionnalisés* par la suite, sur la promesse d'une *récompense* ou d'un financement. Pour revenir à la notion d'*historicité* (Touraine), à savoir l'orientation des investissements économiques et culturels d'une société, l'Occident s'approprie cette orientation sociale ; il s'identifie à l'historicité et finalement confond l'historicité avec ses propres intérêts, en constituant ainsi son pouvoir⁴⁶. Son action vise à la fois le conflit masqué avec l'Est, mais aussi l'imposition d'une orientation sociale et culturelle⁴⁷.

Les institutions occidentales mentionnées plus haut, que l'on pourrait appeler des « sujets du faire » ou des « sujets performants » (Greimas 1973 : 164), sont quelques-uns

⁴⁵ Parmi ces projets, nous énumérons : *CEU Translation Project* (début en 1995, premier pays qui reçoit des subventions : la Roumanie), *EAST Translates EAST Project* (début en 1998 dans neuf pays de l'Europe centrale et de Europe de l'Est), *Books for Civil Society Project*, *Popper Project* (1995-1998 : traductions des œuvres de Karl Popper), *Gender/Women's Studies Translations* (début en 1998) et *Roma Project Translation Grants* (début en 1999).

⁴⁶ French et Raven (1959) distinguent cinq bases du pouvoir social : la coercition (la source peut punir la cible qui, pour cette raison, se conformera aux ordres de la source), le pouvoir de récompense qu'a la source (d'où la soumission de la cible qui se fait, cette fois-ci, à un pouvoir), l'expertise de la source (d'où la dépendance informationnelle de la cible par rapport à la source), le pouvoir référentiel de la source (la source possède des attributs que la cible veut s'approprier, la source agit en tant que leader) et, finalement, le pouvoir légitime de la source qui peut prescrire un comportement.

⁴⁷ « Un mouvement social a donc deux dimensions : le conflit avec l'adversaire, et une visée, un projet d'orientation culturel, sociétal. » (Touraine cité par Ansart 1990 : 127-128)

des *diffuseurs du modèle occidental* qui projettent, organisent et gèrent les attentes et les préférences du secteur roumain de l'édition et par la suite du public roumain. *Un conflit de pouvoir entre l'Ouest et l'Est naît du fait que le « sujet du faire » est en même temps un « sujet du savoir-faire », un sujet compétent (Greimas 1973 : 164), qui décide au nom de la culture traduisante (la culture roumaine) et de son ensemble d'investissements culturels.* Pour revenir à la notion de « capital » – qui renvoie non seulement au capital économique, mais aussi au « capital culturel » (Bourdieu) ou à toute autre forme d'« énergie sociale susceptible de produire des effets, [...] susceptible d'être utilisée (consciemment ou inconsciemment) comme instrument dans les concurrences sociales » (Ansart 1990 : 101) –, le conflit de pouvoir naît du fait que deux capitaux culturels s'affrontent, mais que l'un des actants détient aussi un capital économique qui légitime l'imposition de son capital culturel.

La violence symbolique que la source exerce sur la cible est visible aussi dans la manière dont on sélectionne les textes ou les auteurs à traduire ; ce choix délibéré renvoie à une stratégie non dite de « *classement des biens culturels* » (Ansart 1990 : 107), qui révèle non seulement le rapport de forces instauré entre les biens culturels eux-mêmes, mais surtout le rapport de forces entre les agents qui, au moment du classement, optent pour un « goût » (certaines idées) plutôt que pour un autre :

Les biens culturels sont ainsi classés dans des hiérarchies, mais sont aussi « classants » en ce sens que les agents sociaux se classent et s'opposent réciproquement au moment même où ils manifestent leur propre goût. (Ansart 1990 : 107)

En traduction ou en écriture originale, l'actant Occident revêt diverses formes discursives, l'idée de « forme » signifiant un encadrement discursif particulier de l'« Occident ». L'Occident devient un « objet » de discours dont on parle et auquel on fait

référence et qui a donc un « pouvoir de référence », pour revenir à l'un des cinq pouvoirs qui constituent le pouvoir social, selon French et Raven (1959). Autour de cet objet s'articulent des champs lexicaux spécifiques, des isotopies, des « constellations figuratives » (Greimas 1973 : 170) qui construisent un dictionnaire discursif de la culture roumaine postcommuniste.

La manifestation de l'actant *Occident*, c'est-à-dire ses représentations (similaires ou conflictuelles), ses attributs, ses objets de discours et ses diverses formes textuelles et communicationnelles, est analysable dans trois types de discours :

1. *Le discours que l'Occident tient sur lui-même, à l'usage des sociétés postcommunistes, notamment de la société roumaine.* Les « lieux » de construction de l'objet « Occident » sont ici : (1) des articles de la presse internationale et (2) des traductions d'œuvres occidentales en roumain publiées dans la période postcommuniste. L'analyse thématique d'un groupe de traductions peut révéler la façon dont l'Occident construit un « modèle occidental » dans l'objectif précis d'*aider* la société roumaine postcommuniste à définir sa nouvelle identité ou même de lui *assigner* de nouvelles identités.
2. *Le discours que la société roumaine postcommuniste tient sur l'Occident,* analysable dans (1) des articles de la presse roumaine et (2) des œuvres roumaines publiées durant la période postcommuniste. L'analyse de ce discours peut montrer la manière dont la Roumanie postcommuniste *théorise* (attitude scientifique) ou *imagine* (attitude utopique) un « modèle occidental ». Elle pourrait aussi montrer si la société roumaine met en doute l'interprétation occidentale de son propre avenir socioculturel, économique et politique.

3. *Le discours qui émerge du face à face Occident-Roumanie*, analysable dans (1) des articles des journaux français et anglais publiés en Roumanie (ex. : *Bucarest Matin*, *Romanian Economic Daily*), (2) des oeuvres bilingues (roumain-anglais, roumain-français) publiés en Roumanie et (3) des œuvres dont la publication (en Roumanie) a été dirigée à la fois par des Roumains et des Occidentaux.

Ces trois types de discours se retrouvent dans le corpus que nous avons constitué, qui recouvre la période après 1989 et qui réunit à la fois des articles de la presse nationale et internationale et des œuvres de la littérature et des sciences sociales, écrites ou traduites en roumain. Aux trois types de discours précités, nous ajouterons le discours que tient le secteur de l'édition (notamment les maisons d'édition roumaines *représentatives*⁴⁸) et qui devrait révéler la politique éditoriale de la Roumanie postcommuniste ainsi que le caractère institutionnel des stratégies et des choix adoptés par les traducteurs. Les enjeux des projets de traduction et de publication lancés en Roumanie après 1989 ainsi que les prix octroyés à des auteurs, à des traducteurs ou à des maisons d'édition donneront à voir les relations entre les « agents » qui mettent en œuvre ces projets ainsi que les domaines, les thèmes, les auteurs préférés en traduction ou en langue originale.

En vue de cette analyse, nous utiliserons une approche qualitative basée sur l'analyse de discours. Bien que cette démarche soit inductive, elle offre la possibilité d'interroger en profondeur certains phénomènes observés, de saisir la signification des données et de tendre ainsi vers l'objectivité. Cette méthode de recherche vise à produire un savoir qui intègre les aspects socioculturels, économiques et politiques des sociétés de

⁴⁸ Elles sont sélectionnées suivant leur profil disciplinaire (domaines, collections) et en fonction de leur renom national et international (partenariats avec l'étranger, auteurs publiés, prix remportés, participation à des foires de livres, etc.). On peut mentionner ici les éditions Humanitas, Polirom, Nemira, Institutul european, ou la Fondation culturelle roumaine. La plupart des maisons d'édition roumaines incluses dans cette étude ont été fondées après la chute du communisme.

départ et d'arrivée et qui donne une *vision à la fois systémique et dialogique* des phénomènes culturels des sociétés sources et cibles.

Le corpus multidisciplinaire mettra en parallèle les textes roumains (originaux, traductions ou articles de presse) avec des textes de provenance occidentale (textes sources pour les traductions dans le corpus roumain, articles de presse, textes d'expression française ou anglaise parus dans des journaux roumains ou dans des livres publiés en Roumanie). Nous visons une approche descriptive du corpus pour pouvoir comprendre et décrire le fonctionnement de l'acte traductif et de l'acte d'écriture, pour révéler, à travers l'analyse de l'*Occident* comme objet de discours, la *motivation compositionnelle* du discours social roumain postcommuniste⁴⁹, celle des perceptions et des idées collectives, et non pour porter un jugement de valeur sur la traduction.

En appliquant une lecture de type « post-moderne » aux textes sources et cibles dans lesquels se construisent les représentations de l'« Occident », nous envisageons de retrouver, à l'intérieur de ce qui paraît harmonieusement construit, les traces d'un conflit, d'une lutte entre les symboles et les représentations, d'une politique de l'écriture et de la traduction, ainsi que les causes et les effets d'une identité culturelle et d'une logique collective transformées. L'analyse éclairera ainsi les processus cognitifs qui sont sous-jacents à la communication interculturelle.

En appliquant cette étude à la traduction dans un pays de l'Europe de l'Est, nous montrerons comment la traduction négocie l'ensemble des investissements socioculturels, économiques et politiques d'une société et comment le traducteur agit en tant que

⁴⁹ Selon le formaliste Tomachevski, le *motif* se définit comme « l'unité thématique que l'on retrouve dans différentes œuvres » (cité par Todorov 1966 : 269). La *motivation compositionnelle* consiste en « l'économie et l'utilité des motifs » (*Idem*), aucun motif n'étant superflu ou inutilisé dans la fable. Cette motivation correspondrait donc à une isotopie thématique qui relie différents textes.

médiateur interculturel à un moment décisif de l'histoire de ce pays. En rapport avec la traduction, l'écriture pourra se révéler comme pratique qui appuie ou subvertit la traduction des œuvres occidentales, cela dans un effort de s'intégrer dans un nouvel ordre mondial, tout en préservant aussi l'identité de la culture roumaine. Nous montrerons aussi que, dans le contexte spécifique du postcommunisme et, à l'échelle plus large de la mondialisation, la traduction joue un rôle politique et diplomatique dans la circulation des idées sur l'axe Ouest-Est et dans la configuration des rapports entre les cultures occidentales et celles de l'Europe de l'Est.

Chapitre 1

LA TRADUCTION CARTOGRAPHIQUE DE L'« AUTRE EUROPE » :

UNE IDENTITÉ CONFUSE

In every claim to identity there is a reclamation of territory.
Papastergiadis 2000 : 212

1.1. Avant et après, là-bas et au-delà

Considérée comme une sous-discipline de la géographie, la cartographie moderne combine l'art, la science et la technologie pour créer, produire et faire l'étude des cartes, c'est-à-dire étudier la répartition des territoires, des événements ou des phénomènes. Documents scientifiques, les cartes sont aussi des objets d'art et des « porteurs » de symboles, car tracer des frontières implique une représentation du monde, réelle ou souhaitée, ainsi que l'instauration de repères dans la façon dont on appréhende le monde autour de nous. La carte se dévoile à son observateur avec un contexte géographique qui montre une réalité (la *référentialité*), mais qui indique surtout comment il faudrait voir (l'objet représenté est mis en perspective). À son tour, traduire ou se représenter l'Autre, c'est avoir des repères dans ce que l'on appelle les *transactions* interculturelles. Traduire c'est parcourir des zones de savoir.

La découverte de l'Amérique et les grandes expéditions maritimes ont permis d'avoir une représentation complète de la Terre. C'est au géographe et au mathématicien flamand Gérard Mercator (1512-1594) que l'on doit la première représentation plane de

la Terre (la projection Mercator¹), avec des parallèles et des méridiens (1569), représentation déjà contestée², car elle « exagère la surface des territoires se trouvant près des Pôles » (Wilford 1998 : 21) et instaure une représentation *européocentrique* du monde. Effectivement, c'est toujours à Mercator que l'on doit l'unique copie survivante de la carte de l'Europe, « un des sommets de l'art cartographique » (Bedel 1996 : 27). Selon d'autres, la projection Mercator grossit la surface de l'Europe et diminue celle de l'Afrique, ce qui est au détriment non seulement de l'Afrique, mais surtout des États-Unis ; élargir les dimensions de l'Europe, c'est élargir l'Europe mentalement, ce qui influence les relations économiques et politiques entre l'Europe et le reste du monde et modifie les représentations culturelles. Selon une étude américaine, les étudiants en géographie à travers le monde partagent « une vision déformée des continents » (Monastersky 1992 : 222) à cause de la projection Mercator qui place l'Europe au centre du monde, en faisant croire à la véracité de cette représentation³ ; ce n'est donc pas par hasard que la chute du communisme en 1989 et la réorganisation des relations géopolitiques dans le monde donnent naissance, comme nous le verrons plus loin, à de nombreux projets en géographie visant à « relocaliser » l'Europe sur la carte et à la replacer dans la conscience des gens⁴, même si la disparition du rideau de fer n'équivaut pas à la suppression du décalage entre l'Est et l'Ouest européens.

Selon Fabien Gruhier (2002 : 48), « la géographie fut l'une des disciplines universitaires les plus lourdement colonisées par le communisme ». Par ailleurs,

¹ Voir site Web : www.geog.ucsb.edu/~dylan/mtpe/geosphere/topics/map/mercator.html.

² Par exemple, le cartographe et historien allemand Arno Peters propose, dans les années 1970, une nouvelle projection de la Terre où les continents sont allongés.

³ De la même manière, les manuels d'histoire ont soutenu la vision de l'Europe s'étendant de l'Atlantique à l'Oural, ce qui a donné à la partie occidentale de la Russie un caractère « européen ».

⁴ Aux projets de géographie s'ajoute le renouveau de l'intérêt occidental pour les attractions touristiques en Europe de l'Est, considérée, jusqu'en 1989, comme une « "entrée interdite" pour le touriste moyen » (Lundgren 2002).

l'influence de la géographie et de la cartographie sur les conflits mondiaux et la propagation des idées fut un sujet tabou, auquel on préférait systématiquement « des sujets sérieux, rationnels et tangibles, comme l'altitude des montagnes ou le débit des fleuves, la production de houille ou d'acier, l'évolution démographique des mégapoles urbaines » (*Ibid.*). Étant donné la vision que projette Mercator, ce n'est pas par hasard non plus que la carte d'Arno Peters est promue aujourd'hui par diverses organisations des Nations Unies (Minterbrook 1991 : 60) ou introduite dans les manuels de géographie aux États-Unis, pour dénoncer (ou peut-être pour remplacer) les ambitions impérialistes de l'Europe.

En même temps, il existe ce que l'on appelle des « visions paroissiales du monde » (Monastersky 1992 : 222), qui font que les gens grossissent mentalement leur territoire d'appartenance, car le territoire, c'est aussi une question d'identité. C'est ce que Thomas Saarinen a appelé « “le syndrome américain vu par le *New Yorker*” dont la célèbre affiche montre la ville de New York minutieusement détaillée se détachant sur le reste du pays réduit à des proportions ridicules » (Monastersky 1992 : 222)⁵, vision à laquelle on peut ajouter celle du dessinateur d'origine roumaine, Saul Steinberg, dans *View of the World from 9th Avenue* (*Vue du monde de la 9^e Avenue*) (1975)⁶.

Un manuel de géographie français publié durant l'année « historique » 1989 (sous la direction de Brignon) choisira de représenter en début de chacun de ses dossiers majeurs la carte vue, dans l'ordre, de la France, des États-Unis et de l'URSS, afin de montrer comment à une époque donnée le monde s'organise en fonction de trois pouvoirs (trois grandes « paroisses ») : la France, symbole de l'Europe traditionnelle (surtout parce

⁵ « “the New Yorker's view of the USA syndrome”, after the well-known poster showing New York City in great detail, with the rest of the country reduced to comical proportions ».

⁶ Voir site Web : www.upenn.edu/ARG/archive/steinberg/steinberg.html.

que le manuel est publié en France), les États-Unis, garant de la prospérité de l'Europe occidentale après la Deuxième Guerre mondiale, et l'URSS, symbole de l'hégémonie de l'idéologie communiste. On remarquera aussi que selon le thème de la carte, l'attention peut être orientée et focalisée sur une autre région du monde ; cependant, les régions qui sont habituellement reléguées à la périphérie, soit par les représentations visibles (les cartes), soit par les représentations invisibles (les discours), occuperont le premier plan pour des raisons négatives.

Selon la *Gale Encyclopedia of Science* (2001), les cartes peuvent être *générales*, si elles figurent les relations spatiales entre une variété d'aspects et de phénomènes géographiques (par exemple : les cartes topographiques, planimétriques ou les cartes du monde), ou bien *thématiques*. Certaines cartes thématiques utilisent des couleurs contrastées pour mettre en évidence les variations spatiales dans l'intensité d'un phénomène (économique, politique, social, démographique, culturel, etc.). Selon la même *Encyclopédie*, les nuances de gris foncé ou les couleurs vives sont utilisées pour des phénomènes plus intenses⁷ (par exemple, la couleur rouge utilisée constamment dans la représentation des pays du Pacte de Varsovie symbolise non seulement l'adhésion forcée de ces pays à l'idéologie communiste, mais aussi le danger qu'ils représentaient pour le monde occidental⁸), alors que les nuances de gris clair ou des couleurs de faible intensité

⁷ Selon Gronoff (dans Gauthier 1988 : 15), « toute production graphique de presse est issue d'une suite de décisions relevant de trois fonctions seulement : Identification, Relation et Attraction. Si la fonction *Identification* renvoie à l'objet représenté (le référent), ainsi qu'aux contraintes imposées par les cultures d'origine et d'accueil, tandis que la fonction *Attraction* renvoie à la capacité d'un produit graphique de capter l'attention et de susciter l'intérêt, la fonction *Relation* vise l'utilisation de relations entre les différents éléments d'une carte (image ou éléments textuels). Par exemple, des thèmes ou des événements qui comportent le même degré d'importance seront représentés sur une carte avec des couleurs et des polices semblables ou proches.

⁸ Dans la carte « Géographie de la liberté et de l'État de droit » du *Monde diplomatique* (1990 : 17, « Hommes, échanges et frontières au cœur de l'Europe »), la couleur rouge est utilisée pour les « États à expérience démocratique inférieure à 5 ans » : l'URSS, la Hongrie, la Roumanie, la Yougoslavie, la

dénotent des phénomènes moins importants ou présentant moins de dangers pour le reste du monde. Les couleurs ternes ont aussi été utilisées, durant la guerre froide, pour faire passer le message que les pays du bloc de l'Est sont des pays sans personnalité et non orientés vers l'action. Bien que non omis de la carte, ces pays « passifs » peuvent être omis du discours. Par exemple, en août 1989, avant la chute de Ceausescu, *The Economist* voyait dans la Roumanie un « pays du paradoxe », un « trou dans la carte » et affirmait : « S'il existait des points communs entre les récents événements d'Europe de l'Est, ce qui n'est pas le cas, la Roumanie n'en ferait pas partie » (Beedham 1989 : 1)⁹.

La cartographie, comme la traduction, implique une représentation de l'altérité, une mise en œuvre des représentations déjà acquises, comme elle engage aussi une énonciation et une interrogation par rapport à soi-même. Le géographe ou le cartographe énonce, dans sa carte, sa propre vision du monde ou la vision de la culture qui produit cette carte, car il « fait un choix théoriquement raisonné des éléments qu'il veut représenter » [Rekacewicz 2000]). Le récepteur de la carte (l'énonciataire) interprète la carte en interrogeant ce qu'il voit à l'aide de catégories conceptuelles acquises dans sa propre culture : il peut ainsi croire à la vérité de la chose interprétée ou la mettre en doute. La production des cartes, comme la traduction, advient dans un contexte socioculturel et idéologique ; les deux processus supposent une manipulation et une filtration du langage ou des images pour légitimer, soutenir ou entraver des idées, des

Bulgarie, l'Albanie et la Turquie. Dans la carte « L'Europe de l'après-guerre (1946) » (www.atlas-historique.net/1945-1989/cartes/Europe1946.html), une nuance de rouge plus foncé est utilisée pour l'Union soviétique et ses annexions, alors qu'une nuance de rose pâle est utilisée pour les sphères d'influence soviétique (la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Yougoslavie, la Bulgarie et l'Albanie). Les pays annexés à l'Union soviétique sont représentés sur la carte par un chiffre (des « pays sans nom ») et leur nom est reporté dans la légende ; deux noms de ville apparaissent sur la partie soviétique : Moscou et Yalta (ville historique où l'Europe a été divisée en deux blocs géographiques et idéologiques).

⁹ « If there were any pattern to recent events in Eastern Europe, which there is not, Romania would be outside it. »

phénomènes ou des actions. La traduction et la cartographie sont des processus *subjectifs et discursifs*, impliquant donc la présence de l'énonciateur-sujet, de l'énonciataire-sujet, mais aussi de la carte-sujet, car la carte n'enregistre pas simplement des événements ; elle devient un agent ou un décideur dans la représentation du monde : « [...] toutes les cartes sont des textes rhétoriques... Toutes argumentent sur le monde et... toutes sont de nature propositionnelle » (Harley cité par Vujakovic 1999)¹⁰. La forme propositionnelle d'un acte d'énonciation est, dans la théorie cognitive de Sperber et Wilson (1986), l'interprétation d'une pensée de l'énonciateur, qui peut être : soit l'interprétation d'une pensée réelle ou désirée soit la description d'un état de choses réel ou désirable.

Les cartes peuvent utiliser seulement des images, ou bien des images et du texte (présent sur la carte elle-même ou dans la légende). La « structure topologique texte » (Gronoff 1988 : 22) fait référence aux polices de caractères utilisées sur une carte ; la police d'un élément sur la carte indique le degré d'importance que l'on accorde à ce dernier (par exemple, le titre de la carte peut être plus grand, alors que la source utilise une police plus petite). Bien que visibles, les cartes renferment des symboles, des perceptions, des attentes et des préjugés culturels. D'ailleurs, les cartes des premiers grands explorateurs renfermaient des secrets qui n'étaient pas partagés entre les nations, car les cartes, c'est du pouvoir : emprise sur un territoire, appropriation ou diffusion d'une identité. Les cartes qui ont servi à la navigation et à la représentation des nouveaux territoires visaient en même temps à *classifier* les savoirs, les nations, les identités, en les plaçant dans un rapport de forces.

¹⁰ « [...] all maps are rhetorical texts...All state an argument about the world and... are propositional in nature. »

Avec la société de l'information et la mondialisation, les cartes jouent un rôle encore plus déterminant, car, dans un monde basé sur l'image et le spectacle (l'être et le paraître), les cartes aident à visualiser, à localiser, à expliquer, à comprendre, à interpréter (ce qui veut dire *introduire de nouvelles idées*) et à se rappeler les événements¹¹. Les cartes sont un outil de la *géopolitique*, car elles essaient d'expliquer les causes et les effets des conflits de l'histoire pour empêcher l'oubli des faits. Agissant comme support de la mémoire, elles repèrent dans l'histoire et dans l'actualité ces événements qui ont un impact sur une ou plusieurs sociétés. Grâce à leur capacité de détecter ce qui s'inscrit dans la durée, les cartes offrent une perspective multidisciplinaire : elles pourraient donc éclairer non seulement des aspects géographiques ou politiques, mais aussi *des enjeux reliés aux processus interculturels, parmi lesquels la traduction*.

Les cartes révèlent le décalage de pouvoir entre différents pays, le déplacement du pouvoir à travers l'histoire (« La force n'est jamais éternelle. Elle se déplace »¹²) et la concentration du pouvoir à différents endroits du monde (« La puissance est comme l'eau : elle ne connaît pas d'espaces vides »¹³). À l'intérieur d'une même époque, elles peuvent être contradictoires si elles décident de représenter différemment un même territoire, dans le dessein de l'occulter ou de maintenir la confusion quant à son identité,

¹¹ Winock (2002 : 35) observera que l'invasion des images qui représente un effet de la révolution médiatique peut mener aussi à une banalisation des événements. Pour cette raison, la représentation de ces événements doit choquer, « se hisser à l'exceptionnel, au monstrueux, à l'inédit radical », afin qu'elle s'inscrive dans la conscience des gens. On notera, par ailleurs, les multiples références au « sang », que l'on trouve dans le discours de la presse internationale au sujet de la révolution roumaine de 1989, références qui sont là pour choquer, mais aussi pour marquer la distinction entre la « civilisation » occidentale et la « barbarie » de l'Est.

¹² Georges Roux (1928) cité par Imbeault et Montifroy (1996 : 11).

¹³ Jordis von Lohausen cité par Imbeault et Montifroy (1996 : 96).

enjeu à la fois ancien et moderne¹⁴. Occulter un territoire ou bien le représenter d'une manière inappropriée peut symboliser aussi l'impossibilité de représenter un état du monde, telle la chute du communisme, qui a conduit les médias et les peuples à se poser une question cruciale pour l'avenir du continent européen et du reste du monde : *comment penser le monde*, après la disparition (du moins en théorie) des blocs de l'Est et de l'Ouest ? L'impossibilité de représenter un état du monde peut aussi être vue dans la profusion d'informations superflues ou délibérément erronées. Un article paru dans *The Economist* en février 1990¹⁵, au sujet des élections en Moldavie, est accompagné d'une carte en miniature qui représente l'Union soviétique et Moscou (pour rappeler l'annexion de la Moldavie, province roumaine, à l'Union soviétique en 1940). On y voit le nom de la Moldavie et une flèche qui la localise sur la carte. Cependant, le titre de l'article est *Eyes on Romania (Pleins feux sur la Roumanie)* et non pas *Eyes on Moldavia (Pleins feux sur la Moldavie)*, ce qui répond aux débats de l'époque quant à une éventuelle réunification entre la Moldavie et la Roumanie.

La focalisation dans la carte permet de faire un choix parmi les pays qui seront placés au centre et en fonction desquels le reste du monde sera représenté. Par exemple, dans les trois cartes publiées dans Brignon (1989), à savoir le monde vu de la France (1989 : 188), le monde vu des États-Unis (1989 : 288) et le monde vu de l'URSS (1989 : 318), le pays à partir duquel on représente le monde est plus clair dans la projection, alors que le reste devient flou à cause de la distance. Comme dans une projection orthogonale,

¹⁴ « "Maps, like faces, are the signature of history," wrote historian Will Durant, and early cartographers, starting with the Mesopotamians, left pictures of their times. Maps from ancient Babylonia and 12th-century China showed civilizations filling the Earth, with other known peoples at the margins or missing entirely. In Europe medieval maps of the world were usually oriented east, toward Paradise, with Jerusalem at the center, and monsters and marvels populating the regions beyond Christendom. » (Wilford 1998 : 18)

¹⁵ « Eyes on Romania », dans *The Economist*, le 17 février 1990, p. 52.

la progression du nadir (le centre) vers le limbe déforme les choses observées et en efface les traits particuliers (donc leur spécificité, ce qui veut dire aussi leur *identité*). Le procédé utilisé dans les trois cartes est celui de la *transfocalisation*, qui permet de changer de foyer de perception sans changer de type de focalisation (Gourdeau 1993 : 73-74).

Dans les trois cartes susmentionnées, le foyer de perception (l'instance focalisatrice) coïncide avec l'objet focalisé (pays sur lequel on concentre son regard). Dans la carte « Le monde vu des États-Unis », le *qui* (l'agent, le sujet) et le *quoi* (l'objet *désiré*) de la perception sont les mêmes, à savoir les États-Unis. La coïncidence des deux éléments de la focalisation peut révéler des ambitions impérialistes, car la focalisation sur le sujet peut signifier une intention d'*enquête* (vouloir tout connaître, être omniprésent), alors que la focalisation sur l'objet peut signifier une intention de quête ou de conquête de ce qui se situe en dehors de cet objet. La carte peut aussi symboliser le narcissisme du pays représenté, car il n'y a pas de distance entre l'instance focalisatrice et l'objet focalisé. Cette *focalisation zéro* (Gourdeau 1993 : 71-72) permet aussi à l'instance focalisatrice de jouer avec ce qu'elle veut représenter et donc de *limiter ou de manipuler la vision des choses observées*. L'instance focalisatrice agit en tant que filtre et elle limite la transmission du savoir pour ne transmettre que ce savoir qui est idéologiquement approuvé (la rétention du savoir porte le nom de *paralipse*, dans la terminologie de Genette [1972]). Dans une analyse des cartes du métro londonien, Vujakovic (1990a) montre comment la fameuse carte du métro proposée par l'ingénieur Beck en 1931 (qui focalise sur le centre et qui élimine les vraies distances pour ne plus retenir que les

toponymes) enlève aussi les repères et pousse à la passivité (manque d'action, mais aussi manque d'esprit critique et de savoir) :

La perception de la distance sous-tend, semble-t-il, l'organisation des cartes mentales. Cela résulte de la manière dont l'individu perçoit la distance entre les objets visibles ainsi que des représentations de l'environnement, par exemple des cartes. Pour les nombreux Londoniens qui circulent sous terre *comme des taupes*, la carte de Beck peut être la principale source d'information, car les usagers du métro *n'ont aucun repère géographique leur permettant d'évaluer par eux-mêmes l'orientation ou la distance.* (Vujakovic 1990a : 46 ; nous soulignons)¹⁶

L'article « Seventy-Five Years of Cartography. Love Affairs with Maps » (« Soixante-quinze ans de cartographie. Histoires d'amour avec les cartes ») du *National Geographic* révèle l'aide précieuse qu'apportent les cartes dans l'interprétation et le suivi des événements politiques, car les cartes sont non seulement une représentation subjective de la réalité, mais aussi un outil aidant à déchiffrer le présent et à anticiper l'avenir. La Division cartographique de la revue *National Geographic* a ainsi constamment enrichi, à l'aide de cartes ciblées, les informations au sujet de la situation politique, économique ou sociale dans le monde. En 1918, la Division a publié le très détaillé « Western Theatre of War » (« Théâtre occidental de la guerre »), pour aider les lecteurs à suivre l'actualité de la Première Guerre mondiale, en montrant le nom des villages belges et français ravagés par les batailles. En 1921, elle a publié le supplément intitulé « Europe, Showing Countries as Established by the Peace Conference of Paris » (« L'Europe montrant les pays tels que constitués par la Conférence de paix de Paris »), pour introduire les nouveaux États, comme l'Estonie ou la Lettonie. Plus près de nous encore, la chute du communisme (1989) a fait exploser les frontières, en changeant

¹⁶ « Cognitive or perceived distance is thought to underlie the organization of mental maps, and this is influenced by the individual's perception of distance between visible objects, and by representation of the environment such as maps. For the many Londoners who adopt the mole-like mode of travel by Underground, Beck's map may be the prime source of such information, as travellers on this system have no geographical landmarks by which they can assess direction and distance for themselves. »

complètement « le visage de l'Europe » ; en 1992, le directeur général de l'Atlas du *Times* affirmait : « la carte de l'Europe n'avait pas été autant modifiée depuis la Première Guerre mondiale » (cité par Reuter 1992 : K4). La vitesse avec laquelle l'histoire changeait ne compliquait pas la modification des cartes sur le plan *technique*. En revanche, du point de vue idéologique, politique ou culturel, elle posait de gros problèmes (« L'Europe risque de perdre sa frontière internationale jusqu'alors puissamment fortifiée » [Grundy-Warr et Schofield 1990 : 10]¹⁷). Cet événement historique que fut la chute du communisme fait renaître l'intérêt de l'Occident pour les pays de l'Est, devenus maintenant l'*Autre Europe*, donc remarginalisés (à l'instar du pays de *Borduria* des aventures de Tintin)¹⁸. L'Europe de l'Est sortie de la « pénombre » et de l'oubli laisse parfois l'Ouest perplexe :

Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Le paysage politique des pays de l'Est – URSS incluse – se peuple de têtes nouvelles. Une galaxie de dirigeants, sortis du néant, ressuscités, ou encore s'accrochant à un pouvoir qu'ils refusent de céder. L'année 1989 restera, à coup sûr, celle du grand chambardement. (Pautard et Renard 1989 : 26)

Dans son édition de février 1990, le *Monde diplomatique* présente plusieurs articles regroupés sous le thème « Repenser le monde ». Plusieurs des titres et des sous-titres qui parsèment ce numéro sont en forme d'interrogation pour marquer les multiples doutes et questions suscitées par ce temps historique : « Comment passer du monde d'hier à un monde nouveau ? », « Une Europe dépassée par sa géographie », « Effacer les cicatrices du passé ? », « Hommes, échanges et frontières au cœur de l'Europe ». Selon le

¹⁷ « Europe is likely to lose what was hitherto been its most heavily-fortified international boundary. »

¹⁸ Les deux cartes reproduites en début de l'article « The Uniting States of Europe » (Sallnow 1991 : 40) montrent, tout d'abord, les frontières politiques en Europe telles qu'elles se présentent en janvier 1989 et, ensuite, les nouvelles frontières politiques en Europe en décembre 1990/janvier 1991 tracées à la suite de la création de l'espace Schengen (Belgique, Hollande, Luxembourg, France et Allemagne). Ces nouvelles frontières représentent de nouvelles contraintes pour l'Autre Europe, en même temps qu'elles donnent la fausse image d'une Europe ouverte, car bien que l'espace Schengen n'englobe que cinq pays, on se réfère à l'Europe tout entière : « L'Accord Schengen est un prototype pour une Europe sans frontières » (*Ibid.* ; notre traduction).

même journal, « toute la planète est concernée » (1990 : 1), alors qu'en Europe de l'Est « l'ivresse de la liberté conjuguée à la panique économique pousse des nations, qui sont "à la recherche de la démocratie" à choisir précipitamment d'autres modèles, en Occident » (*Ibid.*). En 2002, le journaliste K.S. Karol, spécialiste des pays de l'Est, n'hésitera pas à affirmer que l'importation de ces modèles en Europe de l'Est a été transformée ou adaptée jusqu'à devenir « une vision strictement mercantile de l'Europe, simple source, à leurs yeux, de subventions et d'investissement » (2002 : 39).

Le mouvement des frontières exprime aussi l'orientation des pays de l'Est vers l'Occident. Une carte de la Fondation Nationale des Sciences Politiques (France), intitulée « La double transition en Europe de l'Est dans les années 1990 », fait voir clairement, à l'aide de flèches orientées vers l'Ouest, la transition économique et politique des pays de l'Est vers l'Occident¹⁹. La légende est divisée aussi en deux parties : « diversification et redéploiement économique » et « changement de modèle politique ». Bien que la carte désigne les pays où les communistes sont restés ou sont revenus au pouvoir, il n'y a aucune flèche qui indiquerait une orientation vers la Russie.

La métaphore du voyage ou celle du chemin, qui se retrouve dans la plupart des cultures, suivant l'idée que la condition humaine est motivée par l'espoir, est adoptée par l'Autre Europe en quête de modernité, de progrès et de démocratie²⁰. Couze Venn (2000) remarque que la métaphore du chemin est aussi un paradigme de la modernité. Pour les Lumières, la notion de « voyage » signifiait le déplacement de l'humanité à partir de son

¹⁹ Cf. www.sciences-po.fr/cartographie/cartotheque/cartotheques/cartes_diagrammes/europe/europe/processus/transtest.gif

²⁰ Le symbole du « chemin » ou du « voyage » vers un horizon de mystère et d'aventure est compris dans l'idée même d'*Europe*, qui, dans la mythologie, fut une princesse Phénicienne enlevée par Zeus, métamorphosé en taureau blanc, et conduite, sur les vagues, jusqu'en Crète. À une Europe féminine s'ajoute la Reine Europe, symbole du pouvoir et de la majesté, née comme suite aux découvertes des expéditions scientifiques européennes.

état d'imaturité (dépendance des discours théologiques et métaphysiques) vers son autonomie et son émancipation. Cette « fuite en avant » permet d'avoir toujours une alternative face à l'échec (on rappelle ici l'optimisme de la presse roumaine, chaque fois que l'adhésion de la Roumanie à l'Union européenne ou à l'OTAN est repoussée avec ou sans date précise de reprise des négociations) : « Comme l'a remarqué Bauman, la postmodernité a ceci de particulier que tout en étant désormais incapable de prévoir l'avenir, on n'en continue pas moins d'insister sur le fait qu'il vaut mieux avancer » (Papastergiadis 2000 : 12)²¹. Cependant, selon Venn (2000), l'idée de *quête* qui habite les grands discours de la modernité (et de la postmodernité) signifie, à la fois, une quête déclenchée par la promesse d'un bonheur ou par le désespoir de la finitude et de la mort. À côté du jugement et de la primauté du *logos*, on retrouve le fardeau de la non garantie de l'avenir, thèmes présents non seulement dans le discours de l'Europe (de l'Est et de l'Ouest), mais aussi sur les cartes : « Le rêve d'une vie meilleure et la hantise de ce qu'on pourrait perdre s'incarnent indifféremment dans la métaphore du voyage. On dirait que cette métaphore imprègne non seulement le "récit de notre vie" mais encore l'"esprit de notre temps" » (Papastergiadis 2000 : 11)²².

L'édition du 18 janvier 1990 de l'*Express international* s'intitule « Est. Les frontières du désordre ». À la page vingt-six, on retrouve une carte portant le même titre, qui représente l'Europe de l'Est avec ses « conflits nationaux remettant en question les frontières d'État » et les « conflits nationaux ne remettant pas en question les frontières d'État ». La carte fait voir une Europe de l'Est mouvementée, avec des frontières qui

²¹ « As Bauman noted, the distinctive feature of postmodernity is that while it can no longer predict what lies ahead, there is still the insistence that it is better to keep moving. »

²² « The dream of a better life and the nightmares of loss are both expressed by the metaphor of the journey. It is not only our 'life narrative' but the very 'spirit of our time' which seems to be haunted by this metaphor. »

semblent imprécises et des situations explosives révélées à l'aide d'étoiles rouges. Selon l'article qui explique la carte, la carte du Vieux Continent est menacée aussi et remise en question par cette instabilité. Un autre exemple, fourni par Vujakovic (1992 : 16), est la carte intitulée « *Europe redrawn : the new continent* » (« L'Europe redessinée : le nouveau continent »), parue dans *The Sunday Times* (le 27 octobre 1991), qui affiche une Europe de l'Est caractérisée par l'instabilité, des frontières contestées et des mouvements de populations, contrairement à l'Europe occidentale décrite comme une zone stable, prospère et qui offre aux pays de l'Est un modèle de développement économique. En ce qui concerne le mouvement des populations, une autre carte intitulée « *The New Invasion* » (« La Nouvelle Invasion ») (parue dans *Time* le 26 août 1991) montre les flux des populations de l'Est vers les pays de l'Union européenne, qui a le sentiment d'être prise d'assaut (carte reproduite dans Vujakovic [1992 : 17]). Suivant l'endroit où ces cartes sont publiées (Union européenne, Amérique du Nord ou Europe de l'Est), le message transmis est différent : pour l'Amérique du Nord, le message peut être celui d'une Europe divisée, d'une mosaïque de populations qui « bouillonne ». Pour l'Europe de l'Ouest, de telles cartes peuvent donner le sentiment de l'ouverture de l'Europe ou celui du danger qu'elle ressent devant la migration des populations de l'Est²³. Pour l'Europe de l'Est, le message peut pousser à l'action et la carte agit donc en tant que mirage, l'Occident étant vu comme destination première.

Sur la couverture de l'édition du 18 janvier 1990 de l'*Express international* figurent deux cartes de l'Europe remontant respectivement à 1914 et à 1921. Elles sont

²³ Une carte de la collection de la Fondation Nationale des Sciences Politiques (France), intitulée « Les étrangers (toutes nationalités confondues en Europe) » (www.sciences-po.fr/cartographie/cartotheque/cartotheques/cartes_diagrammes/europe/ue/population/ctran94.gif), montre les pays à un taux élevé d'immigrants en des nuances de rouge (il s'agit de l'Allemagne, de la Suisse, de la Belgique et de l'Autriche).

accompagnées de la question suivante : « Pourquoi, en 1990, des peuples veulent rectifier de nouveau les cartes de l'histoire ? ». On dit bien *rectifier*, car il s'agit de redessiner une Europe qui tiendrait compte des langues, des ethnies, des religions et de la psychologie des millions d'habitants qui la peuplent. Au sujet des langues, on disait qu'« au plus fort de la guerre froide, [...] les optimistes apprenaient le russe et les pessimistes le chinois »²⁴. La situation a changé depuis la chute du communisme, car à partir de l'année 1990 on note une évolution des traductions dans quatre langues de l'Europe de l'Est que nous avons prises au hasard, à savoir le polonais, le tchèque, le roumain et le hongrois ; ce dernier connaît toutefois plusieurs baisses (en 1993, 1997 et 1999)²⁵. Cette évolution montre que ces langues sont maintenant valorisées ou qu'elles attirent l'attention plus que dans le passé.

La fréquence des cartes de l'Europe (Est et Ouest) dans la presse internationale est une preuve de l'intérêt que suscitent les pays de l'Est à partir de 1989, tout comme aux 17^e et 18^e siècles la valeur des cartes « dépendait de leur origine (les régions et les pays les plus fréquentés étaient les plus demandés), mais surtout de leur intérêt artistique » (Bedel 1996 : 27), « artistique » signifiant aussi le pouvoir des cartes de produire les représentations que l'on attend. L'année 1989 sensibilise aussi le monde à l'importance de la géographie et à tous les autres paramètres géopolitiques (frontières, échanges, personnes victimes ou gagnantes de la mobilité et du partage des frontières, partage du savoir). Plusieurs projets en géographie, comme *The National Geographic Bee*, *National Geographic Kids Network* ou *The National Geographic Society Education*

²⁴ « The Language of Europe » (1990), dans *The Economist*, le 20 janvier, p. 54.

²⁵ Voir l'annexe n° 1.

Foundation, ont visé à l'époque à rendre le public plus conscient du rôle joué par la géographie.

L'importance de la géographie, discipline « colonisée par le communisme », est également démontrée dans un article paru dans *National Geographic* (Grosvenor 1989). L'article présente les résultats d'un sondage effectué par la Société *Gallup* et l'Académie soviétique des sciences dans plusieurs pays, parmi lesquels les deux superpuissances du moment – les États-Unis et l'Union soviétique – au sujet de l'emplacement géographique de plusieurs pays ou régions du monde. Les résultats montrent que les Soviétiques de plus de 55 ans occupent la dernière place dans le sondage (car, dit-on, ils ont vécu « dans des périodes difficiles sans possibilités d'éducation »), alors que les jeunes Soviétiques, directement affectés par le cours de l'histoire, se sont classés parmi les meilleurs (les jeunes Américains étant derniers dans la liste). Cependant, seuls 86 % des Américains savent localiser les États-Unis et seuls 87 % des Soviétiques savent localiser l'Union soviétique sur la carte du monde ; 66 % des Américains savent où se trouve l'Union soviétique, mais seulement 25 % et 32 % savent où se trouvent respectivement le Golfe persique et le Vietnam ; 76 % des Soviétiques savent où se trouvent les États-Unis, alors que seules 4 personnes sur 10 savent où est l'Afghanistan, malgré l'engagement récent de l'Union soviétique dans ce pays. Tous ces résultats poussent l'auteur de l'article à conclure que : « Les Américains et les Soviétiques font preuve d'une méconnaissance étonnante du monde qui les entoure » (Grosvenor 1989 : 818).

Le narcissisme des « superpuissances », qui se révélait dans les trois cartes mentionnées plus haut (Brignon 1989), réapparaît dans ce sondage. Ce phénomène, impliquant la méconnaissance de la réalité, pousse à des représentations imprécises ou

fausses des démocraties « émergentes », car ces pays restent peu connus. Durant l'époque de la guerre froide, l'Europe de l'Est est restée dans la pénombre, car l'Occident ne savait pas ce qui se passait derrière le rideau de fer²⁶ et pour cette raison écrivait (ou imaginait) l'histoire de la guerre froide du seul point de vue américain²⁷.

Le désintérêt de l'Occident envers ce qui se passe réellement à l'Est est visible dans les cartes et ne caractérise pas seulement l'époque de la guerre froide. Les cartes en tant qu'outils de manipulation ou de transformation de la conscience publique, les cartographes en tant qu'énonciateurs de nouvelles visions du monde décident à quel moment précis donner de la visibilité à des endroits habituellement occultés pour des raisons politiques, idéologiques ou économiques. Par exemple, si la chute du communisme conduit tous les journaux à parler et à figurer cette rupture à la fois destructrice et créatrice, ainsi que le mouvement, la vitesse et la profondeur de cet événement, il n'est pas ainsi pour les années qui suivent : l'intérêt de l'Occident décroît et ce sont plutôt les images banales, mais choquantes, qui sont mises en évidence. Les cartes de l'Europe de l'Est ne repeuplent les journaux qu'à des moments clés, comme pour le sommet de Prague (2002), marquant l'élargissement de l'Union européenne, ou bien pour le sommet de Copenhague (2002), lors duquel plusieurs pays de l'Est ont adhéré à l'OTAN.

²⁶ « Sur ces pays on n'apprend jamais grand-chose sinon qu'ils sont fermés au monde extérieur, que les dictateurs couverts de galons et de médailles, bourreaux de leur peuple ont le goût des édifices pharaoniques (monuments à Plekszy-Gladz de Szôhod en Bordurie ou palais présidentiel de Slov à Rjêk, capitale de la Braslavie), qu'ils donnent leur nom à des places et des villes (la place Plekszy-Gladz de Szôhod, l'ancienne Dratzö de Poldévie rebaptisée Schlössgrüd en l'honneur du chef de l'État, Rûdu Schloss) et que les braves gens ne songent qu'à fuir au péril de leur vie. « *Si je pouvais atteindre le fleuve!... En le traversant je serais en pays libre* », songe le héros éphémère de *Visage dans l'ombre*, une histoire de l'hebdomadaire *Hurrah!* (1955), en s'évadant d'une Moldavie a-historique, métaphore de l'Est tout entier. » (Videlier 1990 : 14)

²⁷ « [...] les archives soviétiques ne sont pas ouvertes ; toute interprétation repose sur les documents qui proviennent des dépôts américains ou occidentaux. Nous avons tous été contraints de retracer l'histoire des origines de la guerre froide sans disposer d'un dossier complet. » (Kaspi 1992 : 18).

Avant d'analyser plus en profondeur les images de la *Nouvelle Europe* et la constante redéfinition du continent européen à travers les cartes, il conviendrait de faire un retour sur la naissance de la division entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est, surtout parce que la fin de la guerre froide marque aussi la disparition de cette division (alors que le concept d'*Europe de l'Est* continue de circuler dans le discours, pour renforcer le décalage économique, social, institutionnel et celui des mentalités entre l'Union européenne et les pays de l'Est) :

La division entre l'Est et l'Ouest a disparu au profit d'un éventail de métaphores, cartographiques aussi bien que verbales, chez les politiciens, les universitaires et les médias pour décrire les « nouvelles Europes ». (Vujakovic 1992 : 16)²⁸

A Yalta (4-11 février 1945), Roosevelt, Churchill et Staline se rencontrent pour décider de l'ordre européen politique et géographique de l'après-guerre. Plus tard dans l'année (17 juillet-2 août 1945), à Potsdam, les accords qui ont clôturé la conférence de Yalta sont mis en œuvre. Roosevelt et Churchill sont obligés de reconnaître les positions acquises par l'Union soviétique en Europe centrale et orientale, ce qui jette les bases de la nouvelle division de l'Europe.

En 1946, après son retrait du pouvoir (survenu en 1945), Churchill dénoncera le communisme et l'instauration du « rideau de fer »²⁹. Sa division provoque ce que Soutou (1998 : 151) appelle « la communisation brutale de l'Europe ». L'Europe de l'Est est

²⁸ « The division into East and West has disappeared and a range of metaphors, cartographic as well as verbal, are being employed by politicians, academics and the media to describe the “new Europes”. »

²⁹ Désormais, le « rideau de fer » est lui-même un acteur visible sur les cartes. La carte « L'Europe de la guerre froide » (Rekacewicz 2000a), à travers la couleur choisie, donne le plus de visibilité au « rideau de fer », la ligne qui scinde l'Europe en deux blocs : le bloc occidental et le bloc communiste.

reléguée à la périphérie, aux ténèbres, et les lignes de partage entre l'Ouest et l'Est de l'Europe sont tracées artificiellement (la division est *idéologique* avant d'être géographique), tout en faisant fi de la réalité ethnoculturelle de l'Europe de l'Est et de certaines données nationales (la langue ou la religion, par exemple)³⁰ :

De Stettin, dans la Baltique, à Trieste, dans l'Adriatique, un rideau de fer est descendu à travers le continent. Derrière cette ligne se trouvent les capitales de tous les pays de l'Europe orientale... Toutes ces villes célèbres, toutes ces nations se trouvent dans la sphère soviétique, et toutes sont soumises... au contrôle très étendu et constamment croissant de Moscou. (Winston Churchill, *Discours à l'Université de Fulton*, 5 mars 1946)

La guerre froide même est une expression née de l'affrontement de deux *idéologies* (le communisme et la démocratie libérale), car ce conflit ne met jamais face à face les États-Unis et l'Union soviétique.

Tout au long de la guerre froide, le rideau de fer sera envisagé comme une « barrière de quarantaine » (Wolff 1994 : 2), séparant le monde libre et sain du monde « malade », ou bien séparant la lumière de la civilisation des ténèbres de la barbarie. Le plan de redressement économique que le général américain Marshall proposera à l'Europe occidentale en 1947 reprendra les allusions au monde occidental qui a « une santé économique normale », contrairement aux pays se trouvant au-delà de la barrière de quarantaine.

Pendant la guerre froide, la « cartographie de propagande » met en scène notamment le problème de la menace nucléaire (Burnett cité par Vujakovic 1999)³¹. Pour

³⁰ La « mosaïque » culturelle de l'Europe de l'Est est illustrée dans la carte « Minorités, victimes de l'histoire et des lignes de partage » (*Le Monde diplomatique*. 1990 : 17, « Hommes, échanges et frontières au cœur de l'Europe »). À l'aide de différentes couleurs, on observe bien, à la différence des pays de l'Est, le caractère homogène des pays de l'Ouest (chaque pays a une seule couleur), suivant la ligne de partage tracée par Churchill (y compris la Grèce), et des pays baltes.

³¹ Le leitmotiv de la menace nucléaire prend actuellement de nouvelles formes, à savoir celle de l'insécurité de l'Union européenne face à l'instabilité des pays de l'Est (lente réforme économique et politique, présence des néo-communistes, conflits ethniques et religieux, manque de structures pour mettre en

Henriksen (cité par Vujakovic 1999), les conceptualisations de cette menace étaient reliées au rôle de la cartographie dans la projection d'une nouvelle vision du monde, celle de la *mondialisation de l'ère spatiale* (« *air-age globalism* »). La compétition pour l'espace entre les Soviétiques et les Américains est en effet très serrée à cette époque : après le lancement du satellite *Spoutnik* en 1957, les Américains répliquent par la création en 1958 de la NASA, afin de donner au peuple américain le sentiment que leur nation est active dans l'espace (le nationalisme fut d'ailleurs la première image utilisée par l'agence spatiale) (Byrnes 1994). Dans l'esprit des États-Unis, l'Union soviétique de la guerre froide n'est européenne ni en totalité ni en partie, malgré les propos du général de Gaulle déclarant que l'Europe s'étend de l'Atlantique à l'Oural. À cette époque, les publications de l'ONU excluent régulièrement l'URSS de l'espace européen, stratégie qui vise à la rendre plus fragile face à l'instabilité du continent asiatique et donc à diminuer son pouvoir (Lacoste 1998 : 6-7).

Après le plan Marshall, les États-Unis concluent en 1949 avec l'Europe occidentale un pacte militaire qui donne naissance à l'OTAN. En réplique à l'OTAN, la Russie conclut en 1955 avec les « pays frères » le *Pacte de Varsovie*, mais ces pays resteront sur les cartes « les petits États »³², sans frontières, nom ou couleur distincte. Les « petits États », selon Schopflin (2001), sont en fait ces États qui n'ont pas accès à tous les réseaux d'information, qui ne peuvent pas imposer leur langue (les « grands » États se retranchent souvent derrière les coûts de traduction comme si l'*universalisme* de leur langue allait de soi). Les « petits pays » n'ont pas le même pouvoir culturel et doivent accepter des *transferts* de produits culturels externes : ils importent des modèles étrangers

oeuvre le processus démocratique, etc.), ainsi que celle de la menace terroriste qui, projetée par les États-Unis dans l'espace européen, a pour fonction de diviser ce dernier.

³² « Les Petits États du C.A.E.M. », carte dans Guigue (1988 : 316).

qu'ils combinent avec leur propre système de valeurs. Ils sont conscients que leurs valeurs et leurs normes ne peuvent pas devenir *universelles*. Les « petits États » sont souvent regardés par les grands États comme étant des « régions douteuses », ou bien des *sous-régions*, le régionalisme étant présenté à l'Est comme une solution pour faire face aux problèmes des minorités (Vujakovic 1992 : 16).

Bien que de nombreuses cartes montrent, après la déclaration de Churchill, le monde séparé en deux par le rideau de fer, cette division est plus vieille que la guerre froide :

Cette distinction remonte à plus loin que Churchill et la guerre froide [...]. Elle n'est pas plus naturelle qu'innocente : elle résulte d'une création culturelle, d'un artifice intellectuel, d'un souci égoïste de servir ses propres idées ou intérêts [...]. C'est l'Europe de l'Ouest qui, au 18^e siècle, à l'époque des Lumières, a inventé l'Europe de l'Est comme sa moitié complémentaire. (Wolff 1994: 4)³³

Toutefois, c'est avec la guerre froide que la construction *culturelle et idéologique* de l'Europe de l'Est, par l'Europe occidentale, se révèle clairement sur la carte, en même temps que la géométrie du monde.

1.2. De l'Europe incomplète du 18^e siècle jusqu'aux mythes d'après 1989

Au 18^e siècle, la division conceptuelle de l'Europe de la Renaissance entre le Nord barbare et le Sud pacifique prend la forme d'une séparation entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est grâce au développement de la géographie philosophique qui favorise des découvertes intellectuelles et des débats publics au sujet des « terres orientales », sans que l'on se soit effectivement rendu à ces endroits « éloignés » (Wolff

³³ « The distinction is older than Churchill and the Cold War [...] It was not a natural distinction, or even an innocent one, for it was produced as a work of cultural creation, of intellectual artifice, of ideological self-interest and self-promotion. [...] It was Western Europe that invented Eastern Europe as its complementary other half in the eighteenth century, the age of Enlightenment. »

1995 : 933). L'Europe de l'Est, à travers les déplacements réels des voyageurs occidentaux (tel Louis-Philippe, comte de Ségur, ambassadeur de France à la cour de Catherine II) ou *imaginaires* (tels Voltaire et Rousseau), devient un projet culturel et politique de l'Occident qui laisse l'Est dans une sorte d'espace ambigu et archaïque, au-delà de l'espace civilisé (le concept de *civilisation* est un néologisme du 18^e siècle), c'est-à-dire dans la zone barbare. L'imagination fertile de ces voyageurs dans l'espace oriental de l'Europe produit ou reproduit les préjugés et les stéréotypes qui habitent le monde occidental *éclairé*, guidé à l'époque des Lumières par la *foi dans la raison* : pour l'Occident, l'Europe de l'Est se pare d'attributs négatifs, comme l'immaturité, la brutalité, la sauvagerie, la paresse, l'imperfection (d'où l'instabilité des frontières), un passé ténébreux et sanglant (l'actualité, pour le monde occidental, du mythe de Dracula prouve que ces attributs demeurent : « Un exemple archétypal de cette différenciation entre NOUS et EUX, relation de non-relation où l'Autre est défini par la logique de l'inversion, est la désignation de l'Autre comme le Barbare », observe Papastergiadis [2000 : 185]³⁴). À l'époque des Lumières, les données géographiques sont arrangées pour favoriser la diffusion et l'implantation de croyances et d'opinions occidentales sur l'Europe de l'Est. Cette dernière est systématiquement définie, comme le démontre amplement Larry Wolff dans son livre *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment* (1994), par un ensemble de paires antinomiques (par exemple, « entre l'Europe et l'Asie » ou « entre la civilisation et la barbarie »), qui demeureront dans le discours du monde occidental. On remarquera que les révolutions de 1989 reprendront ce schéma pour parler des anciens pays communistes qui se

³⁴ « An archetypical example of this type of differentiation between US and THEM, a relationship of non-relationship whereby the Other is defined by the logic of inversion, is the designation of the Other as Barbarian. »

trouveraient « entre la turbulence et l'espoir », « entre le triomphe et le danger » ou bien qui sont toujours en état de transition et donc dangereux : « En raison de leur caractère indéfinissable et à l'instar des marginaux, les personnes ou les phénomènes en transition sont considérés comme dangereux » (Todorova 1997 : 17)³⁵.

C'est Voltaire qui, dans son *Histoire de Charles XII*³⁶, jette les bases philosophiques de la construction de l'Europe de l'Est. Il s'agit d'un récit de conquête militaire où Voltaire situe l'Europe de l'Est et le monde occidental dans un rapport de pouvoir d'où le dernier sort vainqueur, rapport qui sera maintenu au-delà du 18^e siècle. La tâche de Voltaire, c'est celle de « faire rapport aux puissances de l'époque » (Simon dans Tymoczko et Gentzler 2002 : 122, au sujet de Madame de Staël ; notre traduction), c'est-à-dire d'imaginer un territoire selon les attentes du monde occidental et de perpétuer dans son discours l'idée de domination et de supériorité que les nations civilisées (le monde *prospère*) avaient déjà sur les « pays barbares » :

Comme l'Est géographique de l'Europe et le monde situé à l'Est accusaient un retard, surtout économique, par rapport à l'Europe, on en est progressivement venu, et souvent de façon exclusive, à mettre l'Est en équation avec retard industriel, absence de rapports sociaux démocratiques et d'institutions modelées sur l'Ouest capitaliste et industrialisé, en équation aussi avec cultures irrationnelles et superstitieuses, intouchées par les Lumières occidentales. (Todorova 1997 : 11)³⁷

³⁵ « Because of their indefinable character, persons or phenomena in transitional states, like in marginal ones, are considered dangerous. »

³⁶ « The idea of "Eastern Europe" was brought before the reading public in 1731 in Voltaire's *Histoire de Charles XII*. Conceived in England, published in France, promptly translated into English and constantly republished in new editions throughout the century, Voltaire's history narrated the military adventures of the Swedish king in Russia and Poland, his decisive defeat at Poltava in Ukraine, his refuge among the Tartars of the Crimea and finally his consignment to Demotica in Ottoman Thrace. Following the figure of Charles, Voltaire offered a series of tableaux, representing eastern lands and peoples who appeared for the first time as meaningfully related to one another, viewed from the perspective of a western public. » (Wolff 1995 : 934)

³⁷ « Because the geographic east of Europe and the world situated to the east was lagging behind Europe primarily in economic performance, East came to be identified more often, and often exclusively, with industrial backwardness, lack of advanced social relations and institutions typical for the developed capitalist West, irrational and superstitious cultures unmarked by Western Enlightenment. »

Le mythe du tribalisme, de la guerre tribale, de la barbarie perdurera dans le discours de l'époque postcommuniste, car les cartes utiliseront fréquemment ces adjectifs pour parler des tensions ethniques en Europe du Sud-est, du chaos dans les régions périphériques de l'Europe et pour symboliser des formes sauvages ou extrémistes d'organisation politique. La Russie non plus n'est pas épargnée : une carte publiée sur la couverture du numéro du 23 juin 1990 de la revue *The Spectator*, intitulée « A mammoth wakes » (« Un mammoth se réveille »), représente la Fédération russe sous la forme d'un mammoth *orienté vers l'est* (qui donne en fait l'impression de faire un saut vers l'Est), mais dont les yeux regardent en arrière. L'animal à deux cornes symbolise le réveil du nationalisme russe ; l'article qui développe ce thème (Handelman 1990) re-représente une partie de l'animal sauvage chevauché cette fois-ci par Boris Eltsine. En août 1991, lors du démantèlement de la Russie, la page couverture du *New York Times* déclare que les Russes sont prêts « for the mammoth task of civilizing their country » (« pour la tâche gigantesque de civiliser leur pays ») (Wolff 1994 : 371). Cette reprise inconsciente du mot *mammoth* témoigne du pouvoir des vieilles formules chères à Voltaire ou aux autres voyageurs occidentaux, pour lesquels l'Europe de l'Est symbolisait le chaos, le retard, le sous-développement, bref un monde arriéré. En janvier 1990, dans « The Portrait of the Week », l'hebdomadaire *The Spectator* publie une carte qui montre l'URSS sous la forme d'un cochon qui veut fuir vers l'Ouest, mais que Gorbatchev essaie d'empêcher à l'aide d'une corde ; le point extrême ouest de cette carte de l'Union soviétique est Budapest.

La nouvelle carte de l'Europe après les révolutions de 1989 révèle, selon Rupnik (1993), une « ex-Yougoslavie ravagée par la guerre », une « Tchécoslovaquie [qui] a éclaté en deux États distincts », « une zone à haut risque où s'exacerbent les

revendications nationales », des « foyers » (référence à la maladie) extrêmement dangereux. La peur de l'infection et de la contagion n'est pas un sujet des années 1990 seulement : dans le *Courrier international*, un article publié le 27 février 2003 parle d'« une "carte vitale" aux dimensions de l'Europe » que devront posséder tous les touristes *intracommunautaires*, à savoir *la carte de la santé européenne* (l'adjectif *européenne* n'est pas innocent car, selon la commissaire à l'Emploi et aux Affaires sociales de la Grèce, « *cette carte a une grande valeur symbolique : après l'euro, chaque Européen aura dans la poche un petit bout d'Europe* » (Cañas 2003).

Les pays de l'Europe de l'Est sont regardés à la loupe par l'Occident, comme pour détecter les microbes, les foyers d'infection, les zones à risque. L'Occident, comme l'Est, subit donc une crise culturelle, une crise des représentations, qui le pousse à investiguer les causes de cette nouvelle « maladie » du continent européen. Cela se fait à la fois par un regard microscopique projeté sur l'Est et par un regard macroscopique projeté sur la même région. Le premier va en profondeur, à la manière des géants voltairiens de *Micromégas*, pour révéler toutes les failles des sociétés anciennement communistes et pour éclairer comme au cinéma tous ces traits ridicules, non conventionnels ou archaïques. Le deuxième amplifie et exacerbe, à la manière de Gulliver, pour choquer (les pays du cauchemar et de la barbarie) et pour déformer des réalités (des représentations de l'Est qui n'existent que dans l'imaginaire occidental passeront donc pour vraies). La crise que révèle ce jeu entre deux façons de voir et de représenter les choses (l'une microscopique, l'autre macroscopique) ressemble à la crise culturelle provoquée au 17^e siècle par la révolution dans le domaine de l'optique, dont discute Tymoczko (2002).

La chute du communisme et plus tard le démantèlement de la Russie (1991) confrontent les pays de l'Est à trois modèles : l'Europe occidentale, les États-Unis, mais aussi l'ancienne Union soviétique, car la Russie continuera d'exercer son emprise (ou son contrôle) sur ses anciennes sphères d'influence³⁸. En ce qui concerne le modèle occidental, on remarque le danger, pour l'Europe de l'Ouest, que le modèle qu'elle offre à l'Est soit remplacé par le modèle américain. Dans certains quotidiens ou revues britanniques tout spécialement, la satire d'une Europe divisée et qui donc ne peut pas être prise comme modèle se fait sentir. Sallnow (1991 : 40) intitule son article « *The Uniting States of Europe* » (nous soulignons) pour signifier plutôt qu'une Europe qui est en train de s'unir par élimination des frontières, une Europe imparfaite qui n'est pas encore *unie* (tels les États-Unis) dans la forme et dans la pensée (l'introduction de nouvelles frontières par la création de l'espace Schengen, un des sujets de l'article, prouve que cette unité est problématique³⁹). L'article « *Stitching Together a United States of Europe* » (« *Raccommoder les États-Unis d'Europe* ») paraît dans *The Economist* avant la conférence intergouvernementale de décembre 1990, qui devait entamer à Rome le travail sur une nouvelle constitution de la Communauté européenne. L'article et la carte qui l'accompagne anticipent sur les divergences entre les 12 pays européens de l'époque⁴⁰ et surtout entre l'Europe et la Grande-Bretagne, ainsi que sur les craintes de ces pays au sujet d'un éventuel partage des pouvoirs nationaux qu'engendrera la nouvelle

³⁸ Par exemple, la signature du Traité entre la Roumanie et la Russie en juillet 2003 à Moscou révélera la persistance des ambitions russes. Alors que pour les Roumains les changements apportés par la signature du Traité ne sont pas encore « palpables », pour les Russes ils semblent être beaucoup plus clairs ; car la création d'un pont commercial entre la Russie et le Sud-est de l'Europe permet à la Russie non seulement d'atteindre le marché européen (ce qui modifie « la carte du commerce ») et de s'imposer en tant que pays *européen*, mais aussi de contrôler l'orientation de la Roumanie vers les alliances européennes ou nord-américaines.

³⁹ Voir aussi les commentaires en note 18 de ce chapitre, au sujet des cartes qui accompagnent cet article.

⁴⁰ La Belgique, la Grande-Bretagne, le Danemark, la France, l'Allemagne, la Grèce, la Hollande, l'Irlande, l'Italie, le Luxembourg, le Portugal et l'Espagne.

constitution. La carte fait voir Europa (princesse de la mythologie) qui, assise, est en train de raccommoder la toile sur laquelle apparaissent quelques-unes des étoiles de l'Union européenne. C'est non seulement le verbe figurant dans le titre de l'article (*stitch* ou *raccommoder*), mais aussi l'utilisation du syntagme « les États-Unis d'Europe » qui reflète un idéal déçu : celui d'une Europe unifiée, d'une supranation qui l'emporterait sur les intérêts nationaux.

De nombreuses définitions et représentations cartographiques de la nouvelle Europe sont engendrées par l'avènement de la démocratie dans les pays anciennement communistes, afin de jeter les bases d'une nouvelle aire politique et culturelle européenne. Aux nouvelles définitions et représentations de l'Europe s'ajoute la naissance ou la résurgence de mythes plus anciens concernant le continent européen : *le cœur de l'Europe*, *le noyau de l'Europe*, *la vieille Europe*, *la forteresse européenne*, *le club européen*, *les cercles inclusifs de l'Europe*, *la maison commune européenne*, *l'Europe médiane*⁴¹ ou encore le mythe de *l'Europe centrale (Mitteleuropa)*, souvent utilisé pour vaincre la dichotomie entre l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest et pour permettre à des pays tels que la Pologne, la Tchécoslovaquie ou la Hongrie de se redéfinir en tant qu'occidentaux. Ces mythes essaient de fournir des solutions aux problèmes de l'Europe, ainsi que des projections de ses futures frontières, surtout de ses frontières orientales vues, à travers l'histoire, comme étant vulnérables devant l'emprise asiatique

⁴¹ Pour Lacoste (1998), l'Europe médiane, allant de la Mer Baltique à la Méditerranée, témoigne de la présence, à travers l'histoire, de quatre empires qui se sont disputé les zones d'influence et les territoires à partir du 19^e siècle (l'Empire ottoman, l'Empire d'Autriche, l'Empire russe et l'Empire allemand), en provoquant ainsi un déplacement de frontières et de peuples, d'où la confusion quant à l'identité des peuples présents dans la région et les nombreux conflits ethniques. Cependant, bien que les frontières de l'Europe occidentale (définie par Lacoste) ne se sont pas déplacées ou transformées avec la chute du communisme à l'Est, leur ordre et leurs critères de classification traditionnels ont été bouleversés. D'ailleurs, Mazowiecki nous proposera comme couverture à son livre de 1989, *Un autre visage de l'Europe*, une carte inversée du continent (réfléchie par un miroir), avec la Russie à l'Ouest et les pays occidentaux à l'Est.

(l'Europe même fut considérée par certains comme étant plutôt une petite annexe du continent Eurasie).

Les différentes définitions de l'Europe et surtout les représentations fluctuantes ou fausses de l'Europe de l'Est par rapport à l'Europe occidentale brouillent les repères et instaurent une confusion de nature *identitaire*. Il serait difficile de dire avec certitude quels sont les pays de l'Europe de l'Est ou de l'Europe centrale (plus difficile encore pour l'*Europe centrale et orientale*) ou de l'Europe du Sud-est ou bien des Balkans, car les classifications sont multiples et contradictoires. La disposition des pays dans une certaine région du monde plutôt que dans une autre, l'analyse de la situation dans un pays, individuellement ou par association avec d'autres pays, révèlent des enjeux de nature géopolitique, économique et culturelle, mais aussi la vision du géographe classificateur qui distingue des traits communs ou des expériences communes aux les pays qu'il décide de représenter ensemble. Les différentes éditions de l'annuaire géopolitique *L'État du monde* (à partir de 1988), présentent des cartes de la région des Balkans, de l'Europe centrale, de l'Europe orientale ou de l'Europe latine, mais ne présentent aucune carte de l'*Europe de l'Est*, ce qui témoigne du mouvement des frontières et surtout de l'absence d'une perspective commune quant aux pays qui appartiennent à ces régions européennes. Une nouvelle Europe apparaît dans l'*État du monde 1998* : il s'agit de l'*Europe occidentale et médiane* (carte dans Arnaud *et al.* 1998 : 547) et ce n'est pas un hasard si la carte de cette nouvelle Europe est incluse dans l'article « Europe » répété dans toutes les éditions de cet annuaire géopolitique et consacré à la *définition de l'Europe*. Cette carte constitue, si l'on peut dire, un progrès par rapport à l'*Europe atlantique* qui, tributaire des États-Unis après la Deuxième Guerre

mondiale, « se compose d'un ensemble d'États prospères tournés vers l'Ouest [qui] regardent vers la mer depuis l'époque des grandes découvertes et conservent des liens étroits avec l'Amérique du Nord » (Guigue 1988 : 218). Cependant, l'*Europe occidentale et médiane* peut-elle signifier aussi un clivage entre ce qui est historiquement *occidental* et ce qui a toujours tenté de l'être (les pays « déchirés » entre l'Ouest européen et l'Orient, la partie *médiane* de l'Europe, tel que le montre la carte « muette » de Guigue (1988 : 266), qui encadre l'Europe de l'Est entre l'Europe occidentale et la Russie)?

La reconstruction continuelle du continent *européen* brouille les cartes de l'Europe tout entière, car la présence ou l'absence de la Russie (l'Europe s'étend ou ne s'étend pas de l'Atlantique à l'Oural) ou de la Turquie (l'Europe est ou n'est pas un continent chrétien) sème la confusion : « Telle qu'elle se fait aujourd'hui, l'Europe est une belle machine à broyer les repères. Repères géographiques puisqu'elle devrait s'étendre jusqu'à l'Oural et exclure l'Asie mineure alors que personne n'évoque l'Ukraine ou la Georgie, au moment même où l'intégration de la Turquie apparaît presque comme une évidence » (Renault 2003). Il n'est donc pas étonnant de lire, dans une sorte de conclusion amère, que « l'Europe s'arrête à l'Occident. La seule frontière qui reste immuable : l'Océan » (Jaburek 2003), manière de réexclure l'Europe de l'Est de la zone « stable », « civilisée » de l'Europe occidentale et de revenir ainsi à la vieille définition de l'*Europe atlantique*. Les inquiétudes relatives au processus d'élargissement sont figurées aussi sur la carte de l'Europe accompagnant l'article « *Europe's Map, Compass, and Horizon* » (« La carte, le compas et l'horizon de l'Europe ») (Moïsi et Merter 1995). Le penseur de Rodin veille sur cette carte qui présente non seulement les pays de l'Union européenne, mais aussi les pays européens qui n'en font pas partie

(Suisse, Norvège, Islande), de même que les membres *possibles* de l'Union (y compris la Turquie, la partie européenne la Russie, les pays baltes, le Belarus, la Moldavie et l'Ukraine).

L'*État du monde 1993* s'interroge aussi sur les véritables références et attributs auxquels renvoie aujourd'hui le concept d'« Europe ». Ensemble territorial (défini par les pays, les nations ou les entités ethnolinguistiques qui le composent), espace contradictoire et divisé par de nombreux conflits et tensions, espace d'un réseau d'associations et d'institutions, l'Europe est aussi « un critère d'admission à l'Union européenne, selon l'article 237 du traité de Rome (1957) et l'article 0 du traité de Maastricht : 'tout État européen peut en devenir membre' » (Arnaud *et al.* 1993). Bien que le terme « européen » ne soit pas officiellement défini ou définitivement établi, *eupéen* combine, selon le rapport sur l'élargissement préparé par la Commission de Bruxelles pour le Conseil européen de Lisbonne (juin 1992), « des éléments géographiques, historiques et culturels qui, ensemble, contribuent à l'identité européenne. Leur expérience partagée de proximité, d'idées, de valeurs et d'interaction historique ne peut pas être condensée en une formule simple et *reste sujette à révision à chaque génération successive* » (*Ibid.* ; nous soulignons). Alors que l'*État du monde* consacre dans chacune de ses éditions un article sur ce qu'est l'Europe, l'édition de 1997 note :

Le mot « Europe » constitue, enfin, de manière plus restrictive, un critère d'admission à l'Union européenne, selon l'article 237 du traité de Rome 1957 [...]. (Foucher dans Arnaud *et al.* 1997 : 557)

Cette édition non seulement modifie le discours antérieur par l'introduction des deux modalisateurs, *enfin* et *de manière plus restrictive* (l'adjectif *restrictif* permettant ainsi de penser l'Europe comme étant plus large, malgré les nombreux obstacles que rencontrent

les pays en voie d'intégration), mais elle efface aussi la citation du rapport sur l'élargissement préparé par la Commission de Bruxelles pour le Conseil européen de Lisbonne (juin 1992), car dans une Europe marquée par de multiples clivages, l'idée d'un ensemble d'*idées partagées* et de *valeurs communes* (dont rêvèrent les pères fondateurs de l'Europe) est de moins en moins vraie⁴².

Dans l'édition de l'*État du monde 1998*, le chapitre consacré à l'Europe (Baulamon et Foucher 1998 : 546-548) est modifié de fond en comble. Les références à la *vieille Europe* sont atténuées et relativisées, afin de mieux permettre l'introduction d'une nouvelle entité, celle de l'*Europe occidentale et médiane* (carte à l'appui de l'article) et de mieux justifier l'imprécision, l'instabilité et la mouvance des frontières à l'intérieur de l'espace européen. L'Europe est à la fois une province et un continent, une géographie, une pratique, une construction, un ensemble d'associations volontaires, un *mythe*, et aussi un critère d'adhésion.

Dans l'article « Eastern Europe Today. A Time of Triumph and Peril » (« L'Europe de l'Est aujourd'hui. Un temps de triomphe et de péril »), paru dans *National Geographic* (1990), l'Europe de l'Est⁴³, restée durant l'époque de la guerre froide dans la zone *grise* de l'Europe (« grise » signifiant ici « pays sans personnalité,

⁴² Une caricature de l'Europe vue par un humoriste anglais (« L'Europe en 1992 », dans Guigue 1988 : 311) figure le déséquilibre de l'Europe et l'impossibilité d'avoir des valeurs véritablement partagées : un gros « monstre » à dix mains est sur le point de tomber du globe terrestre pendant qu'il essaie d'avaler le « grain Euro », le « bœuf Euro », le « fromage Euro », le « beurre Euro », les « snacks Euro », les « Méga-profits Euro », l'« acide Euro », le « lait Euro », ainsi que les « bombes Euro » (il y en a deux : une plus petite, une plus grande), le « dollar Euro », la « boisson de l'harmonie Euro » ou bien la « merde-Euro » (« *Euro-crap* »). Le même thème du déséquilibre est repris dans l'article « La fédération yougoslave menacée d'éclatement » du *Monde diplomatique* (Elorriaga 1990), qui reproduit le dessin de Daumier (1867) intitulé *Équilibre européen* : ici la déesse Europe essaie de marcher sur le globe sans toutefois être à même de garder son équilibre.

⁴³ L'Europe de l'Est inclut, dans la carte de cet article, les pays suivants : l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, l'Allemagne de l'est, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Yougoslavie, la Bulgarie et l'Albanie.

non orientés vers l'action, vivant dans « l'inertie des mentalités »⁴⁴), est dite renaître avec la chute du communisme dans la « lumière de la démocratie » :

Qui aurait pu imaginer, il y a un an, que les pays d'Europe de l'Est, tristes, gris et inertes, opprimés pendant quarante ans par des gouvernements communistes, surgiraient dans la lumière de la démocratie ?⁴⁵

Cependant, comme le titre l'indique, le moment de liberté extatique (resté à l'état de *rêve* depuis 1948) est aussi un temps de danger (*a time of triumph and peril*) pour ces pays qui passent, selon le *Monde diplomatique*, « du rideau de fer au mur d'argent » (Julien 1990)⁴⁶. Comme le révèlent les cartes des années 1990, l'apparition d'une nouvelle Europe soulève généralement quelques problèmes : la consolidation démocratique, la construction nationale, le risque des conflits ethniques, la *mosaïque* de religions et d'ethnies de l'Autre Europe, mais aussi la quête d'une identité postimpériale Russe. Les deux leitmotiv des cartes européennes d'après 1989 sont le puzzle brisé (symbole de la fragmentation, de la division et du déséquilibre de l'Europe) et le patchwork de nationalités, de langues, de religions et de développements différents qui favorise le discours sur les « micro-États », les « petits États », ou les « sous-régions » :

⁴⁴ Petre Roman, ancien premier ministre de la Roumanie, dans Doucet (1991 : 186).

⁴⁵ « Who could have imagined, a year ago that the sad, stolid, gray nations of Eastern Europe – oppressed for four decades by their communist governments – would burst into the light of democracy? »

⁴⁶ Dans un entretien accordé au *Nouvel Observateur* (Joffrin 1990), Jacques Attali explique comment l'évolution du monde a fait l'expérience de trois modèles de base, le sacré, la force et l'argent, l'argent étant le modèle qui triomphe à partir du 13^e siècle. La Roumanie, pays déchiré entre l'archaïsme et la nécessité de la démocratie, semble avoir fait simultanément l'expérience de ces trois modèles après la chute du communisme : le sacré, car il se produit une profonde mutation au niveau religieux, la religion ayant été interdite pendant le communisme ; la force, telle qu'elle s'est manifestée dans les montées nationalistes, anti-hongroises ou dans le refus d'un dialogue entre le gouvernement et l'opposition [épisode de l'arrivée des mineurs à Bucarest] ; et évidemment l'argent, inséparable de l'idée de démocratie et de prospérité : « Comment passe-t-on d'un modèle dominant à un autre ? L'idée de base, c'est qu'il n'y a pas d'organisation humaine qui ne soit avant tout une forme de la gestion de la violence. Dans l'histoire, il a existé trois modes successifs de la gestion de la violence : par le sacré, par la force et par l'argent. Chacun contient la violence, lui donne un sens, la limite au tolérable et évite qu'elle détruise les formes sociales » (Joffrin 1990 : 24).

par exemple, les déclarations d'indépendance de la Slovénie et de la Croatie conduisent l'Occident à craindre la prolifération « de nouveaux micro-États sur les cendres de l'empire soviétique » (Gruda 1991), ce qui finalement va non seulement changer la carte de l'Europe, mais surtout la *morceler*. Le *Monde Diplomatique*, à travers les quatre cartes accompagnant l'article « Hommes, échanges et frontières au cœur de l'Europe » (1990), illustre les problèmes majeurs de l'équilibre Ouest-Est : les relations commerciales, les minorités et le partage des frontières, les alliances stratégiques et diplomatiques et la construction démocratique. Devant les fortes « convulsions » de l'Europe de l'Est, *Le Monde Diplomatique* se pose plusieurs questions : « [...] quelle sera la nature des régimes dont vont se doter ces États qui viennent de renier le communisme ? *Quels modèles économiques vont-ils adopter ? Dans le cadre de quelles alliances agiront-ils ?* »⁴⁷.

Le discours de l'Europe de l'Ouest au sujet des pays est-européens n'est pas tout à fait nouveau. Par exemple, la carte « Peuples et cultures » publiée avant la chute du communisme (Guigue 1988 : 265) indique l'origine des langues des pays de l'Est, leurs traditions religieuses, ainsi que leur cohésion sociale interne (selon la carte, la Roumanie, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie sont des pays à faible cohésion nationale, à cause des problèmes de minorités). La carte qui accompagne l'article « Eastern Europe Today. A Time of Triumph and Peril » mentionné plus haut donne des informations de nature économique, sociale, politique sur les pays de l'Est, tout en traçant la ligne de démarcation entre ces pays, dont l'image est plutôt sombre, et l'Occident dont on lit, au bas de la carte, que « au cours des dernières décennies, les pays d'Europe de l'Ouest ont

⁴⁷ « Hommes, échanges et frontières au cœur de l'Europe » (1990 : 16), dans *Le Monde Diplomatique* (nous soulignons).

atteint une grande prospérité »⁴⁸. Les cartes des années '90 montrent souvent les pays occidentaux *prospères* comme modèle à suivre pour surmonter toutes les embûches, tels l'inflation, le chômage, les problèmes de minorités ou les rivalités régionales. Vujakovic (1992 : 16) note aussi que : « Ce qui unit ces images de presse, apparemment disparates, c'est l'idée insistante que l'ancien bloc de l'Est, après s'être libéré du joug communiste, trouvera des solutions à ses problèmes dans les modèles de développement occidentaux »⁴⁹.

Il existe une autre catégorie de cartes qui s'édifient sur les différentes croyances et préjugés relatifs à l'Europe de l'Est, comme les cartes des albums de Tintin grâce à qui « l'Europe s'est ainsi enrichie, au gré de l'inspiration, de nouvelles "républiques populaires" aux noms franchement slaves ou vaguement caucasiens, et aux régimes de fer : l'Esturie, la Braslavie, la Poldévie, l'Arakistan, etc. » (Videlier 1990 : 14). La cartographie comique ou satirique permet de mieux contourner la prétendue objectivité des cartes « sérieuses ». En jouant avec la réalité, les cartes comiques ou satiriques subvertissent les versions officielles de la réalité et proposent des *images/visions alternatives du monde* (parfois celles que le monde désire réellement), en réussissant mieux à persuader, à diffuser des idées et à transformer des opinions individuelles et publiques. La cartographie comique peut grossir ou exagérer des phénomènes, contrairement aux cartes « sérieuses » où « les proportions relatives des traits géographiques et des relations spatiales doivent être rendues de façon aussi exacte que

⁴⁸ « in recent decades the nations of Western Europe have achieved high levels of prosperity ».

⁴⁹ « What unites these seemingly disparate images offered by the press is their insistence that the old eastern bloc, having thrown off the shackles of communism, will find answers to its problems in Western models of development. »

possible » (Gale Group 2001 ; notre traduction). La représentation caricaturale ou satirique de l'Autre fait appel à des stéréotypes et à des symboles qui reflètent l'opinion publique générale, et pas nécessairement la *doxa* politique. Elle est influencée par la réalité politique, tout comme elle influence cette dernière. Selon Walter Lippmann (1922), journaliste et analyste politique renommé du 20^e siècle, le public a une vision limitée (« stéréotypée ») de la réalité, car les médias sélectionnent les informations à transmettre ; selon lui, un public engagé et informé est une illusion.

Le dessinateur Madol propose vers 1871-1872 une *Carte humoristique de l'Europe*⁵⁰ pour représenter les rivalités, les conflits et les alliances entre les pays européens (incluant la Russie et la Turquie d'Europe), ainsi que les zones d'influence de certains pays sur d'autres (la Russie sur toute la partie Est de l'Europe, l'Espagne sur le Portugal, la Prusse sur l'Autriche). Les personnages (hommes ou animaux) qui figurent sur la carte ces différents pays portent le signe de la barbarie (Russie, Turquie européenne), ou de la paresse (Autriche) ou de la vaillance (Italie) ou de la noblesse (Espagne, Danemark) ou encore de l'ancienneté et de la tradition (la France est représentée par un vieux monsieur). La Turquie islamique, représentée par une femme qui chante sur son lit (féminisation de l'Orient), est le seul pays sur la carte qui ne donne pas l'image d'un « pays engagé » (soit par la haine, la colère, la ruse ou la fierté), ce qui l'exclut automatiquement de l'ensemble « européen ».

Selon Vujakovic (1990b : 22), les cartes satiriques ont été utilisées à différents desseins : pour identifier la scène d'une action politique et justifier cette action (par exemple, l'accaparement d'un régime par un autre ou d'une idéologie par une autre),

⁵⁰ Voir site Web :

<http://perso.wanadoo.fr/arkham/thucydide/lycee/premiere/nationalisme/nationalismes.html>.

pour représenter un changement territorial (la carte elle-même devient le sujet de l'action, car elle se fragmente pour représenter l'éclatement des territoires ou bien elle anticipe une fragmentation voulue⁵¹), pour personnifier des États ou des nations (par exemple, l'oncle Sam pour les États-Unis, Marianne pour la France, Britannia ou John Bull pour la Grande-Bretagne, Germania pour l'Allemagne) ou bien pour représenter des symboles nationaux.

Le globe et les projections planétaires, combinés ou non avec des symboles nationaux, peuvent souvent être des ressources pour ce type de cartes. Si dans une caricature de 1803, Napoléon était représenté en train d'enjamber le globe, alors que John Bull (beaucoup plus petit que Napoléon) essayait de lui couper les pieds pour freiner ses ambitions impérialistes, cette carte caricaturale réapparaît dans l'article « Le conquérant. Européen ou oppresseur ? » du *Nouvel Observateur* (2002) ; sur la page suivante, on retrouve une photo pleine page de George Bush au téléphone, alors que l'on est toujours dans le dossier consacré à Napoléon. Les ambitions folles du dirigeant Nicolae Ceausescu sont représentées en 1990 par une image semblable : dans l'article « Portrait de Tacite en Conducator » (Quignard 1990 : 71), Nicolae Ceausescu le chapeau à la main, la tête grosse, le corps petit, marche sur l'effigie de l'empereur romain Domitien (instaurateur d'un régime absolutiste, mort assassiné), comme s'il marchait sur le globe entier.

⁵¹ Ce désir non exprimé peut aussi être symbolisé dans des cartes qui ne sont pas nécessairement satiriques. La carte parue dans « Voices of the World » (« Voix du monde ») du *National Geographic* (août 1999) montre la Transylvanie, territoire roumain convoité par la Hongrie, comme faisant partie de la Hongrie. Cette erreur qui exprime l'attente d'une fragmentation territoriale est déjà annoncée en 1991 (Sallnow 1991 : 41) sur une carte projection pour l'année 1999, intitulée « Political Boundaries Projected. Outline for January 1999 » (« Projection des frontières politiques. Aperçu pour janvier 1999 ») ; dans la légende de la carte, on explique : « Note : la frontière de la Hongrie a changé pour inclure la Transylvanie (qui fait actuellement partie de la Roumanie) » (notre traduction). La Transylvanie appartenant au monde occidental, catholique et réunissant plusieurs ethnies (Roumains, Hongrois, Allemands), séparée des deux autres provinces roumaines (la Moldavie et la Valachie) orientées vers l'Est, place donc la Roumanie dans une zone géographique peu sûre, instable, dans un *no man's land*, selon Huntington dans *The Clash of Civilizations*, ou bien dans une zone qui se rapproche à la fois de l'Europe centrale et des Balkans.

Souvent l'Europe est représentée par Europa, la déesse enlevée par Zeus dans la mythologie. Par exemple, Sebastian Münster propose en 1556 une représentation de l'Europe en tant que femme, avec sa tête d'Espagne, sa poitrine de Gaule, son buste de Germanie, ses deux bras d'Italie et de Scandinavie et sa longue robe dont les derniers plis s'arrêtent où se trouvent les bordures un peu imprécises de l'Asie⁵². La distribution des régions (pays) qui composent l'Europe dans cette caricature offre l'image d'un continent aux frontières mouvantes. Les pays « forts » de l'Europe sont représentés au-dessus des autres, qui se trouvent aux pieds de l'Europe. Europa personnifiée à l'heure actuelle l'Union européenne et puisque ce n'est aucun pays « européen » que l'on représente en particulier, l'image d'Europa convient mieux à satiriser des mouvements politiques à l'intérieur de l'Union européenne, comme, par exemple, la conférence intergouvernementale de décembre 1990 à Rome qui fait le sujet de la carte et de l'article « Stitching Together a United States of Europe » mentionnés plus haut.

Pour conclure

Cette analyse des représentations *visibles* de l'Europe et des *Europes de l'Est*, à travers la cartographie « sérieuse » et la cartographie satirique, à travers des cartes parlantes, muettes, colorées, en noir et blanc ou ternes comme la zone grise de l'Europe, agira en tant que pensée constitutive d'une parole qui suivra. Cette pensée silencieuse, muette comme certaines des cartes présentées, se trouve apparemment en dehors de tout acte traductif. Toutefois, :

On doit analyser non seulement les éléments du texte et de la culture de départ présents dans les textes traduits, mais également les éléments qui en sont omis. Lawrence Venuti propose un modèle d'analyse fondé sur le principe du "reste" qu'il emprunte à *The*

⁵² Voir site Web : www.crel.univ-mulhouse.fr/accueil0.html.

Violence of Language (1990) de Jean-Jacques Lecercle. Le “reste” est ce qui excède l’usage transparent de la langue et peut même empêcher la communication. (Tymoczko et Gentzler 2002 : xx)⁵³

La pensée silencieuse des cartes renferme sans nul doute des opinions, des stéréotypes, des fictions, des discours et des représentations qui se forment lors du contact entre les cultures et entre les différents agents culturels, parmi lesquels les cartographes ou les traducteurs ou encore les éditeurs. Elle se trouve, latente, dans l’espace de la traduction, « cet état caractérisé comme une sorte d’état de rêve, qui se produit avant la pensée consciente et rationnelle, libre de tous ses mécanismes répressifs, garants de l’identité » (Bassnett citée par Gentzler 2002)⁵⁴.

⁵³ « One must analyze not only the parts of the source text and source culture that are present in translated texts, but also the parts that are left out. Lawrence Venuti offers a model for such an approach, calling for an analysis of the “remainder”, a term he has borrowed from Jean-Jacques Lecercle’s *The Violence of Language* (1990). The “remainder” is that part that exceeds the transparent use of language and that may in fact impede communication. »

⁵⁴ « that state that has been characterized as a kind of dream state, occurring before conscious rational thought, and all its repressive, identity-preserving mechanisms ».

Chapitre 2

REPRÉSENTATIONS DE L'OCCIDENT : UTOPIES ET DYSTOPIES

Le Roumain est un marathonien /
qui a détalé / il y a deux mille ans /
il s'est trompé de trajet /
mais il continue de courir /
parce qu'il ne trouve pas l'arrivée.
George Astalos, *Struga*, 1992

Englobant différentes réalités (Europe, Europe occidentale, Union européenne, idée européenne, Amérique du Nord, OTAN, capitalisme, démocratie, etc.) et dégagant une pluralité de points de vue, les différents *Occidents*, sublimés ou péjorés, ont sillonné un imaginaire roumain qui hésite entre la vérité et la fiction, entre le mythe et la démythification. Nous nous proposons ici de mailler quelques périodes de l'histoire et de la culture roumaines, significatives pour la « découverte de l'Occident » et le « détachement de l'Est »¹, pour mieux dégager les liens entre celles-ci et l'époque contemporaine, traversée par des débats sur le retour à l'Europe, la modernisation de la société, mais aussi par l'idée d'une « distanciation positive de l'Ouest »². Nous commencerons avec la révolution de 1848 pour révéler non seulement l'anachronisme de la langue, des mentalités et des structures sociales roumaines de l'époque (situation qui se reproduit aujourd'hui), mais aussi les différents mythes que le moment 1848 enrichit et propage jusque dans le discours social postcommuniste. Nous poursuivrons avec la

¹ « Le grand pari des Roumains a été, il y a presque deux siècles, le détachement de l'Est, d'où l'entrée dans une histoire très compliquée, comportant de très faibles chances de réussite : l'occidentalisation d'une société profondément liée à un autre type de civilisation et d'un pays qui, du moins sur la carte, appartient à l'Orient et non pas à l'Occident. » (Boia 2002 : 177).

Note : à moins d'indications contraires, toutes les citations extraites d'ouvrages en roumain sont traduites par nous.

² Voir le livre d'Adrian Marino en dialogue avec Sorin Antohi, *Al treilea discurs. Cultură, ideologie si politică în România* (*Le troisième discours. Culture, idéologie et politique en Roumanie*) (2001).

période de l'entre-deux-guerres, la nostalgie du passé et l'anormalité présumée de la société roumaine. Ensuite, nous continuerons avec l'époque de la guerre froide et l'image d'une Europe « brouillée » par les radios ou fabriquant des antidotes tel celui de l'Europe centrale. L'exploration des représentations collectives de l'Occident ou de l'Est se terminera par « ce qui s'est produit après 1989 », une période qui a actualisé dans l'imaginaire roumain des représentations qu'il détenait déjà ou encore qui a permis, grâce à des représentations pareilles, de synchroniser en quelque sorte l'Ouest et l'Est.

2.1. La révolution de 1848 et ses échos actuels

Une « île » en quête de « civilisation » et de « latinité »

Nous présenterons tout d'abord un bref historique du moment 1848, ainsi que de ce qui précède son apparition, pour mieux voir ensuite comment le besoin de *civilisation* s'identifie dans l'imaginaire roumain à un vouloir d'*occidentalisation* et, plus particulièrement, à une orientation vers la France (pays *latin* également).

En 1699, à la suite de la paix de Karlowitz, les Ottomans abandonnent la Transylvanie qui sera annexée à l'Empire des Habsbourg. La Moldavie et la Valachie (*Tara românească*) traverseront une période d'exploitation économique et de stagnation culturelle sous l'occupation du régime phanariot des princes grecs, régime introduit par l'Empire ottoman au début de 18^e siècle. En 1821 (année de la révolution de Tudor Vladimirescu), les princes grecs lancent le signal de libération de sous le contrôle ottoman et comptent sur l'aide des Russes. La révolution éclate au sud, en Valachie : la foule mécontente, « dont le programme de revendications sociales est assez vaguement formulé » (Boia 2002 : 67), est dirigé par Tudor Vladimirescu, personnage « mi-paysan,

mi-boyard » (*Idem*). Proclamé souverain de la Valachie, mais soupçonné de trahison, Vladimirescu sera tué par les Grecs, ce qui mettra fin au mouvement révolutionnaire. Ne faisant plus confiance aux princes grecs, la Porte ottomane abolira le régime phanariot et les princes autochtones s'installeront en Moldavie et en Valachie à partir de 1822. À la suite de la guerre russo-turque (1828-1829) dans les Balkans et la Transcaucasie, le traité de paix d'Adrinople (aujourd'hui Edirne, en Turquie européenne) remplacera la suzeraineté ottomane en Moldavie et en Valachie par le protectorat russe : « les principautés restent vassales de la Porte ottomane, mais acquièrent une plus grande autonomie » (Boia 2001 : 68).

En 1848, année qui « marque la reprise des représentations d'un drame historique prestigieux, encore présent dans la mémoire de la société », les Roumains font leur propre révolution – « la première révolution » (Antohi 1999 : 82) – en vue de la modernisation de la société et d'une meilleure cohésion nationale, *l'idée même de nation étant une création occidentale* (Boia 2002 : 73). La société était à l'époque divisée non seulement entre les différentes principautés, mais aussi entre la classe intellectuelle des boyards et la classe des paysans opprimés, qui « ne savaient ni lire ni écrire, et qui ignoraient presque tout de l'Europe et de ses problèmes » (Antohi 1999 : 93). Cela explique pourquoi, après un temps de gel culturel, des intellectuels comme Ion Heliade Rădulescu intensifient les initiatives de traduction d'œuvres occidentales, le nombre de ces dernières parvenant même à dépasser celui des ouvrages originaux. L'élite roumaine opte pour les valeurs de la civilisation occidentale et plus particulièrement pour les idées des Lumières, introduites grâce aux traductions grecques. Mais il est difficile de se débarrasser des structures et des mœurs orientales, qui s'étaient bien enracinées pendant le siècle passé

quand « l'élite roumaine s'habillait à la turque, parlait grec et écrivait avec des caractères slaves » (Boia 2002 : 73). Par exemple, bien que l'*intelligentsia* roumaine parle le français ou étudie en France et que l'écriture cyrillique soit de plus en plus parsemée de lettres latines, l'alphabet latin ne devient officiel qu'en 1860. À cause de cela, la traduction intralinguistique joue en 1848 également un rôle capital, peut-être même le plus important, dans l'« illumination » des masses et la transmission des nouvelles idées. Des commissaires « en costumes européens » (Antohi 1999 : 91), chargés de la propagande révolutionnaire et imitant les commissaires français de 1848, sont envoyés dans les villages où les paysans les accueillent avec enthousiasme. Ces nouveaux Messies choisissent l'église comme lieu de propagation des idées révolutionnaires et de traduction de contenus de provenance européenne : « Ainsi, le contenu abstrait et peu intelligible de la Constitution était retransmis aux paysans sous la forme de slogans et d'abrégés qui pourraient évoquer l'utopie populaire traditionnelle – le millénarisme » (*Op. cit.* : 93). Les efforts des commissaires à la propagande d'édifier une conscience révolutionnaire des paysans se heurtent non seulement à la capacité de la paysannerie de comprendre les idéaux de la révolution, mais aussi à une langue anachronique qui n'est pas à la hauteur du vocabulaire idéologique :

Les Roumains parlaient certes une langue néo-latine, mais les néologismes imposés par la Révolution française n'étaient accessibles qu'à une couche sociale très mince, comprenant les jeunes « bonjouristes » (les fils des boyards qui avaient voyagé ou étudié en France) et leurs sympathisants, plus une petite fraction des habitants des villes et du clergé qui avaient quelques vagues connaissances des « mots et des choses » de la révolution. En conséquence, lorsque la foule scandait *Libertate ! Egalitate ! Fraternitate !*, une traduction intralinguistique était nécessaire. Pour la notion de liberté les populations roumaines utilisaient alors un mot d'origine slave, *slobozenie*, qui ne fait référence à aucune connotation du ou des sens imposés par les Lumières et la théorie des droits de l'homme. *Slobozenie* appartient au vocabulaire sociopolitique de la féodalité qui oppose liberté et servage sans que la liberté soit conceptuellement liée à l'égalité, totalement absente du registre sociopolitique. Des trois mots de la devise française, le mot d'ordre autochtone conservait le dernier, traduit lui aussi et rattaché au terme courant qui désignait la justice : *Dreptate ! Fratie !*, « Justice ! Fraternité ! » De même, le petit

nombre de paysans attirés par les assemblées révolutionnaires valaques manifestaient, avec les habitants de la ville, une inévitable stupeur devant les boyards (car, pour eux, presque tous les révolutionnaires étaient des boyards) qui proclamaient bravement : *Respect la proprietate ! Respect la personne !* (Op. cit. : 87).

L'euphorie des révolutionnaires, dont les commissaires sont favorablement accueillis dans les villages, est malheureusement de courte durée, tout comme celle de la paysannerie qui croit moins à la transformation de la société et beaucoup plus à la promesse d'avoir ses propres terres. En Moldavie et en Valachie, la révolution sera étouffée par l'intervention russe et turque et les commissaires à la propagande seront chassés ; on ne signalera cependant que très peu d'incidents violents et pas de victimes. En Transylvanie, seul « territoire du tragique [...] où les idées nationales ont assuré la cohérence du mouvement des élites et des masses » (Antohi 1999 : 83), la situation est différente : les révolutionnaires hongrois cherchent à reconstituer la Hongrie, en regroupant tous les territoires qui ont été une fois hongrois (y compris la Transylvanie, principauté autrichienne en 1848). Des conflits éclatent entre les Hongrois et les Roumains de Transylvanie, qui voulaient plutôt une Transylvanie autonome : « La Transylvanie était autrichienne et multiethnique. On aurait difficilement imaginé qu'elle soit intégrée à un état national roumain » (Boia 2002 : 69). Les paysans transylvains lutteront pour leur indépendance, mais échoueront finalement. La Transylvanie restera sous le contrôle d'un gouvernement autrichien (1849-1860), mais en 1867 elle sera annexée à la Hongrie, suite à la création de l'État austro-hongrois. Elle ne sera réintégrée à la Roumanie qu'en 1918, année de la « grande union » des trois principautés roumaines.

Après la défaite de la révolution de 1848, plusieurs membres de l'élite roumaine s'exilent notamment à Paris, l'espace culturel le plus prisé par les intellectuels de

l'époque, où ils continueront à soutenir l'idée d'union des principautés. C'est à Paris qu'ils nourriront le sentiment de nostalgie pour un pays relié à la France grâce à son « héritage latin » (Spiridon 2002), situation qui se reproduira après la fin de la Deuxième Guerre mondiale et continuera le mythe autarcique de la Roumanie comme seule « île latine » (Boia 2002) de l'*Autre Europe*³. Nous expliquerons dans les pages qui suivent les racines et les prolongements du mythe de l'*île latine*, car cette représentation collective (qui a des manifestations diverses dans le discours) deviendra à l'époque postcommuniste l'une des nouvelles « fantaisies salvatrices » de la société roumaine (Tismăneanu 1998).

L'obsession de la latinité de la Roumanie, qui considère la France comme sa première « sœur latine » ou encore comme son premier « grand amour », dérive de l'un des trois mythes fondamentaux de la création que le critique littéraire George Călinescu identifie dans la culture roumaine (*Histoire de la littérature roumaine des origines jusqu'à présent*, 1941) : le mythe de « Trajan et Dochia », le mythe de « Maître Manole » (mythe que nous analyserons plus loin) et celui de la *Miorita*. Le premier était l'idée que le peuple roumain est un mélange entre les Daces (peuple de Dochia) et les Romains de l'empereur Trajan, un « mirage » exploité aussi lors de la révolution de 1848 :

[...] les révolutionnaires avaient réussi à dire aux foules étonnées qu'elles descendaient des Romains ; ainsi les habitants de département de Romanati étaient donc pour eux des *Roma-nati*) et les habitants de la bourgade de Caracal des descendants de l'empereur Caracalla [...] (Antohi 1999 : 90)

Le mythe de « Trajan et Dochia » alimente non seulement « l'obsession de la latinité » et le rejet systématique des Balkans, mais aussi le débat postcommuniste du retour obligatoire à l'Europe, la Roumanie étant le seul pays dans la région qui revendique son identité européenne sur une base linguistique (Tanasiou 2000). Cela

³ Contre ce mythe s'érige aujourd'hui Adrian Marino (1993) qui plaide pour une *culture ouverte*, réceptive et solidaire.

explique sans doute l'importance, dans le contexte actuel, des nouveaux livres non idéologisés d'histoire et de géographie, comme, par exemple, ceux de la collection *Humanitas Junior*, inaugurée par le livre pour enfants de Neagu Djuvara, *Cum s-a născut poporul român?* (2001) (*Comment le peuple roumain est-il né ?*), auteur qui a publié, dans la même collection, le « conte étrange » *De la Vlad Tepes la Dracula Vampir* (2003, en collaboration avec Radu Oltean) (*De Vlad l'empaleur au Vampire Dracula*)⁴. Dans son autre ouvrage, *O scurtă istorie a românilor povestită celor tineri* (Humanitas, 1999, 2000, 2001, 2002) (*Une courte histoire des Roumains racontée aux jeunes*), Djuvara rompt avec la langue de bois des manuels d'histoire déformés par le communisme, la langue idéologique vers laquelle évoluait aussi le discours utopique de la révolution de 1848 (Antoحي 1999 : 93). L'historien jette une autre lumière sur l'histoire roumaine jusqu'en 1989, « sans avoir la prétention d'en faire un manuel scolaire ». Cette stratégie précisée au tout début de son livre vise en fait à susciter l'intérêt pour l'histoire auprès d'une génération suffoquée par des manuels écrits dans un style aride et linéaire, « triturés » par l'idéologie communiste, à sortir cette génération de la passivité⁵ et à la

⁴ Djuvara vise par ce livre à démolir le faux mythe de Dracula, repris par l'Occident dans ses représentations de l'Est « barbare », « sauvage », « anormal » et valorisé, par exemple, dans les représentations de la révolution roumaine de 1989 – qui sont construites sur une isotopie du sang (Ceauescu étant lui-même un vampire qui préservait sa jeunesse [sans doute en réponse à un autre mythe du communisme] « en buvant le sang des enfants ») –, ou dans la couverture médiatique de l'arrivée des mineurs à Bucarest (1990 et 1999). Le mythe insolite de Dracula (nom donné au prince roumain médiéval *Vlad Tepes*, Chevalier de l'Ordre du Dragon) est déconstruit aussi par l'historien Boia (2002), pour qui « la responsabilité de Dracula appartient plutôt aux Britanniques [plus précisément à l'écrivain Bram Stoker] et non pas aux Roumains », qui n'assument que la responsabilité du « vampire » Ceauescu (*Op. cit.* : 7) : « En roumain, le mot *drac* est le résultat d'une évolution sémantique intéressante ; il provient du mot latin *draco*, qui signifie en effet *serpent*, *monstre*, *dragon*, mais sa signification roumaine est celle de *diable*. [...] Vlad Tepes a d'ailleurs tout fait pour justifier ce rapprochement. D'une cruauté terrible, il s'amusait surtout à empaler les malfaiteurs, d'où son surnom *Tepes* (l'empaleur) ; des gravures de l'époque le représentent d'ailleurs en train de manger à l'ombre d'une "forêt" de pils ! » (*Op. cit.* : 208-209).

⁵ À la fin de son livre, Djuvara essaie de sensibiliser les jeunes au rôle qu'ils peuvent jouer dans la reconstruction de leur pays et son intégration « dans la grande communauté européenne ». Cette impulsion vers l'action, transmise aussi par les traductions des œuvres de Popper (notamment *La société ouverte et ses ennemis*), vise à légitimer un projet de modernité de plus en plus difficile à expliquer (d'où

faire réfléchir sur certaines tendances du peuple roumain : nationalisme, protochronisme (être *premier dans le temps* ou être *le peuple élu*⁶), faux patriotisme, idéalisme, croyance en un destin de « nation frontalière sacrifiée », qui a amorti les chocs entre les différents empires⁷. Comme aussi un certain esprit polymathique et encyclopédique, visée du siècle des Lumières (Vakkari 1993) dont les idées étaient chères aux révolutionnaires de 1848⁸.

L'intérêt présent de la Roumanie pour l'histoire et la géographie dévoile non seulement une quête de vérité visant à déconstruire les utopies communistes, mais aussi une nostalgie pour l'*âge d'or* (le passé, les origines, l'enfance, les traditions), mythe récurrent du monde moderne (à côté de ceux de l'*Unité*⁹, du *Sauveur* et de la *Conspiration*), qui s'active seulement en période de crise¹⁰. Alors que le communisme visait l'avenir, le progrès ou encore la conquête de l'espace (la société socialiste de demain étant la société parfaite¹¹), le postcommunisme bascule entre le passé (notamment l'entre-deux-guerres, époque d'effervescence culturelle de la « Grande Roumanie »

la crise des représentations) : « “Le sens du sens” ne se pose plus après “la mort de Dieu” (Nietzsche), nous vivons sur le mode du projet, mais nous ne nous demandons plus du tout quel est le sens du projet » (Alexandrescu 1999 : 198). Le refus de la passivité et du fatalisme est transmis aussi par la conclusion du livre de Savater, *Politica pentru fiul meu (Politique à l'usage de mon fils)* : « Que faire ? Tomber dans l'amertume ? Non, ce que je devais faire, c'était t'écrire ce livre. Seulement pour te dire, *my boy, my golden boy*, que pour toi aussi l'heure est venue de changer les choses... » (Savater 1995 : 220).

⁶ La doctrine du peuple élu est, selon Popper, « un produit de la forme tribale de la société » (1979, tome 1 : 16) et un sujet de prédilection des discours historicistes qui considèrent l'individu comme « un pion » de la tribu sans laquelle il ne serait rien. En même temps, cette doctrine peut favoriser le triomphe de certains groupes, de certaines classes ou idéologies et par là la disparition des individualités.

⁷ C'est ce qu'Alexandrescu (1999 : 18) appelle « le paradoxe de l'appartenance ». Voir aussi Todorova, *Balkanii si balcanismul* (2000) (*Imagining the Balkans*, 1997) ou Lucian Boia, *Istorie si mit in constiinta românească* (2002) (*History and Myth in Romanian Consciousness*, 2001), l'ouvrage le plus important dans la déconstruction de l'imaginaire mythique de l'historiographie roumaine.

⁸ « Partisan de l'“encyclopédisme”, dans lequel je vois (et l'idée me préoccupe) un trait spécifique de l'esprit roumain. Aspiration vers l'universel, vers le savoir total. Récupération et synchronisation avec la culture européenne entière (virtuellement mondiale), refusée ou interdite par l'histoire » (Marino 1993 : 121). Dans son dialogue avec Antohi (2001), Marino plaide pour « une formule intellectuelle », à mi-chemin entre l'isolationnisme et le « cosmopolitisme globalisant » (*Op. cit.* : 47).

⁹ Le mythe de l'Unité peut être lu ici dans la perspective du « retour à l'Europe » (refaire l'unité identitaire de l'Europe et celle linguistique de l'Europe latine).

¹⁰ Voir Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques* (1990).

¹¹ À la base de cette utopie se trouvait, entre autres, l'idée du dépassement des fameux plans quinquennaux : « Quand ils se promènent, le jeune étudiant et la jeune étudiante discutent des indicateurs de l'infailible plan quinquennal » (Henri Barbusse, *La Russie*, cité par Boia 1999 : 111).

unifiée en 1918) et l'avenir ou « le chemin vers l'Ouest ». Ce mythe pourrait expliquer ce qu'Antohi appelle le *bovarysme géoculturel*, c'est-à-dire cet état qui consiste à vivre physiquement dans un espace (celui de Balkans) et mentalement dans un autre (dans le voisinage de la France). Cette utopie reste passive et ne s'élève pas au rang de « projet social »¹² ou d'*édification au coup par coup* (Popper 1979). D'où aussi l'obsession de s'autodéfinir (*qui sommes-nous ? d'où venons-nous ?*), dans la fiction ou la réalité, caractéristique centre-européenne, selon Tony Judt (2000). En même temps, la question obsédante « comment se débarrasser du passé communiste ? » et donc de l'histoire et de la mémoire, « comment repartir à zéro ? » permet d'annuler non seulement les actes des forbans, mais aussi une certaine individualité de « l'ancien homme » (en contraste avec « l'homme nouveau »), typique du communisme pour qui l'être humain ne pouvait s'accomplir qu'en suivant l'esprit de la collectivité :

Dans la Roumanie d'aujourd'hui, il existe deux catégories de gens : ceux dont le passé compte et ceux dont le passé ne compte pas. Le critère de cette division est simple : le passé de ceux qui « sont avec nous » aujourd'hui ne compte pas ; par contre, le passé de ceux qui « ne sont pas avec nous » aujourd'hui compte. Tel journaliste nous a empoisonnés pendant des années avec sa prose servile, composée d'un mélange grossier de mensonges et de citations. Aujourd'hui pourtant il insulte le Gouvernement. Son passé *ne* compte pas. Tel écrivain a été jugé embarrassant, vertical, propre sous la dictature. Aujourd'hui pourtant il *n'*insulte pas le Gouvernement. Son passé *ne* compte pas non plus. Et le mauvais passé et le bon passé deviennent insignifiants par rapport au présent « absolu ». Ce que nous faisons *aujourd'hui* – voilà l'essentiel : il ne faut pas abuser de la mémoire... (Plesu 1996 : 38)

L'obsession de la latinité, de l'autodéfinition, de l'appartenance ou du voisinage d'un espace occidental ou encore du sentiment d'*unicité* parmi les nations balkaniques, ainsi que l'idée que le moment de crise exige une réécriture de l'histoire sont des

¹² C'est un état « spectaculaire » et typiquement roumain, qui n'a rien des attributs de la société contemporaine, telle qu'elle est envisagée par Appadurai (1996). Pour lui, l'imagination contemporaine, ce sentiment que l'on peut vivre à des endroits autres que celui où l'on est né, est devenue une charte pour de nouveaux projets collectifs pour ne plus être tout simplement un opium du peuple. Cette vue de l'imagination repose néanmoins sur l'idée d'action.

représentations collectives qui s'actualisent non seulement dans le discours et dans les pratiques de 1848, mais aussi dans le discours postcommuniste. Les deux moments font voir également l'anachronisme d'une langue (ou d'une mentalité) qui répond difficilement aux contenus véhiculés par des révolutionnaires épris des idées occidentales ou encore la confusion quant aux véritables significations de concepts clés. Alors que les nouvelles réalités déconcertent surtout les masses (et moins les élites), la question que se pose Antohi (1999 : 87-88), par rapport à la révolution de 1848, semble toujours valable et touche aujourd'hui à la portée et à la diffusion réelles des traductions en sciences humaines financées par l'Occident : « s'agit-il d'une révolution *politique*, celle des élites, ou bien *idéologique*, et donc sociale, celle des masses ? ». Biro et Rostas (2001 : 92) remarquent aussi que l'articulation, la théorisation des nouvelles réalités socio-politiques en Roumanie postcommuniste se limitent au cercle des élites politiques, car « en Roumanie, le discours ayant trait à l'Union européenne est formulé dans le cercle politique et atteint rarement la province ».

Comprendre et représenter l'Occident

Sans victimes en Moldavie et en Valachie, la révolution roumaine de 1848, qui imite la Révolution française de 1789, reste plutôt une fusion d'utopie et de messianisme (elle promet la rédemption et la liberté), une « joie inconsciente » des masses ignorantes confrontées à un nouveau vocabulaire et dont on s'emploie à éveiller la conscience révolutionnaire (Antohi 1999 : 84 et 88). Éveiller la conscience de citoyens ou encore forger un vocabulaire capable de prendre en compte les nouvelles réalités démocratiques sont aussi parmi les idéaux de l'époque contemporaine, quand les « couches profondes »

de la société roumaine (le milieu rural) semblent encore beaucoup plus préoccupées par la rédemption que par la transition¹³. Nous profiterons de cette coïncidence de situations historiques pour voir comment la Roumanie postcommuniste comprend et représente certaines réalités nouvelles qu'instaure la chute du communisme.

Nous retrouvons dans l'hebdomadaire de transition *Dilema* trois « petits dictionnaires de la transition » qui dévoilent la perception que les masses ont des concepts de *privatisation*, de *démocratie* et d'*économie de marché* (Mihăilescu 2002b-d)¹⁴. *Privatisation* est synonyme de *privatisés* (détenteurs d'une propriété privée) et témoigne d'une inégalité des chances matérielles, sociales ou intellectuelles (on peut alors se demander si les nouveaux privatisés sont les « boyards » révolutionnaires de 1848). La *démocratie*, « ce qui s'est produit après 1990 », est souvent décrite comme une tension (une turbulence) entre la liberté individuelle et l'ordre institutionnel. Ce conflit est présent dans le discours public non seulement parce qu'il a été intériorisé par certaines mentalités postcommunistes, mais aussi parce qu'il y a été introduit par différents auteurs en traduction. La problématique de la démocratie comme tension entre la liberté de l'individu et le cadre législatif apparaît, par exemple, dans *Politique à l'usage de mon fils* de Fernando Savater¹⁵. À son tour, Karl Popper explique que la démocratie ne signifie

¹³ Voir, par exemple, les nombreuses disputes que provoque le projet actuel de l'Église orthodoxe roumaine de bâtir à Bucarest une « cathédrale de la rédemption de la nation », alors que des voix critiques prônent plutôt la construction d'autoroutes.

¹⁴ Vintilă Mihăilescu, professeur d'anthropologie à l'Université de Bucarest.

¹⁵ Livre traduit et publié aux éditions Humanitas (1999, *Politica pentru fiul meu*), très important pour sa valeur éducative. Voici comment l'écrivain s'adresse, dans le Prologue, à « son fils », un « béotien » de la politique ou encore quelqu'un faisant partie d'une jeune génération sans repères : « Sur le terrain de l'éthique, la liberté individuelle se résout en *actions*, alors qu'en politique il s'agit de créer des *institutions*, des lois, des formes administratives durables... [...] Nous parlerons du pouvoir et de l'organisation, de l'assistance mutuelle et de l'exploitation des faibles par les forts, de l'égalité et du droit à la différence, de la guerre et de la paix : nous commenterons les raisons de l'obéissance et celles de la rébellion. Comme dans le livre précédent [*Éthique à l'usage de mon fils*], nous parlerons surtout de la *liberté* (et toujours de la liberté ; n'oublie jamais les servitudes paradoxales qu'elle recouvre, en revanche

pas le mépris des lois, mais un espace *ouvert* où la justice garantit une « une répartition égale des charges de la citoyenneté, c'est-à-dire des restrictions de liberté nécessaires à la vie sociale » (1979, tome 1 : 81)¹⁶. Quant au narrateur d'*Hôtel Europa*, il envisage la démocratie comme une rupture (d'où aussi le sentiment de confusion), cette perspective lui étant suggérée par un livre en traduction :

Au passage, je jette un regard sur la critique d'un livre traduit de l'italien : *La Démocratie comme violence*, de Luciano Canfora. *Démocratie* aurait été à l'origine un terme de rupture et non d'assemblée communautaire, celle-ci étant exprimée en grec par le mot *isonomie*. Selon Canfora, en affirmant la domination du *demos* sur l'élite des citoyens, la démocratie radicale aurait fait de l'intolérance une forme de combat politique. Au V^e siècle, chez les Grecs, la démocratie était anti-individualiste. (Tsepeneag 1996 : 52)¹⁷

Succédant à une époque dont l'image métonymique est l'expérience concentrationnaire (univers dystopique), la liberté incarne pour la Roumanie postcommuniste la disparition des anciennes frustrations et contraintes, mais aussi le regret ou la condamnation de l'absence d'un pouvoir coercitif : d'où la tendance de localisation négative de la démocratie – « notre démocratie n'est pas la vraie démocratie » –, ou bien la nostalgie pour le passé « plus sécuritaire »¹⁸. La condamnation de la liberté est souvent associée à l'idée de désordre, de confusion et d'aliénation allant jusqu'à la folie. Cependant, il ne faut pas confondre, explique encore le narrateur d'*Hôtel*

ne te fie jamais à ceux qui la tourment en dérision ou qui la considèrent comme une fable bonne pour les naïfs [...]» (Savater 1995 : 14-18)

¹⁶ La traduction des œuvres de Karl Popper a été financée en Roumanie par la Fondation de la Société ouverte (Soros). Le livre *La société ouverte et ses ennemis* (1979) a été traduit et publié par Humanitas en 1993. Dans ce livre, l'auteur s'érige contre la méthode historiciste et plaide en faveur de la méthode scientifique qui approche le monde d'une manière rationnelle et critique. Il adresse en ce sens des critiques surtout à Platon et Hegel et à certaines idées marxistes qui en sont inspirées. Le livre est aussi une attaque contre toute forme de totalitarisme et de tyrannie qui renferme la société sur elle-même.

¹⁷ Dumitru Tsepeneag (1937-), écrivain roumain vivant en exil en France, chef de file de l'onirisme, traducteur de Robert Pinget, d'Alain Robbe-Grillet et d'André Malraux, fondateur et directeur des *Cahiers de l'Est* (de 1975 à 1980), puis des *Nouveaux Cahiers de l'Est* (de 1991 à 1992). Son roman *Hôtel Europa* a été publié en roumain (Bucarest, Albatros, 1996) et traduit en français (la même année), en allemand, hongrois et slovène. *Hôtel Europa* est parmi les livres roumains les plus traduits à l'étranger entre 1990 et 2001.

¹⁸ Selon Judt (2000 : 62), la nostalgie pour les régimes politiques passés caractérise surtout les périodes d'instabilité.

Europa à son jeune interlocuteur Mihai (étudiant bucarestois), la liberté et le droit de faire quelque chose, car la liberté d'expression est un droit « consacré par la loi, mais aussi limité par la loi » (Tsepeneag 1996 : 59). Les adeptes de l'utilitarisme, doctrine élaborée par le philosophe John Stuart Mill¹⁹, croyaient aussi qu'un État démocratique ne brime pas la liberté de l'individu, tant que ses actions ne sont pas préjudiciables aux intérêts des autres. La visée de l'intérêt collectif est critiquée par l'auteur contemporain Claude Karnoouh, car, pour lui, la « société civile » se fonde tout d'abord sur la recherche d'un profit individuel (le « pragmatisme » auquel incitaient au 19^e siècle les traductions de l'œuvre de Benjamin Franklin), le « bonheur général » n'étant qu'une fourberie à l'égard des pays de l'Est :

Je ne voudrais pas vexer les commentateurs locaux et occidentaux, mais, dans une démocratie de masse, les gens votent avec leur estomac. Et il existe deux sortes d'estomac, les pleins et les vides. La visée proclamée de tout gouvernement n'est-elle pas le bien général, car il permet le bien individuel ? (Karnoouh 2001)

La « démocratie », ainsi que d'autres concepts apparentés (*sujet, individu, rationalisme, individualisme*²⁰, *citoyenneté, société civile, respect de la loi, société ouverte, sécurité sociale*²¹), contractent dans la presse roumaine contemporaine des connotations positives ou négatives, qui sont soit induites par les traductions de

¹⁹ L'ouvrage *Filosofia politica a lui John Stuart Mill* (Polirom, 2000), sous la direction de Gheorghe Ene, offre pour la première fois en roumain, une édition critique des textes fondamentaux de Stuart Mill. Gheorghe Ene a reçu pour cela en 1996 une bourse de la Fondation pour une Société ouverte (Soros). D'autres livres de Stuart Mill ont été traduits et publiés en Roumanie : *Despre libertate* (*Sur la liberté*) (Humanitas, 1994 et 2001), *Utilitarismul* (Alternative, 1994), *Utilitarismul lui John Stuart Mill* (*L'utilitarisme de John Stuart Mill*) (Paideia, 2003) et *Eseuri etice* (*Essais éthiques*) (Paideia, 2003).

²⁰ L'auteur britannique John Mole avertit ses lecteurs des différents sens du mot « individualisme » qui se trouve « au cœur de la culture occidentale » : « Au Royaume-Uni, il implique le non-conformisme, aux États-Unis l'indépendance, dans les pays latins le côté personnel, en Allemagne, l'autonomie » (Mole 1992 : 247-248). Son livre d'affaires *Mind Your Manners: Managing Business Cultures in Europe* a été traduit et publié par Humanitas en 2001 (*Colaboreaza eficient cu strainii : ghid european de comportament in afaceri*). La maison d'édition a annoncé le livre comme un best-seller international, déclaré par le *Financial Times* « livre de l'année ».

²¹ La « sécurité » (*securitate* ou *siguranta* en roumain) peut aussi effrayer, surtout si un lien est établi entre celle-ci et la *Securitate*, nom de la police politique communiste (voir, par exemple, la discussion au sujet de la « sécurité (sociale) » dans *Hôtel Europa* [Tsepeneag 1996 : 60]).

provenance occidentale, soit localisées par l'imaginaire social roumain. Opposée à la dictature, à l'extrémisme, à l'isolation et aux néocomunistes (les nouveaux « ennemis du peuple »²²), la démocratie rime avec civilisation (modernité), paix, équilibre entre le pouvoir et l'opposition et liberté d'expression. La démocratie occidentale est une démocratie *authentique* et la France est « le pylône de la démocratie européenne ». Les États-Unis cependant s'approprient presque toutes les louanges – bastion de la démocratie, de la sécurité et du bien-être, pays de la démocratie exemplaire, pays de toutes les possibilités, la plus grande démocratie au monde –, vues qu'un auteur comme Karnoouh n'hésite pas à critiquer²³. Mais il existe aussi une démocratie *telle que nous la comprenons*, « bizarre », « aberrante », « tâtonnante », « vulnérable », « fragile » et même « pauvre ». Accusant la transition d'avoir compromis la démocratie (pratique qui élargit la portée du mythe de la conspiration, que nous analyserons plus loin), la presse réitère son avertissement comme quoi « l'avenir de la démocratie est menacé » ou conclut amèrement qu'« il n'y a plus de démocratie en Roumanie ».

L'*économie de marché* reste, dans le milieu rural, le terme le moins compris ou le plus abstrait. La plupart l'identifient au *marché* (« aller au marché ») ou à l'*économie* (« faire des économies »). D'où les nouvelles peurs et frustrations liées à des augmentations éventuelles des prix, à la baisse du niveau de vie et à la corruption « des riches, des grands, des parlementaires », ce que Muresan (1996) appelle *l'angoisse de la*

²² « Jacques : Alors c'est la jungle. Vous êtes un capitaliste. Vous êtes un ennemi du peuple. » (Ionesco 1973 : 27).

²³ « Ces nouvelles élites [les apprentis journalistes de l'Est] découvrent donc avec ravissement ce qu'elles regardent comme la quintessence de la démocratie. Après les expériences du joug « léniniste », le balancier est passé de l'autre côté de l'Atlantique. Surprenante fascination pour un système politique dont on sait qu'il est lui-même entré en crise [...]. Aveuglement des nouvelles élites d'Europe orientale qui vont chercher leurs modèles dans un pays où plus de 10 % de la population (vingt millions d'habitants) vit au-dessous du seuil de pauvreté défini par la F.A.O, où, laissés à l'abandon, certains quartiers des plus grandes villes ne sont plus que le champ de bataille de tous les trafics. » (Karnoouh 1991 : 80-81).

*société ouverte*²⁴. Aux extrêmes, on trouve ceux qui affirment que « l'économie de marché n'existe pas chez nous » et ceux pour qui l'économie de marché est un autre monde, un « monde meilleur », une nouvelle utopie locale : « c'est un très bon mot, de type occidental, mais qui s'applique seulement à ceux qui travaillent » (paroles citées par Mihăilescu 2002c). Pour le politologue Morar (2002), l'avènement d'un autre régime politique (que les politiciens nomment « démocratie ») a réinstauré, surtout à cause des débats sur l'intégration à l'Union européenne et l'adhésion à l'Alliance nord-atlantique (la première très coûteuse, la deuxième « un geste strictement symbolique » [Judt 2000 : 42]), une *géographie de la peur et de la civilisation* (concepts sur lesquels nous allons revenir), *en ressuscitant l'esprit de frontière et l'état de siège* :

Plusieurs fois nous avons l'impression, en tant que citoyens est-européens, que l'histoire et la géographie récentes nous ont poussés un peu plus vers l'Ouest, sans que nous ayons contribué à cette mutation. Perception renforcée par la vision d'une Europe de l'Est qui inclut la Moldova, l'Ukraine, le Bélarus ou même la Russie, ou une partie de celle-ci. L'Est inconnu et dangereux s'est ainsi déplacé un peu plus vers l'« est ».

Le pays *barbare* d'autrefois, entouré par des Turcs et des Slaves « hostiles » (une autre facette du mythe de la conspiration), aujourd'hui pris d'assaut par des chiens ét(h)iques (ou « communautaires ») devenus des loups dans la perception occidentale²⁵, a été de nouveau confiné non seulement à une périphérie géographique (que certains Roumains optimistes ou protochronistes voient comme un « bouclier » entre l'Occident et l'Orient *dangereux*), mais aussi à une périphérie discursive. Le pays *clos, féodal*,

²⁴ Valentin Muresan, professeur de philosophie à l'Université de Bucarest, traducteur de John Stuart Mill.

²⁵ Voir la façon dont le narrateur d'*Hôtel Europa* (Tsepeneag 1996 : 35-40) raconte à son amie française (Marianne), grâce à une technique de « mise en abîme », son passage par la Bulgarie (en direction de la Roumanie, tout juste après la chute de Ceausescu), où un ressortissant allemand est dévoré par des chiens errants rassemblés en bande. Cette description grotesque est une réponse à celle qui de toute façon ne juge intéressants que des endroits comme Milan, Venise ou Trieste et dont l'imagination s'arrête en Yougoslavie, « un pays de gens passionnés » dont « le sang monte vite à la tête » (*Op. cit.* : 36). La description du narrateur est aussi une réponse à une imagination occidentale qui cherche les sensations fortes, tout en continuant, comme Marianne, à « lire Duras ».

frontalier ou *rustaud*, qui attend que son européanité soit approuvée et son balkanisme oblitéré, est aussi un pays invité officiellement à se taire (un pays « mal élevé », pour reprendre l'expression de Jacques Chirac) et à « s'inféoder ». Bien que Morar (2002) y voie un avatar du mythe de l'Ouest sauvage américain qui devient aujourd'hui l'Est sauvage, nous avons vu que le mythe dystopique de l'Est sauvage remonte aux Lumières²⁶ ; cette notion de « sauvage » a été réassignée à l'Ouest, comme au capitalisme, pendant le communisme et le postcommunisme et elle a été contrée par un autre « mirage » de l'Ouest américain, à savoir celui d'un espace de refuge des valeurs traditionnelles, un espace de pureté à l'abri des méfaits de la société moderne, urbanisée. Le conflit entre l'Ouest sauvage et l'Ouest innocent (chaleureux, sociable, incorruptible), qui devenait, par exemple, dans *The Ambassadors* de Henry James, l'opposition entre l'Europe et l'Amérique, a engendré aussi dans la Roumanie contemporaine l'antagonisme entre un modèle européen (prisé par les nostalgiques de l'entre-deux-guerres séduits par la France, mis en doute par la nouvelle génération) et un modèle américain (vu comme une nouvelle orientation opportuniste [Kaplan²⁷ 2002], notamment avec la guerre en Irak). À la dystopie d'une Europe unie, qui se reflétait sur les cartes dans des syntagmes tels *The Uniting States of Europe*²⁸, ou à « la petite Europe » dans laquelle restait enfermé

²⁶ Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*. Voir aussi *Inventing Ruritania. The Imperialism of the Imagination*, par Vesna Goldsworthy. La traduction en roumain de ce livre (*Inventarea Ruritaniei*, éd. Curtea Veche, coll. « Om, Idee, Societate », 2002) a été financée dans le cadre du projet de traductions « Ideea europeană » de la Fondation Concept.

²⁷ Auteur de *Eastwards to Tartary. Travels in the Balkans, the Middle East and the Caucasus* (New York, 2000).

²⁸ La dystopie d'une Europe unie peut engendrer d'autres représentations anti-utopiques, qui rappellent ici la carte inversée illustrant la couverture du livre *Un autre visage de l'Europe*, de Tadeusz Mazowiecki, publié en Suisse en 1989 (éditions Noir sur Blanc) : « Je m'imaginais une fois, d'une manière dystopique, comment ce serait si l'Union européenne était née en Europe de l'Est [...]. Dans ce monde impossible, l'Union européenne serait bâtie ici, à côté de nous, et ses premiers pays membres prospères seraient l'Ukraine, la Roumanie, la Bulgarie, la République de Moldova et, certainement, la fédération russe. La Pologne, la Hongrie, la République Tchèque et la Slovaquie attendraient être reçues dans cette Union européenne et dans le Pacte euroasiatique, alors que les citoyens allemands, français, suédois,

Robinson Crusoé²⁹, s'oppose une Amérique tolérante, multiculturelle, intégrante, qui fait disparaître les complexes d'infériorité (les « stigmates ethniques ») et les angoisses :

Aux États-Unis, Est-européens et Ouest-européens, Asiatiques, Africains et Indonésiens, nous étions une sorte de pionniers, compagnons de leurs ancêtres. Leur histoire était aussi la nôtre, celle de tous les individus arrivés sur le continent américain pour repartir à zéro. En Europe occidentale, nous sommes les prisonniers de notre propre histoire, y compris de l'histoire présente. Roumains, Russes, Bulgares, Serbes, nous sommes tous les habitants d'un petit pays, pleins de barbares prêts à envahir l'empire de la civilisation occidentale. (Gheo 2002)

Cette divergence des modèles européen et américain se reflète aussi dans certaines œuvres de politique traduites et publiées après 1989. Par exemple, dans *Capitalism contra capitalism* (Humanitas, 1994), Michel Albert avertit sur le danger du modèle économique néo-américain (« placé sous le signe de la finance, de la réussite individuelle et du profit à court terme »), triomphant du modèle rhénan, plus juste, fondé sur la réussite collective, le consensus et une préoccupation culturelle et économique pour la société. André Glucksmann, connu en Roumanie plutôt pour son livre *La bêtise* (*Prostia*, Humanitas, 1992), rappelle dans son autre ouvrage *Ouest contre Ouest* (Plon, 2003), la tradition anti-américaine des intellectuels français fascinés par la Russie et s'interroge sur le rôle de la « vieille Europe », « attardée du 10 septembre », qui n'a rien compris à la menace terroriste et qui « pour fuir les terrifiants pépins de la réalité [...] bricole des Occidents : une Europe soucieuse des droits du citoyen, sereine, à l'abri de tout avion-suicide ; des États-Unis, tantôt impérialistes et belliqueux, tantôt isolationnistes et égoïstement autistes, sitôt punis par où ils pêchent » (2003 : 211).

hollandais et des autres pays de l'Occident européen poireauteraient aux portes des ambassades roumaines ou bulgares pour avoir un visa *Mitică* (ou un visa Ivanov ?). Les représentants français, allemands ou britanniques tiendraient compte des conseils des représentants roumains ou moldaves, essaieraient d'adapter les plans de développement imposés par la Russie et recevraient des prêts non remboursables en devises fortes (rouble, lei ou leva) octroyés par la Banque balkanique et le Fonds monétaire est-européen. Pouvez-vous vraiment imaginer une telle Europe unie ? » (Gheo 2002).

²⁹ Voir Fisette (2002) pour une discussion du mythe de Robinson Crusoé comme contre-exemple de l'américanité et comme origine du mythe moderne de l'utopie de l'Amérique.

Tismăneanu et Mihăieș (1998 : 137) soulignent que l'anti-américanisme d'aujourd'hui « est le nom de tous les sentiments anti-occidentaux, antilibéraux, anti-marché et anti-intellectuels ». La divergence entre le modèle européen et le modèle américain transparaît aussi dans le journal d'Adrian Marino (l'un des critiques littéraires roumains les plus traduits), *Evadări in lumea liberă* (Institutul European, 1993) (*Évasions dans le monde libre*). Dans la partie « Impressions naïves sur l'Amérique », celui pour qui l'Europe signifie « être chez soi » révèle la crise d'intégration dans une nation qui fabrique de l'optimisme thérapeutique à grande échelle :

D'ailleurs, le premier coupable, c'était moi-même ; je n'avais pris aucune précaution au départ. Tellement le mythe de la perfection et de l'efficacité américaine est fort en Roumanie (et, bien sûr, dans ma propre conscience). Le moment de choc a été pourtant terrible, inoubliable. *Sur les cimes du désespoir*³⁰. Voilà un titre qui ne me paraît plus, dans de tels instants, livresque, littéraire, contrefait, affecté. Le « désespoir » effectif, effaré, foudroyant, de l'affreuse chute dans le vide est tout à fait, absolument autre chose. (Marino 1993 : 217-218)

Jean-François Revel³¹, auteur traduit en Roumanie notamment par la maison Humanitas, soutient dans *Obsesia antimericană* (2004) que l'anti-américanisme de plus en plus agressif et diversifié est dû non seulement à l'expansionnisme américain, mais aussi aux échecs, aux ressentiments, aux phobies et aux préjugés des nations. Hurezeanu (2002)³², qui présente un aperçu de l'*Obsession anti-américaine*, place Revel aux

³⁰ Allusion au livre homonyme du philosophe Émile Cioran.

³¹ *Cunoasterea inutilă* (1993) (*La connaissance inutile*), *Revirimentul Democratiei* (1995) (*Le regain démocratique*), *Marea paradă* (2002) (*La grande parade*) et *Obsesia antimericană* (2004) (*L'Obsession anti-américaine*).

³² Emil Hurezeanu, journaliste et analyste politique. En exil depuis 1982. Journaliste à Radio Europe libre depuis 1983 et puis directeur de la même Radio après décembre 1989. Directeur de la section roumaine de la radio *Deutsche Welle*. Depuis 2002, réalisateur de l'émission « La Roumanie, mon pays » du poste de télévision *Antena 1* (Bucarest).

antipodes d'un auteur comme Michael Naumann³³ qui accuse les Américains d'abus militaristes, d'arrogance et d'unilatéralisme au nom de l'« Empire du bien ».

Toutes ces phobies ou utopies qu'engendre l'invasion de nouveaux modèles en Roumanie postcommuniste sont favorisées non seulement par le mythe de l'insularité, croyance collective grâce à laquelle la Roumanie se représente à la fois comme État unique (ou parfait) ou comme État avoisinant le monde occidental, mais aussi par une certaine fantaisie collective conspirative, mais passive, la hantise de la conspiration incitant rarement à l'action.

De l'insularité à la liminalité et à la conspiration

L'utopie de l'insularité rejoint également un autre mythe culturel roumain, la légende de « Maître Manole », plus précisément un dérivé : la *liminalité* de l'espace géoculturel roumain. La légende symbolise le sacrifice de l'artiste pour son œuvre d'art : le maître doit emmurer sa propre femme entre les parois de l'église pour que l'église puisse être finalement bâtie³⁴. Le mythe, symbolisant aussi le fatalisme des Roumains (« constructeurs de ruines ») ou leur « stigmatisme ethnique » (leur continuité psychique négative³⁵), a été repris par le poète et philosophe Lucian Blaga, dans la pièce de théâtre *Maître Manole*. Cherchant désespérément à résoudre l'énigme *Qui détruit mes murs ?*, le maître entendra une voix murmurer que ce sont des « puissances inconnues » qui font s'écrouler les murs. Cette situation est un cas de « maladie intellectuelle », pour reprendre

³³ Journaliste à *Die Zeit* et ministre délégué à la culture auprès du Chancelier Gerhard Schröder (1998-2000).

³⁴ Il s'agit du monastère *Curtea de Arges*, résidence officielle des princes de la Valachie et plus tard des souverains de la Roumanie.

³⁵ « De nous aussi, nous pensons en clichés : les mêmes mots, toujours les mêmes mots pénètrent dans la conscience pour y former une sorte de monologue schématique et plus ou moins codifié qui a cependant le mérite de nous permettre de garder une certaine continuité psychique. » (Tspeneag 1996 : 7)

le terme de Wittgenstein, c'est-à-dire de contagion de la pensée qui s'opère à travers une croyance collective enracinée³⁶. La référence aux puissances étrangères, secrètes est très présente dans l'histoire roumaine, qu'il s'agisse des Empires ottoman, russe, austro-hongrois ou de l'Occident. Cet aspect « conspiratif » se traduit sur les cartes dans une liminalité ou une ambiguïté géographique : pays peu visible, confondu dans un grand espace prorusse, sans frontières précises, parfois sans nom ou dont le nom est carrément erroné³⁷.

Le mythe du maître bâtisseur engendre le syndrome de la conspiration, devenu après la Deuxième Guerre mondiale le « syndrome de Yalta », lieu où l'on a supposément décidé le sort de la Roumanie en particulier³⁸, ou l'obsession du complot : « Bref, s'il y a eu une révolution à la veille de Noël, c'est parce que la révolte des uns a croisé le complot des autres... », écrira Dumitru Tsepeneag (1996 : 52) au sujet de la révolution de 1989. Les embûches quotidiennes de la transition sont dues à quelqu'un qui est « contre nous » (actuellement l'Union européenne ou « la vieille Europe ») ou à l'Occident qui, comme disait le personnage de Visniec (1997 : 63), a « volé », « occupé », « amputé », « humilié » notre pays. L'actualisation de l'antagonisme entre *eux et nous*, qui resterait à l'état de non-dit sans une situation politique favorable, peut être lue à travers le prisme de *L'espace du racisme* de Michel Wieviorka³⁹ ; le concept de « racisme » peut être compris

³⁶ « L'un des facteurs fondamentaux de l'histoire est le mécanisme par lequel s'opère la contagion des maladies intellectuelles. Ce mécanisme est proprement "merveilleux". Il ne nécessite en effet aucun contact physique, il est entièrement intellectuel ; la pensée que l'on veut inculquer doit être habilement suggérée. » (Imbeault et Montifroy 1996 : 78)

³⁷ Au sujet d'un article publié par le *Financial Times*, qui assigne à la carte de la Roumanie le nom de « Bulgarie » et à nos voisins du sud le nom de « Roumanie », le journaliste d'origine roumaine Andrei Postelnicu (2003) affirme : « aucune *conspiration* n'est à la base de cet incident » (nous soulignons).

³⁸ Djuvara (2002 : 227) écrit : « Convaincus que la grande puissance américaine, aidée par les autres Occidentaux, allait l'emporter sur la Russie, nous espérions que notre salut adviendrait dans quatre ou cinq ans. Pourtant, il ne s'est produit qu'au bout de quarante-cinq ans. »

³⁹ Livre publié et traduit par Humanitas (*Spatiul rasismului*, 1994, série « Societatea civilă »).

comme la condition des groupes sociaux menacés et enviant, dans leur imaginaire, les groupes privilégiés. C'est toujours ce « bovarysme géoculturel » de la société roumaine qui vit dans les Balkans tout en enviant le sort des voisins de la France. La dystopie du « peuple persécuté » – un peuple à qui le communisme a inculqué la peur d'assumer des responsabilités et des décisions individuelles, tare de la « société close »⁴⁰ – est relevée aussi par Andrei Plesu :

Si l'on demande *qui est*, en fin de compte, cette bête féroce, pingre et omniprésente, les réponses sont colorées politiquement et, en quelque sorte, d'une manière coutumière : les Juifs⁴¹, les maçons, les Hongrois, les Russes (le KGB), les Américains (la CIA), l'Opposition (les « officines »), le Gouvernement (les communistes, les « sécuristes »), les socialistes français, les catholiques (le Pape !), les diables, les intellectuels, les Moldaves (avec leur vote insensé !), les paysans (avec leur primitivisme politique). Bref, tout le monde. Mais « tout le monde » voulant dire *les autres*. (1996 : 47)⁴²

L'illusion (attribut du mythe, donc d'une croyance collective) jouera aussi un rôle important dans la révolution de 1989, les illusions étant un facteur majeur dans la genèse d'événements historiques, moment (de crise) où l'irréel *agit* sur le réel et *crée* du réel et où les esprits deviennent contagieux⁴³. « Les gens ont perdu le sens de la réalité, ils confondent les illusions avec les faits réels », écrit Stolojan (1999 : 41) qui note aussi qu'en Roumanie « tout événement est une représentation – mais certains événements soulignent beaucoup plus que les autres le caractère “dramatique” de l'existence » (*Op. cit.* : 30). L'auteure parle d'une vraie *maladie* de la société (c'est-à-dire une *maladie*

⁴⁰ C'est ce que Muresan (1996) appelle « société tribale » ou « société sanatoriale », en référence au communisme, une « société antihumanitariste, autarcique, nationaliste, mais qui a des prétentions idéologiques universalistes ».

⁴¹ L'auteur utilise en fait un régionalisme (*ovreii* au lieu d'*evreii*) qui pourrait être rendu par « les feux ».

⁴² Ministre de la Culture (1989-1991), historien de l'art, philosophe et essayiste, fondateur et directeur de l'hebdomadaire *Dilema*.

⁴³ Voir l'analyse du livre de Gustave Le Bon, *Bases scientifiques d'une philosophie de l'histoire* (1931), dans Imbeault et Montifroy (1996). Le Bon insiste sur le caractère *instable* du monde dans lequel nous vivons, cette même idée étant transmise par le mythe du Maître Manole : « La terre et les êtres qui la peuplent ont perdu leur illusoire fixité. Ils représentent des édifices en voie de destruction et de reconstruction permanente » (Le Bon cité par Imbeault et Montifroy 1996 : 70).

intellectuelle, une *contagion*), qui se trouve, on pourrait dire, dans un véritable « cercle des menteurs »⁴⁴.

La révolution engendrera de multiples faux complots, « propagés » d'une manière ostentatoire par les médias et par un discours public qui « abuse d'une imagination chauffée » (Plesu 1996 : 21) : les terroristes « étrangers » de Timisoara, dont parle Ceausescu ; les mercenaires « libyens, iraniens, syriens et palestiniens » dont parlera le Front de la sauvegarde nationale, la BBC ou d'autres médias ; les hommes de la Securitate, invisibles et ténébreux, de vrais « chevaliers de la mort » ; la révolution-simulacre ou le coup d'État⁴⁵ ; les milliers de faux morts⁴⁶ ; l'exécution du couple Ceausescu ; les « prétendus révolutionnaires » que le président Iliescu ne voudra plus dédommager. Tous ces faux scénarios marquent, selon Plesu (1996), l'apparition d'une nouvelle « secte » en Roumanie, celle des metteurs en scène, beaucoup plus imaginatifs que les scénaristes communistes qui ne chérissaient que la « subversion biologique » : «[...] “il [Ceausescu] n'a pas l'air bien”, “il a le cancer”, “il a maigri énormément”, “ce n'est plus lui, c'est son sosie”, “son teint est cadavéreux”, etc. » (Plesu 1996 : 53). En même temps, la société roumaine réaffirme sa nature orientale, balkanique, car « du point

⁴⁴ Syntagme emprunté à Jean-Claude Carrière, dont le livre *Le cercle des menteurs. Contes philosophique du monde entier* (Plon 1998) a été traduit et publié par Humanitas (1999). Dans l'*Introduction*, l'auteur souligne que *le conte est public* et qu'il est utilisé de nos jours par les médias afin que nos soucis et nos inquiétudes (donc tout ce qui constitue une *crise*) soient éloignés. Raconter, dire des contes, vivre « dans le cercle des menteurs » est une façon de nier le temps. « Tout est conte – dit l'écrivain – y compris l'Histoire » (1999 : 7).

⁴⁵ Voir le livre de Radu Portocala (1990), prisé et « recommandé » par l'écrivaine en exil Sanda Stolojan (1999 : 36).

⁴⁶ « Une révolution sans morts, ça ne va pas, c'est comme une omelette sans œufs... Et des morts sans révolution ? », se demande le narrateur, personnage principal d'*Hôtel Europa* (Tsepeneag 1996 : 52). Pour Stolojan (1999 : 33), qui conçoit le scénario de la révolution comme une « hystérie de la mort », l'obsession profonde, existentielle du peuple roumain est la mort, le sentiment de « fin du monde ». Nous observerons que ce sentiment créera aussi des représentations dystopiques de l'Occident ou de la réalité contemporaine. Pour Jean-Claude Carrière (1999), la mort est « le dernier de nos personnages ».

de vue de l'intrigue, de la trahison, des moyens utilisés dans la lutte pour le pouvoir, l'orient roumain descend directement de l'orient ottoman » (Stolojan 1999 : 18).

L'antagonisme entre *eux et nous* (utilisé par les communistes pour dénigrer les capitalistes ou par Ceausescu pour condamner l'invasion de la Tchécoslovaquie par la Russie, en 1968) semble être actuellement un sentiment collectif induit par l'idée que « l'Europe nous a abandonnés »⁴⁷. Cette opposition est présente, par exemple, dans les notes de voyage, le passage de l'Est à l'Ouest étant décrit comme un passage de l'enfer au paradis (Vasilescu 2003) ou comme une entrée dans « un autre monde » (Stefanescu 2002 : 12). Cet antagonisme explique aussi le besoin de nouvelles figures providentielles, les *Sauveurs* postcommunistes ou les *Maîtres* du discours didactique (ce que Breban [1997] appelle « l'utopie de la praxis »), rôle monopolisé dans le communisme par le « génie des Carpates » appelé aussi « Timonier du peuple ». Ces rôles du « sauveur magique », du « dirigeant charismatique qui nous conduira tous dans le monde du bonheur et de la joie éternelle » (Tismăneanu et Mihăieș 1998 : 131), sont maintenant assumés par des figures historiques (par exemple, Étienne le Grand⁴⁸, connu pour ses

⁴⁷ L'image d'un Occident incapable de comprendre et jugeant ainsi illogiques ou arbitraires des réactions et des attitudes morales propres à un tempérament qui se construit sous la pression de la tyrannie est présente aussi dans *Sous les yeux de l'Occident* de Joseph Conrad, traduit et publié par Nemira (1996). Dans ce récit, le narrateur anglais (professeur de langues étrangères) raconte l'histoire de l'étudiant russe Razumov et son implication dans un scandale politique (le meurtre d'un important homme d'État par l'étudiant Victor Haldin), dans un pays où l'opinion personnelle était considérée comme un crime. Plusieurs fois à travers le roman, le narrateur avertit que les réactions dépourvues de finesse du personnage Razumov, ses états émotionnels contradictoires, sa logique « orientale » peuvent paraître « choquantes, inadéquates ou même fausses » (Conrad 1996 : 30) pour un lecteur occidental. Voici quelques exemples de cette « perception occidentale », tirés de la version originale du roman : « It is unthinkable that any young Englishman should find himself in Razumov's situation. This being so it would be a vain enterprise to imagine what he would think. » ; « This is but a crude and obvious example of the different conditions of Western thought. » ; « I think sometimes that the psychological secret of the profound difference of that people consists in this, that they detest life, the irremediable life of the earth as it is, whereas we westerners cherish it with perhaps an equal exaggeration of its sentimental value. » ; « To us Europeans of the West, all ideas of political plots and conspiracies seem childish, crude inventions for the theatre or a novel. ».

⁴⁸ Voïvode, prince de la Moldavie (1457-1504).

combats contre les Turcs, remplacera la figure de l'unificateur Michel le Brave⁴⁹) ou par les politiciens nationalistes ou extrémistes d'aujourd'hui, auparavant des êtres dévoués corps et âme au pouvoir :

L'homme sans dilemmes est en Roumanie un personnage traditionnel : de Conu Leonida⁵⁰, qui explique tout, jusqu'aux héros de Pintilie⁵¹, qui savent que « les Américains sont des crétins » et la femme roumaine « la huitième merveille au monde ». Un cas spécial est l'homme sans dilemmes, mais cultivé, celui qui se perçoit comme « une meilleure conscience de la nation » : appréhensif et sentencieux, il nous enterre dans des dichotomies : il sépare le bon grain de l'ivraie avec une précision oraculaire, il établit avec gravité qui sera et qui ne sera pas pardonné, il conseille, il amende, il tranche. L'homme sans dilemmes est le créateur de toutes les dictatures, de droite ou de gauche. Il est le *grand* organisateur, le *grand* pédagogue, le *grand* guérisseur. (Plesu 1996 : 16)

La divergence entre *eux et nous* révèle aussi la condition présente de l'intellectuel, celui qui occupait une place très modeste dans la « mythologie communiste du travail » (Boia 1999 : 118), préoccupée beaucoup plus par la fabrication d'êtres en série et moutonniers (les « rhinocéros » d'Ionesco). Tandis que certains se fabriquent des alibis pour rayer publiquement leur passé honteux (par exemple, le poète Adrian Păunescu), d'autres accusent la « trahison des clercs »⁵². L'irresponsabilité des intellectuels implique, selon Judt (2000 : 117), une « méconnaissance de l'influence réelle qu'ils peuvent avoir ou l'abus de cette influence », c'est-à-dire leur décision de guider la sensibilité du public dans une certaine direction politique ou idéologique, au lieu de « dire la vérité ». Dans le contexte roumain, Tony Judt pourrait toutefois avoir raison quand il parle d'une *méconnaissance de l'influence réelle* ou d'un *abus de cette*

⁴⁹ Prince de la Valachie (1593-1601).

⁵⁰ Personnage de la pièce *Conu Leonida face à la réaction*, d'Ion Luca Caragiale (1852-1912).

⁵¹ Metteur en scène contemporain qui « actualise la réalité roumaine vue par Caragiale, accentue et renforce les traits, force la note dans le sens de la dérision. La farce grotesque, l'abjection et la brutalité prennent des dimensions extrêmes. » (Stolojan 1999 : 88-89).

⁵² *La trahison des clercs*, de Julien Benda, a été traduit et publié par Humanitas (*Trădarea cărturarilor*, 1993). Benda déplore ces intellectuels – les faux messies –, qui se détournent de leur vocation propre pour partager avec le pouvoir un discours trompeur. On trouve la même idée chez Karnoouh, dans *Consensus et Dissensions en Roumanie* : « Éternelle révolte d'une généreuse jeunesse en colère qui oublie naïvement que le drame de l'histoire moderne gît dans la trahison des clercs [...] » (1991 : 80).

influence. Ses propos peuvent signifier l'absence d'un véritable dialogue entre les discours promus par les auteurs roumains postcommunistes (ce qui nous ramène à l'idée d'autarcie et de conspiration, attitude critiquée par Sorin Antohi ou Adrian Marino) ou bien, tel que l'a remarqué Isabela Preoteasa (2002 : 270)⁵³, une incompatibilité entre les discours de l'élite (de plus en plus obsédée par l'extrême droite et de plus en plus irresponsable devant les inquiétudes urgentes et palpables de l'existence quotidienne des gens) et les aspirations du peuple qui, pour des raisons économiques, se dirige de plus en plus vers la gauche :

[...] une grande partie de l'«exceptionnalisme roumain»⁵⁴ s'explique par *une présomption presque instinctive de légitimité intellectuelle de la droite (même la droite non démocratique) et d'illégitimité intellectuelle de la gauche (même la gauche démocratique)*. [...] Le paradoxe est que, bien que la droite intellectuelle soit toujours à la mode, la droite politique s'est lamentablement effondrée avec les dernières élections. Et, inversement, bien que la gauche (le parti de la Démocratie sociale PDSR) ait remporté les élections, elle est loin de bénéficier d'une légitimité intellectuelle sur la scène publique roumaine. (Cornea 2000⁵⁵ ; soulignement de l'auteur)

Après avoir montré ces différentes facettes du mythe de la conspiration et de l'antagonisme entre *eux et nous*, mythe intimement lié à ceux de l'autarcie et de l'insularité (d'où le paradoxe roumain du refus de l'Occident *qui nous a trahis*, combiné avec la fuite désespérée vers l'Occident), nous approcherons un autre grand moment historique dans la découverte de l'Ouest, à savoir la période de l'entre-deux-guerres. Nous pourrions y déceler les racines d'une certaine inertie collective de la société roumaine (« la méconnaissance de l'influence réelle », dont parle Judt ou l'irresponsabilité que critiquent Antohi et Marino) qui, pour cette raison, se perçoit ou est perçue par l'Occident comme étant malade, infirme ou anormale.

⁵³ Professeure à l'Université de Bucarest (Département d'anglais).

⁵⁴ Allusion ici au mythe du peuple élu, que critique Popper (1979).

⁵⁵ Andrei Cornea, historien de l'art, professeur de philologie classique à l'Université de Bucarest, traducteur de l'œuvre de Platon et d'Aristote.

2.2. L'entre-deux-guerres

Identification au passé et inertie collective

La période de l'entre-deux-guerres est marquée par l'enthousiasme pour l'idée européenne, Bucarest étant nommé « le petit Paris » et la Roumanie « la Belgique de l'Orient ». Un grand nombre de traductions paraissent à l'époque ; l'intelligentsia roumaine voyage ou étudie surtout en France et en Allemagne, écrit et lit dans les langues de l'Europe occidentale. Pour la plupart des intellectuels roumains coupés de l'Ouest pendant le communisme, l'Europe s'identifie au passé, à un modèle littéraire et culturel prisé dans l'entre-deux-guerres, nostalgie qui se dégage également du journal de Sanda Stolojan⁵⁶ :

« Europe » is still the ideal of their parents and grandparents, who prayed Munich would bring peace in 1938 and then, in 1944, that Churchill would land in the Balkans. For this endangered species of humanists who survived the communist regime by translating Plato and Heidegger, the Europe of the Enlightenment means more than the Europe of the Eurocrats. Thus, their demand for inclusion is one made on behalf of the past.
(Mungiu-Pippidi 1998)

Comme à l'époque de 1848, le contact avec l'Occident pendant l'entre-deux-guerres a été pris en charge surtout par l'élite littéraire et politique. La distance qui s'est ainsi instaurée entre l'élite et le monde roumain archaïque a engendré et accentué un conflit de nature identitaire qui perdure à l'époque contemporaine. Ce conflit résulte de la tension permanente entre l'attrait exercé par l'Ouest et l'impossibilité d'accélérer la fuite vers la modernité. « L'ouverture vers les autres – remarque Boia (2002 : 175) – s'est combinée avec une inertie permanente, provenant des couches profondes de la

⁵⁶ Née dans une famille d'écrivains et de diplomates, Sanda Stolojan s'est exilée en France en 1962. Elle a exercé la profession d'interprète officielle pour les présidents français, de Charles de Gaulle à François Mitterrand. Fondatrice de la revue littéraire *Les Cahiers de l'Est*. Présidente (1984-1991) de la Ligue pour la Défense des Droits de l'Homme en Roumanie, dont le siège est à Paris. Traductrice du livre *Des larmes et des saints* d'Émile Cioran et des poésies de Lucian Blaga.

civilisation roumaine : d'où le caractère contradictoire d'un processus interminable d'acceptation-refus ». L'inertie est aussi une facette du mythe de *Miorita* (« L'agnelle »), valorisé par les nationalistes, alors que sa vraie signification est un encouragement à la passivité (« l'océan de la résignation noire ou du désespoir muet » [Plesu 1996 : 19]), à la contemplation (mystique) et à l'autarcie. C'est aussi un refus de la réflexion critique (point de mire du « troisième discours » que promeuvent Marino et Antohi) :

Au bel aiguillon de la piraterie saxonne (« Let's do it ») et au piquant verbe français « foncer » correspondent chez nous le féérique « aie patience, mon vieux » avec ses variantes succulentes et d'une sagesse salubre, telles que « halte-là, il n'y a pas le feu », « il n'y a pas péril en la demeure », « nous avons bien le temps », « attendons encore », « voyons encore ». Ou des variantes d'une agressivité ludique et d'une menace badine, du genre « ne bouge pas le petit doigt, ne fais pas de vagues ! ». (Mihăilescu 1996)

Le mythe de la passivité a donné naissance à des expressions comme « la génération sacrifiée » ou « repartir à zéro ». Il a été critiqué par des philosophes comme Émile Cioran (*Schimbarea la față a României*, 1939 [La Transfiguration de la Roumanie]), Andrei Plesu (*Chipuri și măști ale tranziției* [Visages et masques de la transition], 1996 et 1997) ou Horia-Roman Patapievici (*Politice* [Questions politiques], 1996). Muresan remarque aussi que la « mentalité geignarde » du peuple roumain, ses jérémiades nationales « sont honteuses pour un Américain qui non seulement n'excuse pas ses échecs en rejetant la faute sur les autres, mais est au contraire capable de se réjouir du succès de ses pairs » (1996 : nous soulignons). Pour Stolojan (1999), il est difficile d'expliquer comment un peuple entier, avec tous ses intellectuels, a assisté passivement aux folies du dictateur Ceausescu. D'ailleurs, certains auteurs roumains postcommunistes soulignent l'absence d'une résistance *institutionnalisée* dans la Roumanie communiste. D'autres accusent la quasi-inexistence d'une critique du totalitarisme en Roumanie, où les auteurs qui en parlent sont approchés de la même

manière que les auteurs de littérature (Preda 2003), la culture roumaine étant dominée par la littérature et la critique littéraire⁵⁷. En Occident cependant, cette critique est formulée par des philosophes politiques libéraux (Popper, Lippman, Aron), des économistes (Mises, Hayek, Roepke) et des philosophes de l'histoire. Tismăneanu et Mihăieș (1998 : 133) notent aussi que « la publication des livres de Karl Popper, Hannah Arendt, Isaiah Berlin et Raymond Aron passe inaperçue⁵⁸ ». Cet aspect est également renforcé par le politologue Preda (2003) : « bien que les auteurs qui ont abordé le problème du totalitarisme à l'Occident aient été retrouvés grâce à la traduction après 1989, on ne les a pas encore utilisés pour comprendre les dérives totalitaires roumaines »⁵⁹.

D'autres auteurs (étrangers, de la diaspora ou vivant en Roumanie) critiquent toutefois les tares du totalitarisme comme « le droit à la paresse » conquis sous le régime communiste et encouragent l'individu à agir pour se libérer des carcans du passé : « Libérer l'homme de la peur de la liberté, voilà une tâche qui reste encore à accomplir », écrivait Karnoouh⁶⁰ à Paris (1991 : 80). Nous voyons aussi dans cette poussée vers

⁵⁷ Antohi (2001 : 16) a dénoncé aussi le « désintérêt général pour une discussion exclusivement littéraire » dans la société roumaine, sans doute en raison de la soif immense de cette société de « raconter des histoires », de s'auto-isoler non seulement géographiquement, mais aussi culturellement, en refusant les références universelles, extralittéraires et transnationales.

⁵⁸ Les maisons d'édition suivantes ont publié les auteurs cités par Tismăneanu et Mihăieș : Humanitas (Popper, Arendt, Berlin Aron), All (Popper, Aron), Nemira (Popper, Aron), Polirom (Aron), Trei (Popper), Meridiane (Berlin) et Antet (Arendt).

⁵⁹ Voilà pourquoi le politologue Vladimir Tismăneanu attire l'attention sur le rôle des penseurs comme Raymond Aron – dont la traduction a été financée plusieurs fois dans le cadre des projets *CEU Translation Project* –, dans la défense du rationalisme cartésien face aux dérives obscurantistes et métaphysiques qui ont fait des ravages dans l'espace culturel français du 20^e siècle : « Blum, Camus et Aron ont proposé et défendu ces repères moraux et principes politiques qui symbolisent le contraire même de la mentalité totalitaire » (*Préface* à Judt 2003 : 14).

⁶⁰ Plusieurs livres de Claude Karnoouh, anthropologue de formation, professeur de philosophie politique (invité à l'Université de Cluj), écrivain parfois « perturbateur », dont le discours « n'est pas entravé par la liberté qu'il a assumée pendant les dernières décennies » (Ghet 2001b), ont été publiés en Roumanie : *Românii : tipologie si mentalități* (*Les Roumains : typologie et mentalités*) (Humanitas, 1994), *Adio diferenței. Eseu asupra modernității târzii* (*Adieu à la différence. Essais sur la modernité tardive*) (Dacia 1994 et Ideea 2001), *Dusmanii nostri cei iubiti : mici cronici din Europa Răsăriteana si de prin alte părți* (*Petites chroniques d'Europe orientale et d'Ailleurs*) (Polirom, 1997), *Rituri si discursuri versificate la tărani maramureseni : a trăi si a supraviețui în România comunistă* (*Vivre et survivre en Roumanie*

l'action une explication du surgissement de nouvelles disciplines, telles que le marketing ou les relations internationales, capables de fournir un savoir décisionnel et de libérer le sujet de « la peur paralysante de la décision » (Alexandrescu 1999 : 165). Dans *Hôtel Europa*, le narrateur dialogue avec Mihai, un jeune bucarestois :

[...] l'important n'est pas d'être libre, c'est de se battre pour l'être. Le chemin de la liberté est plus précieux que la liberté acquise. Surtout acquise sans combat, léguée par les générations précédentes. [...] Dans une société prétendument normale (j'aurais dû dire « normative »), de type démocratique, on sait qu'on est libre, mais on ne le sent pas. Quand on se bat pour la liberté dans une société totalitaire, les petites libertés qu'on prend, comme si on les arrachait dans une bataille, elles sont plus euphoriques, voyez-vous, plus enivrantes que les mêmes libertés devenues légalement des droits. (Tsepeneag 1996 : 57)

Il convient de mentionner que l'écrivain et anthropologue Claude Karnoouh, qui a étudié sur le terrain la survivance du nationalisme et les manifestations du postcommunisme roumain, a démasqué et démolit plusieurs illusions et stéréotypes sur le monde occidental, le capitalisme ou le modèle américain, qui ont peuplé l'imaginaire roumain ou qui ont été propagés par les médias, en essayant de rendre ses lecteurs conscients du risque que ces stéréotypes persistent dans leur fausse légitimité. Dans le compte-rendu de l'ouvrage *Postcommunisme fin de siècle*, Nicolae (2000) explique la différence que Karnoouh établit entre ce que signifie « transition » dans le monde occidental et dans les pays de l'Est, qui malheureusement croyaient « entrer de plain-pied dans la société de l'abondance », sans savoir « qu'ils entraient dans la misère et l'autopillage ». Dans un compte-rendu de *l'Adieu à la différence. Essai sur la modernité tardive* de Karnoouh (2001), Ghet (2001b) souligne les mérites des traducteurs Virgil

communiste : rites et discours versifié chez les paysans du Maramures) (Dacia, 1998), *Cronica unui sfârșit de secol (Chronique de fin de siècle)* (Dacia, 1999), *Comunism, postcomunism și modernitate târzie (Communisme, postcommunisme et modernité tardive)* (Polirom, 2000).

Ciomos, Horia Lazar et Ciprian Mihali⁶¹ et observe que la connaissance des langues doit aller de pair avec « l'exercice réfléchi et interrogatif auquel se livrent ceux qui côtoient les penseurs de notre monde passé et présent ». Selon Ghet, Karnoouh a le mérite de nous avertir à temps pour que *nous* nous débarrassions d'un faste illusoire qui mène vers le néant ou l'enfer, d'une modernité tardive que *nous* parcourons, paradoxalement, avec une inconscience coupable. Feignant l'étonnement devant la solution proposée par Karnoouh au début de son ouvrage (« sortir de l'atonie d'une langueur dangereuse »), Ghet s'interroge :

À quelle société cette solution sert-elle ? À celle en marge de la survie, incapable de penser encore au loisir de l'esprit ? À celle des réfugiés, des superaffamés [...] ? À celle en transition, fascinée par « toutes les possibilités » ? Ou aux « metteurs en scène » du Capital [...] ?

Claude Karnoouh a également signé plusieurs articles dans la revue *Observator cultural*. Dans « Capitalisme roumain et (d')ailleurs... », il offre une définition cynique du capitalisme dans un pays ex-communiste, en faisant référence à l'économiste américain John Kenneth Galbraith : « privatisation des revenus, socialisation des pertes ». En questionnant son lectorat sur la provenance *non occidentale* du capital nécessaire à l'organisation d'une économie de marché, il poursuit caustiquement : « Sur quelle base cette richesse s'est-elle formée, sinon sur le vol systématique des deniers publics ? » dont la transformation en bien privé (le plus grand *hold-up* du siècle, selon le *Figaro économique*), à l'insu d'une population ravie par les nouvelles images et la publicité, n'a été aucunement pénalisée⁶². Dans un autre article (*La démocratie locale : encore une*

⁶¹ Virgil Ciomos, professeur d'histoire de la philosophie et de la logique (Université Babes-Bolyai de Cluj). Horia Lazar, professeur (Université Babes-Bolyai de Cluj). Ciprian Mihali, professeur de philosophie (Université Babes-Bolyai de Cluj).

⁶² Un exemple criant de cet illusionnisme à l'échelle nationale (1992-1993), le « récit d'une illusion collective » (Chatelot 1994), est celui de la pyramide financière Caritas (déguisée sous le nom de

farce roumaine), Karnoouh se dit obligé de revenir sur l'absence tragique de société civile en Roumanie, mais aussi sur le sens que la plupart des gens donnent à la notion de bien public, car « du moins pour une fois, tout le monde est d'accord pour ne rien dire et ne rien faire »⁶³.

Karnoouh (2000a) critique aussi la notion de « capitalisme sauvage », car, selon lui, « quel capitalisme n'est-il pas sauvage ? », violent, implacable, inique. Contrairement à la fiction et au cinéma, l'histoire nous montre exactement le contraire. Pour cette raison, « pourquoi le capitalisme se dévoilerait-il différemment aujourd'hui en Roumanie ? » (*Idem*). Malgré les utopies protochronistes des Roumains, « il s'agit d'un destin et d'une

« réseau d'entraide sociale »), une loterie biseautée comme la *East-West* en Bulgarie, qui projetait dans l'espace roumain une nouvelle utopie de l'âge du profit individuel, une vision naïve de l'économie de marché : s'enrichir vite, en multipliant sa mise initiale par huit, dans un intervalle de trois mois. À l'époque, la poétesse dissidente Doina Cornea lançait son cri d'appel : « Cette escroquerie [...] a des effets désastreux sur notre état moral. Elle encourage la paresse et les magouilles. [...] On est passé du culte de Ceausescu à celui de l'argent » (Hugeux 1993). Même les plus profondément religieux furent pris dans l'aveuglement général, comme ce prêtre à qui tel journaliste demandait : « Faut-il voir là, mon père, la réplique du mystère de la multiplication des pains ? Le prêtre hésite. "Seule la main de Dieu a pu glisser l'idée dans la tête de cet homme." » (Hugeux 1993). Après la débâcle de la pyramide (dix-huit mois après sa création) et le désenchantement d'environ quatre millions de Roumains, le « Messie » propriétaire de la loterie a été arrêté, mais libéré plus tard, de peur qu'il ne fasse des déclarations embarrassantes sur le pouvoir en place.

⁶³ Alors que la fortune du dictateur Ceausescu s'est volatilisée dans les poches privées (une investigation à ce sujet est proposée dans le livre lancé par Nemira en 1998, *Averea Presedintelui – Conturile lui Ceausescu* [La fortune du président – les comptes de Ceausescu], par Dan Badea) ; la loi sur la déclaration de la fortune des dignitaires roumains (2003) a mené à des déclarations des plus grotesques, qui ressemblent à celles des « Nobles » sous le règne du Père Ubu. Entre autres, le « pauvre, mais honnête président » Iliescu a déclaré être le propriétaire d'un appartement, d'une voiture (qui appartiendrait en fait à son épouse) et des coupons de la « grande privatisation ». Rien de tout cela dans la déclaration de fortune que propose l'écrivain Petre Barbu, dans l'histoire *Plângăciosul* (Le pleurnicheur) (2002) : ingénieur désœuvré dans une usine de moulins à café et d'aspirateurs, le « personnage » quitte son travail pour un poste de journaliste. Ce qui contrarie son père, produit de l'époque communiste, qui rêvait d'un fils ingénieur à vie. Le mythe de l'ingénieur fut d'ailleurs un mythe prestigieux du communisme, car « il concentrait l'image idéale de l'intellectuel nouveau » (Boia 1993 : 133) ; le métier d'ingénieur réunissait travail physique (rôle de la classe ouvrière) et travail intellectuel (responsabilités des savants). Le personnage (qui semble être Petre Barbu même) raconte que pendant les douze ans qui se sont écoulés depuis ses débuts de journaliste, il a mené une vie très dure. En 1993, quand il a écrit le roman *Dieu bénit les États-Unis*, il a touché une bourse de 100 dollars par mois, octroyée par la Fondation Soros, grâce à laquelle il s'est acheté une bibliothèque (pour ranger ses livres qui se trouvaient dans des boîtes), un aspirateur et une télévision Gold Star. Quelques années après l'acquisition de cette fortune, l'écrivain nous livre sa conclusion amère : « En 1999, exaspéré, mon père m'a acheté un réfrigérateur Artic. L'année suivante, il est mort. Je pense écrire encore quelque chose, pour remplacer mon frigo Artic par un Whirlpool ».

fatalité », qui mèneront impitoyablement au même avenir ou à la fin de cet avenir. Les multiples objurgations de l’auteur anthropologue à l’égard des lecteurs qu’il confronte au risque d’un déclin inévitable (en « travaillant » ainsi leur conscience de « citoyens »), pourraient placer ses propos sous le signe de la dystopie, l’avertissement étant une stratégie présente dans les œuvres dystopiques. Tout comme Dante, qui est guidé en enfer et au purgatoire par le poète romain Virgile (voix de la raison), puis au paradis par Béatrice – ce lien est d’autant plus pertinent que *La Divine Comédie* est l’œuvre la plus retraduite en roumain après 1989 –, le lecteur est projeté tout d’abord dans un imaginaire négatif pour qu’il puisse, grâce à sa conscience, s’en éloigner :

[...] we should remember that the purpose of the narrator-protagonist’s entire journey in hell is to serve him — and his readers — as a warning to avoid the sin that condemns the sinner to eternal damnation, and to pursue instead the ways up to heaven. [...] The strategies of Zamiatin, Huxley, and Orwell are also significantly the strategies of warning. As readers we are made to contemplate Zamiatin’s One State, Huxley’s World State, and Orwell’s Oceania, each a hellscape from which the inhabitants can no longer return, so that we realize what the flaws of our own society may lead to for the next generations unless we try to eradicate these flaws today. (Gottlieb 2001 : 3-4)

Pour l’entre-deux-guerres, Spiridon (2002) distingue deux attitudes dominantes des intellectuels roumains : l’une aristocratique (« aulique »), l’autre rebelle. Pour l’élite aristocratique roumaine, intégrée à la France grâce à des mariages mixtes ou assimilée à la littérature française (par exemple, la princesse Martha Bibesco ou la comtesse Anna de Noailles [Anna-Elisabeta Brâncoveanu]), Paris devient un deuxième Bucarest et continue le mythe du « petit Paris » ou de « Bucarest sur Seine ». Pour d’autres intellectuels, Paris devient l’espace culturel propice aux mouvements d’avant-garde ou le tremplin de nouvelles expériences littéraires (ce fut le cas des écrivains Tristan Tzara, Ilarie Voronca, Benjamin Fundoianu [naturalisé Benjamin Fondane] ou du sculpteur Constantin Brancusi). L’attrait de l’Occident s’exerce donc au niveau de l’élite culturelle, à qui

incombera la responsabilité de propager, à la manière des commissaires « en costumes européens » de 1848, les idées, les réalités, les attitudes et les aspirations européennes. Bien que l'élite encourage par là une rencontre passive de l'Occident, qui ne se produit que dans l'imaginaire, l'*intelligentsia* déclenchera également des réactions au sein de la société roumaine, de nouveau préoccupée de son avenir et du rattrapage social, économique et culturel (la même « distance » qui la sépare de l'Ouest aujourd'hui). Tel sera l'objet de ce qui suit.

Infirmités, maladies et anormalités de la société roumaine

L'entre-deux-guerres est également une période où l'avenir de la société est interrogé. Comme le remarque le sociologue Cârțână (2001), les débats sur la modernité et la transition vers le capitalisme, sur le modèle à suivre et l'évolution de la société roumaine, sur l'héritage du passé (« que faire du passé ? ») et le rôle des traditions (« que faire des traditions ? »), offrent d'importants indices pour comprendre les enjeux des débats publics et des interrogations d'ordre littéraire, sociologique, politique, psychologique ou économique dans la Roumanie d'aujourd'hui. Alors que la Roumanie, pays est-européen, s'interroge sur sa modernité et sa compatibilité avec l'Ouest, ce dernier reste « fidèle » à son projet européocentrique qui remonte aux Lumières :

Between the world wars one may discern the first inklings of intellectual self-consciousness about the forms and phrases of analysis with which Western Europe dominated the discussion of Eastern Europe. At the apex of literature, one might consider Thomas Mann's *The Magic Mountain* of 1924, which looked back to the *illness and instability* of prewar Europe in the social microcosm of an Alpine sanatorium [...]. (Wolff 1994 : 367 ; nous soulignons)

Nous avons déjà insisté sur les métaphores médicales qu'utilise la presse occidentale pour décrire l'Est après la chute du communisme ou dont font usage, dans

leurs discours, les institutions occidentales qui visent, à travers la traduction, à bâtir un système éditorial *sain*. Les politiciens roumains s'approprient également cette pratique, dans une sorte de jeu de miroirs. L'attraction pour les métaphores médicales des politiciens roumains de l'entre-deux-guerres est signalée par Cristian Preda, dans le livre *Occidentul nostru (Notre Occident)*, paru aux éditions Nemira en 1999. Dans sa discussion des textes politiques de Constantin Radulescu-Motru, publiés entre 1904 et 1942 (et réédités aux éditions Nemira en 1998), Preda (1999 : 74-75) observe que, dans ses références au 19^e siècle roumain, Motru parle des « infirmités » de la vie sociale, de la « maladie sociale » due à l'imitation des lois et des institutions d'ailleurs par les « bavards de jadis qui nous assourdissaient avec leur phraséologie apprise par cœur dans les cafés de Paris » (référence, sans doute, aux « bonjouristes », que re-critique Claude Karnoouh⁶⁴). Quant au philosophe contemporain Andrei Plesu, il écrit dans un article sur « l'esprit » de la revue *Dilema* : « *Dilema* est une façon de survivre hygiéniquement dans des temps *anormaux* » (1996 : 28). Il entend par *hygiène de l'esprit* un refus de « *l'excès du ton catégorique* (dont l'effet secondaire est la suspension du dialogue et du désir *sincère* de conciliation » (*Op. cit.* : 14-15). La culture roumaine a impérativement besoin de sortir de l'autarcie et de l'autoréférence et d'accepter aussi des idées qui peuvent paraître choquantes, anormales, contradictoires. Cet appel est identique à celui que lançait l'historien Neagu Djuvara ou encore l'auteur de la postface à la traduction du livre de Tony Judt [2000]). Il faut accepter tout simplement de *ne pas connaître*, de *ne pas savoir*, de *ne pas bien interpréter* les choses :

⁶⁴ « Le “bonjourisme” n’a jamais constitué un exemple ; car on n’apprend pas la démocratie par un mimétisme grossier ou des slogans incantatoires. La démocratie est comme l’amour, elle n’existe pas en soi, elle se manifeste par des preuves » (Karnoouh 2001).

Nous sommes excédés par la suffisance intellectuelle et morale de ceux qui ont perdu l'habitude de dire aussi « je crois que », « peut-être que », « je me demande si », « ce n'est pas très clair pour moi », « je ne sais pas quoi dire », « je dois y réfléchir » et autres formules respectueuses de même nature, qui constituent l'hygiène même de l'esprit. (Plesu 1996 : 14-15)

Le discours de nature médicale circule sur l'axe Ouest-Est, mais vise, plutôt qu'une critique réciproque, une critique de l'Est soit par l'Ouest soit par l'Est lui-même.

Selon Antohi, le « stigmatisme ethnique » définit une interaction Ouest-Est, dans le cadre de laquelle l'Est se place lui-même en position d'infériorité :

Cioran, for instance, when asking the most cruel identity question, *Comment peut-on être Roumain ?*⁶⁵ (echoing the famous episode in Montesquieu's *Lettres Persanes*), and thus turning self-identity (second) thoughts into an ontological scandal, was also apophatically suggesting the negative excellence of his nation. [...] For being exceptional in suffering, in (self-)destruction, and in evil is as great, if not greater, than excelling in the more banal domains of joy, (self-)construction, and perfection. A softer form of this negative pride is of an epistemological nature: many people(s), in the Balkans and elsewhere, take pride in telling foreigners (if Westerners, so much the better!) that nobody can really understand (let's say) Romania unless one is a Romanian. (Antohi 2002)

Le mythe de l'être « hygiénique », sain du point de vue physique et mental, sera aussi propagé par l'idéologie communiste : l'homme nouveau (*l'homo sovieticus*)

⁶⁵ Pour Marino – dont le livre *Pentru Europa. Integrarea României. Aspecte ideologice si culturale* (Pour l'Europe. L'intégration de la Roumanie. Aspects idéologiques et culturels) (1995) a été le livre inaugural des éditions Polirom –, la question d'Émile Cioran « comment peut-on être Roumain ? », entendue aussi chez d'autres écrivains roumains en exil, n'a pas de sens (les concepts que Marino met entre guillemets dévoilent les fausses perceptions que l'Ouest et l'Est entretiennent ensemble sur la partie orientale de l'Europe) : « En ce qui me concerne, je suis “parti” en “Europe” comme partenaire d'un dialogue potentiel, d'égal à égal, et comme spectateur avisé, du moins par rapport à certains problèmes. Je me suis senti partout en Europe comme “chez moi”, d'une façon spontanée et organique. Aucune “aliénation”. Je n'ai jamais eu le sentiment de venir d'un pays d’“au-delà des ténèbres”, des “Balkans”, de “Bucarest/Budapest”. Tombé effectivement entre deux mondes idéologiques, je n'ai effectivement eu “peur” de rien et rien de m'a “découragé” d'une manière irrévocable, bien que certains “complexes” aient été, bon gré mal gré, inévitables. J'ai parlé dans un autre livre (*Carnets européens*, 1976) du “complexe Dinicu Golescu”. C'est l'état d'esprit de tout voyageur roumain que je considère non pas “patriote”, mais simplement lucide et intelligent : cela consiste à percevoir le décalage de culture et de civilisation (souvent énorme) pour le réduire dans toute la mesure du possible. Par conséquent, ni isolation, ni chauvinisme, ni cosmopolitisme grossier. Agissons d'une manière constructive de sorte que notre milieu produise lui aussi des valeurs compétitives, d'égal à égal, au-delà de toutes les délimitations géographiques, des zones géopolitiques et culturelles (Marino 1993 : 8).

s'opposera à l'*homo americanus* de la réalité ou de la fiction⁶⁶. L'obsession de la santé, matérialisée dans la construction du *sportif parfait*, sera une sorte de réaction aux préjugés occidentaux qui insistaient sur les excroissances lugubres de la « vraie » Europe du côté oriental. Les communistes construiront un être sain en réaction à l'ennemi malsain, l'être occidental ou pro-occidental. Grâce au sport vu comme une pratique libératoire et émancipatrice, ils viseront à contrôler et à discipliner la société ainsi qu'à propager l'idéologie communiste, par des défilés et des spectacles grandioses, où le sport devient une pratique de masse. Tout comme la lecture, qui devait être un acte *socialisé*, le sport deviendra un loisir capable de contrôler « toute parcelle de vie susceptible d'échapper à la surveillance » (Nacu 2002). Le sport permettra en plus, à l'époque de la guerre froide, un affrontement symbolique entre deux idéologies qui se toisaient, semblable à celui de l'espace aérien : « Les JO permettent de visualiser l'ennemi capitaliste, cet adversaire à la fois insaisissable et omniprésent, dont l'existence justifie tant de "renoncements" » (Le Guellec 2002).

⁶⁶ La représentation du caractère absurde de la *nouvelle conception humaniste* dans les régimes totalitaires est mise en scène par le dramaturge et poète roumain Matéi Visniec, ancien journaliste à la RFI et l'un des auteurs les plus joués en Roumanie (et les plus publiés) après la chute du communisme. L'action de la pièce *L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux* se déroule à l'hôpital psychiatrique central de Moscou en 1953, quelques semaines après la mort de Staline (qui paradoxalement est lui-même un patient de cet hôpital, où l'on rencontre les débiles légers, moyens ou profonds, où les idiots côtoient les schizophrènes, les mélancoliques, les maniaques et les faux aliénés [les opposants internés par le régime]). Le « camarade » Iouri Petrovski est envoyé par l'Union des Écrivains pour écrire des histoires courtes qui racontent « avec des mots simples » aux malades mentaux l'histoire du communisme : « Le Directeur : Vous comprenez, cher Iouri Petrovski, personne ne doit rester aujourd'hui en dehors de la lumière de l'art et de la littérature. Notre conception scientifique de la société dit que l'homme est au centre de l'attention du parti. Notre nouvelle conception humaniste, telle qu'elle nous a été enseignée par le Grand Lénine et le Grand Staline, dit que le socialisme n'est pas possible sans la transformation de l'homme. Et l'art, la littérature ont un rôle immense dans la transformation de l'homme... C'est pour ça que je me pose la question : et les malades mentaux ? Ne sont-ils pas, eux aussi, des hommes ? Ne doit-on pas les transformer, eux aussi ? Ne devraient-ils pas bénéficier, eux aussi, des bienfaits de l'art, de la littérature ? Dans la mesure du possible, bien entendu. ... Je crois que les malades mentaux de notre société socialiste n'ont rien à voir avec les malades mentaux des pays capitalistes et impérialistes. » (Visniec 2000 : 7).

Les références à l'anormalité des temps présents (postcommunistes, orientaux et occidentaux) sont présentes aussi dans le journal de Sanda Stolojan. Retournée à Bucarest, elle décrit la population de la capitale comme étant « une population suburbaine, une race humaine trouble, mélangée, qui fourmille dans les rues, attirée par les sous-produits de l'Occident » (1999 : 75). À un autre endroit de son journal, dans ses notes sur la guerre en Yougoslavie, elle souligne l'idée de « barbarie de la société moderne » (*Op. cit.* : 90). Quant à la démocratie, le principe de l'égalitarisme a nivelé, selon elle, les valeurs, en favorisant l'apparition d'une *sous-culture* (une culture artificielle), d'une *sous-classe* préoccupée beaucoup plus par l'amusement que par le travail.

Le sous-homme, c'est-à-dire celui qui vit à la limite de l'animalité (l'homme de la grotte), est aussi l'un des personnages du roman *Prea târziu (Trop tard)* de Răsvan Popescu (1996)⁶⁷, porté à l'écran par Lucian Pintilie et sélectionné au Festival international de Cannes (1996). L'auteur semble marqué par la vie souterraine (univers dystopique), car il a aussi écrit un volume de reportages intitulé *O lume fără cer (Un monde sans soleil)* et un volume de nouvelles, *Subomul (Le sous-homme)*. Dans la préface au roman, le metteur en scène Lucian Pintilie met en garde contre le surgissement en Roumanie d'un monde « trouble », souterrain, conspiratif, mafieux et contre la reconversion de l'ancienne nomenklatura avec, comme conséquence, la sérialisation et la programmation idéologique de la population (le roman est ponctué par endroits de références à l'émeute des mineurs venus à Bucarest en 1990 pour tabasser les intellectuels [émeute fomentée par le président Iliescu]) :

⁶⁷ Écrivain, journaliste et correspondant de la BBC pour la Roumanie.

Que se passe-t-il lorsqu'après l'euphorie collective provoquée par la suspension apparemment définitive des catastrophes, un autre enfer se reconstitue rapidement, spontanément, sur les reliques de l'ancien ? Quand le Mal, – recyclé, renouvelé –, avec sa formidable force imaginative et adaptative, produit, sur le coup, une société encore plus sauvage que celle qui a simulé la mort pour survivre ? Quand tous les membres de la nomenklatura communiste se reconvertissent en une nouvelle classe de riches, quand la mafia remplace le Parti de jadis, quand le sort que l'on réserve à la plèbe est celui de devenir une réserve naturelle d'orangs-outangs programmables sur demande ?
(1996 : 5)

Le roman raconte l'histoire du jeune procureur Costa qui enquête dans la localité minière Fundesac (cul-de-sac) sur la mort suspecte de mineurs, des « hommes anonymes » qui travaillent « comme au 19^e siècle », se déplacent dans la mine de charbon « à quatre pattes » et mangent « du lard, des tomates, de l'oignon et des œufs enveloppés dans du papier de journal ». Les hommes de la grotte vivent dans une « solitude sombre », résignés, sans nul espoir de partir quelque part. Entouré par ce désespoir sans nom et latent, Costa même éprouve « l'angoisse de l'avenir ». « Les droits de l'homme, tu sais ce que c'est ? », demande-t-il à son amie, Aniela. « J'en ai entendu parler à la télé. C'était sur la chaîne 2, n'est-ce pas ? », répond-elle. Les habitants de la vallée minière, quant à eux, « sont tous câblés et se nourrissent de déchets américains » (Popescu 1996 : 66) dans ce monde du capitalisme sauvage. Ceux qui boivent se rencontrent dans une taverne dont l'enseigne est « La porte du paradis ». La rencontre entre l'homme de la grotte (l'assassin) et l'*homo sapiens* (l'intellectuel, le procureur) finira malheureusement *trop tard* pour comprendre que l'assassin n'est pas un homme, mais le produit d'un système infernal, de « cent ans de désespoir » (*Op. cit.* : 156). Descendu dans la mine pour arrêter le sous-homme (un « singe » qui ne pourra jamais être jugé), Costa mourra avec celui-ci, pris sous l'écroulement des galeries de la mine. Une semaine après l'écroulement, « tout reviendra à la normale » (*Op. cit.* : 174), car les deux cadavres sortis des décombres ne pourront rien démontrer.

Le roman de Răsvan Popescu met donc en scène une société anormale, un espace *liminal* redevenu « sauvage » après l'invasion d'une nouvelle mafia et du *sous-Occident*, un pays lugubre, consumé par des démêlés politiques et judiciaires, où la vérité ne pourra jamais s'installer et où la seule solution, même quand elle vient trop tard, c'est de s'en aller. Mentionnons aussi que dans un article paru en 1998⁶⁸, la revue *National Geographic* portait de nouveau à l'attention internationale l'environnement empoisonné d'une localité minière roumaine, où l'anormalité se dévoilait sous toutes ses formes :

The carbon plant was part of Ceausescu's grandiose and heavy-handed plan to transform Romania from an agrarian country into an industrial dynamo. Although the plant has been closed and the air is visibly clearer, another offending factory, Sometra, remains [...]. Housing lead and zinc smelters, it spews pollutants that irritate the throat and cause respiratory ailments, anemia, abdominal pain, and – some suspect – premature births and deformed babies. (Vulliamy 1998 : 51)

Les différentes représentations, réelles ou fictives, de l'anormalité et de la maladie de la société roumaine, mises à profit également par le discours cartographique qui déformait, satirisait ou encore barbarisait l'espace oriental de l'Europe, ne sont donc pas seulement une pratique de l'Ouest, car l'Est semble se les approprier lui aussi dans sa critique du *sous-Occident* ou encore pour s'autostigmatiser. De l'Ouest sauvage à l'Est sauvage, du communisme barbare au capitalisme sauvage, de l'Europe soucieuse à l'Europe traîtresse, de l'*homo sovieticus* sain et parfait à l'*homo americanus* sain et riche (le chemin inverse étant également possible) ou encore de la démocratie *normale* au postcommunisme *aberrant*, *anormal* et *non hygiénique*, l'Ouest et l'Est s'échange des représentations utopiques et dystopiques dans un jeu de miroirs perpétuel. En ce qui concerne la société roumaine, l'accentuation de l'idée qu'elle est *malade* ou *retardataire*, justifie beaucoup plus son besoin d'antidotes. Parmi ceux qui s'offrent, nous en avons

⁶⁸ Il s'agit de l'article « Romania's New Day ».

choisi un qui relève de la propagande radiophonique et un autre qui relève de l'appartenance géoculturelle.

2.3. La guerre froide

Les radios « libres », vecteurs de la pensée occidentale

À l'époque de la guerre froide, le mot « Europe » est banni du discours public ou il est remplacé, dans la propagande anti-occidentale, par « Ouest » ou le mot « capitalisme », tous deux connotés négativement (ils sont synonymes d'exploitation, de violence ou de menace nucléaire). Les médias, « la forme la moins coûteuse de propagande » (Raymond Aron 1947 cité par Semelin 1992b : 89), jouent un rôle majeur dans l'affrontement entre le pouvoir communiste et l'Occident ; toutefois, les médias de l'Est communiste ont une audience réduite à l'Ouest et sont habituellement contrés par des stations de brouillage (tout comme les stations occidentales le sont à l'Est). La tactique du « brouillage » vise, au-delà d'une entrave à la communication, à « brouiller tous les repères de l'histoire et de la mémoire, de façon à dessaisir les peuples de leur propre identité » (Semelin 1992b : 92).

La BBC est la première station occidentale, au début de la guerre froide, à émettre vers l'Union soviétique (elle offre, à partir de 1939, des programmes en 36 langues). *Paris mondial*, la station qui avait rivalisé avant 1945 avec la BBC, fait pourtant piètre figure et ne peut être relancée à cause des restrictions budgétaires. À côté de la BBC, la *Voix de l'Amérique* (*Voice of America*), relancée en 1947, se consacre à la diffusion du *mythe américain* ; cette station est, selon Semelin (1992a), une radio de souveraineté, qui promeut la culture et la politique du pays à partir duquel elle émet, en s'appuyant « sur

une dynamique d'*attraction* » (*Idem*) et en établissant une communication source-cible et non pas l'inverse (nous reconnaissons la *violence symbolique* définie par Bourdieu comme « tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force » [1972 : 18]).

Les éditions Polirom ont publié en 1997 le livre de Mircea Carp⁶⁹, "*Vocea Americii*" in *România (1969-1978)* (*La « Voix de l'Amérique » en Roumanie [1969-1978]*), recueil d'informations et de reportages sur les 14 voyages faits par l'auteur en Roumanie comme envoyé spécial de la radio américaine. Le livre, « une première absolue », inclut une préface signée par Adrian Marino⁷⁰. Celui-ci observe que si l'ouvrage contribue à diffuser le mythe américain, c'est aussi « un document d'une signification particulière » puisqu'il raconte l'expérience d'un anticomuniste roumain exilé aux États-Unis qui apprend à être un journaliste occidental :

Ce livre vient non pas d'un écrivain de fiction, mais d'un journaliste occidental, formé dans un autre milieu idéologique, social et culturel, aux plus hautes exigences professionnelles. Le détail (qui n'est qu'apparent) est fondamental. Ce type de reportage radiophonique se veut strictement informatif, objectif, concis, non politisé et non propagandiste. Sans phraséologie, rhétorique ou figures de style. [...] Évidemment, son « message » idéologique implicite est celui du « monde libre », qui affronte et combat le système communiste totalitaire. Il est pourtant transmis indirectement au public roumain, par des informations, des données et des descriptions qui, par elles-mêmes, poussent à la réflexion et à l'esprit critique. (Marino, *Avant-propos*, Carp 1997 : 5 ; nous soulignons)

À partir de 1950, deux autres stations occidentales situées à Munich commencent à diffuser leurs émissions : *Radio Free Europe* (Radio Europe libre), qui émet vers l'Europe communiste, et *Radio Liberation from Bolchevism* (Radio libération du

⁶⁹ Mircea Carp a émigré aux États-Unis en 1951. Il a été rédacteur et rédacteur en chef du service roumain de la *Voix de l'Amérique* et rédacteur puis directeur adjoint de *Radio Europe libre*.

⁷⁰ Adrian Marino a reçu en 2001 le Prix d'excellence pour l'ensemble de son œuvre littéraire (prix décerné par la Fondation culturelle Dacia).

bolchevisme), qui émet vers l'Union soviétique et qui en 1956 deviendra *Radio Liberation* et en 1959 *Radio Liberty*. À la différence de la *Voix de l'Amérique*, RFE et RL sont des radios qui font la guerre au communisme et subvertissent la voix officielle de l'État (en Roumanie, à partir des années 1970, l'opposition prend la forme du groupe antiprotocroniste) ; leurs réalisateurs subissent la répression ou la mort. Monica Lovinesco, journaliste de marque, proche amie d'Ionesco, d'Eliade et de Cioran, exilée à Paris en 1947, réalisatrice des émissions « Teze si antiteze la Paris » et « Actualitatea culturală românească », raconte dans *La apa Vavilonului*⁷¹ l'épisode de son agression à Paris, en 1977.

Stolojan, qui accuse dans son journal le refus voire l'effacement de la mémoire, la tendance du peuple roumain d'oublier, écrit que, bien que certains intellectuels d'aujourd'hui cachent le rôle de l'exil parisien pendant l'époque de Ceausescu, ils ne devraient pas oublier que « les émissions de Radio Europe libre (*Teze si antiteze la Paris*) ont arbitré leur réputation en Roumanie » et que pendant des années « ils ont rêvé d'être loués par le poste parisien de Radio Europe libre » (Stolojan 1999 : 14). C'est la même Sanda Stolojan qui en janvier 1992 notera avec tristesse la suppression du poste Radio Europe libre dans toutes les capitales occidentales. C'est la « fin d'une époque » qui, rapportée au temps historique, « a peu duré », mais qui, « rapportée à une vie, a été longue et féconde » (*Op. cit.* : 102).

⁷¹ Écrivaine, mémorialiste, journaliste, considérée comme l'un des critiques littéraires roumains les plus importants, Monica Lovinesco « est une légende » (Manolescu 2001), car beaucoup de Roumains la reconnaissent mieux d'après sa voix, grâce à ses émissions de Radio Europe libre. Son livre *La Apa Vavilonului I* (Humanitas 1999) a été proposé par l'Association des écrivains professionnels de Roumanie pour le prix du meilleur livre de l'année 1999, catégorie « roman, mémoires, journaux ». Son *Journal 1985-1988* (Humanitas 2003) a reçu le prix du meilleur livre de l'année 2003 (prix décerné par la revue *România literară*).

D'autres stations peuvent être ajoutées à la liste — *Radio France Internationale*, *Radio Vatican*, *Deutschlandfunk* et *Deutsche Welle* —, mais leur rôle est modeste. Il reste que ces postes de radio favorisent la création, dans l'imaginaire public, d'un Ouest mythique, qui ne fait pas appel à des expériences concrètes puisque le voyage en Occident est interdit : « Le Roumain moyen n'a droit ni à l'information, ni à l'expérience. Pour reconstruire les images de l'Occident, il ne peut faire usage de son expérience personnelle ni d'une connaissance avérée, car il n'en possède aucune » (Biro et Rostas 2001 : 94)⁷². Les exilés, les réfugiés et les émigrés décrivent l'Occident d'une manière admirative, mais souvent la communication réelle et *en temps réel* de ces narrations est impossible, censurée, brouillée ou bien sublimée (l'Occident devient une allégorie). Il y a donc un décalage à la fois matériel et discursif entre ce qui est dit et ce qui est reçu et redit. Ces témoignages représentent, à l'époque, le discours d'un sujet minoritaire, qui subvertit l'autorité et le pouvoir⁷³ ; interdits à l'époque communiste, mais reconnus une fois le rideau de fer tombé, ces témoignages, qui sont des actes de résistance, joueront un nouveau rôle après la chute du communisme, celui de sonner l'alarme sur les risques que le présent néo-communiste (appelé présent « de transition ») ne redevienne totalitaire⁷⁴ :

[...] ce qui continue sous la liberté apparente et se profile derrière les jeunes ministres, c'est *la vraie structure du pouvoir*, c'est-à-dire la perpétuation de l'ancienne structure personnifiée aujourd'hui par Ion Iliescu. [...] un petit, mais authentique épigone de l'époque stalinienne, [...] [qui] parle sans complexe un français approximatif, répète des

⁷² « The average Romanian is not allowed access to information, to experience. In constructing the images of the West, he cannot use personal experience or provable knowledge, because he doesn't have any ».

⁷³ « Les *testimonios* sont des témoignages habituellement rapportés par des gens appartenant à des groupes subalternes à un ethnographe, un journaliste ou un universitaire, qui transcrit et édite le texte ; ce dernier circule alors dans des réseaux universitaires et politiques solidaires de la situation des témoins : répression politique, oppression économique, discrimination, sexuelle ou raciale, catastrophe naturelle. » (García Canclini 2001 : 170, note n° 3 ; notre traduction)

⁷⁴ Sur le danger de la recrudescence du totalitarisme et sur la vie politique en Russie (double importance pour la Roumanie postcommuniste), voir aussi le livre de François Thom, *Sfârșiturile comunismului* (Polirom, 1996) (*Les fins du communisme*). La version en roumain du livre *La langue de bois* de la même auteure a été publiée par Humanitas en 1993.

phrases types sur les difficultés de la Roumanie, sur la démocratisation comme un chemin sans retour. (Stolojan 1999 : 67 et 62)

Pour le pouvoir actuel, la diaspora sera donc une nouvelle force de contestation des événements politiques : « La diaspora roumaine [...] donne une mauvaise image de la Roumanie », affirmait un ministre de la Défense (cité par Stolojan 1999 : 71). Le mythe de la conspiration et du sabotage refait surface, après une époque où tout acte de protestation était jugé fou, fanatique ou intéressé, et ainsi « désamorcé par des calomnies bien forgées : trahison, espionnage, officines, etc. » (Plesu 1996 : 19).

La métaphore de l'Europe centrale

La guerre froide fait aussi renaître le mythe de la *Mitteleuropa* (*Europe centrale*) qui remonte à 1915, année où Friedrich Naumann a publié à Berlin un livre ainsi intitulé. L'Europe centrale, tout comme l'Europe d'aujourd'hui, n'est qu'un désir, une idée : « L'Europe centrale ne peut pas être vue ; seuls ses résultats culturels, linguistiques, sociologiques, architectoniques sont visibles. En me promenant à Timisoara, j'ai tout de suite remarqué sa ressemblance avec des villes slovaques, croates, galiciennes et, évidemment, autrichiennes » (Judt 2000 : 79-80). L'« idée » d'Europe centrale, cette métaphore culturelle « promue en tant qu'antidote au rideau de fer » (Wolff 1994 : 15) et construite de façon à ce qu'elle subvertisse le pouvoir soviétique, est à l'heure actuelle un enjeu *géopolitique* des débats sur l'Europe (l'identité des peuples qui la composent, les formes de coopération interrégionale et transnationale) ou une question strictement économique (Judt 2000 : 39), beaucoup plus qu'un concept *culturel*. L'Europe centrale d'aujourd'hui tente de réconcilier deux paradigmes de pensée des deux Europes de la guerre froide scindées par ce que Judt (2000 : 31) appelle une « Yalta de l'esprit »,

processus qui avait simplifié l'analyse de la partie orientale de l'Europe, en l'incluant automatiquement dans le monde soviétique. La représentation stéréotypée de l'Europe de l'Est, fondue dans un espace géographique trop extensif, correspond à une *production artificielle d'identité* (Augé 1994 : 86) ou au « jeu stupide de la généralisation croissante » (Tsepeneag 1996 : 12)⁷⁵. Pour la Fondation *A treia Europă* (*La troisième Europe*) de Timisoara, l'Europe centrale est une troisième Europe⁷⁶ qui inclut la Pologne, l'Autriche, la Hongrie, la République tchèque, la Slovaquie, le nord de l'Italie, mais aussi la Roumanie et la Yougoslavie⁷⁷. Plus radical, Karnoouh (2002a) estime que la troisième Europe équivaut au tiers monde, en ce sens qu'elle est un moyen de contourner « une réflexion radicale sur le mécanisme uniformisant de la modernité tardive », qui fait que la seule distinction possible aujourd'hui est celle entre les riches et les pauvres.

⁷⁵ Voir aussi l'article de Tony Judt, « The Rediscovery of Central Europe » (1990), texte traduit et publié dans le volume collectif *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopie*, coordonné par Adriana Babeti et Cornel Ungureanu (Polirom, 1997). Dans cet article, Tony Judt explique « l'invisibilité » de l'Europe centrale pour la pensée occidentale : « La disparition de cette partie de l'Europe dans la conscience de l'intelligentsia occidentale après 1945 est un acte stupéfiant d'amnésie collective, qui n'est égalé que par l'enchantement de la redécouverte de cette Europe vers la fin des années 1970. En soi, le processus s'accompagnait d'une arrogance intellectuelle gênante, du sentiment que le territoire n'existe réellement que lorsqu'il arrive que les penseurs occidentaux se l'imaginent. » (1997 : 20).

Le désintérêt « déprimant » de l'Europe occidentale pour l'Europe de l'Est est signalé aussi par Adrian Marino (1993 : 104).

⁷⁶ La formule « les trois Europes » a été introduite par l'historien hongrois Jenő Szűcs dans son ouvrage homonyme publié en 1985. Il y distingue l'Europe occidentale, l'Europe centrale et l'Europe orientale.

⁷⁷ Adriana Babeti et Cornel Ungureanu, membres de la Fondation, coordonnent la collection « *A treia Europă* » des éditions Polirom. Les livres publiés dans cette collection (trente-trois jusqu'en mai 2004) abordent le concept d'Europe centrale de diverses perspectives (art, politique, littérature, histoire ou science). Dans un dialogue avec Tony Judt (2000 : 73-74) sur le canon centre-européen, les membres de la Fondation expliquent ce qui motive le choix des textes : le critère esthétique (tous ces écrivains sont promus dans l'espace de leur littérature nationale), le critère géographique, l'héritage austro-hongrois, la manière dont les écrivains promeuvent leur espace d'appartenance ainsi que la manière dont les textes soutiennent les valeurs centre-européennes.

2.4. La chute du communisme

De l'euphorie au soupçon

L'effondrement du communisme explique pourquoi la redécouverte de l'Ouest produit au tout début une euphorie générale, à la manière de la « joie inconsciente » du peuple révolutionnaire de 1848 : la reprise du contact avec l'Ouest se fonde sur une relation émotionnelle, chimérique. À mesure que *l'on perd le droit à l'illusion* (Tismăneanu et Mihăieș 1998 : 118) et que le clivage entre *eux* et *nous* s'accroît, l'Europe et l'Ouest commencent à être regardés avec suspicion (ce qui explique aussi le recyclage des ex-communistes), car « ça sent la triche, [...] la révolution a été confisquée » (Tsepeneag 1996 : 52) :

Ce mot [Europe] non seulement évoque des figures d'intellectuels cosmopolites, dépourvus de racines, dont le cœur est à Paris et les poches à New York, mais en plus il renvoie au monde riche, privilégié, d'une ignorance crasse, que l'Ouest essaie maintenant d'imposer à l'Est sans penser aux clivages sociaux et à l'insécurité économique qui pourraient en résulter. (Judt 2000 : 189)

Si les discours officiels renforcent l'idée du retour obligatoire dans le monde occidental (les « impératifs » de l'adhésion), les journalistes comme les analystes politiques ont plutôt comme sujet de prédilection *la distance* qui sépare la Roumanie du monde occidental ou encore l'image de la Roumanie dans le monde, à savoir le « centre de l'Europe » pour les optimistes et pour les autres son « dépotoir ». En ce qui concerne le décalage de culture et de civilisation, Biro et Rostas (2001 : 98) soulignent que les textes qui abordent cet aspect utilisent l'auto-ironie et les métaphores, qui prolongent l'humour noir décapant du « pays de toutes les possibilités », expression voulant dire à l'époque de Ceausescu « le pays des cauchemars », le pays de toutes les (mauvaises) possibilités que le peuple danubien ne pouvait pas anticiper. Judt (2000 : 76-77) trouve

aussi que l'ironie est une tradition littéraire centre-européenne, présente « dans la relation de l'individu avec le passé, l'autorité, l'État, la représentation de la société, une relation toujours insatisfaisante et une source de comédie et de tragédie ». À cette valeur, Judt ajoute le pessimisme comme caractéristique de la littérature de la région, sans équivalent français ou anglo-américain, et surtout l'*obsession d'autodéfinition*.

L'ajournement de l'adhésion de la Roumanie à l'espace européen déclenche habituellement deux attitudes divergentes dans la presse. Certains apprécient les efforts de l'Union européenne de mener des négociations en vue de l'adhésion et annoncent que tout ira bien (attitude susceptible de créer de nouvelles utopies). D'autres (les nationalistes, les néocommunistes ou les protochronistes, pour lesquels la Roumanie représente le berceau de la latinité de l'Europe et le gardien de l'européanité face au monde oriental) accusent l'Ouest de cette nouvelle forme d'exclusion, qui n'est, selon eux, qu'une conséquence du partage des sphères d'influence décidé à Yalta et font des prophéties terribles (attitude susceptible de créer de nouvelles dystopies). Comme le remarque Tony Judt, la discussion « oscille entre Pangloss et Cassandre » (*Op. cit.* : 231). Pour cette raison, les livres qui essaient de remettre en question de telles attitudes utopiques ou dystopiques peuvent parfois choquer : « La vision quelque peu excentrique que Tony Judt a des affaires intellectuelles et politiques européennes peut toutefois devenir irritante dans un contexte autochtone dominé par le projet d'intégration européenne. Ce livre est aussi une provocation », explique Branea, dans la *Postface* au livre de Judt, *l'Europe des illusions*.

Toujours l'effet de la distance

Le parcours de quatre moments marquants dans la découverte de l'Occident par la Roumanie et la distanciation négative ou critique de l'Est et de l'Ouest nous ont permis d'observer non seulement ces représentations utopiques et dystopiques qui ont peuplé l'imaginaire roumain, mais aussi et surtout la manière dont ces représentations ont été récupérées par le discours postcommuniste pour renforcer ou diminuer *l'effet de la distance* – « erreur d'optique ou nostalgie de l'inaccessible » (Cioran 1991 : 18) – entre la Roumanie et l'Occident. Dans l'analyse de ces représentations, nous avons également réfléchi sur certaines problématiques cruciales pour une société en mutation : la quête identitaire, l'ambivalence des origines, les paradoxes géoculturels, la mémoire et la dépossession mentale, le passé, l'altérité, les différents scénarios rédempteurs, les stigmates, les utopies du monde meilleur, l'exceptionnalisme roumain (avec ses diverses variantes : insularité, protochronisme, nationalisme, universalisme, les mythes du « peuple élu », de l'être sain, de l'être parfait et par là de l'État parfait). L'obsession de la latinité, instrumentale dans la revendication du retour obligatoire à l'Europe, s'est avérée plutôt passive et son insuccès pourrait expliquer le resurgissement, dans le contexte actuel, du mythe de la conspiration qui exploite les différents antagonismes entre *eux et nous*, y compris l'opposition entre *eux* (les masses) et *nous* (les intellectuels). Nous avons vu aussi que ce n'est pas seulement l'Occident (ou le *sous-Occident*) qui menace parfois l'ordre social. Ce rôle contestataire a été assumé par des *sujets minoritaires* (qui se sont érigés contre le pouvoir), qu'il s'agisse des révolutionnaires et commissaires à la propagande de 1848, de la diaspora roumaine, des « hérauts » des radios de provenance occidentale ou encore des « architectes » du mythe de l'Europe centrale. Ces différents

« personnages » *hybrides*, munis d'une double identité (orientale et occidentale), ont menacé l'unité d'un espace se voulant *insulaire* et ils ont *infecté* les croyances, en favorisant la rencontre du moins imaginaire (parfois imprégnée de messianisme) entre l'Occident et la Roumanie. Ils ont également suscité des débats sur l'avenir de la société, en faisant prendre conscience du fait qu'« il y a toujours eu un fossé entre là où les gens veulent aller et là où ils peuvent effectivement se rendre » (Papastergiadis 2000 : 120)⁷⁸.

⁷⁸ « There has always been a gap between how far people want to go, and where they can enter ».

Chapitre 3

LE DIALOGUE EST-OUEST : ENJEUX, CONFLITS ET RUPTURES

Inventer, ce n'est point produire, c'est traduire.
Michel Serres, *Hermès II : L'interférence*

« Le devenir dans la littérature – affirmait le critique Romul Munteanu (1986 : 34) – se fait sans nulle usurpation par rapport au passé ». Dans ce chapitre, qui explore les enjeux du dialogue interculturel Roumanie-Occident, nous analyserons tout d'abord la façon dont la société roumaine, tout en rompant avec le passé, récupère de ce passé un discours basé sur la même quête de l'identité europeo-occidentale et de la fuite désespérée vers l'Ouest, au-delà de l'histoire, de la mémoire et des traditions. Plus particulièrement, nous dégagerons les liens entre un autre moment clé de l'histoire roumaine (l'adoption de la constitution démocratique en 1886 et l'apparition d'une élite culturelle roumaine) et la Roumanie postcommuniste. Nous révélerons ensuite quelques-uns des obstacles qui empêchent la configuration d'une politique culturelle roumaine pour terminer avec les tendances du secteur roumain de l'édition et son impact sur les pratiques de lecture contemporaines.

3.1. La recherche de nouveaux sens : une histoire qui se répète

On peut se demander si la rupture qu'opère l'année 1989 sur le plan politique et culturel ne serait pas aussi une manière de faire table rase du passé communiste ou plutôt de récupérer de ce passé tout ce qui ne contredit pas le moment présent. Cette pratique n'est pas nouvelle et elle n'est surtout pas étrangère aux aspirations démocratiques de la

société roumaine : par exemple, le groupe littéraire *Junimea* (La Jeunesse)¹ avait joué à la fin du 19^e siècle un rôle politique significatif dans le développement de la culture et la modernisation de la société. Dans ses discours officiels, Junimea a ouvertement et constamment affiché sa rupture non seulement avec l'ancien régime féodal et avec le monde balkanique (d'où les représentations géographiques ultérieures de la Roumanie comme ne faisant pas ou ne voulant pas faire partie des Balkans), mais aussi avec toute la culture précédant l'année 1886 (culture qui s'est vue ainsi dévalorisée), 1886 représentant l'année de l'adoption d'une constitution démocratique (sous le règne du roi Charles I de Hohenzollern). Fidèles au Roi et à la Constitution, les *junimistes* font ressortir les contradictions entre un État qui se veut démocratique et une culture/société qui est fausse, ou qui ne répond pas à cette « forme » d'organisation politique (Maiorescu parle des « formes sans fonds » et du besoin d'esprit critique dans l'importation de toute forme de civilisation vide de contenu [Călinescu 1992 : 160-161] ; il s'érige contre l'imitation servile des civilisations étrangères, tendance présente aussi dans le discours de la

¹ Cette association littéraire fondée à Iasi en 1863 regroupe les plus importants intellectuels de Moldavie et plus tard de Roumanie (une filiale est constituée à Bucarest en 1876). Quelques-uns de ses membres sont tout juste rentrés au pays après avoir suivi des études à l'étranger ; ils commencent à partager leur savoir européen en inaugurant une série de conférences sur des problèmes de philosophie et de science, conférences qui créent une élite intellectuelle et sociale. L'idéologue du groupe est Titu Maiorescu, critique littéraire, professeur d'université, ministre, puis premier ministre (1912-1914), fondateur aussi de la revue *Convorbiri literare* (*Dialogues littéraires*). Il a étudié à Vienne, Berlin et Paris. Les quatre autres fondateurs de Junimea sont Theodor Rosetti (premier ministre de 1883 à 1891), Petre Carp (premier ministre de 1900 à 1901), Iacob Negruzzi (rédacteur de *Convorbiri literare*) et Vasile Pogor (propriétaire de l'imprimerie de la revue). La plupart des fondateurs de Junimea font partie de la *classe dirigeante*. On observe ici comment la société littéraire Junimea agit, pour la première fois en Roumanie, en tant que relais entre la société, la politique et la culture, alors que la politique et la culture tendent habituellement à être séparées. On observe en même temps que la politique et la culture sont concentrées dans les mains de la classe dominante qui peut toutefois choisir de protéger les intellectuels d'origine plus modeste pour leur permettre l'accès au savoir et plus tard au pouvoir ; ces intellectuels peuvent à leur tour choisir de rompre avec le groupe (c'est le cas de Mihai Eminescu, le poète national roumain). L'interférence du politique dans le culturel est très présente dans la Roumanie contemporaine où la reconnaissance/la promotion d'une œuvre peut se faire au niveau politique tout d'abord, alors que « la fraction non dirigeante de la classe dominante » ou la « haute intelligentsia » (Alexandrescu 1999) est composée principalement d'intellectuels vivant, ayant vécu ou ayant entretenu des relations très serrées avec l'Occident.

Roumanie postcommuniste, surtout au sein du groupe d'écrivains qui parlent d'un *troisième discours*, capable de bâtir un esprit critique et des concepts théoriques rigoureux, nécessaires à une critique des idées non esthétisante²). La résistance des structures mentales féodales, archaïques, de tout traditionalisme idéologique, place la Roumanie sous le signe du « paradoxe de la continuité et de la discontinuité » (Alexandrescu 1999 : 22) qui se manifeste dans la coexistence en Roumanie d'une culture folklorique (considérée comme étant la culture authentique, éternelle, garante de l'identité roumaine) et d'une culture de l'*intelligentsia* (la culture des lettrés, selon Sorin Alexandrescu), temporaire et donc périssable (vu sous cet angle, ce deuxième type de culture répondrait à un besoin de « consommation », défini par un moment historique et politique)³. La discontinuité dérive du fait que, malgré la modernité ou l'avant-gardisme

² Dans son ouvrage *La Modernité l'Est...*, Alexandrescu (1999) révèle cette carence de la critique littéraire roumaine, qui se prolonge au-delà du domaine littéraire : « Les Roumains sont nés poètes, disait-on du temps des romantiques. C'était aussi une manière de concéder que les Roumains n'étaient pas des critiques-nés. Un certain esprit critique, un certain pouvoir de bâtir des concepts rigoureux ont manqué et manquent peut-être encore dans la culture roumaine » (Alexandrescu 1999 : 30). Le critique littéraire Adrian Marino et l'historien Sorin Antohi, dans le livre *Al treilea discurs... (Le troisième discours...)* (2001), proposent une distanciation critique et positive par rapport à l'Occident, pour faire place à une critique des idées qui intègre les références et les aspects extralittéraires et universels et qui *analyse* plutôt que de faire appel à des « formules d'effet » ou à des métaphores : « L'obsession culturelle roumaine est que l'on devient beaucoup moins authentique et pertinent au moment où l'on abandonne le discours calophylle pour se hausser à un niveau où l'élévation conceptuelle tue l'expressivité littéraire. Plusieurs fois mes livres ont été considérés comme étant trop secs ; chez nous, les qualificatifs d'"académique" et d'"universitaire" sont péjoratifs. Quant à moi, je réprime volontairement mon expressivité littéraire quand je fais la critique d'idées. Moi aussi j'ai commencé par écrire – à cause de la censure et de l'atmosphère générale de l'époque de Ceausescu – avec des volutes et des allusions absconses, mais c'était là une technique de chiffrement et non pas de quête calophylle » (*Op. cit.* : 43).

³ Le poète, dramaturge et philosophe roumain, Lucian Blaga (1895-1961), a formulé dans les années 1930 le concept d'*espace mioritique* (*spatiu mioritic*), « espace-matrice » qui offre une définition philosophique de l'identité roumaine vue du prisme géographique, culturel et historique. La ballade folklorique *Miorita* (*Agnelle*), qui inspire le concept d'*espace mioritic*, raconte l'histoire de trois pastoureaux qui descendent des montagnes pour chercher des pâturages abondants pour leurs troupeaux. Deux des bergers décident de tuer celui qui est plus riche (le berger moldave) ; ce dernier, conscient de sa mort qu'il conçoit comme un mariage rituel avec la Nature et le cosmos entier, donne à l'agnelle un testament à remettre aux deux autres bergers mêmes : « Mais, de meurtre, amie / Ne leur parle mie ! / Dis-leur, pour de vrai, / Que j'ai épousé / Reine sans seconde, / Promise du monde ; / Qu'à ces nocces-là / Un astre fila ; / Qu'au dessus du trône / Tenaient ma couronne / La Lune, en atours, / Le Soleil, leurs cours, / Les grands monts, mes prêtres, / Mes témoins, les hêtres, / Aux hymnes des voix / Des oiseaux des bois. / Que j'ai eu pour cierges / Les étoiles vierges, / Des milliers d'oiseaux / Et d'astres,

de certains écrivains roumains (par exemple, Tristan Tzara [1896-1963], fondateur du mouvement dadaïste), l'influence du répertoire thématique rural et du passé devient une sorte d'obsession⁴. Elle provient aussi du fait que tout geste d'innovation dans la culture roumaine ou de changement radical de la vie politique est marqué par cette déchirure entre ce qui est traditionnel et ce qui nouveau. Une autre discontinuité concerne la rupture constatée au milieu du 19^e siècle : par une révolution qui touche le politique, la langue et la vie quotidienne, la Roumanie se défait de ses liens avec un passé féodal dont elle nie violemment les origines, pour pouvoir se tourner résolument et désespérément vers l'Ouest et pour chercher une autre identité. Junimea critique avec véhémence cette crise qui affecte tous les niveaux de la société, car cette fuite vers l'Occident, pour combler un fossé culturel et temporel et pour réconcilier un modèle socioculturel et économique dépassé avec les modèles modernes, se fait à l'aveugle et tourne au dramatique :

La grande rupture est donc la rupture entre l'état et la culture, entre le politique et le culturel, entre la poussée vers un synchronisme à tout prix avec l'Occident et le poids d'un passé encore aimé et respecté [...]. On pourrait presque dire que toute la culture roumaine moderne n'a été, ensuite, que la recherche d'une nouvelle unité, qui puisse réconcilier les modèles socio-économiques, idéologiques et artistiques divergents. (Alexandrescu 1999 : 25)

flambeaux !... » (trad. par Ion Ureche). Le concept d'*espace mioritic* est repris aussi par Perry (2001), dans son livre sur la littérature américaine traduite en Roumanie, pour dévoiler les leitmotivs (ou les obsessions) de la culture roumaine (vulnérabilité devant les peuples hostiles, le dialogue entre la vie et la mort, la temporalité et l'éternité, la symbiose avec la Nature) : « So it has been with the migration of American literature into the "Mioritic space," a geographical and cultural entity in and along the Carpathians, from southern Poland into the Balkans. Although its responses in general resemble those of the rest of Europe, it has also brought to American literary works unique perspectives and structures of experience – *unique because of its special geography and history* » (*Op. cit.* : 12 ; nous soulignons). Toutefois, Claude Karnoouh (1998) démontre que ce concept, utilisé par les communistes nationalistes les plus radicaux de l'époque Ceausescu et repris après 1989, fut « une tentative illusoire d'éviter une réflexion critique sur l'impact de la modernité dans la création de la Roumanie moderne », d'éviter la confrontation de nouvelles réalités et une manière d'encourager l'apathie politique. Avec humour, l'acteur roumain Florin Călinescu déclarait dans le quotidien *Jurnalul national* : « *Miorita* devrait être interdite dans les écoles, car non seulement qu'elle n'est pas un chef-d'œuvre, mais elle nous détruit systématiquement en tant que peuple. Qu'est-ce qu'elle nous apprend ? Elle nous apprend à jouer de la flûte et à nous tapir derrière une clôture, car des ennemis viendront nous tuer. Elle nous apprend aussi à nous plaindre et à nous préparer à nous enterrer nous-mêmes ».

⁴ Selon Lucian Boia, « l'europhéanisme et l'autochtonisme illustrent une polarisation intellectuelle qui a depuis toujours caractérisé la société roumaine » (2001, dans *Observator cultural*).

Aujourd'hui, les deux époques de l'avant et de l'après 1989 sont présentées comme si elles n'avaient rien en commun. Si avant 1989 la culture était un instrument de propagande de l'État dont elle dépendait *financièrement* et idéologiquement et où toute forme d'expression artistique *non traditionnelle* ou *procapitaliste* était jugée dangereuse, aujourd'hui la culture serait *autonome* par rapport au parti de gouvernement et affectionnerait le modèle occidental qui a « évacué » automatiquement ou instinctivement le modèle soviétique ou chinois⁵. La crise du 19^e siècle se reproduit, car la rupture ne se fait qu'au niveau du discours politique – une rupture *volontaire*, qui prend appui sur « le thème du brave peuple et du méchant chef » et reconstruit le culte négatif du « chef machiavélique ensorcelé par une lady Macbeth danubienne »⁶. Par exemple, par un simple « jeu de noms »⁷ qui pourrait faire croire que l'effondrement d'un système de pensée signifie aussi sa disparition, l'actuel ministère de la Culture a relayé, à la fin du mois de décembre 1989 (quelques jours seulement après la chute du communisme), l'ancien Conseil national de la Culture et de l'Éducation socialistes, responsable de la politique culturelle en Roumanie communiste : la distribution et la production des livres étaient complètement centralisés, les titres, pour être publiés, tout comme les plans

⁵ Cf. « Politiques culturelles en Roumanie » (1989), rapport préparé par le ministère roumain de la Culture, pour le Conseil de l'Europe.

⁶ Karnoouh (1991 : 7).

⁷ Évidemment donc, ce ne sont pas seulement les cartes qui, souvent, changent arbitrairement de frontières et de noms, mais aussi des institutions et d'autres références (noms de rues, nom de places, nom de stations d'autobus qui évoquent le passé) qui sont évacuées afin de permettre l'alignement précipité sur le modèle occidental. L'article « The Name Game in Eastern Europe » (1990) publié dans *The Economist* montre, à travers une image, deux personnes : l'une en train d'enlever la pancarte de l'allée Lénine et l'autre qui la remplace par un « boulevard de la démocratie ». L'auteur observe avec ironie : « Newly democratic Czechoslovakia has already turned Red Army Square into Jan Palach Square, after the student who burned himself to death in protest at the Soviet invasion of 1968. So many Masaryk streets (after Thomas Masaryk Czechoslovakia's first president and its national hero) have sprung up in Prague, Brno and elsewhere that locals will have to wage court battles over who can use the name. The Square of the Soviet Tank Drivers is also due to be changed, but the November 7th Street needs only a slight tinkering with the date. While it originally commemorated the Bolshevik revolution of November 7 1917, it can now mark the Czech revolution of November 17 1989. »

éditoriaux, nécessitaient l'approbation de la « Section idéologique ». Tandis que le politique exhibe la discontinuité et la fuite en avant, la réalité montre à la fois une fuite en arrière et en avant, tragique et douloureuse. La scission se produit aussi entre le politique et le culturel, car alors que la classe dirigeante cherche à montrer que le pays est sur la bonne voie de la démocratie, tout en refusant de voir l'importance de la mémoire (« au contraire, les victimes sont tuées maintenant une deuxième fois, dans la mémoire » [Tismăneanu et Mihăies 1998 : 85]), les intellectuels peuvent non pas sacrifier ou usurper le passé, mais bien le resituer du point de vue axiologique : quel est le rapport entre les valeurs anciennes et celles d'aujourd'hui ? Si, pendant le communisme, le facteur politique détenait une importance beaucoup plus grande que le facteur littéraire (Munteanu 1986 : 20), peut-on dire la même chose aujourd'hui ?⁸ Les préoccupations littéraires et sociales des intellectuels profilent ainsi une région troublée jusqu'à la névrose et à la paranoïa⁹, instable, incertaine, duale, hétérogène, se questionnant sur son passé et son identité, et qui est en quête d'intégration européenne, de reconnaissance et de société civile. Une région qui ne parvient pas non plus toujours à conceptualiser et à théoriser l'avant et l'après communisme, peuplée de groupes d'intellectuels qui ne communiquent pas et qui ne se partagent pas les objets de recherche¹⁰. Peut-être est-ce

⁸ Citant l'auteur d'origine hongroise Ivan Sanders (qui vit actuellement aux États-Unis), Verdery (1991 : 167) observe : « In times of crisis, literature in Eastern Europe invariably becomes politics in disguise ».

⁹ « Is this dusky reality Central Europe? Certainly, and then there is no point in further inquisitions about its meaning. Central Europe is this collection of inane symbols, a matrix of serpentine streets, dashed dreams, fulfilled nightmares, pictures of obscurity and impossible escapes. The poster is here, vague, a mirror of the past, Milena's smile, or maybe Havel's. » (Tismăneanu et Mihăies 1998 : 16)

¹⁰ « [...] many thought that the problems of the former Soviet block were to inspire theoretical constructions [...]. However, none of this happened. A lot of primary work was done to recover captivity narratives, Gulag poetry, oratures of displaced populations, diaries of the disgraced bourgeois intelligentsia, as well as more elaborated *samizdat* texts and so-called "drawer literature"; the critical analyses that tried to deconstruct this painful history remained confined to certain geographical areas, without consistent efforts to extend this reflection to the whole ex-communist block. In other words, Post-Soviet Studies did not intersect with Balkan and Eastern Europe Studies. Mikhail Epstein and Chingiz Aitmatov alike stay focussed on Russia alone. Vladimir Tismăneanu's critique concentrates on

aussi l'impact d'une époque de « gel culturel » (atteignant son point culminant en Roumanie), car si le journal *The Economist* considérait en août 1989 que la Roumanie est « un trou dans la carte », une zone blanche, sinon grise, cette inquiétude du figement et de l'involution explicables seulement au sein de la production littéraire est évoquée aussi par le théoricien et philosophe de la culture Sorin Alexandrescu qui, avant la chute du communisme en Roumanie, écrivait :

La seule question qui se pose, obsédante, est pourquoi dans cette Europe de l'Est où tout bouge la Roumanie reste immobile. Si je relis les textes littéraires, je le fais dans l'espoir d'y trouver une réponse. La littérature, je sais, ne peut pas répondre à une telle question, mais son silence est significatif : il indique les lieux où l'on ne s'entend plus l'un l'autre, la chute du dialogue, les mots déformés. (Alexandrescu 1999 : 142)

En révoquant la présence d'un dialogue entre les pays ex-communistes, Otoiu (2003) s'interroge sur ce qui fait que le discours postcommuniste n'a pas connu, à l'Ouest, l'ampleur et la force du discours postcolonial. Pour lui, cette situation est due à la diversité des expériences, souvent conflictuelles, que les pays dans la région ont vécues, ce qui a empêché la construction d'un discours postcommuniste cohérent, homogène. Par exemple, si l'on se réfère à la Roumanie, la langue roumaine a été perçue comme une langue coloniale, comme une langue régionale ou comme une langue en extinction (Otoiu 2003 : 89-90), respectivement en Transylvanie¹¹ et dans les deux

Romania, while Slavoj Žižek's critique of ideology only occasionally touches the Slovenian soil. Even Maria Todorova, whose seminal *Imagining the Balkans* opens the widest perspectives for such a comparative reflection, remains strongly anchored in the reality of South-Eastern Europe. » (Otoiu 2003 : 89)

¹¹ Située à l'ouest de la Roumanie et divisée en plusieurs sous-provinces (la Transylvanie proprement dite, le Banat, la région de Crisana et le Maramures), la Transylvanie est une région multiethnique qui compte des Roumains, des Hongrois, des Allemands, des Serbo-Croates et des Ukrainiens, ainsi que plusieurs religions. Les villes de la Transylvanie font voir l'influence hongroise (Cluj et Tîrgu Mures) ou allemande (Sibiu, Brasov et Sighisoara, villes fondées par des Allemands). Pendant l'époque de Ceausescu, des populations d'origine allemande ont été déplacées vers le sud du pays, et les droits des minorités de la Transylvanie ont été limités, pour que la composante multiethnique de la province s'estompe graduellement. La langue roumaine est devenue dans la région la langue de l'opresseur. L'après 1989 a montré les convulsions de cette région multiculturelle qui ne pouvait pas être homogénéisée (par exemple, les affrontements entre Hongrois et Roumains dans la ville de Tîrgu Mures).

provinces de la Moldavie, la Bessarabie et la Bucovine¹². Un autre aspect qui expliquerait, selon Otoiu, l'absence de dialogue tient au fait que les théoriciens du discours postcommuniste, à la différence des théoriciens du discours postcolonial, n'écrivent pas tous dans des langues de diffusion internationale et ne travaillent pas, pour la majorité, dans des institutions occidentales, ou encore que ces auteurs sont peu traduits ; ils ne s'engagent pas non plus dans un dialogue transfrontalier, mais ils s'excluent plutôt l'un l'autre, ce qui fait que l'Europe du Sud-est ou les Balkans ne communique pas avec l'Europe centrale ou avec l'Europe de l'Est. L'auteur donne comme exemple le groupe de réflexion « A treia Europa » (« La troisième Europe ») de la ville de Timisoara (ouest de la Roumanie), qui, à travers une diversité de perspectives (art, politique, littérature, histoire, science), se propose de définir l'espace de l'Europe centrale, en se confinant toutefois à un public roumain (la langue de publication est le roumain). Néanmoins, la collection « A treia Europa » inclut aussi des traductions d'auteurs occidentaux (ou vivant à l'Ouest), tels que Jacques le Rider, Carl Schorske, Michael Pollak, Jan T. Gross (d'origine polonaise) ou d'auteurs de la région, tels que les Polonais Andrzej Szczypiorski, Slavomir Mrozek et Olga Tokarczuk, les Hongrois Nadas

¹² La Moldavie est située à l'est de la Roumanie et elle englobe la Moldavie proprement dite, la Bucovine (annexée à l'empire austro-hongrois en 1775, annexée en partie à l'Union Soviétique en 1947 et appartenant aujourd'hui à l'Ukraine) et la Bessarabie (annexée à la Russie en 1812 et réannexée à l'Union Soviétique en 1940). La capitale de la Moldavie est la ville de Iasi, alors que la capitale de la Bucovine est la ville de Suceava (ma région natale). Aujourd'hui on distingue deux Moldavie : la Moldavie roumaine et la République de Moldova, indépendante depuis 1991, qui garde la partie centrale de l'ancienne Bessarabie (le sud et le nord revenant à l'Ukraine). Sous l'occupation russe, la Bessarabie a été russifiée ; des Moldaves ont été déportés, des Russes se sont installés dans le territoire et le russe est devenu la langue officielle, l'alphabet latin étant remplacé par le cyrillique. Bien que la Moldavie ait retrouvé son indépendance et sa langue, « la langue moldave » ne reste aujourd'hui qu'un dialecte du roumain parsemé de régionalismes et de néologismes russes. En ce qui concerne la Bucovine (actuellement en Ukraine), la langue de la communauté roumaine est en train de disparaître face à la volonté de l'Ukraine d'affirmer son identité nationale, au détriment des minorités ethniques.

Peter et Gyorgy Konrad et l'Albanais Agim Isaku¹³. Quant aux auteurs d'origine roumaine qui écrivent sur l'espace européen (Europe, Europe centrale ou Europe de l'Est, Balkans), beaucoup de ces auteurs (Vladimir Tismăneanu, Lucian Boia, Sorin Antohi, Adrian Marino, Horia-Roman Patapievici, Sorin Alexandrescu, Gabriel Liiceanu, Sanda Stolojan, Andrei Codrescu, etc.) publient ou sont traduits dans une langue occidentale.

La région des pays ex-communistes reste donc ambiguë non seulement au niveau géographique, mais aussi au niveau du dialogue multiculturel, où la traduction joue en principe un rôle important. La traduction s'impose comme un acte culturel à l'intérieur même de la Roumanie vu la diversité linguistique et ethnique, ainsi que l'hétérogénéité des expériences historiques des régions qui la composent. Toutefois, il y a des discours autopublicitaires qui dérapent et vont jusqu'à affirmer que l'espace roumain est le berceau de la civilisation européenne, réunissant « toutes les cultures, les religions et les confessions du continent »¹⁴. Cette orientation *protochroniste*¹⁵ se réinstalle dans le

¹³ Les livres sont publiés par la maison d'édition Polirom, de Iasi. Énumérons quelques-uns de titres de la collection *A treia Europa : Europa iluziilor* (*L'Europe des illusions*, Tony Judt), *Europa mea* (*Mon Europe*, Iuri Andruhovici et Andrzej Stasiuk), *Spectrele Europei Centrale* (*Les Spectres de l'Europe centrale*, Vladimir Tismăneanu), *Cronologia istorică a Europei Centrale (1848-1989)* (*Chronologie historique de l'Europe centrale*, Nicolae Bocsan et Valeriu Leu), *Europa Centrală sau paradoxul fragilității* (*L'Europe centrale ou le paradoxe de la fragilité*, Jacques le Rider), *Europa Centrală. Memorie, paradis, apocalipsă* (*L'Europe centrale. Mémoire, paradis, apocalypse*, Adriana Babeti et Cornel Ungureanu).

¹⁴ Cf. page d'accueil du site Web du ministère roumain de la Culture.

¹⁵ De « proto » et « chronos » (*premier dans le temps*). Tendance amplement discutée par Katherine Verdery (1991), en référence à la politisation du monde des écrivains et des critiques littéraires roumains entre 1970 et 1980, dont une partie considéraient la culture roumaine comme ayant anticipé des événements ou des courants littéraires ou extralittéraires dans le monde occidental (l'antécédence temporelle fut d'ailleurs l'un des mythes perpétués par l'idéologie communiste, comme le démontre Lucian Boia dans *La Mythologie scientifique du communisme* [1993], dans sa discussion sur *l'homme nouveau* et les *recettes de la longévité* prescrites par les Soviétiques). Ainsi, les protochronistes voulaient-ils sortir la culture roumaine du cadre d'une culture subalterne, périphérique, qui se serait développée sous l'influence occidentale ou qui aurait imité l'Occident. Au contraire, ils argumentaient que la Roumanie se trouvait « au carrefour des grandes civilisations » (et ce sont exactement les mêmes mots que l'on retrouve aujourd'hui sur le site du ministère roumain de la Culture) et qu'elle avait anticipé différents courants littéraires ou artistiques (Alexandrescu [1999 : 21] pourtant parle de l'ambiguïté surprenante des auteurs roumains qui ne peuvent pas être circonscrits à de grands courants [sauf Eminescu], ce qui fait « que les courants mêmes, à cause de leur inhabituel enchevêtrement, peuvent être

discours du monde postcommuniste qui, « ayant perdu son *axis mundi* » (Tismăneanu et Mihăies 1998 : 127), réentonne le credo nationaliste et revalorise l'ancienne dichotomie « nous/eux ». On remarque en même temps que la traduction vers des langues telles que le français, l'allemand ou l'anglais, à l'intérieur même de la Roumanie, devient aussi un enjeu de l'époque contemporaine¹⁶. Est-ce par désir de sortir de la périphérie des civilisations orientales ou occidentales avec lesquelles les pays roumains sont entrés en contact tout au long de leur histoire¹⁷, ou bien cherche-t-on à créer une nouvelle élite

définis seulement par leurs *textes* et non pas par leurs *auteurs* »). Ce fut, selon Verdery, l'une des plus fortes manifestations de l'idéologie sous Ceausescu, visant, à travers le débat littéraire, à centraliser la société roumaine, à accroître la présence de son appareil politique, à proscrire les œuvres occidentales et à aplanir les différences culturelles, tout en extirpant les interférences universelles (Sorin Antohi, par exemple, dans son dialogue avec le critique littéraire Adrian Marino, note qu'« il est presque impossible de repérer dans les grands livres écrits en Roumanie au sujet de notre culture des références à la culture universelle. G. Călinescu, par exemple, utilise dans son *Histoire* de nombreuses références externes, mais elles ne sont ni trop rigoureuses, ni systématiques, ni modernes et elles fondent dans une interprétation métaphorique, irréductiblement locale » [2001 : 41-42]). Les protochronistes (s'auto-intitulant *patriotes*) rencontrent une vive opposition de la part ceux que l'on accuse d'être des démocrates, des modernistes, des synchronistes ou encore des européanisateurs (dans ce débat, la *Radio Free Europe* joue un rôle très important, car elle fait circuler les représentations du groupe antiprotochroniste, tout en amplifiant la polémique ; à partir de 1980, l'opposition devient surtout orale, à cause de la censure, et elle peut se manifester aussi sous la forme du silence, un critique pouvant décider d'ignorer l'apparition d'un livre particulier). Malgré la répudiation officielle des œuvres occidentales, des sondages de l'époque montrent qu'Alexandre Dumas était parmi les auteurs les plus aimés. Alexandre Dumas père est aussi l'auteur étranger le plus *diffusé* dans la Roumanie postcommuniste (44 maisons d'édition ont publié des œuvres de cet auteur) et troisième parmi les auteurs étrangers les plus traduits en roumain, dans la période 1990-2001, après Karl May et Gérard de Villiers.

¹⁶ D'après l'*Index Translationum* de l'UNESCO, 785 traductions à partir du roumain sont parues *dans le monde* entre 1990 et 2001. Toutefois, il s'agit là d'une fausse représentation de la Roumanie à l'étranger, car, sur les 785 « traductions », 268 « traductions » (34 % !) ont été publiées en Roumanie même (voir l'annexe n° 20, intitulée « Les auteurs roumains les plus traduits [1990-2001] »). Si l'on se tourne maintenant vers la *Collection d'œuvres représentatives* de l'UNESCO, on remarque une baisse dramatique dans le nombre de traductions *à partir du roumain* après 1989 : si la collection incluait entre 1948-1989 onze œuvres (poésie et roman principalement), un seul livre est inclus dans la période 1990-2000 (le seul indice représentatif, c'est qu'il s'agit d'un livre de la catégorie biographie/mémoires, histoire, religion, écrit par Nicolae Steinhardt, écrivain juif converti au christianisme, devenu moine en 1980, condamné en 1959 par les communistes à 13 ans de travaux forcés, pour avoir refusé de témoigner contre le philosophe roumain Constantin Noica). Cette baisse du nombre de traductions est-elle due à l'absence de moyens financiers qui assurent la promotion des auteurs roumains ou bien à une non-conformité aux idées promues par l'UNESCO ? Car, pour l'UNESCO, « le texte sélectionné devra être connu et reconnu au sein de la communauté dont il est issu et jouir d'une visibilité et d'une crédibilité certaines dans son pays. Le contenu de l'œuvre devra évidemment — outre sa représentativité nationale ou ses qualités littéraires — être conforme aux idéaux et aux principes de l'UNESCO, et ne pourra par conséquent exprimer quelque forme de soutien en faveur de la guerre, du racisme ou de la violence ».

¹⁷ L'historien Lucian Boia, dans *Roumanie. Pays de frontière de l'Europe* (2002) (livre publié tout d'abord à Londres, en 2001, sous le titre *Romania. Borderland of Europe*), révèle au lecteur occidental un espace

culturelle, semblable au public qu'avaient créé les conférences de Junimea ou bien est-ce comparable à la situation de l'entre-deux-guerres, quand on lit et on écrit dans les langues dominantes de l'Europe ? Encore une fois, la Roumanie laisse l'observateur perplexe, car elle n'est ni orientale, ni occidentale ; elle rejette son appartenance géographique aux Balkans (elle n'aimerait peut-être pas entendre qu'elle s'est libérée de la fêrule du « couple exécré des Ceausescu dans une fin digne des contes et des légendes des Balkans » [Marcou 1997 : 30]), tout en partageant avec cette région des *modus vivendi*, qui se prolongent jusque dans la pratique littéraire. On parle ainsi du *balkanisme* dans la littérature roumaine, aspect qu'analyse aussi Mircea Muthu dans *Balkanismul literar românesc*, livre sélectionné en 2002 pour le prix de l'Union des écrivains, dans la catégorie critique/histoire littéraire. Neagu Djuvara¹⁸ situe la Roumanie *Entre l'Occident et l'Orient* (Humanitas, 1995) dans un livre publié tout d'abord en français en 1994 (*Le pays roumain entre l'Orient et l'Occident*). Il réécrit l'histoire des Roumains en choisissant comme public cible *surtout* les jeunes ou bien les très jeunes¹⁹, deux générations *sans mémoire* et sans repères, dont il essaie de bâtir un esprit critique²⁰. En

roumain qui a toujours été géographiquement dans les limbes, car il a tangenté, à travers l'histoire, de grands ensembles politiques et civilisationnels. Il s'est développé en marge de l'Empire romain, puis de l'Empire byzantin, ensuite de l'Empire Ottoman. À la périphérie de la civilisation occidentale, au bord de la Russie, aujourd'hui il se retrouve en marge de l'Union européenne dont il est un candidat incertain.

¹⁸ Né à Bucarest en 1916, dans une famille d'origine aroumaine. Études universitaires à Paris : licencié ès lettres (histoire), doctorat en droit, doctorat en philosophie de l'histoire. Courrier diplomatique à Stockholm (1944), pour la reprise des négociations de paix avec la Russie. En exil depuis 1948. Conseiller diplomatique et juridique auprès du ministère des Affaires étrangères du Niger (1961-1984). Il retourne en Roumanie après 1990.

¹⁹ Livres publiés par Neagu Djuvara après 1989 : *Une courte histoire des Roumains racontée aux jeunes* (2002, Humanitas, en roumain). *Comment le peuple roumain est-il né ?* (2001, Humanitas, en roumain) ; le livre a reçu en 2001 le prix de l'Association des éditeurs roumains, dans la catégorie « Livres pour les enfants et les jeunes ». *Mircea cel Bătrân si luptele cu turcii* (Mircea le Vieux et les luttes contre les Turcs, 2001, Humanitas).

²⁰ Dans son livre pour les jeunes, *Mircea le Vieux et les luttes contre les Turcs* (2001), Djuvara commence par mettre en doute les croyances ou les idées reçues, en expliquant que même « le génial Eminescu » s'était trompé, dans son poème *Épître III*, du sens de l'épithète « Vieux », car en réalité, lors de la bataille de Rovine, Mircea était très jeune. Quant à cette même bataille, Djuvara se décide d'enseigner aux enfants « une courte leçon d'historiographie » pour déconstruire une certaine image édulcorée de

1898, Pompiliu Eliade avait écrit *L'influence française sur l'esprit public en Roumanie* (livre publié en 2000 aux éditions Humanitas, en roumain)²¹, tandis que Dumitru Dorobăţ, dans *Du pays promis...* (2000), analyse les rapports culturels et littéraires roumano-américains aux 19^e et 20^e siècles (jusqu'en 1990), période durant laquelle « les contacts culturels ont été pour la plupart sporadiques, fortuits ou soumis à la mode européenne » (2000 : 15). Pour Alexandrescu (1999), bien que l'Occident ait depuis toujours fasciné les pays roumains (l'Italie aux 17^e et 18^e siècles et au début du 19^e siècle, la France au 19^e siècle), l'Occident a manifesté de l'indifférence, ou presque, envers cette région. Tismăneanu et Mihăies (1998) parlent des « voisins de Franz Kafka » (écrivain qui a anticipé *la tragédie de l'Europe centrale*) et incluent la Roumanie dans ce même espace dual de l'Europe centrale, qui bascule entre le centre et la périphérie et entre le

l'histoire roumaine. Ainsi apprend-on que cette lutte mémorable n'a été consignée dans aucun document de la Valachie de l'époque et n'a laissé aucune trace dans le pays : « N'est-ce pas que vous êtes étonnés ? N'est-ce pas que vous n'auriez pas pu imaginer une telle chose ? » (*Op. cit.* : 30), demande l'auteur à son public imaginaire. Il en résulte que cet événement héroïque n'a été reconstitué que sur la base de chroniques et d'écrits étrangers (serbes, bulgares, grecs, hongrois et même turcs, à ces derniers le lecteur « ne devant pas faire confiance ! »), qui sont contradictoires.

²¹ Pour Pompiliu Eliade, l'influence française sur la culture roumaine opère « le remplacement de la barbarie par la civilisation » (2000 : 7). Cette observation présente dans l'Introduction nous rappelle les références à la *barbarie* de l'Europe de l'Est qu'ont utilisées les pèlerins occidentaux dans le monde est-européen au 18^e siècle et qu'ont reprises le discours de la cartographie. Eliade identifie trois périodes distinctes de l'influence française qui dure environ 150 ans : (1) 1750-1804, époque où les Roumains apprennent le français, adoptent les manières, les idées et les formes de civilisation françaises, grâce au contact avec les Grecs et avec les Russes ; (2) 1804-1848, où seuls les Roumains sont conscients de l'impact de la civilisation française ; et (3) après 1848, année de la Révolution (*Revolutia pasoptistă*) dans les pays roumains, « version locale » d'un « modèle français, devenu le modèle européen », version tragique, allant jusqu'à la parodie, de la Révolution française de 1789 (Antohei 1999 : 82). Pendant cette troisième période (abordée précédemment), un grand nombre d'oeuvres littéraires (classiques) et scientifiques étrangères ont été traduites en roumain, notamment dans le cadre du projet de traductions lancé par l'écrivain roumain Ion Heliade Rădulescu. Ce projet a ainsi jeté les bases des premières « bibliothèques de littérature universelle » en Roumanie. On note aussi qu'entre 1841 et 1850 *le nombre des traductions en roumain dépasse celui des ouvrages originaux* (Dragan et Popescu-Brediciu 1986 : 9). De ce point de vue, le lien entre la Roumanie postcommuniste et la Roumanie à l'époque de la Révolution de 1848 est pertinent, car les deux époques marquent un dégel culturel après respectivement la dictature communiste et l'époque phanariote (celle-ci commence au début du 18^e siècle, quand la Porte ottomane intronise des princes d'origine grecque qui provenaient tous du même quartier grec *Phanar* à Istanbul, et elle prend fin au début du 19^e siècle).

rêve et la réalité cauchemardesque²² ; un espace où l'on ne peut pas définir ce qui est un *exil interne* et ce qui est un *exil externe* (*Op. cit.* : 27), car bien des auteurs d'Europe centrale vivent ou ont vécu en Occident, ce qui fait qu'une œuvre originale peut aussi agir en tant que *traduction d'une pensée imprégnée de l'esprit occidental*. Tony Judt (auteur britannique, mais dont la famille a des origines en Pologne et en Lituanie) dialogue avec les membres du groupe *La troisième Europe* (2000) sur une *Europe des illusions*, où le destin culturel l'emporte sur la géographie. Il remarque que la littérature et la culture centre-européennes sont marquées par l'obsession de s'autodéfinir et que l'espace de l'Europe centrale, auquel la Roumanie aspire, tout en le considérant comme « un espace européen de deuxième degré », révèle « une combinaison étrange entre une grande certitude intellectuelle et une grande incertitude identitaire » (*Op. cit.* : 77). Pour l'historien Neagu Djuvara, l'intégration européenne, tout comme l'adhésion à l'OTAN, représente la seule chance de salut pour la Roumanie après une époque de *dé-modernisation* (Alexandrescu 1999 : 143). Il est vrai qu'à partir de 1999, le ministère de la Culture inclut un Département pour l'intégration européenne et un autre pour la coopération bilatérale. Selon Djuvara, la seule manière de se faire reconnaître, c'est de s'aligner sur le modèle occidental (européen ou américain), sans toutefois perdre sa langue et ses traditions²³.

²² Le débat qu'avait déclenché l'essai publié en 1984 par Milan Kundera (« La tragédie de l'Europe centrale ») et qui avait réuni plusieurs écrivains de l'Est et de l'Ouest (Vaclav Havel, György Konrad, Claudio Magris, Adam Michnik) a été relancé par les intellectuels allemands qui ont créé la revue *Kafka*, qui paraît simultanément en quatre langues : allemand, hongrois, tchèque et polonais.

²³ Cf. entrevue accordée à la revue *Lumea Magazin* (Moraru 2000).

3.2. Les influences « balkaniques » : le « chambardement » culturel

La tendance roumaine d'intégration ou de réintégration à l'espace européen occidental avec, plus récemment, le tiraillement entre l'Europe et l'Amérique du Nord, se reflète non seulement dans le discours de l'*intelligentsia*, mais aussi dans la réalité quotidienne qui préserve les mœurs et les façons d'agir balkaniques, tout en voulant adopter des styles de vie occidentaux²⁴. Le domaine de la politique culturelle n'échappe pas au chaos général. Sept ministres de la Culture se succèdent entre 1990 et 1996, avec pour premier objectif de *réinsérer la culture roumaine dans la culture européenne*, de nouvelles institutions sont créées un peu à la hâte, comme le Conseil national de la cinématographie, la Commission des musées, le Conseil de l'audiovisuel, les Archives

²⁴ L'écrivaine et journaliste croate, Slavenka Drakulic, dans son livre *How We Survived Communism and Even Laughed* (1993), a exploré, à travers la vie quotidienne des femmes de l'Europe de l'Est, la relation entre l'autorité politique et la banalité de certains faits de vie pour révéler la manière dont un système de pensée et de vie se reflète et se métamorphose jusque dans les couches les plus obscures de la société. Si un professeur que j'ai rencontré à Budapest avait sa théorie des portes occidentales qui ne claquent jamais, Drakulic a inventé dans son livre « une théorie du papier hygiénique », ce dernier étant révélateur de la crise économique du système communiste dans les années 1985. Au sujet de cette « théorie », Murray (1992), discutant du livre de Drakulic, écrit : « La première fois que j'ai constaté de visu l'écrasante supériorité du système capitaliste, c'était à l'adolescence, au milieu des années 60, en France. Cette chose merveilleuse, douce et surtout absorbante qu'était le papier de toilette capitaliste n'avait rien à voir avec la matière grisâtre, raide, presque glacée, que j'avais connue pendant toute ma jeunesse en Tchécoslovaquie. Ayant tâté de la "vraie" chose, je n'arrivais plus à me débarrasser de la conviction que notre produit, source de frustrations quotidiennes, était, en partie du moins, le résultat d'une décision bureaucratique totalitaire. Le papier à lettres n'était-il pas, contrairement au papier de toilette, tellement absorbant que l'encre s'étalait jusqu'à ce que l'écriture devienne illisible ? ». Rappelons donc ici quelques faits quotidiens les uns plus médiatisés ou plus triviaux que les autres, présents dans la presse roumaine postcommuniste : le désir de l'ancien vice-président du Parti des paysans, exilé à Londres pendant l'époque communiste, d'aménager devant la Maison du Peuple à Bucarest un terrain de golf qui puisse attirer les visiteurs roumains et étrangers (*Evenimentul zilei*, le 24 avril 1998) ; l'apparition de la « rage d'acheter », phénomène devant lequel le quotidien *Adevărul* lance le signal d'alarme suivant : « Aux États-Unis, les femmes souffrantes font la queue derrière les portes des psychologues ; faites attention et calculez votre budget avant de vous ruiner sur les magasins » (édition du 7 mars 2003) ; le projet du ministère du Tourisme pour la création du parc d'amusement *Dracula Land* dans la cité médiévale de Sighisoara, projet finalement interdit par l'Union européenne, mais dont le lancement a poussé le ministre du Tourisme à affirmer : « Je n'ai pas l'intention d'effrayer les enfants ! Je n'ai pas l'intention de verser des tonneaux d'eau bouillante ou de laisser les chauves-souris s'envoler ! Je n'ai pas l'intention d'emmener un comte qui sort de chez le dentiste, les yeux cernés et le visage poudré, car je ne veux pas qu'il pourchasse les enfants à travers le parc ! » (selon le *Bucarest Matin*, novembre 2001) ; un autre projet du même ministre du Tourisme, à savoir l'achat et la plantation de plus de cent palmiers dans la ville de Mamaia au bord de la Mer Noire, palmiers qui ont fané l'année d'après ; l'épisode à échos internationaux de Brigitte Bardot arrivée à Bucarest pour convaincre le maire de la ville de renoncer à sa décision d'euthanasier les chiens « communautaires » ; et la liste pourrait s'allonger...

nationales, mais la disparition progressive du financement public, l'inflation, ainsi que l'absence d'un cadre juridique approprié²⁵, suscitent l'inquiétude, la confusion et l'inertie dans les milieux culturels (éditeurs, écrivains, bibliothécaires, libraires, artistes). Cela rend difficile voire impossible la planification à long terme d'une politique culturelle. Selon Nitulescu (2001), des experts européens réunis en 1994 à l'occasion d'un séminaire en sont arrivés à la conclusion qu'il n'existait pas de politique culturelle nationale en Roumanie. En fait, le ministère de la Culture n'avait encore jamais posé le problème des politiques culturelles, ni au sein du gouvernement, ni dans des débats externes avec des institutions locales ou des organisations non gouvernementales. Ainsi, bien que le Conseil de l'Europe ait lancé à l'époque un programme d'évaluation des politiques culturelles nationales des États membres, parmi lesquels la Roumanie (membre depuis 1993), le programme n'a été relancé qu'en 1998, car l'objet même de l'analyse faisait défaut. En 1999, deux rapports sur la politique culturelle de la Roumanie ont été publiés en roumain, avec une version abrégée en anglais, suivis d'un autre rapport en 2000, préparé par la Fondation européenne de la culture et l'Association ECUMEST (Roumanie). Toujours en 2000, le projet Phare intitulé « La consolidation institutionnelle du ministère roumain de la Culture » faisait ressortir le besoin d'élaborer des politiques culturelles *dans la perspective de l'adhésion à l'Union européenne* et pour créer un

²⁵ La Constitution de la Roumanie a été adoptée en novembre 1991, tandis que la loi sur le fonctionnement du ministère de la Culture n'a été adoptée qu'en 1998. D'autres lois et ordonnances ont été adoptées dans le domaine de la culture après 1991, non seulement pour établir le cadre juridique interne, mais aussi pour permettre l'harmonisation avec les lois européennes : la loi sur les commandites (1994, modifiée en 1998), la loi sur les droits d'auteur et les droits connexes (1996), la loi sur les archives (1996), la loi sur les bibliothèques (1995), deux ordonnances au sujet de l'héritage culturel (1992 et 1994). L'adoption de ces lois ne signifie pas aussi leur respect, car, comme le remarque Coulmont (2000) : « Ainsi les ayant droits de Paul Valéry n'ont pas été avertis de certaines traductions et le "nouveau" Jules Verne, *Paris au XXe siècle*, a pu être considéré comme appartenant au domaine public ».

marché culturel qui répondrait non seulement à une demande actuelle, mais aussi à une *demande latente*²⁶.

En 1999, l'Union européenne a commencé à financer le projet « La dimension culturelle de la démocratie – restructuration institutionnelle dans le domaine de la culture », visant à établir la politique culturelle de la Roumanie pour les dix prochaines années. Il est intéressant d'observer que le secteur du Patrimoine national, tout comme celui de l'audiovisuel, sont prioritaires dans ce projet, car ils sont considérés comme ayant pour tâche de forger une nouvelle identité nationale. D'ailleurs, l'audiovisuel, régi par un Conseil national, s'est transformé le plus rapidement après 1989 (ce qui a eu un impact aussi sur la lecture et donc sur l'achat ou la circulation des livres). Au sein de l'audiovisuel, la télévision nationale a toutefois progressé moins vite que la radio. Le cinéma roumain, envahi par les productions américaines, a subi une vraie crise devant laquelle les autorités roumaines ont décidé de « reconstituer la cinématographie roumaine » : l'Office national du cinéma a été créé en 1998 et il s'est inspiré de modèles occidentaux (par exemple, l'autofinancement provient des recettes, de la vente de cassettes vidéo et d'une partie du chiffre d'affaires des chaînes de télévision)²⁷.

²⁶ Le projet visait, entre autres, à « adapter » le cadre juridique dans le domaine de la culture, à formuler des stratégies culturelles à long terme, à stimuler la coopération entre les institutions culturelles roumaines et européennes, à former des gens capables d'appliquer ces stratégies (les *agents* culturels), ainsi qu'à développer la culture dans un contexte qui intègre l'éducation, le développement régional, le tourisme et la coopération transfrontalière et transnationale (cf. Projet Phare RO9709-01). Le plan d'action a tout d'abord été mis en œuvre dans quelques régions pilotes (Timis, Iasi, Tulcea, Vâlcea et Bucarest), pour lesquelles les secteurs culturels spécifiques, les institutions culturelles clés et les priorités culturelles ont été identifiés.

²⁷ Le lien avec le secteur de l'audiovisuel s'avère pertinent, car il nous permet de faire la lumière sur certaines tendances observables sur le marché du livre également. Si l'on consulte, par exemple, la base de données *Korda* de l'Observatoire européen de l'audiovisuel, on observe que les types de productions cinématographiques éligibles pour des subventions sont : les films documentaires, les films pour enfants, les films d'animation, les longs et courts métrages ou les films de fiction. En traduction aussi, la littérature pour enfants, la fiction, les livres d'histoire, les mémoires et les biographies occupent une place importante. Si la traduction permet de renouer le contact avec l'Occident, la cinématographie permet de donner plus de visibilité aux attentes et espoirs qu'impliquent cette nouvelle « conquête de

3.3. Le savoir occidental : comment penser, comment exister ?

Trois rapports qui analysent plus en profondeur le marché éditorial roumain ont été publiés en 2000, 2001 et 2002 par l'Association des éditeurs roumains (AER), qui résulte de la fusion en 1999 de trois associations : l'association des éditeurs publics relevant du ministère de la Culture, le regroupement d'une partie des maisons d'édition privées et l'association des éditeurs à profil pédagogique (fondée en 1995 et qui a fonctionné sous l'égide de l'AER entre 1998 et juin 2000). Pour la période précédant l'année 2000, ce sont les rapports mentionnés plus haut, divers articles de presse, des analyses parues dans des revues nationales (*Observator cultural*, *Revista 22*) ou internationales (*Logos*²⁸), des analyses faites par le *Center for Publishing Development* de la Société ouverte (Soros)²⁹, qui peuvent éclairer le cheminement du secteur de l'édition en Roumanie postcommuniste. Du point de vue statistique, l'*Index Translationum* de l'UNESCO permet d'avoir une vue d'ensemble sur les auteurs, les langues, les œuvres et le nombre de traductions en roumain et à partir du roumain, pour l'avant et l'après-communisme, bien que ces données ne concordent pas toujours avec les données présentes sur les sites Web de certaines maisons d'édition³⁰.

l'Occident » (par exemple, les films du réalisateur roumain Nae Caranfil, *Dolce Farniente*, *Philanthropique* et *Asphalt Tango*, ou bien le film du réalisateur roumain Cristian Mungiu, *Occident*) ainsi que de dénoncer, à travers des personnages ordinaires qui aspirent à un bonheur simple, la perpétuation, dans un État dit « démocratique », de la violence et du mensonge du système autoritaire communiste (par exemple, le film *Trop Tard*, d'après le livre de Răsvan Popescu, correspondant permanent de BBC pour la Roumanie, met en scène l'histoire d'un procureur stagiaire qui enquête sur la mort suspecte de mineurs dans une vallée roumaine et qui finalement comprend que tout le monde veut étouffer la vérité dans un système infernal de corruption et de fausse démocratie).

²⁸ www.whurr.co.uk/.

²⁹ Site Web : www.osi.hu/cpd. Créé en 1996, le Centre n'existe plus aujourd'hui.

³⁰ En 2003, plus de 30 maisons d'édition roumaines disposaient d'un site Web ou pouvaient être contactées par Internet, ce qui neutralisait en quelque sorte le faible réseau de distribution et de ventes, confronté aux coûts élevés de l'expédition par la poste, et qui n'atteignait auparavant que les populations urbaines. Plusieurs sites Web ont été conçus pour encourager l'achat de livres par Internet, pour permettre aux

Le rapport de l'AER publié en 2001 inclut trois parties : des statistiques du marché éditorial, ainsi que deux sondages sur les « non-lecteurs » et sur leur perception des livres. L'AER a identifié plusieurs secteurs problématiques : les lecteurs représentent seulement 13 % de la population roumaine et ils ont entre 18 et 40 ans (les autres se perçoivent probablement comme la « génération de sacrifice »)³¹. Ce nombre peu élevé de lecteurs s'explique certainement par l'emprise de la télévision et de l'Internet sur la nouvelle génération, mais peut-être aussi par le prix du livre, trop élevé par rapport au pouvoir d'achat : la revue *Capital* (Vaschi 2002) note que certains éditeurs ont même ciblé ces consommateurs « riches », ce qui frustre encore plus le lecteur ordinaire. Une autre cause est la quasi-absence de publicité (ou de « marketing agressif ») pour les livres, car ceux-ci continuent d'être regardés comme un produit culturel plutôt que comme un produit commercial (*Idem*).

Selon le même rapport de l'AER, plus de la moitié des diplômés du lycée et 12 % des diplômés d'université n'achètent pas de livres, alors que le marché enregistre une hausse du nombre de titres³² (avec toutefois une forte baisse des tirages, en dehors des

lecteurs de prendre connaissance des publications, par auteur et par maison d'édition (www.cartia.ro, www.ebookshop.ro, www.editor.ro et www.cartia-ta.ro). Toutefois, les sites Web des maisons d'édition ne renseignent presque jamais sur l'ensemble de leurs publications (livres originaux ou traductions).

³¹ Voici comment Ingrid, personnage principal du roman *Eu sper...* de Daniela Stănescu (2002), caractérise la tragédie culturelle de notre temps, l'échec de la lecture à l'époque d'une génération en quête de *livres cool*, en l'absence desquels l'ordinateur et l'Internet restent la seule préoccupation « littéraire » : « Les participants à la séance de communications proviennent de domaines d'activité divers, bien qu'ils aient tous une visée commune : le livre. Écrivains, traducteurs, rédacteurs, technorédacteurs, inspecteurs d'école, psychologues, professeurs, instituteurs, bibliothécaires, pédagogues et même des typographes sont venus de toute l'Europe, voire de l'Asie et des États-Unis. Tous, quel que soit leur lieu d'origine, voient la raison de leur travail périlée. L'ère de l'ordinateur, de l'Internet, de la musique rap, rock, dance hip-hop, etc., de la télévision et de la vidéo a engendré une génération d'incultes pour qui lire un roman est une punition » (*Op. cit.* : 65).

³² Les données fournies par l'AER quant au nombre de titres publiés dans la Roumanie de l'après-communisme concordent plus ou moins avec celles que l'on trouve dans les différentes éditions de l'annuaire géopolitique *État du monde* ou dans les différents rapports du *Center for Publishing Development* (CPD) de l'Institut de la Société ouverte (Budapest, Hongrie). Les données sont respectivement de : 6130 titres en 1993 (AER), 3700 titres en 1994 (CPD) contre 4074 (*État du monde*), 4800 titres en 1995 (CPD) contre 5517 (*État du monde*), 7199 titre en 1996 (CPD et *État du monde*),

manuels scolaires³³), après une baisse dramatique passant de **7681** titres en 1970 à **2178** titres en 1990 (en 1945, après la fin de Deuxième Guerre mondiale, le nombre de titres publiés en Roumanie s'élevait à 2700, plus que ce que l'on enregistre en 1990 [UNESCO 1957 : 47]). Les adolescents et les jeunes identifient les livres aux manuels, trop théoriques, intellectuels et trop détachés de la réalité, poussant à la solitude et à la passivité. Malgré cela, 60 % des élèves ne lisent que les manuels (qui sont obligatoires)³⁴. Pour ceux qui achètent des livres, leurs préférences se portent vers des livres pratiques (45 % des lecteurs) ou vers la littérature (42 % des lecteurs). Les goûts sont donc partagés entre la fiction et la non-fiction, le sens et l'ampleur de cette dernière « espèce littéraire », qui « dégraderait la littérature », étant très bien rendus dans une des nouvelles du volume *Despair at the Loss of a Horse Cart* de l'écrivain polonais Jerzy Pilch, traduit en roumain³⁵. Les gens achètent aussi des livres de sciences et de technologie, d'économie et

6471 titres en 1997 (CPD), **6231** titres en 1998 (CPD), **6620** titres en 1999 (AER), **8500** titres en 2000 (AER) et **6080** titres en 2001 (AER). Voir aussi les annexes n° 2 et n° 3, intitulées « Nombre de titres publiés en Roumanie ».

À noter que dans la période de l'entre-deux-guerres (1937-1939), la production totale de livres en Roumanie s'élevait à **7165** titres (UNESCO 1957 : 47). Cette période se caractérise par un enthousiasme pour l'idée européenne ; Bucarest s'appelle à l'époque « le petit Paris des Balkans », tandis que la Roumanie est connue comme « la Belgique de l'Orient ».

³³ Selon l'AER, les tirages ont chuté de 75 907 exemplaires en 1993 à 14 252 exemplaires en 1998. Cette baisse de 81 % est due à la diminution du pouvoir d'achat et à la hausse continue des frais de production d'un livre.

³⁴ La plupart des maisons d'édition qui se spécialisent (aussi) dans la vente de manuels sont connues pour leurs manuels en langue roumaine, d'histoire ou de sciences humaines (Corint, Sigma, *Humanitas Educational*, département autonome des éditions Humanitas créé en 1998). Pendant le communisme la situation était différente, car les manuels scolaires et les livres de langues étrangères occupaient la dernière place parmi les préférences de lecture des jeunes (Dragan et Popescu-Bredicini 1986 : 44). On comprend que les manuels, soumis à l'idéologie communiste, soient les moins prisés à l'époque.

³⁵ « Comment attacher son foulard ? Comment préparer le thé ? Comment trouver un mari ? Comment maigrir en cinq jours en mangeant normalement ? Comment créer son entreprise ? Comment écrire des lettres ? Comment remonter ses bretelles ? Comment emprunter de l'argent ? Comment boire ? Comment manger ? Comment retrouver ses esprits ? Le marché abonde en titres semblables. Il suffit d'ouvrir une petite brochure, un traité volumineux ou un album coloré pour se laisser envahir par des milliers de questions et de réponses sur le difficile art de vivre. Comment éviter le sexe ? Comment se débarrasser de ses pellicules ? Comment tromper sa femme ? Comment perdre ses amis ? Comment cirer ses souliers ? Comment laver sa chemise ? Comment boutonner son costume ? [...] Suis-je si bête ? se demande l'homme normal en feuilletant un manuel intitulé "Comment mettre, porter et enlever son képi ?". Suis-je si bête ou bien eux, sont-ils si intelligents ? ("Eux", parce que le manuel est collectif). Ou

de sciences humaines (38 %) et des livres pour enfants (23 %), alors que dans les années 1992-1993, les livres de science-fiction et des auteurs tels que Sandra Brown (remplacés maintenant par les téléromans) tenaient le haut du pavé (Barbu 2001). Toutefois, il y a un fort écart entre l'offre et la demande, car on publie plus (54 %) que ce que l'on demande (38 %) en économie et en sciences humaines : le nombre élevé de livres d'économie s'explique dans un pays qui passe d'une économie socialiste à une économie capitaliste (la demande plus faible que l'offre indique le blocage des mentalités face à la nécessité d'introduire de nouvelles pratiques), alors que l'offre plus grande que la demande dans le secteur des sciences humaines révèle que des disciplines jusque-là colonisées, annihilées, inexistantes ou déformées par l'idéologie socialiste (géographie, histoire, psychanalyse, politologie³⁶, biographie, religion, marketing, relations internationales, etc.)³⁷ ou encore

peut-être les deux à la fois ? Peut-être suis-je bête à ma façon, alors qu'ils sont intelligents à leur façon. [...] Je me demande si tout doit être un rituel. On dirait que oui. Dans le capitalisme mature, tout relève du rituel. Les capitalistes mangent, boivent ou portent le képi d'une telle manière qu'ils ne peuvent pas bouger sans guide. [...] le guide en tant que genre multiforme et en expansion dégrade la littérature. Avant, quand l'homme voulait savoir comment vivre, il prenait un roman et s'efforçait de se comporter comme ses héros préférés. [...] Mais maintenant, toute cette activité de la littérature, qui brillait par ses exemples, a été remplacée par les guides. Au lieu de se sentir accablé comme Joseph K. pour en ressentir une profonde satisfaction, l'homme achète le guide "Comment se sentir accablé" et son problème sera résolu. » (dans *Observator cultural*, n° 82)

³⁶ Le premier manuel roumain d'introduction à la politologie pour les lycéens a été publié en 2000, chez Polirom, sous la direction d'Alina Mungiu-Pippidi, l'auteure du livre *Les Roumains après 1989* (Humanitas).

³⁷ L'une de ces disciplines est la psychanalyse, interdite officiellement par l'Académie roumaine en 1952 ; dorénavant, la discipline vit dans la clandestinité et les publications sont très peu nombreuses par rapport à l'entre-deux-guerres. Après la chute du communisme, la constitution de la Société roumaine de psychanalyse (1990) et l'apparition en 1994 de la maison d'édition *Trei* (www.edituratrei.ro) ont permis de publier des livres qui promeuvent la théorie et la pratique psychanalytiques (par exemple, la maison d'édition *Trei* a publié jusqu'en 2004 dix volumes de l'œuvre de Freud) ; des traductions dans le domaine sont aussi parues chez *Humanitas*, *Univers enciclopedic* et *Editura Stiintifică*. Valentin Protopopescu, rédacteur en chef de la maison d'édition *Trei*, traducteur et auteur de plusieurs essais, remarque que le public roumain devient réceptif à ce domaine surtout par l'entremise des traductions, car pour ce qui est de la production originale, il y a très peu d'ouvrages théoriques roumains qui aient sensibilisé les lecteurs. Cette absence de contextualisation du domaine s'explique, entre autres, selon Protopopescu (1998), par le fait que le Sud européen est traditionnellement un espace tributaire du patriarcat agraire, une région conservatrice (qui a réprimé, figé et normalisé la sexualité, ainsi que les passions agressives ou excessives), une région insensible à l'idée d'urbanité, alors que « la psychanalyse est apparue dans des milieux urbains, métropolitains, démocratiques, individualistes, bourgeois [...] : Vienne, Berlin, Budapest, Londres, Paris Zurich, etc. » (*Op. cit.*).

des domaines tabous (sexualité³⁸, religions, ésotérisme) refont surface. Probablement, la grande production de livres en sciences humaines est aussi due au rôle que jouent des maisons telles *Humanitas*, *Univers*, *Dacia* et *Cartea românească* sur le marché éditorial roumain. Alors qu'en économie et en sciences humaines l'offre dépasse la demande, on publie beaucoup moins que ce que le public réclame en littérature³⁹, livres pour enfants et livres pratiques, bien que la production de ces derniers ait doublé par rapport à 2000, chose explicable dans une société à la recherche du savoir-faire occidental et de *modèles d'orientation pragmatiques* (Shore 1996 : 61).

Les livres pratiques peuvent constituer un refuge devant un nouvel ordre social dont la logique nous échappe. L'intérêt pour la non-fiction subvertit la préférence dominante pour la fiction, alors que jusque-là les *traductions littéraires* avaient le dessus (d'ailleurs, bien des projets de traduction financés par l'Occident à destination de la Roumanie mettent toujours l'accent sur la *traduction littéraire*)⁴⁰. Il est possible qu'il en

³⁸ Dans ses plans de construction du socialisme, Ceausescu projetait une augmentation de la population de la Roumanie de 23 millions à 30 millions jusqu'en 2000. Il a débuté cette campagne en 1966 par un décret qui faisait de la conception une politique de l'État : « The fetus is the property of the entire society [...]. Anyone who avoids having children is a deserter who abandons the laws of national continuity » (Breslau 1990). En 1986, les citoyens étaient interrogés sur leur vie sexuelle et les femmes qui ne pouvaient pas avoir d'enfants devaient payer une taxe de célibat s'élevant à 10 % de leur salaire mensuel. Cependant, Ceausescu n'a fait qu'interdire l'avortement, sans rien faire pour promouvoir la vie et la famille : « Ceausescu made a mockery of family planning. He forbade sex education. Books on human sexuality were classified as "state secrets," to be used only as medical textbooks » (*Idem*).

³⁹ Cela peut être dû aux déboires ressentis par certaines maisons d'édition de prestige, axées principalement sur la littérature universelle et la littérature roumaine, suite à la privatisation et à la décentralisation (voir plus loin).

⁴⁰ Selon Michel de Certeau (*Arts de faire*), la créativité se révèle aussi dans des pratiques qui sont apparemment insignifiantes, anodines, secondaires. Ces pratiques silencieuses sont subversives et perturbatrices du système dominant, comme, par exemple, les *contres-cultures* de l'époque communiste, basées sur l'allégorie et l'allusion. Ainsi s'aperçoit-on aujourd'hui que même des éditions qui ont un profil humaniste ont dû inclure dans leur programme éditorial la publication de livres pratiques, pour répondre à cette nouvelle demande du public lecteur (Humanitas publie dans la collection *Humanitas Practic*, Dacia offre la collection *ABC*, Cartea românească publie dans les collections *Famille, beauté, santé* ou *Maison, jardin et délices culinaires* ou bien *Tout sur Adam et Ève*) ; les élites, garantes de l'identité nationale et des valeurs de la société, ont donc perdu en quelque sorte le pouvoir qu'elles avaient sur les préférences publiques de lecture : « The consumer society is creating new elites and defining status by money more than by politics or positions in the cultural hierarchy. The new rich have

soit de même pour les livres sur la sexualité, si l'on compare l'intérêt contemporain pour ces livres à « l'intimité de la lecture et de la rédaction silencieuses » (Saenger 1997 : 171) dans le Moyen Âge occidental, qui permettait de répandre des idées de résistance à l'autorité monarchique et qui a favorisé un retour à la littérature érotique, au point que « l'intimité de la lecture silencieuse autorisait des représentations graphiques de la sexualité même dans la littérature religieuse » (*Op. cit.* : 172-173). Dans la Roumanie contemporaine, comme au Moyen Âge, la sexualité dans l'imaginaire (les arts et la littérature) et dans les pratiques réelles est aussi un produit de tous les interdits qui l'ont entourée : « l'interdit façonne le désir, produit des fantasmes, incite aux transgressions » (*Op. cit.* : 34). À cette tendance se greffe et s'oppose, aujourd'hui comme autrefois, la condamnation par l'Église du plaisir et de l'acte sexuel, alors que le corps se redécouvre : on remarque ainsi que, parallèlement à la publication de livres dans le domaine de la religion en Roumanie, il y a non seulement une floraison de livres sur la sexualité, mais aussi sur la sociologie du corps (par exemple, le livre de Jean-Claude Kaufmann, *Corps de femmes regards d'hommes. Sociologie des seins nus*, traduit en roumain et publié aux éditions Nemira en 1998) ou sur la signification du sexe dans la société occidentale, basée sur la consommation et sur l'échange (Pascal Bruckner, *Le Nouveau désordre amoureux*, publié aux éditions Nemira en 1995).

become the style setters and role models » (Davy dans Garton Ash 1995 : 126). L'intérêt croissant pour ce type de livre perturbe donc le système éditorial habitué à publier massivement en littérature ou sciences humaines et à valoriser ces domaines à l'exclusion des autres. Quelques titres suffiront pour donner raison à l'histoire de Jerzy Pilch : *El e cu minciuna, ea vorbeste-ntruna* (*Why Men Lie and Women Cry*), *Comment être heureux en couple : entre la fidélité et l'infidélité*, *Les 100 lois absolues du succès en affaires*, *Le guide le plus sympathique de la grossesse*, *Les 21 secrets des millionnaires*, *Comment devenir top-model*, *Comment neutraliser les agresseurs, les chefs et les brutes de notre vie*, *Les mains, chemin de la vie* (*Ghid ilustrat de citire in palmă*), *Speaking of Sex: What Your Children Need to Know and When They Need to Know It*, etc.

Malgré ces tendances « subversives », la population semble rester toujours attachée à la littérature, « modèle pour la réalité » et source de prestige, alors que la littérature enfantine permet non seulement de créer de nouvelles utopies ou de raviver les anciennes⁴¹, mais surtout d'aller au-delà des tendances pédagogiques et moralistes pour dévoiler le monde cru. Même si le conte de fées domine et ralentit la diversification dans ce domaine⁴², le livre pour enfants permet, dans une société jusque-là réduite au silence, de « briser les tabous, [...] [de] parler de choses qu'on occultait auparavant » (Kuntz 1999), d'aborder des sujets réels, souvent tragiques (la maladie, la mort, la violence, la guerre, le marasme économique, l'écologie, etc.)⁴³. Une autre tendance observable est

⁴¹ Surtout à cause d'une baisse vertigineuse de la production des livres pour enfants dans les années communistes (de 155 titres en 1970, on est passé à un seul en 1985, selon Whitney [1995a]).

⁴² En ce qui concerne les contes traduits en roumain après 1989, les livres classiques pour enfants sont dominants. Seulement deux livres, traduits une seule fois, changent la perspective : *Contes pour enfants pas sages*, de Jacques Prévert et *Anne du ruisseau : conte rom*, d'Alexandru Gribusjzi-Ruja, seul livre traduit du romani en roumain, selon l'*Index Translationum*. On comprend bien cette quasi-absence de traductions à partir du romani, tout d'abord parce que la littérature rom n'existe qu'à partir de 1930 et ensuite parce que cette deuxième grande ethnie après les Magyars (représentant, selon le recensement de 2002, 2,2 % de la population roumaine) est difficilement acceptée par les Roumains. Un livre intitulé *Les Gitans de Roumanie, une minorité en transition*, écrit par Emmanuelle Pons et publié par la maison d'édition *Compania* (1999), a été refusé (selon le quotidien *l'Événement du jour*) dans plusieurs librairies, alors que, selon l'éditeur, ce livre écrit par un auteur français opère « l'importation d'une pensée et d'une terminologie démocratiques qui font défaut chez bien des auteurs roumains qui abordent ce sujet » (*Idem*). La première histoire de la littérature du peuple rom, peuple d'origine indienne, écrite par l'historien et politologue yougoslave Rajko Djuric (exilé à Berlin), est parue en Roumanie en 2002 ; elle a été publiée par le CREDIS (Centre de ressources, de documentation, d'informations et de services pour l'enseignement à distance) de l'Université de Bucarest. La maison d'édition *Curtea veche* (Bucarest) a publié en 2001 plusieurs dictionnaires et guides de conversation roumain-rom.

En ce qui concerne les préférences des enfants pour la lecture (Dragan et Popescu-Bredicini 1986 : 46-47), elles étaient représentées, à l'époque communiste, par les livres de voyage, les livres d'aventure et de science-fiction, **Jules Verne** étant l'écrivain le plus connu par les enfants. Au deuxième rang viennent les livres historiques, **Alexandre Dumas** étant l'auteur le plus aimé. Au troisième rang se trouvent les livres de type « western », comme ceux de **Karl May** ou de **Fenimore Cooper**. Au quatrième rang viennent les livres sur la vie des jeunes, comme ceux de **Charles Dickens**, **Alphonse Daudet** ou **Mark Twain**. L'auteur roumain le plus aimé était **Ion Creangă**. L'annexe n° 16, intitulée « Auteurs étrangers les plus traduits en Roumanie : 1990-2001 », montrent que ces goûts s'appliquent maintenant à l'ensemble du public lecteur.

⁴³ Par exemple, le conte bilingue (roumain-français) d'Eliane Roussel, *Două povesti cu papusi* (*Deux histoires de Papouch's*), publié aux éditions Liternet (2002), raconte l'histoire d'un petit pays appelé le Pays Bleu, dont les habitants (les Pâpouch's), de tout petits bonhommes farceurs, ne rient plus, car « la même farce, répétée dix fois, cent fois, mille fois, n'est plus vraiment drôle » (allusion à un pays délaissé par l'histoire, plongé dans le marasme ou dans l'inertie, qui ne cesse pas de se tromper soi-même).

l'appel que fait la littérature enfantine à d'autres disciplines comme l'histoire, le dessin, l'humour, la culture, les mathématiques⁴⁴.

En ce qui concerne la production de livres pour l'année 2001, 4420 titres sur 6080 sont nouveaux (5 % de moins qu'en 2000) et 4450 titres sur 6080 sont des œuvres roumaines ; seulement 23,5 % représentent des traductions (légère hausse par rapport à 2000), les langues de prédilection étant l'anglais, le français et l'allemand (l'anglais et l'allemand sont en hausse par rapport à 2000). Les domaines de prédilection (plus de 20 %) sont les sciences et les technologies et la fiction ; les arts occupent la dernière place. En 2000, les livres de sciences et technologie occupaient aussi la première place, suivis par les livres de sciences humaines. Dans le cadre des rééditions, la première place revient aux manuels scolaires, suivis par les livres de sciences et de technologie (même chiffre qu'en 2000). On a réédité beaucoup de livres dans les secteurs de la religion et de la littérature pour enfants ainsi que des encyclopédies et dictionnaires. Les dictionnaires et les manuels de langues étrangères, tout comme les guides touristiques (autres « livres pratiques ») semblent être « le pain quotidien des maisons d'édition » (L. Popescu 2000a), car leur vente est sûre et les droits d'auteur obtenus il y a dix ans rapportent toujours. Le *British Council* reconnaissait que *l'enseignement de l'anglais* (manuels, documentation pour les examens, guides) constitue le plus grand marché dans la région. Les dictionnaires de poche ne font plus recette, car ce que les gens cherchent maintenant sont les dictionnaires *les plus complets* (même si leur première édition remonte à quelques dizaines d'années), dont les auteurs sont reconnus et qui sont publiés par des maisons renommées dans le domaine (Teora, Gramar, ou Niculescu). Les langues les plus

⁴⁴ Par exemple, les livres pour enfants publiés chez *Compania* (Bucarest), maison d'édition dirigée par un couple d'écrivains établis à la fin des années 1980 à Paris et rentrés en Roumanie en 1990.

recherchées sont l'anglais, le français et l'allemand, alors que les dictionnaires pour les langues moins connues ne se trouvent que chez les bouquinistes (*Idem*).

Les auteurs roumains sont majoritaires dans le secteur des manuels scolaires (98 %), des livres de droit et d'économie (96 %) (cela montre que malgré le blocage des mentalités, les nouveaux concepts et théories économiques ont été assimilés par l'« élite » dans le but de les diffuser) et des livres de sciences et technologie (94 %). Les auteurs étrangers dépassent les auteurs roumains seulement dans le secteur des livres pratiques, alors qu'en 2000 ils les dépassaient en fiction, sciences sociales, livres pratiques, livres pour enfants, livres d'art et livres d'informatique (en 2000, le nombre de traductions était deux fois plus élevé que le nombre de traductions en 2001, selon l'*Index Translationum* de l'UNESCO). En 2001, les auteurs étrangers se remarquent en littérature, sciences humaines et livres pour enfants, mais la production roumaine est le double ou presque dans ces trois domaines. En ce qui concerne la vente, les livres qui se vendent à 100 % de la production sont les manuels scolaires, pas forcément parce que les manuels « sont les outils de base de l'enseignement, [...] plus indispensables que n'importe quelle autre catégorie de livres » (UNESCO 1978 : 16), mais plutôt parce que, contrairement aux principes d'une éducation libérale et démocratique, le ministère de l'Éducation maintient un prix très bas pour les manuels, au détriment de la qualité (ce qui fait que les élèves n'auront qu'un seul mauvais choix)⁴⁵. Les manuels sont suivis par les œuvres de

⁴⁵ Les manuels scolaires sont en fait le segment le plus important du marché de l'édition dans les pays en développement, où ils constituent « l'assise économique du secteur tout entier » (Altbach 1997/1998) et la garantie de survie des éditeurs. Alors que dans les pays développés, les éditeurs « sont moins dépendants du marché de l'éducation, même si la production de manuels scolaires est, dans le monde entier, l'un des piliers économiques de l'industrie du livre » (*Op. cit.*).

La politique du ministère roumain de l'Éducation quant à la publication des manuels scolaires a provoqué tout un scandale. Le ministère a décidé d'autoriser seulement les manuels à très bas prix (« qui coûtent le prix d'un billet de tramway »), et cela, au détriment de la qualité, ce qui a mis en colère la plupart des maisons d'édition, qui y ont vu le risque de supprimer la diversité des manuels et de

littérature (70 %). Les livres pour enfants n'ont été vendus qu'à 63 % de la production totale, peut-être à cause d'un manque de diversité sur le marché. À défaut d'un circuit de distribution, les éditeurs s'exposent autant que possible dans les foires de livres, lieux qui non seulement réactualisent une mémoire, mais permettent aussi la circulation des idées. La foire internationale la plus importante est *Bookarest*, organisé annuellement par la Fondation Artexpo et réunissant un grand nombre d'éditeurs nationaux et internationaux. La foire internationale Gaudeamus, qui a lieu chaque année, est spécialisée dans le livre éducatif et les manuels scolaires. La Société *Noi* organise la Foire du livre américain universitaire, alors que l'Ambassade de France à Bucarest organise le Salon du livre francophone.

En 2001, les journaux et la télévision constituent plus que la radio une importante source d'informations pour la population. Les gens préfèrent les quotidiens *Pro Sport* et *l'Événement du jour* (journal de scandale), les hebdomadaires *Pro TV Magazin* et *TV Mania* (des guides ou « livres pratiques » de télévision), ainsi que *l'Academia Catavencu*, journal de satire politique. Société des contraires, ses préférences pour les mensuels vont, en 2001, de *Playboy* (le plus aimé) à *Femeia — La femme* (le moins aimé). Les gens regardent surtout la chaîne ProTV (chaîne financée par les Américains)⁴⁶ et c'est à la

provoquer la faillite des maisons d'édition ; selon le directeur de Humanitas, Gabriel Liiceanu, ce projet avait un effet destructeur pour l'enseignement roumain et sa compatibilité avec l'enseignement européen. Même de prestigieux éditeurs étrangers ont subi les conséquences de cette politique (par exemple, la maison d'édition britannique *Macmillan*, qui a obtenu une note de 4 sur 10 pour ses manuels d'anglais ou l'éditeur Oxford, qui a obtenu 2 sur 10 ; selon le ministère, ces manuels n'étaient pas corrects du point de vue de l'expression, utilisaient une terminologie inappropriée et ne répondaient pas à la capacité de compréhension des élèves, car ils étaient conçus pour des locuteurs anglais). Les maisons d'édition *Editura pedagogică* et *Aramis* ont remporté le marché avec 85 % des manuels proposés (certains journaux ont prétendu que le directeur de la maison *Aramis* était un bailleur de fonds du parti au pouvoir).

⁴⁶ Dans le domaine de l'audiovisuel, le financement américain a été beaucoup plus important que celui de l'Union européenne (Jäckel 2001). La chaîne de télévision ProTV, qui a débuté en 1993 sous le nom de Canal 31, s'est développée très rapidement et s'est vite transformée en une chaîne pro-occidentale,

chaîne nationale *Romania 1* qu'ils s'intéressent le moins, car elle est trop reliée au passé. Sous l'emprise grandissante du modèle américain, ils sont captivés par des émissions telles qu'*Observer*, *Météo*⁴⁷, ou par des émissions lénifiantes, capables de projeter un avenir meilleur sur une piètre réalité : *Academia vedetelor* (l'équivalent de *Star Academy*) et *Vrei sa fii miliardar ?* (*Qui veut être milliardaire ?*).

En ce qui concerne l'évolution du marché éditorial en Roumanie, la compagnie *Softlink*⁴⁸, représentant exclusif en Europe de l'Est et en Europe centrale de *SoftLink Europe* et de *Plescon Security* (Grande-Bretagne), a lancé en 2003 une base de données électroniques du marché du livre roumain (appelée *InfoPrint*). Avant l'édition d'octobre 2003, cette base faisait état de dix mille titres publiés en Roumanie (données fournies par une partie seulement des maisons d'édition et ne pouvant donc pas couvrir toute la période 1990-2003). On note aussi que les informations sur les traducteurs faisaient souvent défaut. Un projet semblable (*Books in Print*) a été lancé en 2000 par la *Fondation Concept* de Roumanie, mais le projet ne semble pas avoir continué⁴⁹. Des renseignements sur les traductions depuis et vers le roumain sont fournies par l'*Index Translationum* de l'UNESCO et par les sites Web des maisons d'édition roumaines, mais ces informations

surtout grâce aux 20 millions \$ fournis par un groupe médiatique américain, qui voulait savoir comment « le modèle américain pouvait être adopté en Roumanie » (Folea cité par Jäckel 2001).

⁴⁷ La popularité de cette émission banale s'explique sans doute par le penchant des Roumains pour le surnaturel, l'ésotérique, les secrets et les énigmes, la religion et le désir d'expliquer l'univers (Eliade parle, par exemple, de la révélation du sacré dans le profane). Si l'on s'en tient à la publication, on remarque une attirance (des éditeurs ou des lecteurs) non seulement pour les domaines politique, social, biographique (mémoires), historique, mais aussi pour des livres de religion, de science-fiction, des livres policiers ou pour « les ouvrages à tonalité "psychologique" : marketing, manipulation mentale, théorie du complot... tout ce qui permet de lire le comportement humain à travers une grille psychologisante et qui permet d'influencer » (Coulmon 2000). On remarque aussi que plusieurs maisons d'édition ont des collections distinctes pour ces domaines : « Le Chat noir » (livres policiers) des éditions ALL, « Mythos et religio » et « Paradox » (science-fiction) de la maison *Institutul European*, « Heure H » (romans policiers), « Babel-Paranormal », « Incognita », « Intelligence », « Nautilus » et « Totem » de Nemira, « Interzones » de Teora, « Science-fiction » de RAO, etc.

⁴⁸ www.softlink.ro.

⁴⁹ Il existe toutefois un site Web roumain (www.edinfo.ro/index.php), qui a une rubrique *Books in Print*, mais ce ne sont pas toutes les maisons d'édition roumaines qui y contribuent.

ne concordent pas toujours, et la collecte ou la vérification des données auprès de certaines maisons d'édition sont parfois aléatoires. De plus, on ne peut pas dire avec certitude quel est le nombre réel de traductions, retraductions et rééditions de livres publiés en Roumanie, mais on peut considérer l'*Index Translationum* comme un échantillon représentatif de la production éditoriale roumaine. Le rapport sur le marché du livre en Europe de l'Est publié en 2000 par l'Institut de la Société Ouverte s'étonne du fait qu'il soit encore aussi difficile de recueillir des informations dans la plupart des pays⁵⁰. Quant aux domaines de traduction, la classification qu'utilise l'UNESCO dans l'*Index* est trop large pour savoir ce qui a réellement été traduit dans chaque domaine : par exemple, la littérature enfantine est englobée dans la catégorie « littérature » sans faire l'objet d'une section à part. De même, différents domaines sont confondus (« juridique, sciences sociales et éducation » ou « histoire, géographie, biographie »). Ainsi, pour les années 1988-1989, si le segment « juridique, sciences sociales et éducation » enregistre un pourcentage élevé, c'est parce que les livres d'éducation socialiste sont nombreux⁵¹. L'*Index* reprend les grandes catégories de la classification Dewey qui « révèle d'une part la perpétuation d'anciens schémas et de l'autre l'apparition ponctuelle de valeurs laïques et scientistes propres à la culture américaine de l'époque et à la culture positiviste occidentale en général » (Petrucci 1997 : 408).

Si l'on parcourt le rapport de l'Institut de la Société Ouverte mentionné plus haut, on observe que 24 % des nouveaux titres publiés en 2000 en Roumanie sont des traductions en roumain, mais *aucun* de ces nouveaux titres en traduction ne provient des pays de l'Est (la Roumanie est en fait le seul pays qui se trouve dans cette situation de

⁵⁰ « It is still astonishing that information is so difficult to gather in most of the countries » (site de l'Observatoire de Budapest).

⁵¹ Voir l'annexe n° 14, intitulée « Traductions 1988-1989 à partir du roumain par domaines ».

non-échange, causé soit par le même désir d'effacer le passé soit par le fait que la traduction à partir de ces langues – dont le russe – n'est pas requise, la langue étant connue). Si l'on se réfère ensuite aux données de l'*Index Translationum* présentées en annexe (année 2000), il en résulte que toutes les traductions en roumain à partir des langues de l'Est sont des retraductions ou des rééditions. En Bulgarie, voisine de la Roumanie la situation est tout à fait différente : 24 % sont de nouveaux titres en traduction, mais 17,8 % de ces nouveaux titres sont des traductions à partir des langues est-européennes. La Roumanie serait donc beaucoup plus « hantée » par l'Occident, même si elle n'a pas la capacité financière et économique de pays comme la Slovaquie, capables d'absorber l'offre occidentale (pour la même année, 80 % des nouveaux titres publiés en Slovaquie sont des traductions) ; d'ailleurs, le sondage *Eurobarometru* de l'Organisation Gallup de Roumanie sur l'adhésion des pays de l'Est à l'Union européenne (mars 2002), révèle que la Roumanie est le pays qui croit avec le plus de fermeté que l'intégration européenne est une bonne chose (80 % des personnes interrogées ont répondu « oui »). Sur les nouveaux titres parus en Roumanie, 11 % ont été publiés à l'étranger, ce qui montre l'évolution des maisons d'édition roumaines qui sont capables de conclure des contrats et des partenariats avec l'Occident (les éditeurs *Humanitas*, *All*, *Aramis*, *Institutul European*, *Univers enciclopedic* ou *Nemira* travaillent d'ailleurs en partenariat avec des éditeurs étrangers ou disposent d'un capital étranger). La publication à l'étranger n'est pas le signe d'une instabilité politique ou d'un état tragique du secteur de l'édition, comme au Tadjikistan, où, à cause de la guerre civile, 80 % des nouveaux titres parus en 2000 ont été publiés à l'étranger. En ce qui concerne

les aides publiques, la Roumanie est l'un des pays le moins financé par l'État, parmi ceux de la région. L'édition s'en remet donc beaucoup plus aux subventions occidentales.

Le rapport de l'Institut de la Société ouverte révèle aussi que, rapportée à la population, la Roumanie arrive presque en fin de liste quant au nombre de titres par million d'habitants (141 titres contre 607 en Bulgarie, où l'offre semble donc plus diversifiée).

Nous avons également consulté d'autres publications sur le marché éditorial en Roumanie, en Europe de l'Est ou dans le monde, avant et après 1989, à la fois pour vérifier certaines données et pour mettre les choses en perspective. Whitney (1995a : 535) note que dans des sociétés où les œuvres de référence occidentales, classiques et contemporaines font défaut, « la *santé d'esprit nationale* dépend en partie du coût calculé par l'éditeur en rapport avec la taille du marché »⁵² (nous soulignons). Les références à la *santé* des pays de l'Est, présentes dans le discours cartographique, sont reprises dans le discours du secteur de l'édition. Toujours selon Whitney (1995b : 172), la vision que les données projettent est *européocentrique* (« une représentation de la production européenne »), car, par rapport aux langues à partir desquelles on traduit, il n'y a de données que pour les traductions à partir de l'anglais, du français, de l'allemand, du russe et de l'espagnol (pour ce qui est de la Roumanie, les données se limitent aux trois premières langues). Les autres langues de traduction sont confondues dans une catégorie « Autre », qui d'ailleurs manque dans ces statistiques. Avec ces statistiques on peut toutefois observer l'évolution du marché des traductions en Roumanie, pour l'anglais, le

⁵² « the health of the national mind depends in part on the publisher's cost calculation of the market's size ».

français et l'allemand, à partir de 1970 jusqu'en 2001⁵³. La langue qui domine entre 1970 et 1980 est l'allemand, bien que la Roumanie ait toujours soutenu être un pays francophone. Une langue domine manifestement après 1990, et c'est l'anglais, suivi par le français. Les écarts entre ces trois langues sont plus visibles après 1990.

Après cet aperçu du secteur roumain de l'édition, nous examinerons les diverses initiatives occidentales éditoriales à destination d'un pays qui exige « le retour à l'Europe » et cela, comme si l'Europe se limitait à l'Europe de l'Ouest. Nous révélerons l'impact de ces initiatives sur les politiques de traduction et sur la production éditoriale globale, ainsi que sur l'introduction, le retour ou la transformation de certains domaines et de certaines disciplines. Alors que le système éditorial s'en tient principalement aux aides occidentales, nous présenterons le cheminement de quelques éditeurs roumains, leur « splendeur et décadence » dans un pays balkanique, enclin à osciller entre la tragédie et la comédie et à lancer, en temps de crise (politique ou culturelle), des cris de « sauve qui peut ».

⁵³ Voir l'annexe n° 5, intitulée « Roumanie : production par langues de traduction (EN, FR, DT) ».

Chapitre 4

LE RETOUR À L'EUROPE : LA PLACE DE LA TRADUCTION

Le Révolté: La dictature, oui mais dans la liberté.
La Femme: Pourvu que ce soit librement consenti.
Ionesco 1973 : 73

La Fnac envoie cinq tonnes de livres en Roumanie. Je
me demande quelle sorte de livres et dans les mains
de qui ils tomberont.
Tsepeneag 1996 : 52

Alors que le secteur roumain de l'édition est derrière la « normalité occidentale », des journalistes ont observé que « l'espace Schengen » des littératures occidentales restera protégé pour quelque temps encore par un massif appui économique et financier, ce qui mettra en péril le destin des langues de faible diffusion (polonais, tchèque, slovaque, serbe, roumain) (M. Popescu 2000). Pourtant, cette anxiété relative à l'identité nationale des pays « qui font (faisaient) la queue » à la porte de l'Union européenne est pour Drakulic (2000) un projet de reconstruction culturelle, l'angoisse et la peur (existentielle) étant des facteurs importants dans la production d'une culture et le développement d'une société¹. Ionesco l'avouait déjà en 1979 :

Nous savons bien que toutes les sociétés sont mauvaises ou plus ou moins mauvaises. Le fait que nos sociétés occidentales sont un peu moins mauvaises que celles des autres ne nous suffit pas. On se plaint d'une crise de la civilisation. Les jeunes gens que vous questionnez vous avouent qu'ils n'ont pas de raison suffisante de vivre. Vivre sans raison de vivre est une raison suffisante de vivre quand même chez les gens de l'Est. L'exercice et le débordement de leur vitalité leur suffit. Il est évident que tôt ou tard, leur conscience s'éveillera et que le problème du pourquoi et de l'à quoi bon ne pourra pas ne pas renaître à leur conscience. Pour vivre et pour agir, l'homme ne peut pas ne pas s'empêcher de se poser le problème des fins dernières. [...] L'excès de politique n'a pas suffisamment despiritualisé l'homme pour qu'il ne reste ce qu'il est fondamentalement, un être eschatologique. (*Op. cit.* : 7)

¹ Voir aussi le chapitre « Fear and the Social Sciences » (Hankiss 2001 : 5-45) où la peur et l'angoisse sont analysées comme facteurs constitutifs de sens, que ce soit en sociologie (Emile Durkheim, Max Weber, Talcott Parsons), en anthropologie culturelle ou en psychologie (voir notamment la « théorie de la gestion de la terreur »).

4.1. Les initiatives occidentales : subir une nouvelle identité ?

Les Fondations nationales Soros, écrivait le directeur de la revue roumaine *Observator cultural* (Lefter 2001), ont joué le rôle de ministères de la Culture et de l'Éducation dans la phase de transition de l'économie d'État à une économie de marché.

L'une des institutions occidentales qui se remarquent dans le financement des titres en traduction, dans la région de l'Europe de l'Est et de l'Europe centrale, est le *Center for Publishing Development* (CPD) de l'Institut de la Société ouverte (Soros) de Budapest. Les domaines dans lesquels la traduction a été subventionnée sont les sciences humaines et les sciences sociales (sociologie, anthropologie, études culturelles, philosophie, politologie, droit et droits de la personne, relations internationales, histoire, économie, société de l'information), car ces deux domaines jouent un rôle vital dans la construction de la « société ouverte » (concept emprunté au philosophe Karl Popper) et enrichissent les débats publics, culturels, politiques ou économiques d'une société². De plus, les sciences humaines et les sciences sociales ont été délaissées pendant l'époque communiste. En 1977, révèle l'UNESCO (1982 : 35), les titres en sciences sociales

² Pour une liste des traductions publiées en Roumanie, voir l'annexe n° 15, intitulée « Roumanie : traductions financées dans le cadre des projets du *Center for Publishing Development* de l'Institut de la Société ouverte ».

À partir de 2000, le CPD a réorganisé ses « modules » de traduction en 13 grandes catégories, pour mieux suivre l'évolution de la lecture dans le monde, qui se baserait de moins en moins sur les catégories traditionnelles (Petrucci 1997 : 417) : *Social Capital and Trust*, *Information Society*, *Globalisation* (incluant des introductions, des guides et des ouvrages sur la globalisation de l'économie, la société, l'État et la sécurité ou des livres qui offrent une perspective historique sur la globalisation), *Women's Issues* (avec des ouvrages sur la violence contre les femmes, les femmes minoritaires, les femmes dans les zones de conflit ou la relation homme-femme), *Lesbian and Gay Issues* (incluant des livres de droit, d'assistance juridique, d'éducation, de psychologie, de sexualité, d'histoire, d'études culturelles ou de philosophie), *Roma Issues*, *Multiculturalism*, *Human Rights Issues* (avec des ouvrages ayant trait, entre autres, aux droits culturels, sociaux ou économiques, des livres de droit constitutionnel, droit humanitaire, droit transitoire, droit criminel et droits des minorités, droits des femmes et droits des réfugiés), *Nationalism*, *Public Policy and Administration*, *Balkan History* (liste de livres de référence fournie par la Fondation Concept de Roumanie, qui a publié des traductions dans cette collection), *Books in Islam and Politics* et *Unveiling Corruption. A Reader on Corruption* (avec les sous-catégories suivantes : « mémoires sur la corruption », « comment penser la corruption », « quoi penser sur la corruption », « corruption et transition » et « comment agir contre la corruption »).

représentaient 15 % du total des titres publiés en Roumanie, par rapport aux sciences pures et appliquées, qui constituaient 41 % du total des titres). Pour l'Occident, les livres de sciences humaines ont été « representative of the areas of human activity which were most volatile in the course of the century » (LOGOS). Selon le CPD, :

In a number of countries in Central and Eastern Europe and Central Asia, however, many basic books in political science, economics, law, or sociology are unavailable in the local languages. Moreover, reforms undertaken in these countries often suffer from a lack of texts presenting current debates of issues related policy making in a modern state. Despite the great need for them, such translations can rarely be published without a grant.³

Les projets de traduction menés par le CPD ont été dirigés à la fois vers la traduction d'œuvres occidentales (*CEU Translation Project*, lancé en 1995, avec 228 traductions publiées en Roumanie, à partir de l'anglais [langue de traduction dominante, sauf en 2000, peut-être à cause d'une saturation du marché], du français, de l'allemand, de l'italien et de l'espagnol) et vers la traduction d'œuvres écrites dans les langues de l'Europe de l'Est (*East Translates East Project*, lancé en 1998). Ce dernier projet n'a mené à *aucune publication en roumain à partir des autres langues de l'Europe de l'Est*, ce qui nous ramène à nos observations sur le vrai dialogue interculturel entre les pays ex-communistes et surtout au cas de la Roumanie, tel qu'il se révélait aussi dans le rapport de l'Institut de la Société Ouverte (2000), discuté plus haut. Par contre, 5 titres roumains ont été traduits en tchèque, en hongrois ou en yougoslave⁴. Les titres dont la traduction a été financée ont été sélectionnés par la Fondation Soros de Roumanie à partir d'une liste

³ Cf. www.osi.hu/cpd/translationproject.html.

⁴ République tchèque, 2000 : Mihai Retegan, *In the Shadow of the Prague Spring : Romanian Foreign Policy and the Crisis in Czechoslovakia, 1968*. Hongrie, 1999 : Eugen Lovinescu, *L'histoire de la civilisation roumaine moderne*, et Horia-Roman Patapievic, *Flying against the Arrow: Essay on Self Formation*. Hongrie, 2000 : Eugen Uricaru, *In Expectation of the Barbarians*. Yougoslavie, 1999 : Dumitru Tepeneag, *The Useless Art of the Fugue*. Les autres titres recommandés sont : *An Appeal to Scoundrels* (Gabriel Liiceanu), *La politique et la culture* (Adrian Marino), *L'extrême droite roumaine dans les années 1930* (Zigu Ornea), *Visages et masques de la transition* (Andrei Plesu), *Le bal masqué. Un dialogue avec Mircea Mihaies* (Vladimir Tismaneanu) et *Essais et études* (Paul Zarifopol).

essentielle en sciences humaines, proposée par la Fondation Soros (des livres qui devraient « remplir des trous » laissés par la période communiste, sans toutefois perdre de vue la spécificité nationale).

Le CPD a collaboré avec les fondations nationales Soros dans le cadre d'autres projets de traduction : entre 1995-1998, le CPD a offert des bourses pour la traduction des œuvres de Karl Popper. À partir de 1998, il a coordonné des projets de traduction ayant trait aux problématiques féministes : *Gender/Women's Studies* (1998), *Women at Risk* (1999) et *Women's Issues* (2000 et 2001) ; 9 traductions ont été publiées en Roumanie dans le cadre de ces projets. Le CPD a également organisé un concours de traductions sur des thèmes reliés au peuple rom (*Roma Issues Translation Project*, 1999 et 2000), avec 5 traductions publiées en Roumanie, ainsi que le concours *Lesbian and Gay Issues* (aucun livre recommandé ou soutenu pour la Roumanie). Au total donc, le CPD a financé entre 1995 et 2001, selon la liste fournie sur son site Web, 242 traductions en roumain (auteurs classiques et contemporains) (Trifescu et Miron [2000] parlent de 307 traductions). Sur ces 242 traductions, 179 ne sont pas répertoriées dans l'*Index Translationum*, ce qui veut dire soit que l'*Index* n'est pas complet (et que le problème de la collecte de données n'a pas encore été surmonté) soit que certains de ces titres n'ont finalement pas été publiés ou diffusés en Roumanie. Nous pensons plutôt que l'*Index* ne contient pas toutes les données, car une recherche sur plusieurs titres montre que ces livres ont été publiés (par exemple, *Principles of Human Knowledge*, de George Berkeley est paru aux éditions Agora de Iasi, 1995 ; *Metaphysical Horror*, de Leszek Kolakowski, a été publié aux éditions All de Bucarest, en collaboration avec les Presses de la *Central European University* de Budapest). Le CPD lui-même indique sur son site les titres qui n'ont pas été

publiés, mais une recherche montre que l'information n'est plus à jour (par exemple, *History of the Balkans: Eighteenth and Nineteenth Centuries* de Barbara Jelavich, indiqué comme « non publié », est paru aux éditions *Institutul European* de Iasi en 2000). La Fondation Soros de Roumanie a financé d'autres projets de publication, comme l'indique le rapport du CPD, *Publishing Survey for Central and Eastern Europe and Central Asia. State and Soros Foundation Support* (1999). Il s'agit du *Publishing Program* (174 titres subventionnés en 1998 et 182 en 1997), *Fundamental Books of the Romanian Culture* (18 titres subventionnés en 1998), *The Third Europe* (le nombre de titres subventionnés en 1997 n'est pas connu, mais plusieurs livres sont parus dans la collection *La troisième Europe* aux éditions Polirom de Iasi) et *Academic and Professional Support* (93 titres subventionnés en 1998).

Bien que les domaines de publication soient clairement définis par le CPD, nous avons voulu voir quelle est la fréquence de certains concepts dans les titres traduits, car, à première vue, certains titres montrent un besoin profond d'importation de concepts et de théories de base, propres au monde occidental, ou encore de transformation de certaines disciplines. *Sociology, Diplomacy, Democracy, Welfare, Freedom, Exchange, Power, Rights, Liberalism, Pluralism, Capitalism, Class, Démocratie et totalitarisme, Démocratie et révolution, The Globalization Reader* ne sont que quelques-uns de ces titres. Dans l'ensemble, on observe que les mots les plus fréquents sont *histoire / history / historical / Geschichte* (26 occurrences) et *politique / politics / political / politik / politica* (24 occurrences), mots symboliques dans une société où l'histoire a été manipulée par l'idéologie et où la politique a autoritairement régi tous les aspects de la vie individuelle et publique. Suivent, dans l'ordre, d'autres termes clés, qui révèlent les questionnements

d'un pays en quête de *société civile* et d'*identité*, de *modernité*, d'intégration à l'*Europe*, de *démocratie*, d'institutions *culturelles* et *économiques* compatibles avec celles *occidentales et internationales*, un pays qui essaie de définir des notions telles la *liberté*, le *pouvoir*, l'*État*, l'*éthique*, ainsi que le rôle de la révolution dans la transformation d'une société : *social / soziale / society / société / sociology / soziologie / sociological* (19 occurrences), *modernity / modern / moderne / postmodernity / postmodern* (14), *Europe / European* (13), *economy / economic / economics* (12), *culture / Kultur / culturel / cultural* (11), *democracy / démocratie* (10), *war / guerre* (10), *nations / nationalism* (9), *revolution(s) / révolution* (8), *liberty / freedom / freiheit* (8), *international / international relations* (7), *East / Eastern* (7), *State / States* (7), *socialism* (6), *power / powerless / pouvoir / macht* (6), *globalization / globalisation* (5), *capitalism* (4), *identity* (4), *rights* (4), *ethics / ethica* (3), *liberalism / liberal* (3). Cela montre aussi que la traduction joue un rôle dans la construction identitaire d'une société et dans son développement (le projet *CEU Translation Project* a financé, par exemple, au Kazakhstan et au Kirghizstan, la traduction d'ouvrages qui puissent contribuer au développement de la langue nationale). La fréquence égale des mots *guerre* et *démocratie*, dévoile une fois de plus une région de tensions et de contraires, ravagée par ses conflits ethniques et ses montées nationalistes.

Une autre institution occidentale clé dans la région, qui a encouragé « la nouvelle liberté de l'Europe de l'Est et de l'Europe centrale » (Garton Ash 1995 : 9), est le *Central and East European Publishing Project (CEEPP)*, fondation ayant son siège à Amsterdam. Sous les auspices de la Fondation européenne de la culture et avec l'aide d'autres institutions occidentales⁵, elle a créé en 1992 le *Fund for Central and East*

⁵ La Fondation Ford, le *Rockefeller Brothers Fund*, la Fondation Rockefeller, l'*Open Society Fund* (Fondation Soros) et la Fondation John D. et Catherine T. MacArthur.

European Book Projects (CEEBP), programme de publication et de traduction visant à créer « un marché commun de l'esprit européen »⁶, lieu d'échange et de génération de nouvelles idées entre l'Est et l'Ouest, qui puisse rétablir la « circulation *normale* et *salutaire* non seulement des personnes mais aussi des livres et des idées »⁷ (*Op. cit.* : 19 ; nous soulignons). Les références à une normalité qui ferait défaut dans la région réapparaissent, même si *la normalité* ne caractérise pas non plus le monde de l'édition occidentale qui rejette lui aussi dans les marges des « littératures triviales »⁸.

Avant la naissance de ce programme, le CEEPP avait encouragé la publication et la traduction, notamment en Europe centrale (Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie), où il avait publié la collection *Central European Classics* regroupant des œuvres fondamentales centre-européennes qui n'avaient jamais été traduites dans les langues occidentales. Cette collection était aussi destinée à remplir « ce trou noir particulier dans la conscience littéraire de l'Ouest »⁹ (*Op. cit.* : 42). Le défi à l'époque fut de choisir ce qui méritait d'être traduit et ce qui, malgré sa valeur d'origine, ne pouvait pas l'être : fondées sur l'allusion, l'allégorie et la complicité avec le lecteur, certaines œuvres trompaient non seulement le censeur, mais aussi le traducteur et le lecteur occidental, avec lequel la complicité ne pouvait pas s'établir de la même manière. Les publications dans cette série ont toutefois été très bien reçues par la critique qui reconnaissait avoir ainsi « découvert le génie oublié de la moitié d'un continent »¹⁰ (*Op. cit.* : 43).

⁶ « a common market of the mind in Europe ».

⁷ « *normal* and *healthy* flow not just of people but also of books and ideas ».

⁸ « As at the publishing workshop, there was an interesting discussion of what in fact constitutes publishing "normality" in the West. It rapidly emerged that this normality, or rather, the varieties of different national "normalities", are quite far removed from the ideal type of the pure free market so energetically preached by the West to the post-communist East » (Garton Ash 1995 : 38).

⁹ « this particular black hole in the literary consciousness of the West ».

¹⁰ « stumbled upon half a continent's worth of forgotten genius ».

Après 1989, les projets de publication et de traduction se sont étendus à la Roumanie et à la Bulgarie. Le CEEPP a d'abord favorisé le retour des publications d'exil dans leur pays d'origine et le retour de certains auteurs exilés à leur langue maternelle, car ces écrivains « avaient occupé une importante place intermédiaire et médiatrice entre les auteurs locaux et les écrivains occidentaux ; leur œuvre, auparavant traduite clandestinement ou dans l'exil, pouvait maintenant être traduite légalement »¹¹ (*Op. cit.* : 35). À part les auteurs de l'exil, les auteurs étrangers interdits pendant le communisme, les écrivains opposés au pouvoir et les écrivains occidentaux qui avaient écrit sur le totalitarisme (Orwell, Popper), une autre vague de provenance occidentale a conquis le nouveau marché de l'Autre Europe : « littérature sentimentale, crimes, horreurs, science-fiction, pornographie, beaux livres grand format, encyclopédies colorées, ouvrages sur le féminisme, livres pratiques et par-dessus tout des études de commerce, *les nouvelles bibles qui promettent le salut par la richesse* »¹² (*Op. cit.* : 102 ; nous soulignons). Ainsi, bien que la Bible soit, selon l'UNESCO, le livre le plus traduit entre 1948 et 1980, ce classement change radicalement dans les années 1990, pour laisser plus tard la place, entre autres, à la littérature sentimentale qui l'emporte aussi sur des domaines comme l'histoire et la biographie, en vogue après la chute du communisme¹³.

¹¹ « occupied an important intermediate (and intermediary) place between the local authors and the Western authors whose work it was only now possible to publish legally, not just in samizdat or exile translations ».

¹² « romantic fiction, crime, horror, science fiction, pornography, coffee table picture books, coloured encyclopedias, works on feminism, do-it-yourself and above all business studies, the new bibles promising salvation through riches ».

¹³ Les lecteurs sont, à l'époque, à la recherche d'œuvres d'histoire et de biographie, car elles sont capables de reconstruire la mémoire d'une Europe divisée : « These memories matter. It matters that intellectuals from the former East know that not everyone in Western Europe lived with their backs to the Berlin Wall. It matters for the future of Europe that even in the history of the continent's East-West division there are fragments, however small, of shared memory » (Garton Ash 1995 : 47).

À la demande des éditeurs de l'Est, le CEEPP (qui s'appelle maintenant *Fund for Central and East European Book Projects* [CEEBP]) a mis au point la liste des « 100 livres qui ont eu un impact sur le discours public occidental depuis la Deuxième Guerre mondiale », ce qui fut « un exercice hautement arbitraire, un *jeu d'esprit* » (*Op. cit.* : 41). Les œuvres de philosophie politique, d'histoire, d'économie, de psychologie et de pensée sociale dominant dans les requêtes des éditeurs, mais, selon la Fondation, plusieurs noms sont récurrents (Hayek, Popper, – l'idéologue de la « société ouverte » –, Orwell, Arendt), alors que d'autres, aussi influents dans le monde occidental (selon Garton Ash), sont presque absents.

Entre 1992 et 2004, 32 traductions **en roumain** ont reçu le support du CEEBP, dont 19 de l'anglais (essentiellement des titres sur l'histoire de l'Europe et l'histoire des Balkans), 9 du français (principalement axées sur l'histoire des Juifs), 3 de l'allemand et 1 du bulgare ; ces traductions, qui sont toutefois concentrées dans la période 2001-2003, sont parues aux éditions *Trei*, *Curtea Veche*, *Est*, *Polirom*, *Humanitas*, *All*, *Integral*, *Unitext* et *Pandora* (ville de Targoviste). Seulement deux traductions **à partir du roumain** (une anthologie de poètes et le *Journal* de Mihail Sebastian), vers respectivement le hongrois et le tchèque, ont été subventionnées¹⁴. Garton Ash répertorie encore 7 titres qui ne sont pas présents sur le site du CEEBP et qui représentent des traductions du roumain en anglais (4), en hollandais (2) et en français (1)¹⁵.

¹⁴ La liste de titres est disponible sur le site du *Fund for Central and East European Book Projects* (CEEBP), à l'adresse : www.ceeep.org/books.html.

¹⁵ Ana Blandiana, *The Hour of Sand* ; l'anthologie *Young Poets of a New Romania* ; Paul Goma, *My Childhood at the Gate of Unrest* ; D. Oprescu, *East European Democracy without Variable Geometry* ; Lucian Raicu, *Le Fantastique de la banalité* ; Sorin Alexandrescu, *Prose in Romania* (en hollandais) ; Norman Manea, *L'inquisiteur* (en hollandais).

Le *Fund for Central and East European Book Projects*, en collaboration avec la Fondation européenne de la culture, KulturKontakt Austria et Pro Helvetia (Fondation suisse pour la culture), a aussi mis en œuvre le programme *In Transitum (A Balkan Translators Mobility Fund)*¹⁶, destiné à accroître la qualité et la quantité de *traductions littéraires* entre les langues de la région des Balkans : l'albanais, le bosniaque, le bulgare, le croate, le grec, le macédonien, le roumain, le slovène, le turc et le yougoslave. Une traductrice roumaine (Adriana Cioti) a reçu une subvention pour la traduction de l'un des meilleurs romans historiques bulgares, *Time of Parting*¹⁷ d'Anton Donchev (auteur dont l'œuvre a été traduite en 27 langues). KulturKontakt Austria a financé aussi la traduction en roumain du livre d'une écrivaine et traductrice d'origine roumaine établie à Vienne (Florica Madritsch Marin, *Un rege moare descult/Un roi meurt pieds nus*, publiée en 2000 par la maison d'édition Eminescu de Bucarest) et la traduction d'un roman autrichien (Joseph Roth, *Iov. Romanul unui om simplu / Job. Le roman d'un homme simple*, paru en 1999 chez Univers, à Bucarest).

Diverses autres initiatives occidentales en faveur de la Roumanie prennent forme à partir des années 1990. Les *Médecins du monde*, en collaboration avec la FNAC et la Direction du livre et de la lecture, organise le « Livre libre pour la Roumanie » (1990) pour recueillir des fonds destinés à l'achat de « livres demandés *par les Roumains* »¹⁸ (nous soulignons).

¹⁶ www.intransitum.org/profile.html.

¹⁷ « [...] an allegorical narrative about power and tolerance, about political fanaticism and existential compromise, taking stark choices in life and politics, about law and order, about despotism and arbitrariness, about heroism and sacrifice, about lust and love, with a very strong and decided contemporary relevance » (Todorova 2003)

¹⁸ (1990). « Révolution roumaine. Des livres français pour la Roumanie », dans *Le Monde*, le 1^{er} janvier, p. 5.

L'Agence de la francophonie finance en Roumanie le « Fonds d'aide à la réalisation des méthodes de français et des manuels de littérature » et le « Fonds d'aide à l'édition d'ouvrages généraux » destiné à imprimer, publier, rééditer et actualiser des livres non scolaires qui encouragent les actions menées par l'Agence, notamment dans les domaines suivants : culture et études culturelles, patrimoine, langues et littératures, communication et médias, sciences et techniques et sciences juridiques.

L'Institut français de Bucarest lance plusieurs programmes : le « Programme d'Aide à la Publication “Nicolae Iorga” » (soutien offert aux éditeurs roumains pour des traductions à partir du roumain, sans restrictions quant au type d'ouvrage proposé), le « Programme d'aide à la traduction » (bourses de traducteur pour des traductions du français, offertes par le Centre National du Livre), des « Bourses de séjour de traducteur d'œuvres françaises », ainsi que le programme « À l'Est de l'Europe » (destiné à encourager les libraires à vendre des ouvrages français, à l'exception des manuels de français langue étrangère). Quatre catégories principales de livres ont reçu le financement du Bureau du livre de l'Institut français : la collection « Idée européenne » (ouvrages sur la citoyenneté, la démocratie, le totalitarisme, l'Union européenne, la mondialisation, la culture, etc.)¹⁹, des dictionnaires (psychologie, mythologie, histoire), des traductions de la

¹⁹ La collection de traductions « Idée européenne » a été lancée et financée par la *Fondation Concept* de Roumanie, le *Fund for Central and East European Book Projects (CEEBCP)* d'Amsterdam et le Service de coopération culturelle de l'Ambassade de France à Bucarest, entre 2000 et 2003. La Fondation Concept a aussi financé, dans la même période, les collections de traductions « Études sur la globalisation » et « Histoire des Balkans » (programme qui a visé le remplacement progressif des livres d'histoire, des manuels et des recueils de textes de référence des années 1960-1970, qui exacerbaient les différences ethniques et propageaient des mentalités contraires à l'idée de coopération des pays dans la région. Le projet « Idée européenne » visait à contribuer au développement de l'éducation culturelle, en favorisant la traduction en roumain (à l'échelle nationale) de livres de référence, en sciences humaines et sociales, de la pensée et de la culture européennes de la deuxième moitié du 20^e siècle. Cela a permis à plusieurs maisons d'édition, partenaires du projet (Polirom, Humanitas, Nemira, All, Trei, Amarcord, Pandora, Curtea Veche, Meridiane, Est, Integral), non seulement de favoriser la synchronisation culturelle avec l'Europe occidentale, mais aussi de maintenir des contacts avec des éditeurs internationaux. 50 titres, avec environ 1500 exemplaires chacun, ont été publiés dans la collection « Idée

littérature française et des essais²⁰. À part la Fondation Concept, qui a cofinancé la collection « Idée européenne » (cette collection poursuivait d'ailleurs les projets de traduction menés par le *Centre for Publishing Development* de l'Institut de la Société ouverte de Budapest), la maison d'édition *Club Europa* de Bucarest (www.clube.ro) a aussi joué, depuis 1995, un rôle important dans la diffusion des idées sur l'Union Européenne, bien que cet éditeur demeure peu connu du public. La maison d'édition a mené plusieurs projets de publication ou de traduction, parmi lesquels un programme de traduction visant à développer la culture générale au sujet de l'Union européenne, un programme de publication et de traduction de la littérature enfantine (2002-2003) et un programme de communication régionale Roumanie-Bulgarie-République de Moldova, intitulé *British Books for Managers* (programme lancé par le *British Council*, dans la région de l'Europe de l'Est).

À Timisoara, le Centre culturel français²¹ a soutenu ou coédité des ouvrages sur l'Europe, parus dans différentes maisons d'édition roumaines : Jacques Le Rider, *L'Europe centrale ou le paradoxe de la fragilité* (Polirom, Iasi, 2001), le guide *Qu'est-ce que l'Union européenne ?* et le livre de Michel Foucher, *La République européenne* (éd. Mirton, 2002). Le Centre a aussi encouragé des projets de traduction en roumain des textes fondamentaux des cultures et des littératures francophones (livres publiés

européenne ». La Fondation Concept a joué un rôle dans la sélection des livres traduits, grâce au lancement d'une compétition ouverte à toutes les maisons d'édition intéressées ; elle a aussi permis la rencontre avec certains des auteurs publiés et la réalisation de conférences sur les thèmes de la collection. Les trois premiers livres publiés dans la collection « Idée européenne » sont : Raymond Aron, *Démocratie si totalitarism (Démocratie et totalitarisme)*, publié chez All, 1re édition en 1965, à Paris), Bertrand de Jouvenel, *Despre putere (Du pouvoir)*, publié chez Amarcord de Timisoara, 1re édition en 1972, à Paris) et Pompiliu Eliade, *Influenta franceza asupra spiritului public in Romania (De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie)*, publié chez Humanitas, 1re édition en 1898, à Paris). Une liste de toutes les traductions financées par la Fondation Concept dans les trois collections est disponible à l'adresse : www.concept.ro/index.php?content=colectii_traduceri&lang=ro&item=3.

²⁰ Liste disponible à l'adresse : www.culture-france.ro/fra/interior_presentation_reseau_bureau_livres.htm.

²¹ www.ccftimisoara.ro/indexmain.html.

notamment aux éditions Amarcord de Timisoara) et il a fait connaître le dialogue interculturel entre la Roumanie et les cultures francophones, grâce au volume *La Roumanie et la francophonie* (Timisoara, éd. Anthropos, 2000) et à l'anthologie *Écrivains roumains d'expression française* (Timisoara, Université de l'ouest, 2003).

Le *British Council* de Bucarest octroie chaque année pour un autre genre d'œuvre littéraire, le prix de la meilleure traduction en roumain d'un ouvrage britannique du 20^e ou du 21^e siècle. Sous l'égide du programme « Prix Corneliu M. Popescu de poésie traduite »²², le Conseil a octroyé le prix du meilleur recueil de poésie, traduit en anglais à partir d'une langue européenne. En avril 2000, le Conseil a organisé un symposium littéraire sur le thème de l'identité, qui a réuni des écrivains britanniques et roumains, des traducteurs, des éditeurs, des universitaires et des journalistes littéraires roumains. En septembre 1999, le Conseil a lancé en Roumanie le projet *Literature for Town and Gown*, visant « à promouvoir la littérature au sens large, à combattre les perceptions désuètes qui situent l'ensemble de l'écriture britannique entre Dickens et Conrad, des écrivains toutefois incomparables » (cf. ancien site du *British Council* de Bucarest) et à faire connaître notamment la littérature britannique contemporaine, sous ses aspects divers et innovateurs²³. Ces initiatives tentent aussi de contrer l'influence américaine, ce qui fait qu'une foire internationale comme *Bookarest* s'oriente de plus en plus vers la Grande-Bretagne comme invité spécial, à la fois pour « élargir, surtout dans la perspective de l'intégration européenne, un espace culturel peu fréquenté par le grand public » (Ciubuc 2000) et pour se joindre « à une vénérable tradition linguistique et littéraire qui, du moins

²² Corneliu M. Popescu, traducteur roumain des poèmes d'Eminescu en anglais, mort à 19 ans lors du tremblement de terre de 1977 de Bucarest.

²³ Bien que des auteurs britanniques contemporains aient été traduits en Roumanie (notamment aux éditions Univers de Bucarest), aucun de ces auteurs ne se retrouvent parmi les auteurs étrangers les plus traduits.

jusqu'à présent, n'a pas exercé d'attraction majeure sur les intellectuels roumains » (*Idem*).

Si en Roumanie on traduit les auteurs britanniques contemporains, à Londres la revue *Orient Express* (éditée par *Oxford Brookes University*) est lancée en 2002, non seulement pour faire connaître au public anglophone la valeur *littéraire* (et non *politique*) des œuvres d'auteurs contemporains d'Europe de l'Est et d'Europe centrale, mais aussi pour inciter le dialogue Est-Est, car, selon l'éditrice Fiona Sampson, l'écriture et la traduction entre les langues de la région ne sont pas toujours accessibles, parfois même inexistantes (par exemple, la poésie estonienne n'est pas traduite en lithuanien). Les deux premiers volumes de la revue *Orient Express* ont paru sous le titre *Where Do We Come From ?*. Ce titre en forme d'interrogation évoque une Europe en mouvement et une Europe riche culturellement²⁴, qui communique principalement en anglais et qui parle à la fois des jeux d'enfant et des horreurs de la guerre

L'*Institut für die Wissenschaften vom Menschen* (*Institut des Sciences humaines de Vienne*), autre institution occidentale clé, octroie des bourses de traduction dans le cadre du programme « Paul Celan Fellowships for Translators » (lancé en 1997), pour la traduction des œuvres fondamentales en sciences humaines et sociales entre l'Occident et l'Est ou entre les langues des pays de l'Est. Trois traductions en roumain ont été financées dans le cadre de ce projet²⁵. La Fondation *German BHF Bank* octroie le prix *Brücke Berlin* (*Le pont de Berlin*) pour des œuvres contemporaines d'Europe de l'Est et

²⁴ « The most famous European rail-route, the Orient Express, tracks a spinal cord across the continent: Paris - Vienna - Budapest - Bucharest - Istanbul. Istanbul - Bucharest - Budapest - Vienna - Paris, with connections to every European capital en route. And Orient Express names a kind of history too. In the Anglophone world it's a metonym for an early-twentieth century glamour of Central European culture, conspicuous consumption, illicit elegance. » (Mot de l'éditrice)

²⁵ Martin Heidegger, *Prolegomena zur Geschichte des Zeitbegriffs*, Alasdair MacIntyre, *After Virtue. A Study in Moral Theory* et Alois Riegl, *Selected Writings*.

d'Europe centrale traduites en allemand. Le programme *Ireland Literature Exchange* offre des bourses de traduction qui permet aux traducteurs de l'Europe de l'Est et de l'Europe centrale de travailler sur la traduction d'une œuvre contemporaine irlandaise dans leur langue maternelle.

Depuis 2001, la Roumanie participe au *Programme Culture 2000*, programme de financement des projets de coopération culturelle lancé par l'Union européenne en 2000²⁶. Ce programme inclut aussi quatre types de projets qui visent à promouvoir la lecture, à améliorer les qualifications des *traducteurs littéraires*, à traduire des œuvres *littéraires* écrites par des auteurs européens après 1950 ainsi que des ouvrages en *sciences humaines*. Dans le cadre de ce projet ont été financées 25 traductions en roumain²⁷ et seulement 5 traductions à partir du roumain (dont 2 ont été publiées en Roumanie même)²⁸ pour les années 2001, 2002 et 2003.

Nous observons que, parallèlement à la publication et à la traduction de provenance occidentale, la donation massive de livres et de journaux occidentaux aux

²⁶ Cf. site Web : http://europa.eu.int/comm/culture/eac/culture2000/cult_2000_fr.html.

²⁷ 7 traductions en roumain, à partir de l'allemand, de l'anglais et du français, parues en 2002 chez *Fundatia Ideea* de l'*Open Society Foundation (Soros)* de la ville de Timisoara. 4 traductions en roumain, à partir du français et de l'anglais, publiées chez *Universal Dalsi* (Bucarest), en 2002 ; 3 traductions de l'anglais parues en 2002 chez *Club Europa* (Bucarest) ; 11 traductions en roumain, à partir de l'anglais, de l'allemand et du français, parues en 2003 chez *Trei* (Bucarest).

²⁸ *Nostalgia* de Mircea Cărtărescu, en italien (2001). *Brancusi and Modern Art*, de Dan Grigorescu, en allemand (2002). *Intamplari din Noaptea Soarelui de Lapte*, de George Balaita et *Tinerete Fara Batranete (Eternal Life and Everlasting Youth)*, d'Ovidiu Papadima, traduits en anglais, mais publiés en Roumanie (chez *Club Europa*). Traduction en grec (2002) du recueil d'essais *Despre Clovni : dictatorul si artistul (Sur les clowns : le dictateur et l'artiste)* de Norman Manea (prosateur roumain qui vit en exil à New York depuis 1986). Cette critique du totalitarisme, publiée tout d'abord en Occident, rejoint des livres tels que *Le système totalitaire* d'Hannah Arendt, *La pensée captive* de Czeslaw Milosz ou *The Velvet Prison. Artists under State Socialism (L'artiste d'État : de la censure en pays socialiste)* du Hongrois Miklos Haraszti.

bibliothèques et aux universités de l'Europe de l'Est²⁹ favorise ou accélère l'insertion du savoir et du savoir-faire occidentaux (les donations ne sont pas égales dans les pays est-européens), bien que ce phénomène soit aussi perçu comme une « poubellisation », car beaucoup des livres donnés ne se sont pas avérés utiles. Becker (1994) observe que presque 90 % des universitaires interrogés ont avoué avoir lu au moins un livre donné ; cette disproportion d'avec le pourcentage de 13 % de lecteurs annoncé par l'Association des éditeurs roumains s'explique tout d'abord par l'accès *gratuit* au livre et ensuite par le fait que les livres donnés ne touchent pas tous les domaines ; la plupart sont des textes d'introduction à l'économie, aux concepts et aux théories de la démocratie ou des oeuvres qui font référence au gouvernement américain³⁰, bref des « manuels » destinés à la formation universitaire. En fait, Becker argumente que la demande des pays de l'Europe de l'Est a été beaucoup plus large et diversifiée que l'offre occidentale ; parmi les types de livres demandés, on compte non seulement les dictionnaires et encyclopédies, les ouvrages de sciences humaines, les livres d'informatique ou d'apprentissage de l'anglais, mais surtout les livres qui parlent de l'Europe de l'Est, qui puissent rétablir « la connaissance relativement faible et déformée que les étudiants de la région possèdent de leur histoire et de celle de leurs voisins ainsi que de leur situation politique

²⁹ Quelques-unes des institutions donatrices : Fondation Sabre (www.sabre.org), qui a aussi un programme de « Traduction et publication » (principalement des ouvrages d'économie et de commerce ou de politique), *International Book Bank* (www.internationalbookbank.org), *Brother's Brother Foundation* (www.brothersbrother.org), *The American Library Association* (www.ala.org), Fondation Soros (www.soros.org), *World Vision* (www.wvi.org), *Book Aid International* (www.bookaid.org), *International Book Project* (www.intlbookproject.org), Fondation Jan Hus (www.vnjh.sk), *National Endowment for Democracy* (www.ned.org), *British Council*, Union européenne, *Civil Society Development Foundation* (www.fdsc.ro/index.html), Fondation Andrew W. Mellon (www.mellon.org), Fondation Gladys Krieble Delmas (www.delmas.org).

³⁰ La présence de cette catégorie est explicable par le fait que certaines des Fondations donatrices, comme Sabre, reçoivent des subventions du gouvernement américain.

contemporaine »³¹ (*Idem*). Ayant à l'esprit la même discontinuité quant au dialogue entre les pays de l'Est, on peut regarder également les traductions des livres de l'Europe de l'Est depuis ou vers le roumain (1990-2001). On remarque ainsi que le russe, le polonais et le magyar sont les langues de prédilection du dialogue Est-Roumanie (traductions en roumain), alors que le russe, le serbe et le hongrois sont préférés dans le dialogue Roumanie-Est (traductions à partir du roumain). Le russe comme langue de prédilection des traductions en roumain montre comment une langue devenue minoritaire, suite à une réorganisation des frontières géographiques et linguistiques, redevient majoritaire à travers la traduction³². Cependant, le nombre de traductions du *roumain vers les autres langues est-européennes* est négligeable comparé au nombre des traductions du *roumain vers les langues majoritaires de l'Europe*, où domine la traduction à partir de l'anglais (elle représente le double des traductions à partir du français entre 1990-2001), alors que la traduction en anglais et en français à partir du roumain est presque égale³³, mais ne représente qu'environ 4 % de la traduction à partir de l'anglais et environ 8 % de la traduction à partir du français. Le roumain est donc une langue qui importe beaucoup plus qu'elle n'exporte³⁴.

³¹ « the relatively weak and distorted knowledge which students in the region have of their own and their neighbours' history and contemporary political situation ».

³² Cronin (2003 : 145) affirme : « The majority status of a language is determined by political, economic and cultural forces that are rarely static. All languages, therefore, are potentially minority languages. »

³³ Voir les annexes n° 4 (« Traductions 1990-2001 en roumain par langues ») et n° 6 (« Traductions 1990-2001 à partir du roumain par langues »).

³⁴ « An example of a TL intensive language would be English, where there is intense translation activity from English into other languages but where there is markedly less translation traffic in the opposite direction (Jacquemonod 1992: 139-140). An SL intensive language would be almost any minority language, where translations are largely from other source languages that enjoy majority status. » (Cronin 2003 : 145-146)

Bien que l'Occident prétende répondre à une demande réelle des pays de l'Est, en reconnaissant que cette région doit bénéficier d'un *retour à l'Europe*, le nombre de traductions et surtout la distribution des langues de traduction montrent une certaine indifférence par rapport à l'Est et beaucoup plus un désir de promouvoir le *canon* occidental. Des contradictions existent dans le discours occidental qui s'interroge parfois sur la culpabilité du « colonialisme culturel » (Davy dans Garton Ash 1995 : 175) et qui réclame, paradoxalement, « un accès aux mêmes informations » pour l'Europe entière pour que les pays anciennement communistes puissent lire ces « œuvres séminales *en Europe de l'Ouest* »³⁵. Même quand l'Ouest essaie de se justifier et de passer l'éponge sur sa culpabilité historique, sa vision occidentalocentrique persiste et l'Est devient plutôt une projection des rêves inachevés de l'Ouest :

Central Europe is not a culturally retarded area begging for enlightenment from its more advanced neighbours. Such attitudes rightly provoke charges of intellectual colonialism and condescension. The nations of the area have their own rich cultures that have been warped and battered but also enriched by the experiences they have been through. [...] Their experiences and the lessons they have learned are part of Europe's history and will gradually be shared, *providing a mirror in which the West will encounter new images of itself*. (Davy dans *Op. cit.* : 101 ; nous soulignons)

Nous observons donc qu'en plus d'imposer des classifications et des regroupements de domaines propres à sa tradition littéraire, l'Occident reproduit ses valeurs idéologiques, culturelles par le contrôle insidieux du contenu des livres, de leur diffusion et de leur usage. Les titres choisis pour la traduction en Roumanie postcommuniste renforcent le « paradoxe de la discontinuité », en ce sens qu'ils proposent systématiquement une fuite vers la modernité qui révèle encore plus la résistance des anciennes mentalités ; de plus, le peu de titres traduits à partir du roumain

³⁵ Cf. Fondation européenne de la culture (2001), présentation du programme *Fund for Central and East European Book Projects*.

(784 contre 8862 en roumain, selon l'*Index Translationum*) creuse l'abîme entre le monde occidental et une société « traditionnelle ». La domination des traductions de provenance occidentale (euro-américaine) révèle également que la société roumaine passe par une crise plutôt que par un courant qui l'entraîne à l'ouverture vers l'Ouest et que cette crise (qui mène à la formation d'une nouvelle pensée) est causée par la traduction même, de la même manière que la traduction des auteurs roumains à l'Ouest ou dans des langues de circulation internationale provoquait des remous pendant l'époque communiste : « les traductions littéraires peuvent être, plutôt que le résultat d'une crise culturelle, la cause même de cette crise » (Gentzler dans Álvarez et Vidal 1996 : 117). Cela parce que les discours qui entourent l'acte de traduction proprement dit créent un *besoin* de traduction. Il est intéressant que le premier livre en langue roumaine publié aux éditions Polirom soit celui d'Adrian Marino, *Pentru Europa. Integrarea Romaniei. Aspecte ideologice si culturale* (Pour l'Europe. L'intégration de la Roumanie. Aspects idéologiques et culturels), et que la première œuvre occidentale traduite en Turquie (1862) ait été une œuvre d'utopie (il s'agit de *Télémaque* de Fénelon, selon Tahir-Gürçağlar [2003 : 115]). Les deux rôles de la traduction-système se rencontrent donc ici : la traduction comme innovation (création d'un nouveau répertoire et de nouvelles techniques d'écriture), dans le cas des traductions de provenance occidentale, et la traduction comme pratique secondaire, périphérique (pour les traductions à partir du roumain), rattachée aux valeurs traditionnelles (Even-Zohar 1990b : 46-48).

Les projets de traduction entrepris en Roumanie par les diverses institutions occidentales, tout comme certaines initiatives roumaines (par exemple, le projet *les Grands classiques de la littérature universelle*, relancé par les éditions Minerva après son

retour sous la tutelle du ministère de la Culture, ou « les livres à un euro ») ont visé à créer une sorte de *librairie humaniste* qui puisse réinstaurer le canon occidental³⁶. Toutefois, l'un des problèmes majeurs (peut-être moins aujourd'hui, quand les maisons d'édition les plus importantes offrent l'achat en ligne) a été celui de la diffusion (combien des livres traduits ont-ils réellement rejoint les masses ?)³⁷, auquel peuvent s'ajouter l'obstacle du prix et celui du blocage des mentalités (la compréhension), car le public ordinaire était peut-être moins préparé à composer avec des réalités qui contredisaient ses valeurs et ses traditions. L'horizon d'attente du public roumain opposait-il donc une certaine résistance aux projets d'occidentalisation de la Roumanie ? S'il en est ainsi, les guides, les livres introductifs, les anthologies³⁸, les livres dont les titres renvoient à des concepts de base (*Démocratie, Diplomatie, Sécurité sociale*, etc.), tout ce que l'on pourrait inclure dans une grande collection « Que sais-je ? », ont joué un rôle important dans l'introduction d'une nouvelle pensée, car comme les enveloppes secrètes de Sophie Amundsen qui voulait apprendre la philosophie, ils ont interrogé une conscience collective : « [...] la seule qualité requise pour devenir un bon philosophe est de s'étonner [...] » (Gaarder 1995 : 25).

³⁶ Confrontée à ce « piège », la *Polish Chamber of Books*, par exemple, a eu l'initiative de créer le *Canon littéraire pour les enfants et les adolescents*, incluant les titres fondamentaux de la littérature moderne polonaise et des littératures étrangères, choisis par des écrivains, des critiques, des traducteurs, mais aussi par le public des lecteurs polonais.

³⁷ Ce ne sont pourtant pas les librairies qui manquent en Roumanie. Selon le rapport de l'Institut de la Société ouverte (2000), il existe en Roumanie une librairie pour 8 personnes contre 13 personnes en Hongrie, et 7 % des librairies sont concentrées dans la capitale, ce qui est très peu, comparé à 55 % en Yougoslavie. Toutefois, on observe qu'un grand nombre de maisons d'édition sont concentrées à Bucarest, suivi par la Transylvanie (ouest et centre de la Roumanie), région fortement influencée par l'Ouest.

³⁸ Les anthologies projettent des images d'ensemble d'une culture et souvent ce ne sont pas les textes qui y sont inclus qui deviennent le canon, mais les anthologies mêmes : « [...] these anthologies try to pass themselves off as the canon to readers who read them either for educational purposes or to satisfy an interest or a curiosity » (Lefevre dans Álvarez et Vidal 1996 : 140).

4.2. L'Est demandeur d'Occident

Malgré cela, on peut se demander avec Papastergiadis, « comment les traditions se transforment-elles pour faire sens à travers des générations séparées non seulement dans le temps mais aussi par des rapports très différents à l'espace ? »³⁹ (Papastergiadis 2000 : 121). Les contre-littératures ou la préférence pour la non-fiction contestent en quelque sorte le canon *classique*, tandis que la nouvelle génération adopte des pratiques « qui revendiquent tout simplement la lecture hors de tout canon existant » (Petrucci 1997 : 416). Ces lecteurs anarchiques refusent aussi « les règles de comportement qui sont le corollaire de tout canon » (*Op. cit.* : 421) et associent la disposition libre du corps pendant la lecture à la liberté de la lecture, qui ne se fait plus seulement dans des endroits isolés, mais aussi dans des *non-lieux* (des lieux sans histoire ou sans mémoire).

Il est intéressant d'observer que la préférence pour les livres pratiques/pragmatiques (guides, introductions, manuels, anthologies, livres de voyage) a été aussi à la base des premières rencontres entre la Roumanie et les Amériques. Au 18^e siècle, le lecteur de Transylvanie connaît, *en traductions françaises ou allemandes*, le premier auteur américain : il s'agit de Benjamin Franklin, « l'Homme nouveau du mythe américain » (Amherst Perry 2001 : 25), alors que les traductions en roumain se limitent aux doctrines de l'Église. La Transylvanie est en contact direct avec le monde occidental, tandis que dans les deux autres provinces roumaines (la Moldavie à l'est et la Valachie au sud), cette relation se développe grâce à des intermédiaires : les fils de boyards et de marchands qui étudient à Pise, Berlin, Vienne, Paris ou Leipzig ou bien les Phanariotes cosmopolites, princes d'origine grecque intronisés par la Porte ottomane. De même

³⁹ « How can traditions mutate in order to be meaningful across generations which are separated not only in temporal perspective by also by vastly different relationships to place? ».

aujourd'hui, si l'on exclut la capitale, la Transylvanie concentre deux fois plus de maisons d'édition que la Moldavie et la Valachie ; la Transylvanie est donc plus exposée à l'influence occidentale.

La première traduction en roumain d'un auteur américain est le livre de Benjamin Franklin, *Way to Wealth* – livre prisé pour sa valeur *pragmatique* plutôt que *littéraire*. S'y ajoutent les traductions des œuvres de Washington Irving, de Fenimore Cooper (connu aussi pour ses idées sur la démocratie et la société), des livres de voyage (par exemple, les ouvrages qui décrivent les paysages rustiques des Amériques et les traditions des Indiens) ou des livres qui parlent de l'esclavage⁴⁰ et des mœurs américaines. Les auteurs américains sont traduits tout d'abord parce qu'ils transmettent un savoir dans les domaines politique, technologique ou social. Ils communiquent ensuite une façon de vivre et de penser, basée sur l'éthique et le respect de l'autre : les maximes et proverbes de Franklin contribuent ainsi à la « démocratisation de la sagesse » (*Op. cit.* : 40) et forgent, selon le critique roumain Adrian Marino, une culture de masse roumaine. Les maximes, aphorismes, pensées (*cugetări*), réflexions ou *paroles mémorables* sont aussi un genre cultivé à l'époque contemporaine.

L'intérêt actuel pour la science-fiction et la prose fantastique a aussi ses racines dans les premières rencontres avec la littérature américaine. Au début du 19^e siècle, la prose et ensuite la poésie d'Edgar Allan Poe sont traduites en roumain, ainsi que les contes allégoriques ou fantastiques de Nathaniel Hawthorne. L'intérêt pour l'œuvre de Mark Twain remonte à la même époque : Maiorescu, Eminescu ou Caragiale traduisent ses contes et les publient dans des magazines pour la famille ou pour les enfants.

⁴⁰ Le livre de Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, est traduit à Iasi en 1853. Une adaptation en roumain, *Coliba Măriucăi* (*La Case de Măriuca*), qui remplace les Noirs par les Gitans, sera publiée en 1855.

L'émigration des Roumains de Transylvanie et de la Bucovine vers les États-Unis, à la fin du 19^e siècle, ainsi que l'unification en 1918 de toutes les régions roumaines multiplient les contacts avec l'Occident, font augmenter le nombre de traductions de provenance occidentale ainsi que le nombre des maisons d'édition (cette situation se reproduira après la Deuxième Guerre mondiale). Jack London est découvert par les lecteurs roumains ; l'historien Nicolae Iorga publie son récit de voyage *America si românii din America* (*L'Amérique et les Roumains d'Amérique*), tandis que l'écrivain et le traducteur du théâtre d'Eugene O'Neill, Petru Comarnescu, publie le livre *Homo Americanus*. Des auteurs roumains écrivent non seulement en roumain, mais aussi dans des langues de circulation internationale (situation qui se répète de nos jours), tout en essayant de s'ouvrir à la culture orientale⁴¹ (notamment grâce à la « nouvelle génération » dont les chefs de file sont Mircea Eliade et Petru Comarnescu)⁴².

L'époque marxiste, hostile au contact avec l'Occident, envoie en exil ou en prison plusieurs écrivains et non seulement diminue le nombre des traductions de provenance occidentale, mais aussi attribue aux œuvres étrangères de nouvelles significations et

⁴¹ À présent, plusieurs études de typologie, ayant trait aux cultures japonaise, suédoise, américaine, espagnole, aux Balkans, ou encore aux Gitans, sont parues aux éditions Humanitas, dans la collection *Nations/Mentalités*. À noter que le premier livre de la série, publié en 1994, commence avec les Roumains mêmes (Claude Karnoouh, *Les Roumains : typologie et mentalités*).

⁴² Il se développe actuellement en Roumanie un autre marché, à savoir celui de l'importation de livres dans d'autres langues : le hongrois (publié surtout par la maison Kriterion, de Cluj) et l'allemand – les langues des minorités –, ainsi que les langues de diffusion internationale, surtout le français et l'anglais (mais aussi l'espagnol et l'italien), dont l'apprentissage commence à l'école primaire ou même avant. Par exemple, le distributeur *Books Unlimited*, actif depuis 1993 dans la ville de Timisoara, importe et vend des livres scientifiques et techniques écrits en anglais ; lors des foires du livre « Librex » de Iasi (1997 à 2000), *Books Unlimited* a reçu le prix « Vasile Pogor » pour l'importation de livres culturels et scientifiques. La compagnie *Prior Books Distributors*, fondée en 1994, travaille avec plus de 250 éditeurs étrangers et distribue en Roumanie des ouvrages de référence dans divers domaines, y compris des encyclopédies et des dictionnaires généraux. Le Centre des livres étrangers Fides est l'un des plus importants distributeurs sur le marché roumain des manuels, grammaires, livres d'exercices, etc., pour l'apprentissage des langues étrangères. Le Centre du livre allemand de Bucarest promeut le livre allemand en Roumanie (son site Web signale, par exemple, les dernières parutions sur le marché allemand) et aide les éditeurs roumains à trouver des partenaires allemands. Le Centre des livres étrangers Sitka-Alaska (Bucarest) offre des livres de spécialité, des œuvres de littérature ou des manuels scolaires dans plusieurs langues (anglais, français, allemand, espagnol ou italien).

interprétations. Poe, Twain et Whitman expriment « le mythe de l'artiste aliéné dans une société américaine hostile et matérialiste » (*Op. cit.* : 115), alors que Franklin, Stowe, Cooper et London sont identifiés à la cause révolutionnaire. Avec le retrait en 1958 des troupes soviétiques de son territoire, la Roumanie renoue les contacts avec l'Occident (la revue de critique littéraire *Secolul XX* est fondée en 1959 et l'*Editura pentru literatura universala* [Édition pour la littérature universelle] apparaît en 1961). Cette période est marquée aussi par un regain d'intérêt pour la littérature de jeunesse : *Robinson Crusoe* et *Le magicien d'Oz* sont réédités et d'autres titres paraissent pour la première fois, comme *Le vent dans les saules* (*Wind in the Willows*) de Kenneth Grahame et les contes de Walt Disney. Sous l'époque de Ceausescu, le nombre des auteurs étrangers traduits diminue et plusieurs écrivains et traducteurs prennent le chemin de l'Ouest : « Matei Călinescu, Virgil Nemoianu, Mihail Spăriosu, Petru Popescu, Marcel Cornis-Pop, Stefan Stoenescu et Andrei Codrescu aux États-Unis ; Ileana Verzea en France ; Ion Caraion en Suisse ; Toma Pavel au Canada » (*Op. cit.* : 150-151).

Aujourd'hui, les divers autres produits éditoriaux, de provenance occidentale également (la « Trivialliteratur »), ont envahi le marché en même temps que le flot de traductions dans les sciences humaines et sociales. D'un côté, les œuvres occidentales sont valorisées et présentées comme étant « essentielles », « fondamentales », « majeures », de l'autre, une catégorie distincte des livres occidentaux sont contestés ou considérés comme étant du rebut éditorial. Ces deux tendances opposées ressortent dans la liste des auteurs étrangers publiés en exclusivité par une seule maison d'édition en Roumanie, entre 1990 et 2001. La maison d'édition *Alcris*, convaincue que « le roi du

tirage est l'auteur de littérature pour les masses »⁴³ (von Mises 1972 : 52), ne publie que des histoires sentimentales (américaines) : ce sont des livres de consommation qui, le plus souvent, ne sont pas retraduits⁴⁴, qui visent un assez large public facilement accroché par des titres comme *Desire Has No Mercy*, *Love Is the Honey*, *The Tall Dark Stranger*, *Cherish the Flame* ou *Deal with the Devil* et qui n'offrent pas de diversité thématique ou linguistique. Les éditeurs de prestige, Humanitas et Univers, publient en exclusivité ces livres et auteurs que les gens du commun considèrent comme étant peu communs, alors que Nemira et Rao mettent l'accent sur certains genres (science-fiction, littérature de jeunesse, romans policiers ou d'espionnage, commando et guerre).

Hawking, Stephen W.	Humanitas	Burchell, Mary	Alcris
Wittgenstein, Ludwig	Humanitas	Carter, Rosemary	Alcris
Calvino, Italo	Univers	Duke, Elizabeth	Alcris
Gombrowicz, Witold	Univers	Field, Sandra	Alcris
Kundera, Milan	Univers	Ker, Madeleine	Alcris
Lodge, David	Univers	Kidd, Flora	Alcris
Orwell, George	Univers	Leigh, Roberta	Alcris
Salinger, Jerome David	Univers	Lindsay, Rachel	Alcris
Saramago, José	Univers	Macomber, Debbie	Alcris
Culianu, Ioan Petru	Nemira	Marton, Sandra	Alcris
Hassel, Mike	Nemira	Neels, Betty	Alcris
King, Stephen	Nemira	Oldfield, Elizabeth	Alcris
McBain, Ed	Nemira	Parv, Valerie	Alcris
Allbeury, Ted	RAO	Peake, Lilian	Alcris
Diehl, William	RAO	Way, Margaret	Alcris
Grisham, John	RAO	Wentworth, Sally	Alcris
Hesse, Hermann	RAO	Westwood, Gwen	Alcris
James, Phyllis Dorothy	RAO	Wibberley, Mary	Alcris
Malraux, André	RAO	Wingspear, Violet	Alcris
Travers, Pamela Lyndon	RAO	De La Roche, Mazo	Venus
		Moll-Weis, Auguste	Venus
		Blade, Gerald	Z
		Burr, Sexton	Z

Tableau n° 1 : Auteurs étrangers publiés en exclusivité par une seule maison d'édition

⁴³ « the tycoon of the book market is the author of fiction for the masses ».

⁴⁴ Cette situation ne se reproduit pas (le principe de la reproduction [*replicability*] n'est pas satisfait), car non seulement les livres ne sont pas retraduits, mais il n'existe pas non plus une autre maison d'édition qui ait publié autant de traductions de textes présentant des « configurations culturelles similaires » (Tymoczko 2002 : 20).

La situation est différente si l'on regarde quels sont dans l'ensemble les auteurs étrangers les plus traduits et les auteurs étrangers les plus diffusés (publiés par plusieurs maisons d'édition) entre 1990-2001 :

Auteur	diffusé par... maisons d'édition
Dumas, Alexandre, père	44
London, Jack	23
Maugham, William Somerset	23
Wallace, Edgar	22
Zevaco, Michel	22
Twain, Mark	21
May, Karl	19
Sheldon, Sidney	18
Cronin Archibald, Joseph	17
Lawrence, David Herbert	17
Brown, Sandra	16
Verne, Jules	16
Barclay, Florence Louise	15
Balzac, Honoré de	15

Auteur	publié ... fois	titres
May, Karl	71	58
Villiers, Gérard de	70	70
Dumas, Alexandre, <i>père</i>	67	53
Brown, Sandra	46	45
White, Ellen Gould	44	32
Verne, Jules	39	27
Sheldon, Sidney	37	34
Christie, Agatha	35	34
Wallace, Edgar	32	31
Zevaco, Michel	32	24

Alors que le partage se fait entre les classiques et les livres à grand tirage (les best-sellers), les genres préférés sont les « romans de cape et d'épée » (Alexandre Dumas père, Michel Zévaco et les récits indiens de Karl May, inspirés de l'œuvre de Fenimore Cooper, l'un des premiers auteurs américains traduits et connus en Roumanie⁴⁵), les romans policiers ou d'espionnage (Agatha Christie, William Somerset Maugham, Edgar Wallace, Sidney Sheldon, Gérard de Villiers), les livres de littérature sentimentale (Sandra Brown), les aventures géoscientifiques (Jules Verne), mais aussi les livres de mystique (Ellen Gould White) ; ces derniers montrent, entre autres, la visibilité des nouvelles religions (ce que Verdery appelait « le marché des âmes »), ainsi que le conflit entre le *mysticisme* (caractéristique de la « société close ») et le rationalisme (attribut de

⁴⁵ D'autres récits indiens pour les enfants ont été traduits par la maison RAO, plus précisément la série de Lynne Reid Banks : *L'Indien du placard* (1998 et 2001), *Le retour de l'Indien* (1998 et 2001), *Le secret de l'Indien* (1998 et 2001).

la « société ouverte »)⁴⁶. Cette distribution des genres révèle la quasi-absence des domaines dans lesquels l'Occident soutient des projets de traduction : l'histoire, la géographie et la religion y sont, mais combinées à la fiction et aux histoires d'amour. Cela peut être dû au partage des goûts entre la fiction (préférence pour les images édulcorées de la réalité et pour l'écriture mystifiée de l'histoire) et la non-fiction (préférence pour une réalité crue, vraie) ou aux rôles distincts que jouent l'élite ou les agents culturels et les masses. L'incompatibilité apparente des domaines peut aussi être causée par le déséquilibre entre la production éditoriale réelle, la production annoncée dans les données officielles, la diffusion, la lecture et, certainement, l'achat (car les livres de culture se vendraient mieux que les collections Harlequin si le prix était plus bas). Comparée à la production éditoriale nationale, la production issue des initiatives occidentales peut être significative, mais très sélective (par exemple, elle encourage les traductions inédites et non pas les retraductions), raison pour laquelle elle n'arrive pas à s'imposer globalement (ou quantitativement).

4.3. Édition : état des lieux

« La révolution est l'explosion de nos désirs », déclamait amèrement le personnage d'Ionesco (1973 : 96), qui aurait peut-être pu s'imaginer aussi la dérive qui s'ensuivit du pullulement explosif des maisons d'édition après l'effondrement de la dictature de Ceausescu. Car, en considérant seulement ces maisons d'édition qui publient

⁴⁶ En ce qui concerne les livres les plus retraduits en roumain entre 1990-2001, le genre qui domine est la littérature pour enfants et la jeunesse, avec des livres comme *Le prince et le pauvre*, *Robinson Crusoe*, *Alice au pays des merveilles*, *Cuore*, *Croc blanc* et *Pinocchio*.

des traductions, leur nombre est passé de 20 en 1989 à 757, pour la période 1990-2001⁴⁷. Officiellement, plus de deux mille maisons d'édition sont aujourd'hui impliquées dans la production éditoriale (originaux et traductions). Bon nombre de ces maisons, avides de profit et visant les consommateurs « riches », sont nées après la chute du communisme, mais elles n'ont publié que très peu de titres ou se sont axées sur la littérature érotique. Aujourd'hui, seule une vingtaine d'éditeurs ont réussi à s'imposer, c'est-à-dire à publier chaque année un nombre considérable de titres, à diversifier leurs collections en fonction des nouvelles attentes et à être reconnus pour leur valeur (comme en témoignent les prix décernés à ces éditeurs ou aux auteurs et aux livres publiés par eux⁴⁸) : à **Bucarest**, *Humanitas*, *Univers*, *Univers enciclopedic*, *Cartea românească*, *Fundatia culturală*, *Nemira*, *All* (qui regroupe 4 maisons d'édition dont 3 travaillent en partenariat avec les maisons allemandes Beck et Cornelsen), *Teora*, *RAO*, *Corint*, *Est*, *Aramis*, *Curtea Veche*, *Editura economică*, à **Iasi**, *Polirom* et *Institutul European*, à **Cluj**, *Dacia* et *Kriterion*, à **Timisoara**, *Amarcord*, à **Pitesti**, *Paralela 45*. Selon Gabriel Liiceanu (1994), directeur d'Humanitas, « il est impossible de traduire, en des termes compréhensibles pour un éditeur occidental, l'aventure qui consiste à publier en Roumanie des ouvrages de culture »⁴⁹.

Après la chute du communisme, plusieurs des maisons d'État ont disparu ou ont difficilement résisté à la privatisation. À part *Dacia* (axée sur la littérature roumaine), *Cartea românească* (maison d'édition de l'Union des écrivains, spécialisée dans la

⁴⁷ Voir l'annexe n° 23, intitulée « Maisons d'édition qui ont publié des traductions en roumain avant 1989 », ainsi que l'annexe n° 24, intitulée « Distribution géographique des maisons d'édition qui ont publié des traductions en roumain après 1989 ».

⁴⁸ Les listes des prix ne sont pas complètes, car l'accès à ce type d'informations a été presque impossible.

⁴⁹ « it is impossible to translate the adventure of being a publisher of cultural books in Romania into terms that a Western publisher could understand ».

littérature contemporaine et les ouvrages de critique, d'histoire et de théorie littéraires) et *Kriterion* (éditeur qui continue à publier en hongrois, en roumain et en allemand⁵⁰) – qui connaissent un certain déclin ou des transformations de leur programme éditorial⁵¹ –, le cas le plus flagrant est celui des prestigieuses éditions *Minerva* (privatisée en 1999)⁵² et *Univers* (privatisée en 1996) – spécialisée dans les traductions de la littérature universelle (classique et contemporaine), connue pour ses collections remarquables (parmi lesquelles « Les romans du 20^e siècle »), considérée comme la principale maison d'édition culturelle pendant le communisme (*Univers* a également publié des auteurs roumains en diverses langues étrangères). Selon l'*Index Translationum*, la maison *Univers* semble toutefois avoir publié le plus grand nombre de traductions, mais ces données sont contredites par la maison *Humanitas* qui parle, sur son site Web, d'une production éditoriale dépassant 920 titres, dont 55 % sont des traductions (506 titres), dans la période 1990-2001. Amherst Perry (2001) souligne aussi que, si l'attention des éditeurs est focalisée sur les livres écrits par des auteurs roumains, *Humanitas* se dédie presque exclusivement à la traduction d'ouvrages classiques ou modernes, ayant pour thème la démocratie (Hannah Arendt, Friedrich Hayek, Samuel P. Huntington, Alexis de Tocqueville), ainsi qu'à la publication des écrivains roumains de l'exil ou de la diaspora, la littérature biographique et autobiographique sous toutes ses formes (mémoires, journaux, correspondances, entrevues) ayant connu une vraie explosion dans les

⁵⁰ En 1986, Dragan et Popescu Bredicini notent et nous soulignons les références à la fois à l'idée de *démocratie* et d'*authenticité* (voir aussi notre discussion plus haut sur le protochronisme) : « Il faut citer, comme exemple du *démocratisme authentique de la politique nationale et culturelle de l'État roumain*, l'organisation de la grande maison d'édition *Kriterion*. Celle-ci consacre toutes ses activités à la production de livres pour les nationalités roumaines, dans les langues de ces dernières (hongrois, allemand, serbo-croate, yiddish). » (*Op. cit.* : 18).

⁵¹ Par exemple, *Cartea românească* inclut aujourd'hui de nouvelles collections : « Littérature de suspens », « Thérapies naturelles et relaxation », « Livre pour ton affaire » ou « Tout sur Adam et Ève ».

⁵² L'*Index Translationum* répertorie, dans le cas de *Minerva*, 228 traductions entre 1978-1989 et seulement 38 traductions entre 1990-2001.

premières années après la chute du communisme. En 2004 cependant, plusieurs des éditeurs roumains les plus importants ont des collections dédiées à l'*Idée européenne* (Institutul European, Polirom, Curtea veche), aux ouvrages contemporains de référence parus dans le monde entier (ex. : *Dacia International*) ou à la littérature universelle (Fundatia culturala, Univers, Univers enciclopedic). À noter qu'à l'époque de Ceausescu les principaux domaines éditoriaux étaient la littérature, la littérature socio-politique et scientifique (représentée principalement par « l'œuvre » de Nicolae Ceausescu), la littérature scientifique (représentée principalement par « les ouvrages des savants de renommée mondiale, comme ceux de l'académicienne Dr Ing. Elena Ceausescu »), la littérature technique et didactique, les arts, le sport et le tourisme (Dragan et Popescu-Bredicini 1986).

Minerva a succédé aux éditions de la Fondation royale, fondée par Charles II en 1933 et dont l'objectif était la publication d'éditions critiques des classiques roumains et celle des auteurs contemporains. Dans les années 1950, les actions de la Fondation ont été poursuivies grâce à l'*Editura de Stat pentru literatura si artă* (*Édition d'État pour la littérature et les arts*), qui a continué la publication des classiques de la littérature roumaine et qui a donné naissance, entre 1970 et 1980, à plusieurs maisons d'édition d'État, parmi lesquelles l'*Editura pentru literatură*. Cette dernière a été scindée plus tard pour donner naissance aux éditions *Eminescu* (prose et poésie contemporaines), *Minerva* avec sa collection « Biblioteca Pentru Toti » (« Bibliothèque pour tous ») (1969), *Kriterion*, *Editura Tineretului* (*Édition pour la jeunesse*) – fragmentée à son tour en *Albatros* (éditeur d'ouvrages roumains littéraires, encyclopédiques ou didactiques et de traductions en roumain ou dans les langues des nationalités, à l'usage de la jeunesse),

Creangă (éditeur de littérature pour enfants) et *Meridiane* (spécialisée dans les arts). L'*Editura pentru literatură* a très bien fonctionné dans la période 1960-1970, quand elle a publié les auteurs de l'entre-deux-guerres ou des auteurs interdits dans les années 1950. Pendant les années plus dures de la censure, *Minerva* a continué la publication des classiques roumains et l'édition de collections remarquables, comme *Universitas*, *Confluente*, *Memorialistica* et *Correspondente*. Plusieurs collections et séries ont visé à préserver la culture et la littérature roumaines (par exemple, la série d'éditions critiques intitulée *Œuvres* ou la collection *Écrivains roumains*). La collection populaire « Biblioteca pentru toti » (*Bibliothèque pour tous*), s'intégrant dans la famille des collections « Que sais-je ? », « Livres de poche » ou « Taschenbuch », a formé plusieurs générations d'intellectuels en donnant l'accès aux œuvres roumaines « fondamentales » à un prix modique. En 1999 cependant, *Minerva* a été privatisée et elle a fait faillite après 2000 (un « acte anticulturel sans précédent », selon *Cotidianul*). *Minerva* est revenue sous la tutelle du ministère de la Culture en 2002 et fait actuellement partie, avec *Aramis*, du groupe éditorial roumano-britannique *Megapress holdings* (sujet d'autres scandales de nature éditoriale).

Ce passage en revue de plusieurs maisons d'édition reconnues pour leur valeur en Roumanie ou à l'étranger, passage auquel s'ajoutent les différentes annexes regroupées dans le « Secteur de l'édition », nous permettent de dégager des thèmes et des sujets dominants, tels qu'ils se reflètent dans la traduction et l'écriture originale. Cela, pour mieux voir comment l'écriture et la traduction favorisent l'actualisation, la

transformation, l'importation ainsi que la diffusion dans l'imaginaire socioculturel roumain, d'utopies et d'anti-utopies de l'espace occidental.

Chapitre 5

LA TRADUCTION ET L'IMAGINAIRE SOCIAL

They've opened up some prisons
but no one's come out of them,
some hanged themselves with their dreams
others buried themselves in the walls.
Dinescu, « Song », 1985

Une seule certitude : pour moi, les choses ne
seront plus comme avant et je ne sais toujours
pas comment elles seront au juste. C'est
l'aspect encore inconnu de cet « autrement »,
sous lequel évoluera désormais ma vie, qui
suscite en moi l'effroi, le tremblement,
l'ivresse et la fièvre.
Liiceanu 1997 : 60

5.1. Traduire pour éveiller à l'action

Dans le premier chapitre, nous avons posé l'existence d'un lien entre les représentations invisibles, silencieuses du discours cartographique focalisé sur l'*Autre Europe* et les représentations que diffuse et distribue l'acte de traduction dans un espace socioculturel postcommuniste comme la Roumanie. La pensée sous-jacente aux cartes pourrait évoquer l'espace *onirique* de la traduction, où s'affrontent la pensée rationnelle du traducteur et une intentionnalité refoulée, c'est-à-dire des représentations, des contenus et des actes de langage restés à l'état de rêve ou de vœu. Cette approche psychanalytique de la traduction (Venuti 2002) pourrait expliquer le *mode du reste* (concept emprunté à Lecercle), c'est-à-dire ce qui motive dans l'inconscient les choix du

traducteur, sans que cela puisse être rattaché au préconscient ou saisi sur le coup par le traducteur même¹.

Considérer le processus traductif dans sa nature psychique et herméneutique permettrait d'expliquer comment, après avoir développé ou réprimé des représentations utopiques ou dystopiques de l'Occident, de l'Ouest ou de l'Europe, la traduction est stimulée par ces représentations dont elle stimule à son tour le transfert dans la réalité (éventuellement aussi, leur condamnation ou leur correction). Pour ne donner qu'un exemple, la récurrence dans la presse roumaine postcommuniste de l'idée que les Roumains *se sont sacrifiés pour la démocratie* pourrait être comprise comme l'actualisation d'une vision qui pénètre la société roumaine au 19^e siècle grâce aux traductions de l'œuvre de Benjamin Franklin :

C'est à partir de ces éléments que se dessine à l'époque le mythe américain, – *the American dream*, dans sa version roumaine : combat et sacrifice pour la liberté et la démocratie, hiérarchie sociale fondée sur la valeur personnelle, dévouement pour le bien public, autant de traits et d'effets essentiels de la révolution américaine, indissolublement rattachée au nom de Franklin. (Marino 1982 : 57)

D'un côté, le contact libre et direct avec l'Occident est symptomatique des politiques de traduction (« la traduction d'un contenu inconscient dans des symptômes » [Venuti 2002 : 215]), alors que les pratiques d'écriture en langue originale, structurées en deux grandes tendances², sont révélatrices des *mêmes*³ de l'Occident, fantaisistes,

¹ « The preconscious includes the translator's knowledge of the foreign and translating languages, but also what Gideon Toury (1995) would call the cultural and social norms that shape the translating process [...]. Although this body of knowledge is applied automatically in translating, it can be made conscious and articulated if the translator steps back from the process or product and examines either with critical detachment. The unconscious, however, remains by definition beyond the translator's cognitive grasp and is available only to another investigator – or perhaps to the translator at a later moment and in another, analytical situation. » (Venuti 2002 : 237)

² Mihailescu (2000) distingue deux directions principales de la littérature roumaine après l'époque de Ceausescu : « le réalisme cynique, grotesque, à teinte apocalyptique [...], qui sert à exorciser le passé par le sarcasme, le misérabilisme, la démonie sexualisée, le ludique sarcastique et la révolte mystique en

monstrueux ou promettant des remèdes à l'imperfection (« la traduction des rêves et symptômes dans le langage du psychanalyste » [Venuti 2002 : 215]). De l'autre, l'Occident, proscrit jusque-là par l'idéologie communiste, crée un besoin (désir) de traductions qui peut prendre des formes collectives⁴ ou qui peut simuler cette emprise collective ; car, comme l'explique Cioran (1977 : 104), ce n'est pas le bonheur, la société meilleure, mais *l'idée de bonheur* qui joue un rôle fécond ou funeste dans la genèse des événements. À la manière des cartes qui ont plongé la région orientale et centrale de l'Europe dans un néant sans nom et sans frontières précises, les discours (*métatextes*) entourant les traductions (voire certaines traductions) dont l'Occident *a pris l'initiative* ont constamment renforcé *l'idée* du « vide absolu » (dont certains discours roumains se sont fait l'écho). Cela, de manière à ce que le désir de combler le vide et de retourner à un « ordre symbolique, géométrique » – *le monde meilleur*, dont l'organisation physique idéale correspondait à une perfection de l'organisation politique dans l'ancienne cité grecque – devienne une sorte de hantise collective ou d'*épidémie des croyances* (Sperber) : « Le texte étranger crée un besoin chez le traducteur, qui exige inconsciemment que ce texte comble son besoin et qui le modifie en conséquence » (Venuti 2002 : 223).

Dans les pages qui suivent, nous présenterons plusieurs livres dont la traduction est importante pour la Roumanie postcommuniste sortie du *vide* ou de la *maladie* totalitaire et découvrant une idée nouvelle (celle de la *société ouverte*, la société du

marge de l'anarchie » et la valorisation du passé, « la conscience captive dans le mythe de l'enfance (l'âge d'or) [...] ».

³ Pour une définition du concept de *même*, voir l'Introduction.

⁴ On le voit, par exemple, dans la manière dont les projets de traduction lancés par les institutions occidentales se ramifient dans les différentes collections des maisons d'édition roumaines de prestige.

changement⁵). Cette importance ressort non seulement du texte lui-même (qui souvent ne comporte pas de références explicites à la Roumanie), mais aussi des *paratextes* qui entourent les traductions (les préfaces, les postfaces, les références à ces traductions dans des ouvrages écrits par des auteurs roumains). L'appareil conceptuel qui pourrait faire la lumière sur la situation de la Roumanie actuelle, soulignait Preda (1999 : 164-165), n'a pas besoin d'être inventé, car « seuls les concepts de la philosophie et de la science politique occidentales peuvent nous aider dans cette entreprise intellectuelle »⁶. Bien que, selon Dahrendorf (1991), on n'ait plus besoin d'une « traduction idéologique » entre l'Est et l'Ouest, en ce sens que l'interprétation subversive qui, à l'époque communiste, visait une déstabilisation réciproque (« il fallait insister sur la distance ») n'a plus de sens aujourd'hui, le rôle de la traduction reste capital, car *en modifiant des opinions* (comme le dit encore Dahrendorf) et donc des représentations, la traduction peut de nouveau déstabiliser (on le voit, par exemple, dans l'insistance sur l'idée de *vide à combler*, d'*éveil collectif à l'action* et dans l'effet de cette idée sur les pratiques et les institutions)

⁵ « Et parmi toutes ces idées éprouvées, la plus importante est la découverte fondamentale de la modernité : la société ouverte. Les hommes sont faillibles et la condition humaine est incertaine. Nul ne connaît toutes les réponses ; en tout cas, nul ne saurait dire si les réponses qui nous sont offertes sont correctes ou erronées. [...] Il n'y a pas de plus grand danger pour la liberté humaine que le dogme, le monopole d'un seul groupe, d'une seule idéologie, d'un seul système. Et, de ce fait, la tâche la plus importante est de veiller à ce que nos affaires demeurent ouvertes au changement. La société ouverte ne promet pas une existence facile », avertit Ralf Dahrendorf, dans le livre *Réflexions sur la révolution en Europe 1989-1990*. L'ouvrage a été traduit et publié par Humanitas en 1993, sous le titre *Reflectii asupra revolutiei din Europa : intr-o scrisoare ce ar fi a urmat să fie trimisă unui domn din Varsovia, 1990 (Reflectii asupra revolutiei din Europa : dans une lettre qui allait être envoyée à un Monsieur de Varsovie, 1990)*. Humanitas a également publié le livre *După 1989. Morală, revolutie si societate civilă* (2001) (*Après 1989. Morale, révolution et société civile*), du même auteur.

⁶ Sous la direction du politologue Cristian Preda, la maison d'édition Humanitas a lancé en 2003 la collection « Polis ». La série a été inaugurée par la publication des livres *Le mythe de la démocratie*, de Lucian Boia et *L'histoire intellectuelle du libéralisme*, de Pierre Manent (disciple de Raymond Aron). Selon Preda, la collection essaiera d'élargir la sphère des débats de philosophie politique en Roumanie, qui sont pour l'instant confinés aux milieux universitaires.

ou innover (le changement étant tout aussi perturbateur)⁷. À la différence de Dahrendorf, qui croit moins à la « distance » actuelle entre l'Est et l'Ouest, Sartori écrit :

Ce qui est vrai, c'est que la liberté, l'autorité, la répression, la violence, la coercition, la tolérance et beaucoup d'autres termes clés ne se rapportent plus, en ce qui concerne le grand public, aux problèmes que la théorie politique a soulevés depuis longtemps. Sommes-nous encore capables de communiquer d'une manière intelligible ? Pouvons-nous encore transmettre et accumuler des connaissances ? (1999 : 23)⁸

Nous touchons ici à la problématique de la démocratie *en rapport avec la traduction*, les approches « provocantes » de la démocratie ayant mis jusque-là la démocratie en relation avec divers sujets comme la société civile, le développement économique, la culture politique ou les valeurs fondamentales, morales et théologiques (Pavel dans Préface à Sartori 1999 : 15). Nous voulons par là montrer en quoi la traduction permet à une société aux prises avec son passé communiste de réfléchir sur la démocratie et sur des valeurs et principes qui lui sont associés et, par là, d'entamer un dialogue avec l'Occident, dialogue qui ne se développe plus *passivement* dans l'imaginaire, mais s'instaure *activement* dans la réalité.

5.2. L'intertexte de la traduction : démocratie et société civile

Plusieurs traductions en roumain que nous avons consultées (mais dont nous ne présentons ici qu'un échantillon), avec leurs préfaces et leurs postfaces, et qui ont pour thème la démocratie, le libéralisme, la société civile, la société ouverte ou les sociétés plurielles, semblent avoir quelque chose en commun : ce ne sont pas seulement les

⁷ « Nous avons peut-être besoin d'interprètes, mais non de ce qu'Orwell appelait une "traduction idéologique". Cela veut dire que la langue ne sert plus à stabiliser deux systèmes. La conversation, la discussion peuvent effectivement modifier des opinions. Nous voici entrés dans une ère de changements » (Dahrendorf 1991 : 20).

⁸ La version originale du livre de Sartori, *A Theory of Democracy Revisited (Une théorie de la démocratie revisitée)*, a été publiée en 1987. Le livre a été traduit et publié en Roumanie par Polirom en 1999.

traductions elles-mêmes qui reposent, cette fois-ci par l'entremise d'auteurs étrangers, les questions qui raniment les débats publics en Roumanie ou qui interrogent tacitement la validité de ces débats, mais c'est aussi tout ce qui entoure les traductions (préfaces, postfaces, analyses dans d'autres ouvrages signés par des auteurs roumains vivant en Roumanie ou en Occident). On saisit alors mieux l'importance de ces traductions pour une *véritable* compréhension des événements sociaux et politiques en Roumanie et dans la région et pour celle des nouvelles réalités (avec leurs effets stratégiques sur les pratiques) : « Parmi les conditions de la démocratie, la moins invoquée est celle que les idées fausses qu'on répand sur la démocratie accréditent l'idée que la démocratie se porte mal » (Sartori 1999 : 31). Cela vaut aussi pour la Roumanie, où la démocratie signifie pour l'instant « l'organisation d'élections et l'alternance au pouvoir de forces politiques rivales » (Pavel dans Préface à Sartori 1999 : 11). L'intertexte qui relie ces traductions est décelable non seulement dans la traduction et ses paratextes, mais aussi entre les traductions elles-mêmes que l'on recommande ou que l'on juge, pour inciter le lecteur à aller plus loin que le texte qu'il a devant lui :

Popper a écrit *The Open Society and Its Enemies* pendant la Seconde Guerre mondiale ; l'ouvrage fut publié en 1945. Friedrich von Hayek, autre émigré autrichien en Grande-Bretagne, a écrit et publié *The Road to Serfdom* à peu près à la même époque. Je vous recommande ces deux livres, ne serait-ce que parce que les événements de 1989 marquent la fin d'une histoire qui a commencé dans le maelström d'espoir et de désespoir d'après 1945, lorsque les uns saisirent au vol la chance de l'ouverture, alors que les autres succombaient à la servitude. (Dahrendorf 1991 : 35)

L'identité modulaire : une éthique de l'ouverture

Loin de faire ici des spéculations de nature politologique, nous montrerons plutôt comment la traduction-système s'intègre aux autres discours de la société et permet d'éclairer des phénomènes politiques ou sociaux qui traversent cet espace. Un livre

comme *Les conditions de la liberté...* d'Ernest Gellner importe moins parce que c'est un livre traduit et beaucoup plus parce que c'est un livre traduit *pour condamner, critiquer ou remplacer certaines représentations* (visions, attitudes, modes de vie) *de la société roumaine*. La traduction est incontournable aussi parce qu'elle *fait réfléchir* sur les obstacles à la démocratisation et aussi parce qu'elle *suscite des interrogations* sur ce qui s'oppose à la communication et à la migration des idées et des savoirs. Les représentations contestées par le texte de Gellner, que l'on a choisi de traduire dans un pays comme la Roumanie, expliquent l'absence de véritable dialogue entre les pays de la région, qui se traduisent et s'expliquent mutuellement beaucoup moins qu'ils ne traduisent ou expliquent l'Occident. Plaidant pour une *identité modulaire* du citoyen de la société civile, Gellner nous permet aussi de définir, dans l'espace de la traduction, *une éthique de l'engagement* (Chesterman 2001 : 147) ou de la traduction engagée. Par conséquent, on devrait envisager la traduction comme un ensemble de phénomènes à même d'instaurer, dans une société anciennement totalitaire, un éthos de l'ouverture, du dialogue et de la pluralité d'opinions.

Dans *Condițiile libertății. Societatea civilă și rivalii ei* (*Conditions of Liberty. Civil Society and its Rivals*) (Polirom 1998)⁹ – titre qui paraphrase celui de l'ouvrage de Karl Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, – Ernest Gellner (1925-1995), philosophe et anthropologue social, né dans l'ancienne Tchécoslovaquie, analyse les conditions qui assurent le succès de la société civile. Il révèle le danger des autres options sociales (appelées des *umma*), à savoir le despotisme idéologique ou religieux, les sociétés communautaristes ou celles qui exacerbent la fibre nationaliste et l'idée du « peuple

⁹ Livre publié dans le cadre du projet de traductions de l'Université centre-européenne. Sa traduction en roumain a été financée par le *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte, dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1997).

unique » (mythe roumain communiste et postcommuniste) et celle de la « volonté nationale » (dans une perspective lockiste, cette volonté nationale dissimule une « volonté générale » de l'État à laquelle *se subordonne* le pouvoir exécutif, rendant ainsi impossible « la répartition des pouvoirs »). Dans la préface (signée par Vintilă Mihăilescu¹⁰), comme dans la postface (signée par Vladimir Tismăneanu¹¹), les références à la Roumanie sont clairement établies à la fois pour souligner l'importance du livre dans le contexte actuel et pour sensibiliser le lecteur roumain au danger des sociétés autarciques qui entravent les libertés individuelles, ostracisent l'altérité (ou ce que Gellner appelle *l'être modulaire*, une sorte d'identité progressive et ouverte¹²), qui empêchent l'examen critique des réalités¹³ et uniformisent les individus¹⁴. « Comment la

¹⁰ Professeur d'anthropologie à l'Université de Bucarest, Président de la Société roumaine d'anthropologie culturelle.

¹¹ Vladimir Tismăneanu (1951-), philosophe et politologue roumain, établi aux États-Unis. Parmi ses ouvrages, on trouve : *The Poverty of Utopia* (1988 ; traduit en roumain aux éditions Polirom, 1997), *Condamnați la fericire. Experimentul comunist în România (Condamnés au bonheur. L'expérience communiste en Roumanie)* (1991), *Ghilotina de scum : despre nevroze și revoluții (La guillotine de cendre : sur les névroses et les révolutions)* (Timisoara, Editura de Vest, 1992), *Irepetabilul trecut (L'irrépétable passé)* (Bucarest, Albatros, 1994), *Spectrele Europei Centrale (Les spectres de l'Europe centrale)* (Polirom, 2001), *Fantasies of Salvation: Democracy, Nationalism and Myth in Post-Communist Europe* (Princeton University Press, 1998 ; traduit en roumain aux éditions Polirom, 1999), *Scrisori din Washington : reflectii despre secolul douăzeci (Lettres de Washington : réflexions sur le 20^e siècle)* (Polirom, 2002). Il a dirigé avec Sorin Antohi le volume *Between Past and Future: The Revolutions of 1989 and Their Aftermath* (Budapest/New York, Central European University Press, 2000 ; traduit en roumain aux éditions Polirom, 1999 ; prix de la revue « La sphère politique » pour la meilleure traduction en roumain). En 2001, Vladimir Tismăneanu a reçu le prix de la Fondation culturelle roumaine et le prix « Ion I.C. Brătianu » pour sa contribution à la promotion des idées libérales.

¹² L'être modulaire est en fait l'être libéral, opposé à l'être réfractaire à l'association (sociale ou intellectuelle) de Thomas Hobbes et à l'invidu *rival* des autres de Jean-Jacques Rousseau : « Modular man is capable of combining into effective associations and institutions, *without* these being total, many-stranded, underwritten by ritual and made stable through being linked to a whole inside set of relationships, all of these being tied in with each other and so immobilized. [...] It is *this* which makes Civil Society: the forging of links which are effective even though they are flexible, specific, instrumental. It does indeed depend on a move from Status to Contract: it means that men honour contracts even when they are not linked to ritualized status and group membership. » (Gellner 1994 : 100).

¹³ En référence à trois penseurs associés au libéralisme, – Raymond Aron, Karl Popper et Friedrich von Hayek –, Cristian Preda souligne que ces auteurs ont en commun la croyance que l'on ne peut parvenir à une pensée autonome, lucide, modeste que par une réflexion critique sur les réalités et les idées : « Être libéral signifie se départir de l'arrogance » (1999 : 140). Preda réaffirme dans cet ouvrage que la philosophie libérale est quasi inconnue en Roumanie où l'on préfère la littérature à la philosophie

construction de la société civile est-elle possible dans un pays où les trois quarts de la population déclarent qu'en Roumanie certains partis politiques devraient être mis hors la loi, seulement parce qu'ils partagent d'autres convictions ? », s'interroge Mihăilescu dans la préface (Gellner 1998 : 8). C'est toujours lui qui souligne que dans une période de réponses toutes faites, l'exercice interrogatif auquel nous invite Gellner ne peut être que *stimulant*. Mihăilescu rejoint ici le philosophe roumain Andrei Plesu, qui accusait la société contemporaine d'être hantée par l'excès de ton catégorique (l'absolutisme pouvant être un danger pour le projet libéral¹⁵), car cette logique collective empêche le dialogue et la tolérance, forces principales de la société civile ou encore de la *société ouverte*, telle qu'elle était définie par Karl Popper :

J'entends par "société ouverte" non pas tant une forme de régime politique ou de gouvernement qu'une forme de coexistence humaine dans laquelle la liberté des

politique ; c'est un obstacle dans les relations avec l'Europe (l'Union européenne) dont la construction se fonde sur des idées de la philosophie politique (*Op. cit.* : 149).

Ailleurs dans son livre, Preda (1999 : 150-158) aborde le thème de la relation entre la mémoire et la démocratie pour montrer quelle sorte d'éthique nourrit la démocratie. Pour cela, il fait appel aux textes d'Alexandre Zinoviev (auteur, entre autres, de *l'Occidentisme* et de *Nous et l'Occident*) et de Karl Popper. Pour Zinoviev, la récupération de la mémoire du passé exige une réflexion pure, démunie de tout sentiment, fondée sur une morale du mépris et non pas de la haine (pour la Roumanie, cela peut signifier une approche du passé et une critique du totalitarisme d'une perspective *non littéraire*). Pour Karl Popper, la récupération de la mémoire vise, plutôt que le mépris, une reconnaissance de ses propres erreurs : dans une société ouverte, les gens changent et acquièrent de l'expérience sur la base de leurs propres erreurs, tandis que dans une société close (totalitaire), il n'y a pas de changement ; les gens, des identités fermées, sont privés de leurs responsabilités morales. Preda note qu'en Roumanie le thème de la culpabilité et de la responsabilité a été jugé comme un problème de groupe et non pas comme une question de conscience personnelle ; l'immoralité du silence et de la collaboration passive a été niée ou bien l'identification des consciences coupables a été faite non pas dans l'objectif du changement, mais pour réinsérer ces gens dans la classe politique.

¹⁴ Les commentaires sur l'uniformisation et la massification des individus s'appliquent cependant non seulement aux sociétés closes, mais aussi à la société américaine. On le voit, entre autres, dans les réflexions de Sanda Stolojan sur les produits du *sous-Occident* et le triomphe d'une culture de masse, dans *l'Invention du peuple* de Claude Karnouh, dans le roman *Prea târziu* de Răsvan Popescu ou dans *La vingt-cinquième heure* de Virgil Gheorghiu.

¹⁵ Voir, par exemple, la comparaison entre, d'un côté, Hobbes et Locke qui « parlaient le langage des droits absolus » (Manent 1987 : 119) et, de l'autre, Montesquieu, qui aborde un langage comparatif, flexible, et dont le libéralisme « n'est pas agressif ou acariâtre comme celui de Locke : Montesquieu est libéral non seulement dans ses principes, mais encore dans son humeur ou dans son ton » (*Op. cit.* : 120). Le livre de Pierre Manent, *Histoire intellectuelle du libéralisme. Dix leçons*, a été traduit en roumain par Mona et Sorin Antohi et publié chez Humanitas (*Istoria intelectuală a liberalismului. Zece lectii*, 1992).

individus, la non-violence, la protection des minorités et la protection des faibles sont des valeurs essentielles. (Popper dans Popper et Lorenz 1995 : 166¹⁶)

À son tour, Tismăneanu se révèle tout aussi scrutateur dans la postface au livre de Gellner (1998 : 209) :

Peut-on parler de société civile dans les anciennes idéocraties léninistes ? Quelles sont ces traditions et pratiques qui peuvent faire en sorte qu'une constellation vibrante d'activités indépendantes, mais de niveau inférieur, devienne une réplique sociétale de l'économie de marché et de la dynamique des systèmes pluripartites ?¹⁷

En Roumanie surtout, la survivance des communistes après le ratage du système permet, comme nous l'avons déjà souligné, de récupérer l'éthos nationaliste et protochroniste d'un peuple qui s'estime maintenant « le fer de lance de l'OTAN à l'Est » (Chirieac 2002), et de « désengourdir » ceux qui représentent, pour Tismăneanu et Mihăies (1998 : 105), « la majorité grise »¹⁸. La survie d'une mentalité archaïque, agraire, qui s'était maintenue avec entêtement pendant le communisme, malgré les efforts du dictateur pour déraciner ce monde¹⁹, donne ainsi l'impression d'un peuple qui « erre » vers la modernité et la démocratie : « Nul ne peut être en même temps un individu libéral parfaitement autonome et un membre soumis à une communauté traditionnelle », souligne John Gray (2002 : 67) qui croit que cet aspect est au coeur de l'éthique contemporaine. En opposant la « société close », qui tend à effacer la *pluralité* devant une

¹⁶ Le livre *L'avenir est ouvert : entretien d'Altenberg*, signé par Karl Popper et Konrad Lorenz, a été traduit et publié par la maison Trei (Bucarest, 1997).

¹⁷ La question du « cadre moral » de la société, l'ensemble des traditions qui pourraient raviver les notions de justice et de bon sens, est soulevée aussi par Popper : « Among the traditions we must count as the most important is what we may call the 'moral framework' (corresponding to the institutional 'legal framework') of a society. [...] Nothing is more dangerous than the destruction of this traditional framework [...] » (Popper 1992 : 157).

¹⁸ «[...] la "majorité silencieuse" d'autrefois qui rebute les anciens dissidents à cause de l'insupportable différence éthique entre ceux qui ont fait quelque chose pour renverser le communisme et ceux qui n'ont rien fait, de peur que leur carrière ou leur propre vie ne soit menacée » (Tismăneanu et Mihăies 1998 : 105).

¹⁹ Le poète roumain Mircea Dinescu écrivait en 1979 : « Et parce que le rêve est bien autre chose que / le bâtard de la réalité, / souviens-toi de l'absurde jeu / d'échecs / dans lequel le fou déplaçait les villages ... / et mille individus s'empressèrent / de l'en vanter » (Dinescu cité par Papilian 1989).

aveugle « volonté nationale »²⁰, et la société ouverte ou la société civile (qui pour Gellner représente la démocratie libérale de l'Occident), Tismăneanu révèle, dans la postface au livre de Gellner, les tares douloureuses de la société « tribale » (parmi lesquelles le refus d'assumer la responsabilité du présent et celle du passé²¹ ainsi que *la nécessité de réécrire l'histoire chaque fois qu'il y a un changement de pouvoir*) pour faire réfléchir encore plus sur le besoin d'initiatives civiles visant à éradiquer ces fléaux :

Comment peut-on cultiver les valeurs libérales dans des sociétés encore obsédées par les furies ethniques, contrôlées par des bureaucrates cyniques alliés à des escrocs et à des aventuriers sociaux ? Y'a-t-il encore de la place pour une société civile dans la région européenne de l'extrême est qui est aussi restée, malheureusement, la moins démocratique ? (*Op. cit.* : 212)

Le politologue roumain prolonge ainsi le débat sur la validité du paradigme de la société civile dans les pays ex-communistes, débat qui prolonge celui des années 1980, quand différentes personnalités intellectuelles et politiques (Timothy Garton Ash, Ralf Dahrendorf, Jacques Rupnik, Václav Havel ou Adam Michnik) faisaient valoir le rôle de la société civile dans l'effondrement des démocraties socialistes. Selon Tismăneanu, « les mentalités autoritaristes-léninistes ont été profondément intériorisées », générant un climat de suspicion, de frustration et de haine (et donc une répression de l'individualité), difficilement remplaçable par l'espace ouvert, extroverti de la société civile (la survivance de ces mentalités inhibitrices sera également mise en lumière dans la pièce de

²⁰ Selon Popper (1998 : 157), le mythe classique de l'opinion publique, *vox populi vox dei*, qui confère à la voix du peuple une sorte d'autorité ultime, fondée sur la croyance à l'infailibilité du jugement de « l'homme simple », évite le pluriel, car le peuple parle rarement d'une seule voix. La traduction du livre de Karl Popper, *À la recherche d'un monde meilleur* (Humanitas, 1998) a été financée par la Fondation Soros pour une Société ouverte.

²¹ Être critique par rapport à soi-même, c'est l'une des conditions de la *société ouverte* : « Être rationaliste, c'est admettre que l'erreur peut être de notre côté et la vérité de l'autre [...]. Le rationalisme, c'est, en somme, l'attitude de l'homme de science qui sait que la vérité objective ne peut être atteinte qu'au prix de la coopération et de la confrontation des idées » (Popper 1979, tome 2 : 153-154). Popper plaide en faveur d'une logique qui permet d'apprendre de ces propres erreurs dans *À la recherche d'un monde meilleur* (*In căutarea unei lumi mai bune*), livre traduit et publié par Humanitas en 1998, avec l'aide de la Fondation Soros pour une Société ouverte.

théâtre *Du sexe de la femme comme champ de bataille dans la guerre en Bosnie*, de Matéi Visniec, sur laquelle nous reviendrons plus loin). Tismăneanu croit que ces impulsions antilibérales pourraient être anéanties dans le cadre d'une société civile basée sur le consensus, la confiance réciproque et un « niveau élevé du capital social, tel que l'a défini Robert Putnam²² » (ce que Touraine [1984] appelait « niveau d'historicité »).

La traduction comme incitation au débat

Les traductions que l'on choisit de diffuser dans un espace postcommuniste comme celui de la Roumanie contestent non seulement des « fantasmes » passés ou présents propres à cet espace, mais aussi des représentations propres à l'Occident même. Confrontée à plusieurs options de réflexion ou modèles de comportement, la société roumaine est ainsi encouragée à débattre de la validité des formes et des contenus importés.

Le livre de John Gray (2002, *Two Faces of Liberalism*)²³ souligne, par exemple, que le libéralisme politique anglo-saxon s'articule autour de deux discours incompatibles ayant pour objet la tolérance. La tolérance libérale peut signifier, d'un certain point de vue, la recherche d'un consensus rationnel autour d'une forme idéale de vie (utopie qui

²² Tismăneanu se réfère ici au livre de Robert D. Putnam *Cum functionează democrația? Tradițiile civice ale Italiei moderne (Making Democracy Work : Civic Traditions in Modern Italy)*, livre publié par Polirom et dont la traduction a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project 1999*. Dans le chapitre « Le capital social et le succès institutionnel » (2001 : 183-208), Putnam explique l'avantage de la confiance mutuelle entre les individus qui génère une société n'ayant pas besoin d'un gouvernement absolu. Le capital social favorise la coopération pacifique, volontaire ou spontanée, des membres d'une société et il est défini par l'auteur comme étant « l'ensemble des caractéristiques de l'organisation sociale, telles que la confiance, les normes ou les relations qui peuvent améliorer l'efficacité sociale par le fait qu'elles facilitent les relations coordonnées » (*Op. cit.* : 188), c'est-à-dire tout ce qui instaure et développe le sens, partageable par tous, de la valeur de l'un pour l'autre. Selon Pierre Manent, « la conviction que la recherche de l'intérêt personnel conduit à la promotion de l'intérêt public » représente le fondement du libéralisme (1987 : 53).

²³ L'auteur est connu en Roumanie pour deux autres ouvrages : *Dincolo de liberalism si conservatorism (Au-delà du libéralisme et du conservatisme)* (All, 1998) et *Liberalismul (Liberalism)* (Du Style, 1998).

n'est plus fonctionnelle aujourd'hui, selon Gray, mais qui résiste encore, précise Antohi dans la postface de ce livre²⁴). D'un autre point de vue, elle signifie la croyance que les gens peuvent adopter et réconcilier des modes de vie variés, malgré leur différence (avoir des institutions communes, plutôt que des valeurs communes), pas seulement dans les sociétés multiculturelles²⁵ ; si l'on se réfère à Appadurai [1996], la tolérance libérale peut signifier à la fois vivre à un endroit bien précis et dans des communautés imaginées. Pour Karl Popper aussi, le libéralisme ne rêve pas à la coïncidence des mentalités ni au consensus parfait des opinions, mais vise plutôt une stimulation du dialogue entre des opinions contradictoires (Popper 1998 : 165) et une reconnaissance du fait que l'erreur est humaine, mais qu'elle doit être assumée²⁶. Il en est de même pour Giovanni Sartori qui envisage la démocratie sous la forme d'un « gouvernement par le débat » (1999 : 24). Pour la Roumanie postcommuniste, qui a vécu l'illusion d'une transformation magique de la société et qui a cru que la prospérité et l'harmonie allaient de soi²⁷, cette deuxième vision de la tolérance libérale que propose Gray ne peut pas être ignorée, car elle permettrait l'instauration d'un *modus vivendi* entre les différents modes de vie et de pensée, une approche critique du passé ainsi qu'une réconciliation avec les autres minorités vivant sur le territoire roumain. Selon Gray, les adeptes de la première théorie

²⁴ « Le fantasme du consensus rationnel universel est encore très vivace, bien que l'histoire puisse nous apprendre que les sociétés sans conflit n'existent que dans le discours. Même Karl Popper, peut-être le critique le plus radical de "l'ingénierie sociale utopique" – qu'il trouvait partout, de Platon à Marx et chez leurs émules –, croyait qu'un consensus rationnel est possible, du moins pour ce qui compte comme problème dans une société. Ce qui est encore plus curieux, c'est que, selon Popper, la difficulté principale du consensus rationnel ne relève pas de la diversité des positions morales des membres d'une société, sans parler des problèmes pratiques reliés à la construction d'un système politique capable de traduire la diversité en consensus sans manipuler ou opprimer ses citoyens [...] » (Antohi dans Gray 2002 : 181).

²⁵ Selon Gray (2002 : 9), presque toutes les sociétés d'aujourd'hui comprennent plusieurs modes de vie.

²⁶ Voir les commentaires de Popper sur la tolérance et la responsabilité intellectuelle, à partir de la question voltairienne « Qu'est-ce que la tolérance ? » (Popper 1992 : 203-205).

²⁷ Illusion qui s'est dissipée avec les affrontements violents entre les Roumains et les Magyars (en Transylvanie).

de la tolérance libérale sont John Locke (pour qui la tolérance était une voie vers la vérité) et Emmanuel Kant et, plus récemment, John Rawls²⁸ et Friedrich August von Hayek²⁹. Thomas Hobbes (qui voyait dans la tolérance une stratégie pour la paix et la coexistence), David Hume, Isaiah Berlin (qui croyait que la liberté permet aux gens de prospérer de manières différentes sans se laisser englober dans une « civilisation universelle ») et Michael Oakeshott³⁰ sont les représentants de la deuxième théorie, selon laquelle les régimes libéraux sont une solution au problème moderne du pluralisme, les sociétés actuelles étant moins favorables à la différence que les sociétés antiques, où « l'idée de l'égalité entre les gens était soit peu développée, soit absente » (Gray 2002 : 12). Selon Gray, le libéralisme devrait être redéfini, car le libéralisme traditionnel, qui présuppose un consensus sur les valeurs libérales, ne peut pas prendre en compte la coexistence, dans une société libérale, de divers styles de vie (y compris ces styles qui ne souscrivent pas aux principes libéraux) :

S'il existe un lieu de consensus sur les valeurs libérales, ce devrait être les États-Unis. Il est vrai qu'aux États-Unis presque tout le monde se réclame des principes libéraux. Malgré cela, l'Amérique ne se distingue pas du reste du monde, car elle est aussi sujette aux conflits entre les modes de vie. Le segment de la population américaine qui adhère au créationnisme, au « droit à la vie » ou à d'autres causes fondamentalistes ne répudie pas explicitement les valeurs libérales, comme on le ferait ailleurs à partir des mêmes convictions, mais il se les approprie pour qu'elles servent ses propres buts. Le développement stratégique d'un discours libéral dans un but fondamentaliste par un large segment de la population ne veut pas dire qu'on s'entend sur les valeurs libérales, tout au contraire. Semblable, du point de vue moral, à d'autres sociétés de la modernité tardive, la société américaine n'est pas libérale, hégémoniquement parlant, mais pluraliste. (*Op. cit.* : 22-23)

²⁸ Connu en Roumanie pour son ouvrage *Libéralisme politique* (Timisoara, Sedona, 1999), dont la traduction a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* 1996.

²⁹ Publié en Roumanie par Nemira (*Autobiografie intelectuala* [Autobiographie intellectuelle], 1999), Humanitas (*Capitalismul si istoricii* [Le capitalisme et les historiens], 1998 ; *Drumul catre servitute* [The Road to Serfdom], 1993) et Institutul European (*Constitutia libertatii* [La constitution de la liberté], 1998). La traduction de ce dernier ouvrage a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* 1995.

³⁰ Connu en Roumanie pour son livre *Rationalismul in politica* (*Le rationalisme dans la politique*) (All, 1995).

Voilà donc qu'un auteur comme John Gray sensibilise les lecteurs roumains au danger de croire encore à l'utopie du meilleur mode de vie, aujourd'hui associé de plus en plus au modèle américain, signe d'une société parfaite et non sujette à des conflits. Dans la postface à ce livre, Sorin Antohi souligne l'importance capitale de la vision proposée par Gray (la réconciliation de différents modes de vivre et, par là même, la valorisation de différents modes de réflexion et d'action) pour la société roumaine dont « on ne peut plus dire, pour aussi optimistes que l'on soit, qu'elle est en transition » (*Op. cit.* : 193) :

En Roumanie, où les conversations publiques sur la bonne société sont presque toujours des confrontations d'« animaux politiques » très peu instruits de philosophie, obéissant beaucoup plus à la loi darwinienne du plus fort qu'aux suggestions issues des débats savants, ces ouvrages sont (pour l'instant ?) destinés à former un milieu professionnel et journalistique capable de s'engager dans des polémiques doctrinaires et de les disséminer. Pourtant, – et c'est ce que j'ai voulu dire ici –, ce serait bien si les spécialistes, même s'ils sont peu nombreux, essayaient d'élargir ces échanges relativement techniques au public intelligent et intéressé (beaucoup plus large), y compris aux rares politiciens qui suivent la mouvance des idées (je les appellerais l'*élite lectrice*), au lieu de les enfermer entre les murs de l'université. Je le dis en sachant très bien que chez nous l'institutionnalisation universitaire de ce discours représente en soi une performance, alors que la consolidation d'un champ de recherche (« fondamentale », « pure ») est une urgence nationale. [...] C'est à ce prix que nos politologues, tout comme nos spécialistes des sciences sociales et humaines, pourront démontrer que leur savoir a une véritable pertinence sociale, même quand ils font appel au registre intellectuel le plus élevé. (*Ibid.*)

La turbulence innovatrice du transfert interculturel

La tolérance libérale comme solution à la coexistence plurielle apparaît aussi chez le politologue hollandais Arend Lijphart³¹, préoccupé, comme Robert A. Dahl³², par la

³¹ Professeur de science politique à l'Université de Californie, San Diego, auteur de nombreux ouvrages de politologie, fondateur du *European Journal of Political Research* et lauréat du prix Johan Skytte de Science politique décerné par l'Université d'Uppsala (1997). Les éditions Polirom de Iasi ont publié les ouvrages *Modele ale democratiei...* (*Patterns of Democracy...*) (2000) et *Democratia in societatile plurale* (*Democracy in Plural Societies : A Comparative Exploration*) (2002).

³² Auteur traduit en Roumanie par la maison *Institutul European* de Iasi (*Poliarhiile : participare si opozitie* [Les polyarchies: participation et opposition], 2000 ; *Democratia si criticii ei* [La démocratie et ses critiques], 2002 ; *Despre democratia* [Sur la démocratie], 2003).

construction d'une théorie de la démocratie et par l'approche comparative des différentes démocraties du monde. Dans la préface à la traduction en roumain du livre *Patterns of Democracy*... (Polirom 2000), – livre qui compare les pratiques, les concepts, les acteurs et les modèles dans trente-six démocraties –, plusieurs concepts sont expliqués (*majority, majoritarian government, consensus government, plurality system, pluralitarian, plural society*). Selon l'auteur de la préface (qui n'est pas le traducteur), bien que « la construction de nouveaux concepts soit souvent dangereuse » (*Op. cit.* : 16), il vaut mieux « innover et importer d'une manière raisonnable » que « de se limiter à un vocabulaire qui n'est qu'embryonnaire » (*Op. cit.* : 18). L'explication de la préface s'accompagne aussi d'allusions explicites ou camouflées à la Roumanie ou à d'autres sociétés multiethniques, parcourues de tension (parmi lesquelles on devine celles de l'Europe de l'Est, où le maintien d'un gouvernement démocratique est d'autant plus difficile qu'il risque de friser « la tyrannie de la majorité », comme disait Tocqueville). Vus d'une autre perspective, les renvois aux sociétés fragmentées peuvent signifier aussi que *la turbulence (ce désordre nécessaire à l'innovation, à la construction et à la déconstruction des savoirs)*³³ *conditionne la formation d'une société hybride, multiculturelle et, par là même, démocratique*. On pourrait alors croire à la vérité des syntagmes comme « la vie turbulente des démocraties » ou « l'insécurité et la turbulence du règne démocratique » (John Gillies et William Mitford, 1778, cités par Lianeri 2002 : 7). Sont insérées dans la préface du livre de Lijphart (2000 : 17) des suggestions ou des

³³ La « turbulence » représente l'état de ces pays se trouvant, selon les analystes occidentaux, entre l'espoir et la chute, entre la civilisation et la barbarie, entre le triomphe et le danger.

interrogations quant au modèle de démocratie (*pattern of democracy*) à suivre et aux chances que ce modèle soit réellement implanté en Roumanie³⁴ :

Une autre erreur est la traduction de *plural* par « pluraliste », comme dans le syntagme *plural society*. Dans cette édition, nous avons opté pour « société multiculturelle », bien que l'expression « indice de pluralisme » ait été utilisée [...]. Selon la formule consacrée, une société « pluraliste » est une société qui tolère/encourage la manifestation de tendances diverses (politiques, religieuses, ethniques, associatives, etc.), tandis que « société multiculturelle » veut dire, selon Lijphart, une société divisée (marquée par une grande diversité) du point de vue ethnique, racial, linguistique ou religieux. Le terme est très important, car il dénote, d'une certaine manière, le « berceau » du modèle consensuel. Le volume *Democracy in Plural Societies* (1977) fait justement référence aux institutions politiques consensuelles créées dans ces sociétés divisées.

Envisager l'innovation comme conséquence de la *turbulence* des représentations migrantes sur l'axe Ouest-Est nous permet d'éclairer une contradiction majeure qui semble caractériser le discours occidental méta-traductif. Si les diverses institutions occidentales proposent à l'Est « béotien » des livres *significatifs* de la pensée occidentale (une pensée *originale, saine*), cela veut dire que leurs discours, tout comme les représentations qu'ils diffusent à travers ces traductions *fondamentales*, s'annoncent en tant que *finalités* pour la société roumaine. La politique de la traduction que l'Ouest définit dans la région est-européenne renforce le caractère *universel, original, fondamental* des livres financés en traduction. Cependant, le savoir n'est pas stable, unique, universel. Cette conviction n'est pas seulement celle de plusieurs intellectuels roumains, *mais aussi* celle qui émane de ces mêmes traductions financées par l'Occident.

³⁴ Par exemple, le modèle consensuel non majoritaire (Suisse, Belgique ou Union européenne), et le modèle Westminster (Grande-Bretagne) ou le modèle majoritaire (qui exclut les minorités du gouvernement et crée rarement des gouvernements de coalition). Dans les sociétés multiculturelles, c'est-à-dire déséquilibrées, divisées pour des raisons ethniques, linguistiques, religieuses, idéologiques ou autres, note Lijphart, « on est probablement peu porté vers une démocratie majoritaire » (*Op. cit.* : 50), le gouvernement par la majorité signifiant la tyrannie de la majorité ou des conflits civils. Cet aspect est également souligné par l'auteur hongrois Szász (2001) ; il observe qu'en Roumanie « la majorité de l'élite politique rejette presque catégoriquement une organisation de la société basée sur la segmentation, qu'elle interprète comme une ségrégation. [...] La segmentation culturelle observable chez les minorités magyares devrait être considérée [...] comme un phénomène positif qui facilite la démocratisation du pays. [...] On peut toutefois s'attendre à ce que la population majoritaire s'organise sous la forme de sous-cultures politiques à caractère idéologico-religieux ».

Pourrait-on alors dire que cet Occident qui critique l'absence d'ouverture aux nouveaux savoirs masque ses vraies intentions et pousse, comme à l'époque des Lumières, vers des savoirs donnés pour *définitifs* et *universels* ?

Politique de la traduction : « universalité », « originalité », « finalités » ?

Ernest Gellner (1998) définit la démocratie libérale comme étant un processus continu d'élaboration et de construction (vision correspondant à celle d'*édification au coup par coup* de Popper³⁵). La démocratie libérale n'est donc pas universelle (le meilleur mode de vivre, pour reprendre Gray), unique ou ultime. Pour cette raison, le libéral Tismăneanu se doit d'affirmer aussi que le germe d'un désir de société civile a toujours existé dans les pays qui tentent maintenant d'édifier une démocratie libérale : « on ne peut pas contester une réalité : l'effondrement du système soviétique n'aurait pas eu lieu en l'absence d'une aspiration irrésistible, authentique à la société civile parmi les citoyens de ces pays » (*Op. cit.* : 212). Preda (1999) adopte la même attitude et note que malgré les changements rhétoriques entourant l'idée de démocratie, il y a eu un progrès significatif en Roumanie (par exemple, la stabilité dans une région soumise à des tensions, la réconciliation avec la Hongrie et l'Ukraine), mais ce progrès est invisible pour ceux qui mettent le signe d'équivalence entre le progrès économique et le progrès politique (d'où aussi le succès en Roumanie d'un syntagme comme « le temps des

³⁵ « Du programme politique de Platon – affirme Popper (1979, tome 1 : 130) – procède une certaine démarche politique que je crois extrêmement dangereuse ; c'est ce que nous avons appelé la méthode d'édification utopiste (*utopian engineering*), par opposition à la méthode, à mon avis, seule rationnelle, de l'édification au coup par coup ou par interventions limitées (*piecemeal engineering*) ». Popper préconise cette deuxième méthode, parce qu'elle suppose l'intervention de l'homme dans le cours de l'histoire, le combat des maux les plus graves et les plus immédiats de la société, plutôt que la recherche aveugle et opiniâtre d'un bonheur futur ou d'un État idéal (parfait, *original*). L'édification par interventions limitées est une démarche qui présume la capacité individuelle de porter un regard critique sur ses plans initiaux et de les corriger au besoin.

démocraties pauvres »). Cela fait écho à l'idée marxiste de *démocratie capitaliste* (qui vient remplacer dans les années 1950 l'idée de *démocratie*), envisagée comme « un système économique projeté sur une superstructure politique » (Sartori 1999 : 24)³⁶ :

Il s'agit tout d'abord d'une justification de nature marxiste, selon laquelle tout relève de l'économie, les changements sociaux et économiques étant induits par un changement dans l'ordre économique. Il s'agit ensuite d'une justification libérale, aussi bien dans sa version radicale de type hayekien (il n'y a pas de liberté politique sans économie de marché et sans liberté économique) que dans sa version plus modérée comme celle de Seymour Martin Lipset, selon laquelle plus une nation est prospère plus elle aura des chances de bénéficier d'un gouvernement démocratique. (Preda 1999 : 169)³⁷

Pour Gellner, la démocratie libérale ne devrait pas être comprise comme une finalité ou comme un attribut inhérent à la condition de « l'être chanceux » qui vit dans l'Occident³⁸ : « La société crée les hommes, mais, généralement, les hommes ne choisissent pas leur société. Ni *le choix* ni *l'égalité* qu'implique la notion de démocratie ne sont inhérents à l'âme ou à la condition sociale de l'être humain »³⁹. D'ailleurs, Gellner remarque au tout début de son livre (*Op. cit.* : 13) que l'idéal de société civile

³⁶ Preda (1999 : 172, note n° 24) souligne que l'expression « démocraties pauvres » a été lancée par l'ancien ministre argentin des Affaires étrangères, Dante Caputo.

³⁷ Samir Amin (1988 : 57) note aussi que, dans la société civile, le progrès politique ou social n'est pas associé au progrès économique : « L'autonomie de la société civile constitue la première caractéristique du monde moderne nouveau, fondée sur la séparation de la vie économique (elle-même opacifiée par la généralisation des rapports marchands) et du pouvoir politique. Telle est la différence qualitative entre le mode capitaliste nouveau et toutes les formations précapitalistes ». Le développement économique qui ferait progresser les relations interhumaines et entraverait toute intervention brutale du pouvoir politique était aussi le fondement du libéralisme progressiste de Montesquieu, contre lequel s'érigea Rousseau (v. Pierre Manent 1987, chapitre « Rousseau critique du libéralisme »). Preda (1999 : 142) souligne aussi que l'optimisme, comme la démocratie, sont des inventions de l'Europe politique qui ont légitimé, en Roumanie, la croyance que l'intégration européenne était une conséquence naturelle de la chute du communisme.

³⁸ Karl Popper met aussi en garde contre le risque que la démocratie et la liberté soient considérées comme allant de soi (ce sur quoi attirait l'attention également le narrateur d'*Hôtel Europa* qui expliquait à l'étudiant bucarestois, participant à la révolution de 1989, que « l'important n'est pas d'être libre, c'est de se battre pour l'être » [voir deuxième chapitre]) et qu'elles ne tournent en une sorte de souveraineté absolue, non contestable et oppressive (le seul recours qu'envisageait Locke devant un tel danger était le recours au Ciel) : « Mais précisément, que ces valeurs nous semblent aller de soi constitue l'un des dangers qui pèsent sur la démocratie. En effet, peu d'entre nous ont assez d'imagination, pour être capables de se représenter la vie dans une société moderne non démocratique » (Popper dans Popper et Lorenz 1995 : 166).

³⁹ « Society maketh men, but men do not generally choose their society. Neither the *choice* nor the *equality* implied by the notion of 'democracy' is inherent in the human soul or social condition » (Gellner 1994 : 186-187).

vient de renaître avec la chute du rideau de fer (tout comme Timothy Garton Ash signalait que le communisme n'avait pas réussi à empoisonner les mots *citoyen* et *civique*⁴⁰). Cette redécouverte par l'Europe de l'Est a un impact significatif sur l'Ouest qui devient plus conscient de ses valeurs.

Considérer la démocratie comme une finalité ou comme une conséquence naturelle de la chute du communisme ou encore penser que la révolution allait instaurer une *démocratie originale* (« la société parfaite ») qui, à son tour, allait remplacer les anciennes institutions⁴¹, a été, selon Preda, une erreur de la Roumanie postcommuniste. Celle-ci n'a fait que réactiver la relation marxiste révolution-démocratie : « on disait avant 1989 que la révolution "socialiste", la forme la plus avancée de la révolution, a créé la forme la plus avancée de démocratie, la démocratie "socialiste" ou "populaire" » (1999 : 160)⁴². Cette logique a engendré un nouveau mythe postcommuniste : « la seule solution : encore une révolution ! » et elle a perpétué l'idée que la révolution a été confisquée et la démocratie compromise (rhétorique qui caractérise la période 1990-1992 et qui prolonge le mythe de la conspiration). Alors que pour d'aucuns la démocratie reste un mythe⁴³, pour d'autres, la démocratie est un point final dans l'évolution de l'humanité, « une épreuve de la fin de l'histoire » (*dystopie*) ou un type de démocratie propre aux

⁴⁰ Timothy Garton Ash cité par Dahrendorf (1991 : 33).

⁴¹ « Principles of Liberalism may be described (at least today) as principles of assessing, and if necessary of modifying or changing, existing institutions, rather than of replacing existing institutions » (Popper 1992 : 157).

⁴² Le même avertissement sur le danger de l'utopie d'une société parfaite est lancé par Popper dans *L'avenir est ouvert*, qui souligne que les démocraties occidentales sont les formes de sociétés les plus ouvertes à l'amélioration et à l'autocritique. « Ceux qui les jugent mauvaises ne savent pas à quoi ressemblent les autres solutions » (Popper dans Popper et Lorenz 1995 : 171).

⁴³ La démocratie comme mythe ou comme remède est aussi le thème du récit « După cincisprezece ani (Après quinze ans) » du volume *Contrabanda memoriei (La contrebande de la mémoire)* de Ruba (2001). Ici, un ingénieur, ancien élève du lycée militaire, est maintenant persécuté par sa propre femme qui le pousse à soumettre un projet au Consulat britannique pour obtenir un stage en Grande-Bretagne. À court d'idées, Victor laisse sa femme écrire au consul ; celle-ci explique que son mari, persécuté dans l'ancien régime, pourrait bénéficier d'une « désintoxication totale » seulement « sous l'exercice et sous l'influence directe de la démocratie » (Ruba 2001 : 77).

« temps sombres » (Isaac 2000). Dans ce deuxième cas, les interrogations sont multiples et lancinantes. Par exemple, Preda (1999 : 161) remarque que les questions que Ralf Dahrendorf soulève auprès de son interlocuteur polonais (interlocuteur imaginaire) sur l'avenir de l'Europe, dans son livre *Reflectii asupra revolutiei din Europa...* (*Réflexions sur la révolution en Europe : 1989-1990*), sont les mêmes que celles qui ont peuplé le discours public roumain après la courte « lune de miel » de la révolution de 1989, bien qu'aucun lien avec la Roumanie ne soit explicite dans ce passage précis du texte de Dahrendorf :

Que signifient tous ces événements et où vont-ils nous mener (vouliez-vous savoir) ? Ne sommes-nous pas en train d'assister à un processus de dissolution sans que rien ne vienne prendre la place des vieilles structures qui étaient, il faut bien l'avouer, lamentables ? [...] Comment l'économie de marché affectera-t-elle le tissu social du pays ? Ne risque-t-elle pas d'en enrichir certains, alors que la masse s'appauvrira plus que jamais ? Qu'advient-il de la vie culturelle ? Sommes-nous voués à lire et à regarder des sornettes, à présent que nous sommes libres et que nous n'avons plus de livres bon marché et de films de qualité subventionnés par l'État ? Comment pouvons-nous mettre en vigueur l'État de droit ? (Dahrendorf 1991 : 8)⁴⁴

Le retour des représentations dans la « vacuité » postcommuniste

Les visions utopiques et dystopiques de la démocratie se retrouvent, par exemple, dans les différentes significations que la société roumaine postcommuniste attribue au modèle américain, en faisant appel à un imaginaire religieux qui la replace dans le monde *clos* de l'avant-modernité. Considérons un événement très médiatisé en Roumanie (la visite de George Bush à Bucarest en novembre 2002) non seulement pour illustrer le rôle des « deux formes d'opinion publique » (Popper 1992 : 158) – institutionnalisée et non institutionnalisée – dans la diffusion des représentations, mais aussi pour révéler le croisement en Roumanie d'une pensée collective qui place la démocratie sous le signe de

⁴⁴ Nous citons la version française de ce livre.

la réussite et de la prospérité et d'un discours mystique ou prophétique, capable de projeter des représentations dystopiques de la société ouverte.

La presse roumaine relate l'arrivée de Bush, « un homme *très religieux*, un peu crispé, maladroit et hargneux, mais honnête et courageux » (*Adevărul*, janvier 2003), en puisant aux sources du mythe de l'arrivée des Américains « libérateurs », attendus depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale (fantasme entretenu aussi par l'auteur roumain Petre Barbu, dans *Dumnezeu binecuvânteaza America* (*Dieu bénit les États-Unis*) [Nemira 1995]⁴⁵). Cette fascination aurait pu être entretenue pendant le communisme par le feuilleton américain *Dallas* qui réussissait à l'époque à donner l'illusion d'une proximité occidentale (le *bovarysme géoculturel* dont parle Sorin Antohi), en transgressant toutes les divergences sociales, géographiques, politiques ou religieuses, « du pope du village à l'intellectuel en renom, de l'obscur employé d'une coopérative agricole [...] à l'*apparatchik* prétentieux et dérisoire » (Karnouh 1990 : 55).

⁴⁵ L'écrivain Petre Barbu (1962-) a bénéficié d'une bourse littéraire Soros pour écrire le roman *Dumnezeu binecuvânteaza America* (*Dieu bénit les États-Unis*). C'est la chronique d'une famille qui vit dans un bâtiment sordide – peut-être l'un des blocs peuplés par ces paysans que les rêves de modernisation de Ceausescu ont déracinés. Leur fils cadet a un projet, celui de préserver la mémoire de la famille : il les « espionne » et note tout ce qui se passe, pour que rien ne soit oublié. Le père, ouvrier dans un chantier, fait parfois « des heures supplémentaires » dans une ferme agricole d'où il rentre avec quelques tomates pour faire la salade. Tout se passe peu après la chute du communisme. L'événement qui change la vie de cette famille, c'est l'apparition d'une tache d'eau sur le plafond, dont on ne parvient pas à trouver la cause. Face à cet inconnu, les personnages réagissent différemment : alors que les plus âgés se résignent, les plus jeunes veulent s'évader et imaginent une fuite vers l'Amérique, une fuite qui prend la forme de toutes les images et de tous les rêves qui configurent, dans leur esprit, le visage de l'Amérique. L'évasion finale de toute la famille, dans une sorte de sous-marin, finit par la noyade de la soeur du personnage principal (le narrateur). Autre rêve avorté. Cioran (1977 : 109), dans le chapitre « Mécanisme de l'utopie » note que « la chose qui frappe le plus dans les récits utopiques, c'est l'absence de flair, d'instinct psychologique. Les personnages en sont des automates, des fictions ou des symboles : aucun n'est vrai, aucun ne dépasse sa condition de fantoche, d'idée perdue au milieu d'un univers sans repères ».

Le roman *Dieu bénit les États-Unis* a obtenu en 1995 le prix du premier roman de la maison d'édition Nemira et sa mise en scène a été primée par le ministère de la Culture en 1997. L'autre pièce de théâtre de Petre Barbu, *La stânga tatălui* (*À gauche du Père*), a été mise en candidature pour le concours de « La meilleure pièce de théâtre de l'année 1999 », tandis que *Tatăl nostru care esti in supermarket* (*Notre Père qui êtes au supermarché*) a reçu le prix de la meilleure pièce de théâtre en 2002.

« Religion, politique et météo en Roumanie », titre ironiquement le correspondant roumain du journal *Le Monde* à l'occasion de cette visite (Bran 2002). George Bush, le « mentor de la démocratie », entame son discours tout juste après l'averse qui fait apparaître au-dessus de sa tête un arc-en-ciel « miraculeux ». Une intervention divine qui « dépasse toute prévision politique » (*Idem*). Ce fut le jour où « Dieu nous a souri », s'exclame le journal roumain *Cotidianul*. « L'arc-en-ciel, le signe du lien entre Dieu et les hommes », ajoute *Evenimentul zilei* (*l'Événement du jour*), qui croit à une pluie rédemptrice. Alors que la capitale se réjouit du « sourire de Dieu », déterminant le premier ministre à « sortir sur la place publique avec un chapeau texan sur la tête » (*Idem*) et le président Iliescu à oublier que le *Washington Times* l'a confondu avec l'ancien président roumain (Emil Constantinescu), la province roumaine est préoccupée par l'expédition en enfer des diables terroristes et par l'envoi au paradis de tous les bons samaritains⁴⁶. Les journaux roumains abondent en références religieuses, à part le signe divin de l'arc-en-ciel et la religiosité du président américain ; selon le philosophe Plesu (1996 : 45), le triomphalisme politique est aujourd'hui remplacé, par un excès de religion et d'éthique. La presse souligne qu'à Vilnius, en Lituanie, où George Bush s'était rendu avant d'arriver à Bucarest, l'organisation a été beaucoup plus faible, le discours mal écrit, Bush ressemblait à un *prédicateur* fatigué, de sorte que « tous les Lituaniens se sont endormis dans leurs *stalles d'église* » (*Evenimentul zilei*, le 26 novembre). Bush lui-

⁴⁶ « La presse signale ainsi que, sur les murs de l'église de la Transfiguration du village de Petresti, le pape Alexandru Coman a peint les portraits de George Bush senior, de Mikhaïl Gorbatchev et du pape Jean Paul II flanqués des drapeaux de l'Alliance et de l'Union européenne. [...] Dans une chapelle de Timisoara, à l'ouest du pays, Ben Laden a trouvé sa place au coeur des flammes éternelles. [...] Mais il n'y a pas qu'Oussama qui fasse les frais de cet aggiornamento de la fresque religieuse, qui ne date pas d'aujourd'hui. En 1996, le pape Cosmin Gherasim avait peint dans l'église de Gura Ariesului, village du centre du pays, les visages du président Ion Iliescu, du premier ministre Adrian Nastase et du président du Sénat Nicolae Vacaroiu. Ils étaient eux aussi du mauvais côté de l'histoire biblique, illustrant trois faces du malin. Cette offense visuelle à l'encontre de l'autorité publique a été effacée. » (Bran 2002)

même joue sur ces références religieuses en rappelant à l'auditoire que, près de la Place de la Révolution, il y a une vieille église qui marque la victoire de la foi sur l'oppression. Ce sera peut-être plus qu'en signe de remerciement que *George Bush* recevra une icône de Saint *Georges* (Toma 2002). Les anciens combattants présents sur la Place de la Révolution voient leurs rêves se transformer en réalité et affirment d'un ton triomphateur que les Américains attendus depuis des décennies sont finalement arrivés⁴⁷.

Le mythe des Américains libérateurs ou rédempteurs, exploité à la fois par la presse roumaine et par les médias internationaux, est contré dans la Roumanie contemporaine par une autre croyance, celle que les Américains sont des hérauts du mal, de la décadence, de l'espionnage microscopique, de l'uniformisation et du monopole de l'information. Ces projections avaient déjà été développées par l'auteur roumain exilé en France, Virgil Gheorghiu (1916-1992), dans ses deux romans *La vingt-cinquième heure* (paru en roumain en 1948, traduit dans plus de trente pays, réédité en roumain en 2004 par la maison Gramar de Bucarest) et *L'œil américain* (Paris, 1972)⁴⁸. Aujourd'hui, les Américains peuvent être « démonisés » jusqu'à représenter le communisme même :

⁴⁷ *Nine o'clock*, édition du 25 novembre.

⁴⁸ Dans *L'œil américain*, l'action se passe dans la ville de Rodon, port « abandonné par la mer », où un crime vient d'être commis. Les Américains connaissent tout : tout d'abord, le fait qu'un crime a été commis à un endroit du monde délaissé par l'histoire et la modernité, ils connaissent l'arme du crime (le poison), l'heure à laquelle le crime a été commis ainsi que les noms des personnes auxquelles le message sera envoyé par satellite. Le capitaine Taxid, « cassé en grade », reçoit le message des Américains par satellite et peut ainsi réaliser l'exploit de sa vie et remonter en grade. Plus tard, un navire américain se placera au large du port de Rodon, ce qui provoquera la peur des habitants, persuadés qu'il s'agissait d'un « débarquement ennemi », et ravivera aussi leur espoir qu'ils seront finalement sauvés ou *civilisés* : « Et voilà qu'un jour nous avons ouvert l'œil. Nous avons été réveillés. Par les Américains, par le bateau que vous voyez au large. Par le "U.S.A. Navy Mythos", le bateau espion. Nous ne savions pas qu'il était l'œil américain ni qu'il venait ici braquer ses regards sur nous et nous surveiller. En le voyant nous avons commencé à espérer. [...] Nous avons espéré, en le voyant, que la mer reviendrait et que Rodon deviendrait à nouveau un port, un nouveau Rodopolis. Tout cet espoir est né du *Mythos*. » (Gheorghiu 1972 : 68). Mais l'arrivée du navire américain est aussi néfaste, car la civilisation technologique et les slogans que les Américains apportent avec eux visent à uniformiser et à dépersonnaliser ces gens restés loin de la civilisation : « La Société-Usine n'accepte pas d'individualités. Elle ne peut vivre qu'à condition que les hommes de la planète deviennent uniformes. Strictement semblables les uns aux autres. Pareils aux pièces d'une machine. » (*Op. cit.* : 26-27).

Abhorring modernity : One of Romania's most popular journalists writes a virulent article in which the United States appears as the last refuge of intolerant, communist-like mentalities and practices. [...] This is semantic chaos : how can one seriously believe that the triumph of civil rights movements, the recognition of the political and civil rights of blacks, women and gays, the insistence on diversity and plurality and the rejection of monistic and sanctimonious discourses about what is right and what is wrong, in other words, accepting the challenges of postmodernity, means "communism"? (Tismăneanu et Mihăies 1998 : 134-136)

Ces images utopiques et dystopiques, qui caractérisent également le concept de *démocratie*, montrent en fait le trajet euphorie-désenchantement d'un peuple qui, face à la liberté, est tombé dans le piège qu'énonçait Karl Popper : « définir la démocratie comme pouvoir du peuple représente un grand danger. Toute personne faisant partie du peuple sait qu'elle n'a pas le pouvoir et pour cette raison elle a l'impression que la démocratie est une grande escroquerie » (Popper, *La leçon de ce siècle*, cité par Preda 1999 : 160)⁴⁹. L'idée *marxiste* que la société civile est une escroquerie est discutée par Gellner (1998 : 15) qui note que dans une société close le sens est soit absent, soit faussé ou absurde ; l'absence de signification justifie pourquoi les sociétés closes se trouvaient, avant l'avènement de la démocratie, dans un *vide absolu*, croyance amplifiée par les discours de provenance occidentale et que se sont appropriés certains discours roumains (« l'indécis – écrit aussi Liiceanu⁵⁰ – vit dans *la vacuité de toute décision* » [1997 : 60 ; nous soulignons]) :

In extensive parts of the world, what is denoted was absent⁵¹. This lack came in due course to be strongly felt and bitterly resented : eventually it turned into *an aching void*. The absence was felt acutely in societies which had strongly centralized all aspects of life, and where a single political-economic-ideological hierarchy tolerated no rivals and one single vision defined not only truth but also personal rectitude. This caused the rest of

⁴⁹ Cette même idée est énoncée par Ralf Dahrendorf, dans le livre cité plus haut, qui réitère aussi l'image de la vacuité des pays de l'Est : « La démocratie, au sens où l'on demande au peuple de décider, ne comblera pas ce vide. [...] La démocratie est une forme de gouvernement, pas un hammam de sentiments populaires » (1991 : 17).

⁵⁰ Écrivain et philosophe, directeur de la maison d'édition Humanitas de Bucarest.

⁵¹ Dans la version roumaine (Gellner 1998), « what is denoted was absent » (Gellner 1994) est traduit par « la signification manquait ».

society to approximate an atomized condition, and dissent then became a mark of heresy or, in the terminology of modern ideocracy, it defined an 'enemy of the people'. (Gellner 1994 : 1 ; nous soulignons)

Un sens ordonné par la traduction

L'avènement de la démocratie semble engendrer par ailleurs un trop-plein de sens ou un désordre dans les significations, désordre qui, à son tour, désoriente les individus et leur donne le sentiment que le sens n'existe pas ou qu'il est insaisissable : « Il ne s'agit pas d'une désorientation générale de la connaissance : je n'y suis pas désorienté par manque de repères, mais parce que s'ouvre à moi une pluralité de chemins possibles » (Liiceanu 1997 : 58). Saisir le sens dans un temps dit de *significations profondes* révèle non seulement le rôle que peut jouer la traduction dans cette crise des représentations (*ordonner, imposer* des sens ou encore les *arranger*), mais aussi l'apparition d'autres représentations de nature dystopiques (fondées sur *la peur* et l'*égarement* face à la liberté) de la démocratie ou de la société *multiculturelle* ou *plurielle*. À part le sentiment de vivre dans une « démocratie pauvre », la Roumanie subit aussi l'effet de la « démocratie confuse » (Sartori 1999 : 31) ou encore de la démocratie « sombre » (Isaac 2000⁵²), notamment sous l'effet de la croyance que la démocratie est unique ou authentique, qu'elle est une finalité, « la religion enfin retrouvée de l'humanité » (Pierre Manent cité par Preda 1997). Comme dans l'Angleterre de Thomas Hobbes (1588-1679), « le principe du nouvel ordre ne sera pas le bien qu'on cherche, mais le mal qu'on fuit » (Manent 1987 : 58), l'usage raisonnable de la crainte ayant un effet positif sur l'apparition de nouvelles idées. Le philosophe roumain Gabriel Liiceanu écrit aussi que

⁵² Isaac explique qu'il a emprunté le syntagme *la démocratie des sombres temps* (*democracy in dark times*) de Hannah Arendt (*Men in Dark Times*) inspirée, à son tour, par le poème « To Those Born Later », de Bertolt Brecht, un poème qui décrit « la révolte et la faim, les massacres et les assassins, les réactions violentes face à l'injustice ainsi que le désespoir ».

« dans un monde pourvu de toutes les nuances du bien et du mal, le problème est de ne pas tomber sur le mal et de choisir le bien » (1997 : 55). Ainsi, les traductions qui diffusent les différentes théories de la démocratie tout comme la relation entre la démocratie et d'autres sujets clés permettent le passage d'une société close (« féodale ») vers une société moderne, mais elles favorisent en même temps l'entrée en jeu du *mode du reste*, c'est-à-dire l'actualisation de représentations propres aux temps de la société close (par exemple, la persécution, la frustration, l'insécurité, la peur, la mort, la rédemption, la suspicion, la haine, l'exclusion, la confusion, l'immobilisme, la dégradation), ces représentations qui justement assurent la continuité entre le passé et le présent et par là la stabilité de l'imaginaire roumain⁵³. Ces représentations peuvent, entre autres, établir un signe d'équivalence entre la démocratie et le communisme (comme nous venons de le voir), entre la démocratie et l'utopisme, entre la liberté et la peur de liberté (ce que Liiceanu [1997 : 45] appelle *la liberté comme prise-en-projet*) ou entre la démocratie et l'oppression, la démocratie étant vue comme un simulacre de la liberté et, plus généralement, du bonheur : « Bien qu'une certaine oppression ait été éliminée, il n'est pas tout à fait clair que ce que l'avenir nous réserve soit moins nocif », écrivait Jeffrey Isaac (2000 : 12).

⁵³ Alors que l'on s'attendrait beaucoup plus à retrouver ces questions *existentielles* dans des livres de philosophie ou encore de philosophie politique, nous avons été étonnés de les retrouver également dans un *code des bonnes manières aujourd'hui* (Marinescu 1995), un best-seller roumain publié et réédité aux éditions Humanitas (1995, 1999, 2002), devenu une sorte de « manuel scolaire ». Dans son « argument en faveur des bonnes manières », l'auteure roumaine, qui plaide pour un retour à *la normalité* et à *la civilisation* après quarante-cinq ans de tyrannie (l'Occident étant, selon elle, la seule entité morale), écrit : « Nous sommes à la fin du 20^e siècle et nous avons l'impression que la fin du monde approche... Nous vivons dans un monde fou, avec la sensation que nous devenons fous au fur et à mesure que les jours passent. Nous assistons effrayés aux images terribles des soi-disant zones conflictuelles, des zones qui surgissent inopinément sur le globe et se multiplient d'une manière alarmante. » (*Op. cit.* : 12). Nous reconnaissons ici non seulement un développement du mythe de la conspiration, mais aussi des échos des multiples questions relatives à la liberté, à la vie et à la peur de la liberté et de la décision.

5.3. L'espace « libre » en traduction : dystopies de la démocratie

En référence au livre d'Hannah Arendt, *Men in Dark Times*, et reprenant un passage clé où Arendt parle du passage de l'espace public « authentique » (où les gens manifestent leurs « passions et intérêts » librement) aux « sombres temps » des *vides de crédibilité* et des faux discours⁵⁴, Isaac (2000 : 18) croit qu'*il serait absurde de prétendre que nos propres formes de sombres temps sont parfaitement identiques à celles d'Arendt*, formes qui révélaient le destin d'un monde écartelé par la guerre froide, pas encore guéri des traumatismes du nazisme et en proie à la destruction communiste. Toutefois, « le degré de dissimulation, de malhonnêteté et de cynisme que l'on affiche par rapport aux idées de souffrance et de solidarité réelles n'a cessé d'augmenter à notre époque » (*Idem*). La démocratie, certes, a contré *la barbarie* d'un monde dominé par des passions ethniques, mais elle n'a pas encore réussi à inspirer la confiance à tout le monde. Cela est ressenti comme une douleur de plus en plus vive, d'autant plus que les autres possibilités utopiques ont été épuisées (Isaac 2000 : 21). Il s'ensuit que les infirmités et les maladies qui caractérisaient la société roumaine ou l'Europe de l'Est sont étendues par Isaac à la société en général, y compris donc au monde démocratique occidental, cet espace où la démocratie semblait avoir triomphé :

Les événements récents suscitent des questions sur « l'état de santé » et l'efficacité d'un régime qui s'appuie sur une base si fragile et qui inspire si peu de confiance civique. [...] un système de plus en plus rongé par l'immobilisme et la sclérose. (Isaac 2000 : 21)⁵⁵

⁵⁴ « If an authentic public realms throws "light on the affairs of men by providing a space of appearances in which they can show in deed and word, for better and worse, who they are and what they can do," she [Arendt] continues, "then darkness has come when this light is extinguished by 'credibility gaps and 'invisible governments,' by speech that does not disclose what is but sweeps it under the carpet, by exhortations, moral and otherwise, that... degrade all truth to meaningless triviality." » (Isaac 1997 : 8).

⁵⁵ « But recent events surely pose questions about the "health" and effectiveness of a regime that rests on such slim foundations and inspires such minimal civic confidence. [...] a system increasingly beset by immobilism and sclerosis » (Isaac 1997 : 11-12).

Isaac avertit ses lecteurs que les différentes formes actuelles de démocratie menacent notre existence et que les institutions auxquelles on est enclin à faire confiance sont un pâle reflet de notre idéal démocratique. Ce scénario surgit sans doute aussi parce que nous croyons que la démocratie est une solution (une finalité pour la Roumanie), alors qu'elle est un problème permanent. L'auteur place les formes fragiles ou conflictuelles de la démocratie sous le signe la *démocratie agonistique*⁵⁶ : un espace où différentes formes d'identité, de responsabilité et d'organisation sociale entrent inéluctablement en conflit (c'est la vision que partageait John Gray, pour qui une démocratie libérale ne peut pas faire consensus autour des valeurs et des principes de tous). Dans cet espace, les identités marginales remettent en question les formes *normales* du pouvoir, « celles que l'on considère généralement comme valables » (Isaac 2000 : 24). Toutefois, Isaac centrera sa discussion non pas sur les formes de résistance qui contestent la normalité, mais sur ces formes d'identité et de résistance civique (analysées aussi par Arendt) qui se développent face à la désorientation et à l'irresponsabilité profondément destructives de notre monde :

Nous vivons effectivement dans un monde qui a des règles et des contraintes extraordinaires, mais ces formes de règlement et de coercition se distinguent moins par leur « normalisation » que par le chaos, la barbarie, l'insécurité croissante ainsi que l'indifférence grandissante manifestée par rapport aux phénomènes qu'elles déclenchent. [...] Selon moi, le problème actuel n'est pas qu'il y a trop de responsabilité ou trop de normalité, mais qu'il y en a trop peu. (*Op. cit.* : 25)⁵⁷

⁵⁶ Ce concept est discuté, selon Isaac, par William Connolly, Bonnie Honig et Wendy Brown. Aucun de ces trois auteurs n'a été traduit dans la Roumanie postcommuniste, ce qui rehausse l'importance du livre d'Isaac qui propose un autre type de réflexion sur les différents scénarios *imparfaits* de la démocratie.

⁵⁷ « We do inhabit a world of extraordinary regulation and constraint, but the forms of regulation and constraint that are operative in the world today are distinguished less by the "normalization" than by chaos, barbarity, and pervasive insecurity, and the pervasive indifference to these phenomena, that they engender. [...] in my view the problem today is not too much responsibility but too little, not too much normality but too little. » (Isaac 1997 : 16).

Alors que le scénario « optimiste » ne nous offre que la chance d'observer passivement le désordre de ce monde et l'extinction lente de ses valeurs, le scénario le plus pessimiste nous mène vers la Bosnie qui est « moins un lieu et beaucoup plus un symbole » (*Op. cit.* : 27), un espace *au cœur de l'Europe libre et intégrante* qui a révoqué l'idée d'un triomphe de la démocratie : « La Bosnie représente les ténèbres qu'évoque le titre du livre, les profondes menaces contre des démocraties à l'aube d'un nouveau siècle, des menaces engendrées par la violence, l'intolérance et une indifférence cynique envers le sort des autres » (*Idem*)⁵⁸, ce que d'autres auteurs roumains ont appelé l'époque du *sous-homme*.

Pour illustrer ces deux types de scénarios qu'envisage Jeffrey Isaac, nous avons choisi deux pièces de théâtre écrites par un dramaturge roumain de la diaspora (Matéi Visniec), également journaliste à Radio France Internationale (l'une des radios qui ont servi de « vecteurs de la pensée occidentale »)⁵⁹. Il s'agit de *Paparazzi ou La Chronique d'un lever de soleil avorté* et *Du sexe de la femme comme champ de bataille dans la guerre en Bosnie*. Nous pourrions interpréter ces pièces comme étant des projections

⁵⁸ « In this sense Bosnia stands for the darkness that this book's title evokes, for the profound challenges facing democrats at the dawn of a new century, challenges posed by violence and exclusionism and cynical indifference to the plight of others » (Isaac 1997 : 18).

⁵⁹ Matéi Visniec (1956-) s'est exilé en France en 1987, après que toutes ses pièces de théâtre ont été systématiquement bannies par la censure communiste. Dans son pays d'adoption, il n'écrit qu'en français. Son théâtre, où les personnages basculent entre la folie et la lucidité (*L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux*), le réel brutal et le fantastique, révèle avec un humour tragique les contradictions de l'être humain, ses aspirations parfois triviales, parfois démesurées. Influencé par Ionesco et Beckett et placé sous le signe du postabsurde, Visniec avoue : « Il ne faut pas oublier qu'en Roumanie, à l'époque communiste, l'absurde était en fait une réalité. Chez nous, décrire la vie de quelqu'un qui se lève le matin, se couche le soir et entre ces deux moments traverse une journée lumière, voulait dire écrire de la littérature absurde. L'être était soumis à la pression du pouvoir, au milieu, à l'idéologie, etc. Il avait une double pensée : ce qu'il disait à la maison était différent de ce qu'il disait à l'extérieur. Il se rabougrissait sur lui-même pour ne pas montrer ses vrais sentiments. Toute cette schizophrénie qui marquait la société roumaine était d'une telle absurdité que, en décrivant ce qu'il arrivait d'une manière réaliste, on obtenait déjà une littérature absurde » (Agafitei 2002). Après la chute du communisme, l'œuvre de Visniec a été publiée par Cartea românească, Aula et l'éditeur virtuel LiterNet. Ses pièces de théâtre ont été traduites en plusieurs langues (turc, islandais, suédois, bulgare, allemand, italien et anglais) ; en Roumanie, elles ont été jouées à travers le pays entier.

dystopiques de la démocratie ou du temps de liberté (de soleil) qui succède ou devrait succéder à une époque de répression des sentiments, des aspirations et de la mémoire. Un temps qui met fin aux rêves et aux illusions et qui sonne l'alarme sur toutes les contradictions du progrès. « Stupid illusion / to surround oneself with walls / then suddenly to feel / so free », écrivait en 1985 le poète dissident Mircea Dinescu (« Walls »), dont le tragique de la poésie révélait en fait la condition de l'être humain contemporain : « I'm nothing but a dusty lens / through which time gazes with a laugh » (1985, « Lens »)⁶⁰.

L'« avenir ouvert » : traduire pour ne pas oublier

Paparazzi ou La Chronique d'un lever de soleil avorté, Du sexe de la femme comme champ de bataille dans la guerre en Bosnie (et également *l'Histoire du communisme racontée aux malades mentaux* du même auteur) s'organisent autour d'un élément pivot : la mort. La mort signifie ici la chute, l'oubli, l'effacement de la mémoire, la disparition du soleil, le règlement de compte avec le passé et avec l'histoire – « obsessions » d'une société tiraillée entre la chute dans le néant du passé (l'oubli total) et l'intégration à un « avenir ouvert », une société qui écrit ou traduit pour ne pas oublier ou encore pour se donner des repères. Selon Visniec, le procès *non juridique* de l'utopie communiste est encore retardé, à l'Est comme à l'Ouest, et « l'analyse de la culpabilité

⁶⁰ Poésies publiées dans le volume *Exile on a Peppercorn* (1985). Les poèmes de Mircea Dinescu ont été traduits en plusieurs langues (hongrois, allemand, français, anglais, hollandais, bulgare, russe et serbe). Pendant l'époque communiste, Dinescu est parmi ceux qui haussent la voix contre « le grand nigaud », dans la « La lettre des six adressée au Président Nicolae Ceausescu ». Le jour de la fuite de Ceausescu, c'est lui qui annonce sur les écrans de télévision : « Le tyran (ou *le rat*) a fui ». Élu en 1991 président de l'Union des écrivains de Roumanie et plus tard membre du Conseil chargé d'investiguer les Archives de la Securitate, Dinescu est également le fondateur des revues satiriques *Academia Catavencu*, *Plai cu boi* (« traduction » à la roumaine de *playboy*, signifiant « le pays [*plai*] des bœufs/des idiots [*boi*] ») et *Aspirina săracului* (*L'aspirine du pauvre*).

collective, de la culpabilité individuelle et de celle d'idées est encore une nécessité » (Visniec cité par Agafitei 2002). Dans *Paparazzi...*, l'un des personnages est *l'homme pour lequel la naissance a été une chute*, celui qui n'a rien oublié, qui porte dans sa mémoire le souvenir affreux de la vie d'avant et qui a « une très mauvaise mémoire de l'avenir, de ce qu'il veut dire, de ce qu'il a l'intention de dire, de ce qu'il n'a pas dit, mais qui sera dit ». *L'homme pour lequel la naissance a été une chute* s'apparente en quelque sorte à deux autres personnages de Visniec : Dorra (victime de la guerre en Bosnie) et son enfant (qui ne joue de rôle que dans sa mémoire et non dans la pièce proprement dite)⁶¹. Dorra plonge en elle-même pour endiguer ses souvenirs douloureux et sa haine, mais se réconciliera finalement avec son passé, en donnant naissance à celui qui dévorait non seulement son corps, mais aussi sa mémoire (« les victimes sont tuées maintenant une deuxième fois, dans la mémoire », écrivaient Tismăneanu et Mihăies [1998 : 85], en référence à l'après-communisme).

Paparazzi... offre l'image apocalyptique d'un endroit où le soleil menace de ne plus se lever, où les gens n'ont pas de nom (ils ne sont que des voix), et où le temps est mesuré différemment. Un aveugle appelle au hasard des numéros de téléphone et demande à ses interlocuteurs de lui décrire le paysage et surtout le ciel. C'est à la fin seulement, quand le monde sera privé de soleil, que les autres lui parleront. L'aveugle reste prisonnier de ses illusions dérisoires, tout comme le chef des paparazzi (qui veut éblouir le monde avec son reportage sur une vedette de cinéma, malgré ce « pitoyable soleil ») ou comme ceux qui veulent s'en aller à tout prix (nous reconnaissons ici la séduction que l'Occident a opérée sur les Roumains après le communisme). *L'homme qui veut partir en train et la femme qui veut partir en train* se trouvent dans une gare où les

⁶¹ Dans *Du sexe de la femme comme champ de bataille dans la guerre en Bosnie*.

trains ne viendront plus jamais ; ils veulent pourtant acheter les billets les plus chers pour « aller très loin, aussi loin que possible ». Alors que le guichet pour *les départs à l'étranger* est fermé pour toujours, le caissier les prévient que « dans ce pays » il n'y a plus de lieu *aussi loin que possible*, qu'il n'y a plus rien, que c'est une station terminus (dans l'original français, la « station terminus » est rendue par « Terminé ! Terminé ! »). Le chef des paparazzi croit que l'explosion cosmique est une œuvre de manipulation ou une stratégie publicitaire, tandis que *le clochard au baladeur* présage la folie générale, la fin du monde causée par la perte de la foi, quand, selon un autre personnage, « même les morts devront payer ».

Bien que cette pièce de théâtre n'ait été traduite en roumain qu'en 2002, un événement fort médiatisé en Roumanie en 1999, à savoir l'éclipse totale du soleil, révèle certains des fantasmes négatifs et des peurs existentielles qui peuplent l'imaginaire populaire roumain : « Ce pressentiment de l'inouï, – écrivait Cioran (1977 : 108) dans *Histoire et utopie* –, cette attente cruciale peut tourner en illusion, et ce sera l'espoir d'un paradis sur terre ou ailleurs ; ou alors en anxiété, et ce sera la vision d'un Pire idéal, d'un cataclysme voluptueusement redouté ». Nous rappelons ici ce que nous disions plus haut dans le texte, que ces visions dystopiques d'un autre monde (que nous pouvons interpréter comme étant le « nouveau monde » de la démocratie et de la liberté) s'appuient non pas sur l'idée de bonheur que l'on recherche, mais sur le mal que l'on fuit.

La psychose de l'éclipse et le sentiment de fin du monde sont exploités par des faux magiciens qui annoncent, à l'occasion de l'éclipse, des tremblements de terre et « la descente de Satan » dans ce pays où, comme disait le personnage Choubert d'Ionesco (*Les victimes du devoir*) : « Il ne se passe jamais rien. Des comètes, un bouleversement

cosmique, quelque part dans l'univers. Presque rien. » (1990 : 11). La forte pluie d'après l'éclipse renforce le sentiment que « c'est terminé » (pour revenir à *Paparazzi...*) ou que les *sombres temps* sont arrivés ; pourtant, les scientifiques expliquent qu'il n'y a aucun lien entre l'éclipse et la pluie :

En un seul instant, la tempête a fauché les arbres qui se sont écrasés sur les maisons, les rails et les chemins ; les fenêtres ont volé en éclats, les lumières se sont éteintes et un grondement déchirant a traversé le sud-est du pays. La fureur de la nature s'est accompagnée de phénomènes inexplicables qui ont confirmé le début de l'Apocalypse : les lumières d'un quartier se sont brusquement rallumées, les téléphones dans un bâtiment ont commencé à sonner simultanément et les animaux se sont agités plus vivement que pendant l'éclipse. (*Evenimentul zilei*, édition du 13 août 1999)

Selon le sociologue hongrois Hankiss (2001), la peur, l'angoisse et l'insécurité existentielle ont joué un rôle primordial dans la génération et la survie des cultures. Les peuples ont essayé de contrôler ces sentiments « en suscitant l'espoir, la croyance, la conviction ou l'illusion qu'ils sont au centre – peut-être même qu'ils sont exactement le centre et le but – de l'univers » (*Op. cit.* : 3)⁶². Nous reconnaissons ici la tendance protochroniste du peuple roumain se voulant à la croisée des empires, des civilisations, des unions et des alliances ou des langues de l'Europe, mythe dont nous avons parlé dans les chapitres précédents. Selon le même auteur, les civilisations occidentales ont toujours nourri le besoin de croire qu'elles vivent dans un *univers moral*, où la justice institue l'harmonie ; elles ont créé des modèles de comportement et des structures symboliques en s'appuyant sur leurs expériences et leurs mythes du péché et de la culpabilité. Il nous semble que cette dynamique du péché et de la culpabilité (visible, entre autres, dans le discours sur l'arrivée de George Bush à Bucarest) a atteint la Roumanie postcommuniste en quête d'un univers moral, juste et harmonieux.

⁶² «[...] by generating the hope, the belief, the conviction, or the illusion that they are at the center – perhaps even that they are the very center and purpose – of the universe ».

Alors que la peur *externe* caractérise la société *primitive, archaïque* ou *close*, cette zone de danger peuplée par des tabous, des catastrophes naturelles, des fantômes, des démons, des monstres ou autres forces magico-sataniques disparaît progressivement au cours du processus de *civilisation* [qui pour la Roumanie peut vouloir dire un processus d'*occidentalisation*] pour se transformer, selon Hankiss (2001 : 6-7), en une angoisse intérieure : la peur du néant, de la finitude, de l'incompréhension, la peur de l'Autre. L'angoisse externe, renforcée par la survie d'un folklore riche en dieux et en démons, par le retour de la religion et de la peur de la tentation, du péché et de la damnation et par l'apparition dans les romans et au cinéma de nouveaux antihéros (tueurs en série, terroristes, etc.), coexiste, dans l'imaginaire roumain postcommuniste, avec l'angoisse interne. Cette angoisse, signe d'une société en crise qui génère de nouvelles représentations, est aussi l'indice d'un retour « à la normale » (pour reprendre un syntagme déjà trop répété) de la vie intérieure, écrasée par l'idéologie marxiste⁶³ (d'où aussi l'interdiction de la psychanalyse) :

Le marxisme instaure la planimétrie à tous les niveaux. [...] L'expression caractéristique de « l'homme nouveau » est l'*activiste* (avec la variante « romantique » de l'*agitateur*). Or l'activiste ne peut naître que si l'intériorité est anesthésiée, diminuée et finalement extirpée, comme si elle était un atavisme encombrant. (Plesu 1996 : 42-43)

L'angoisse interne définit une culture en quête d'identité, qui réécrit son histoire et essaie de régler son compte au passé en fouillant dans ses mémoires collective et individuelles. « La fin du communisme – explique Judt (2000 : 197) – a représenté en même temps le début de la mémoire ». On assiste à une explosion de la littérature de confession (inédite ou en réédition) en Roumanie, des mémoires, des journaux, des

⁶³ « La métamorphose [de l'ancien homme] prétendait tout d'abord à l'extirpation de l'individualisme. Selon la *psychologie communiste*, l'individualisme n'est pas inhérent à l'individualité et il ne constitue que la manifestation d'un état conflictuel entre l'individu et la société » (Boia 1999 : 122).

entrevues, des livres *en dialogue avec*, des livres de correspondance après la chute du communisme – dont les auteurs sont des personnalités politiques, des figures du communisme, des victimes de l'époque de Ceausescu, des écrivains de marque de l'entre-deux-guerres ou de l'époque contemporaine et des auteurs de la diaspora. Cette littérature accompagne la crise identitaire qui, au fur et à mesure qu'elle s'approfondit, fait croître la production culturelle. Les centaines de volumes relevant de la littérature de confession témoignent aussi d'un réveil du *reste*, qui se dévoile dans des sujets et des expériences jusque-là inconnues ou bannies. À l'époque communiste, le *reste* était, par contre, actif dans l'écriture à double fond et à code local (allégories et paraboles souvent incomprises à l'Occident) : « Lecercle suggère que le reste pourrait être considéré comme 'l'équivalent linguistique de l'inconscient freudien, exclu ou réprimé par les règles de grammaire, mais qui essaie de se réintroduire dans les blagues, les lapsus, les solécismes et la poésie' » (Lecercle cité par Venuti 2002 : 220). Dans l'imaginaire communiste roumain, le reste se manifestait aussi dans l'effacement de certaines références culturelles ou dans l'interdiction des débats ayant pour objet certaines réalités nationales ou étrangères. Car, les notions d'« Occident », d'« Ouest » ou de « capitalisme » n'étaient pas les seules connotées négativement. Les censeurs idéologiques bannissaient tous ces mots ayant l'audace d'évoquer les autres fléaux économiques du pays⁶⁴.

⁶⁴ Il s'agit des mots *carne* (signifiant à la fois *chair* [donc, corps, sexualité] et *viande*), huile, bonbons, chauffage (Otoiu 2003 : 94), auxquels on peut ajouter le chocolat, les oranges et le chewing-gum, dont rêve la fillette roumaine Flora Popescu dans *The Voices of Silence* (1997). D'autres mots suspects sont signalés par Cordos (2003) : faire la queue (occasion où le monde se ressemble et peut échanger des idées), délateur, froid, noir (sombre), tyrannie, café, Dieu, antisémitisme, suicide, seins, viol, putain, homosexuel, pain, pommes de terre, laboratoire (susceptible de ridiculiser les talents de la savante en chimie Elena Ceausescu), bien-être, faim, mort, clown (figure subversive, comme le fou), nain (l'un des surnoms de Ceausescu). Ce sont quelques-uns de ces mots que Norman Manea, écrivain roumain vivant aux États-Unis, a été forcé d'éliminer de son roman *Plicul negru* (*The Black Envelope*), l'un des romans les plus traduits à l'étranger entre 1990-2001. Le roman *Plicul negru* analyse l'aliénation du moi et le sort tragique des intellectuels dans une société répressive et perfide, qui interdit toute forme

Mais rechercher la vérité crue provoque aussi une autre tendance dans la Roumanie postcommuniste, celle de rejeter toute tentative d'évasion et de mystification de la vérité, la littérature étant jugée inauthentique, dérisoire, artificielle : « On a dit après Auschwitz – note Marino – que l'on ne pourra plus faire de la poésie. Le traumatisme a été beaucoup trop violent. L'existence entière a subi une mutation » (Marino et Antohi 2001 : 36). Toutefois, cette quête de la vérité à travers la mémoire semble s'estomper de plus en plus en Roumanie, ce qui représente « la victoire la plus perfide du postcommunisme » (Plesu 1996 : 43) qui réinvente l'esprit grégaire et par là le rôle de l'activiste.

La traduction monologique : des identités figées

Il nous semble que la pièce de théâtre de Visniec, *Du sexe de la femme comme champ de bataille dans la guerre en Bosnie*, incarne non seulement le deuxième scénario de la démocratie sombre de Jeffrey Isaac, mais aussi toutes les autres représentations refoulées par l'imaginaire roumain communiste et qui refont maintenant surface ou prennent d'autres formes : la haine, les préjugés, le nationalisme, l'exclusion, la mort, la désorientation, la peur, l'inertie, le retour sur soi, la frustration et la prostration. La pièce offre aussi une réponse à ce qu'est la démocratie selon Popper : « la différence entre la démocratie et la tyrannie est que dans une démocratie le gouvernement peut être défait sans effusion de sang ; ce qui est impossible dans une tyrannie »⁶⁵.

d'individualisme, qui isole et corrompt le lien humain. Il a été publié aux éditions Cartea românească (1986 ; édition « mutilée ») et réédité par la Fondation culturelle roumaine (1996) et Cartea românească (2003).

⁶⁵ « The difference between a democracy and a tyranny is that under a democracy the government can be got rid of without bloodshed; under a tyranny it cannot » (Popper 1992 : 156)

Le personnage principal de la pièce, Dorra, ne sait pas si son agresseur était Croate, Bosniaque ou Serbe. D'ailleurs, l'identité de l'agresseur ne compte pas, car l'être balkanique est toujours le même. Dans la description qui suit, on retrouve également certains des mythes présents dans l'imaginaire roumain, notamment ceux de la conspiration et de la passivité (la mélancolie du sujet balkanique dérivant de son incapacité d'agir⁶⁶) ainsi que l'illusion ou le rêve d'une appartenance occidentale, historique et linguistique :

Alphabétisé. Scolarisé. Très souvent niveau lycée, bac et même plus. Fasciné par l'abondance occidentale. Son rêve : pouvoir s'installer en Allemagne ou aux États-Unis. Parle un peu l'anglais, se débrouille en allemand, connaît quelques mots d'italien et de français, peut converser en russe. À la fois odieux et mélancolique. Anticomuniste mais nostalgique de la période de « stabilité ». Boit énormément, tout ce qui lui tombe sous la main. Son malheur lorsqu'il se confesse : il n'a pas de pays, on ne lui a pas donné de pays, on lui a volé son pays, on lui a occupé son pays, on lui a amputé son pays, on lui a humilié son pays. Et toujours : l'Occident l'a oublié, l'Occident n'a pas tenu ses promesses, l'Occident l'a trahi, l'Occident est une pute. (Visniec 1997 : 63)

Au début, Dorra « trouve refuge dans le silence et oppose une véritable résistance à toute tentative extérieure de communication » (Visniec 1997 : 65) ; c'est, l'on pourrait dire, le comportement de ceux qui : « confrontés aux guerres se gargarisent à la camomille, / s'en vont chasser les papillons avec une louche [...] / tirent la chasse d'eau pour étouffer leurs cris / fouillent les poubelles pour y trouver une nouvelle religion » (Dinescu, 1985, « The Computer »)⁶⁷. La société moderne, comme disait Rousseau, a rendu les êtres humains méchants et malheureux⁶⁸, asociaux (*homo homini lupus*, pour reprendre la formule de Thomas Hobbes). Mais « ce montage comportemental – explique Visniec (1997 : 65) à travers la voix de son autre personnage (la psychologue américaine

⁶⁶ «[...] dans la mesure où, pour se définir comme “je” et se donner un destin, il lui faut passer à l'acte, l'indécis connaît une mélancolie sans fin, procédant directement de sa lucidité et de son impuissance » (Liiceanu 1997 : 60).

⁶⁷ « faced with wars gargle with camomille, / run with a ladle to catch butterflies [...] / flush the lavatory so their crying's not heard / search in the rubbish for a new religion ».

⁶⁸ Voir Pierre Manent, « Rousseau critique du libéralisme » (dans Manent 1987 : 143-172).

Kate) – n'est qu'un mécanisme de défense ». L'*aliénation* de Dorra, qui voit une agression dans toute tentative de communication, définit ce qu'on pourrait appeler *une traduction monologique de l'altérité*, c'est-à-dire l'autisme, le narcissisme des identités figées qui refusent la multiplicité de voix en faveur d'une pensée unique ou d'une seule pensée (idéologie). L'aliénation de Dorra peut également expliquer ici le vrai dialogue entre les pays ex-communistes, dont les tentatives de traduction Est-Est sont rares (comme on l'a vu précédemment)⁶⁹. Cela exprime aussi l'indifférence de l'Ouest par rapport à l'Est postcommuniste (qui n'intéresse plus parce qu'il n'est plus dissident) ou l'autisme d'une certaine catégorie d'écrivains roumains, que critique Adrian Marino dans *Évasions dans le monde libre* (1993), ou encore *le mythe de l'insularité* de l'espace roumain (une sorte de liberté de « l'individu hors du monde », pour reprendre le syntagme de Louis Dumont, dans son livre *Essais sur l'individualisme*) :

Toutes les formes d'isolationnisme politique, d'autarcie économique, d'autonomie, reposent sur ce genre d'attitude. J'élimine les obstacles qui se dressent sur mon chemin en abandonnant ce chemin ; je me retire à l'intérieur de ma secte, de mon économie planifiée, de mon territoire volontairement coupé du reste de l'univers, où il n'est pas nécessaire de prêter l'oreille aux voix du dehors, où les forces extérieures restent sans effet. C'est une façon de rechercher la sécurité ; mais on l'a aussi appelée quête de la liberté individuelle, volonté d'indépendance nationale. (Berlin 1988 : 184)⁷⁰

Le philosophe Andrei Plesu révélait aussi la prédominance en Roumanie d'une solidarité négative au détriment d'une solidarité positive, que nous pouvons interpréter en référence au mythe du maître Manole et à l'idée que les Roumains sont plutôt *des*

⁶⁹ Mihailescu (2000) écrit : « J'espère qu'un jour, dans l'un des pays de l'Est européen postcommuniste, quelqu'un aura l'initiative d'éditer une revue réellement est-européenne, grâce à laquelle nous pourrions nous connaître réciproquement et librement. Jusque-là, nous restons tous les yeux rivés vers l'Ouest, les pieds dans l'Est et le milieu de nous-mêmes... nulle part ». Rappelons aussi que dans des sondages effectués après la chute du communisme parmi les Européens de l'Est, les différentes nations de l'Europe orientale ont manifesté une grande méfiance envers leurs voisins (Judt 2000 : 184-185).

⁷⁰ Le livre d'Isaiah Berlin, *Éloge de la liberté* (*Four Essays on Liberty*), a été traduit et publié par Humanitas (*Patru eseuri despre libertate*, 1996). Sa traduction a été financée dans le cadre du *projet CEU Translation Project* (1995) de la Fondation Soros pour une Société ouverte.

constructeurs de ruines (d'où les multiples exhortations aux initiatives civiques constructives et aux décisions responsables, lancées implicitement par divers auteurs étrangers traduits en Roumanie postcommuniste) : « La plupart de nos partis politiques ont un caractère polémique prononcé. Les gens se rassemblent – sous une étiquette ou une autre – en sachant très bien ce qu'ils veulent démolir et très vaguement ce qu'ils veulent construire » (Plesu 1996 : 33).

Dans ses exercices de patience et de mémoire, Dorra sort progressivement de son état de prostration et, avec la psychologue Kate, commence à se confesser⁷¹. « Le sens de l'histoire » se réveille en elles et leurs expériences se mettent à parler. Dans son monologue, Dorra révèle les clichés qui surgissent au croisement des différents imaginaires balkaniques et qui exacerbent les conflits ethniques voire les guerres (en alimentant aussi le discours occidental sur la « région ravagée » de l'Europe de l'Est). Dans de telles sociétés (par exemple, les sociétés *balkaniques*), croyait Popper (1998 : 124), le conflit de valeurs et d'idées qui oppose les gens n'est plus une source de développement ou d'innovation comme dans les sociétés démocratiques occidentales, mais la cause d'affrontements sanglants. Pour Dorra, les Tsiganes sont mystérieux et joyeux, mais ils sont tous voleurs ; ils ont même volé « notre folklore sacré » grâce auquel ils vont sortir des disques compacts en Occident. Les Albanais sont discrets et sympathiques, mais ils sont tous irrédentistes. Les Bulgares sont de très bons jardiniers, mais ils sont tous frustrés⁷². Les Turcs sont très travailleurs, mais ils nous ont spoliés pendant quatre siècles : « Et à part ça, ils ne sont même pas Européens, les Turcs, mais on

⁷¹ Chargée d'inspecter les fosses communes de la Bosnie pour trouver des survivants, Kate s'était retirée dans la clinique où Dorra est hospitalisée, avec le même espoir de trouver des survivants.

⁷² Pour Marianne, personnage du roman *Hôtel Europa* de Dumitru Tsepeneag, la Bulgarie est « un pays mystérieux, au parfum de rose et aux hommes à la voix grave » qui ont pourtant (selon son interlocuteur) « la nuque raide » (Tsepeneag 1996 : 36).

les a déjà reçus dans l'Alliance atlantique et tu verras qu'ils vont entrer avant nous dans l'Union européenne » (Visniec 1997 : 82). Les Roumains, *le seul peuple latin de la région*, sont tous un peu trop fatalistes (ce que Plesu [1996] appelle le « défaitisme cynique » de ceux que Cioran plaçait « sur les cimes du désespoir »), ils tournent à tous les vents (« nous fumons une chose, mais nous disons autre chose », écrivait le poète roumain Arghezi), mais sont toujours du côté des vainqueurs⁷³. Leur langue s'est enrichie de mots slaves, et ils disent qu'ils ne sont pas balkaniques, alors que personne n'est plus balkanique que les Roumains. Et le jeu des nations continue. Chaque fois qu'elle débite un cliché, Dorra commence par un *je les aime bien, je n'ai rien contre eux*.

Le personnage de Dorra projette la vision d'une société *communautariste* où l'altérité et la pluralité identitaire sont exclues ou encore celle d'une société qui a peur de la liberté ou de ses propres fantasmes : « J'ignore de quoi j'ai peur au juste : d'une multitude de choses à la foi, qui toutes pourraient également se produire. [...] Ce qui m'effraie, c'est moins la réalité que la représentation du danger. » (Liiceanu 1997 : 45-46). L'expression *Je les aime bien, je n'ai rien contre eux* n'est qu'un subterfuge pour masquer les préjugés et la peur de l'Autre ou encore la crainte d'exprimer ce que l'on pense réellement : « Certes, je ne crois pas aux spectres, mais leur image surgit en moi, malgré moi. Je ne peux m'en empêcher. J'ai beau me raisonner, impossible d'endiguer cette peur qui s'élève en moi. Instinctive, elle me domine et me submerge. [...] Étant submergé par la peur, je ne suis pas libre. » (*Idem*).

⁷³ Dans son article « A New (Willing) Ally in Europe » et en référence à la nouvelle orientation proaméricaine de la Roumanie, Kaplan souligne : « Les Roumains, en particulier, ont le nez fin pour les renversements de pouvoir. Ce sont les seuls qui ont changé de camp au milieu de la Deuxième Guerre mondiale [...] » (« Romanians, in particular, have a fine nose for power shifts. They were the only people to switch sides in the middle of World War II [...] ») (2002 : 4).

C'est aussi la vision d'une société où l'on rêve d'une coïncidence des mentalités ou d'un consensus sur la meilleure façon de penser et de vivre, alors que le conflit des valeurs est inévitable dans un monde qui ne croit pas qu'à la *pensée unique* (critique de Popper au sujet des pays communistes, dans *À la recherche d'un monde meilleur*). De plus, il arrive parfois que certains modes de vie soient tellement différents qu'il est impossible de les comparer :

[...] le pluralisme des valeurs a été une vérité de la vie humaine avant de devenir une inévitable condition sociale. Plusieurs fois on a essayé de l'expliquer. Tous s'accordent pour dire qu'il existe plusieurs modèles de vie et qu'on ne peut pas toujours les comparer. (Gray 2002 : 45)

Nous reconnaissons dans le « jeu des nations » de Dorra cette vision de la tolérance libérale contre laquelle s'érige John Gray (réunir un consensus autour du meilleur mode de vie). Celui-ci plaide plutôt pour un *modus vivendi* (conciliation) entre les diverses façons de vivre, d'agir et de penser. La vision de Dorra correspond aussi à la vision d'une démocratie des *sombres temps* (Isaac 2000) : celle d'un monde insécuritaire, irresponsable, désorienté, barbare, un monde où la tolérance libérale comme *modus vivendi* devient utopique du fait que « les diverses alternatives du bien sont perçues comme des symptômes d'erreur ou d'hérésie » (Gray 2002 : 29).

La pièce de Visniec n'est cependant pas une pièce pessimiste. Car Dorra nous transmet aussi que les vérités ne sont jamais les mêmes ni *absolues* (*uniques, finales*, comme l'idée de démocratie en Roumanie postcommuniste) et qu'elles se transforment au fil de l'histoire et des expériences. Par sa *décision* de donner naissance à un enfant de la guerre, dont elle avait peur comme de son agresseur (l'enfant symbolisant ici la face cachée de notre identité, l'altérité qui fait peur ou encore cette *liberté négative* dont parle

Isaiah Berlin⁷⁴), Dorra *assume la certitude et la responsabilité de ses actes* dans un monde qui fuit ses propres responsabilités⁷⁵ ; elle incarne « l'homme courageux [...] celui qui, saisi par la peur, continue d'aller de l'avant » (Liiceanu 1997 : 48). « Le courage – dit encore Liiceanu (*Op. cit.* : 48-49) – est la voie qui mène, *via* la peur, à la liberté. [...] L'homme n'est pas libre par nature : la liberté figure en lui comme une simple possibilité, la liberté réelle exigeant d'être conquise ».

Quel est le lien, peut-on se demander à l'instar d'Isaac, entre la Bosnie *non démocratique* et la démocratie, entre les confessions de Dorra et l'idée de démocratie ? La « Bosnie » ne démontre-t-elle pas encore une fois les diverses menaces de la démocratie comme ensemble de valeurs, les limites et les dangers toujours présents de la démocratie actuelle (ou, pour revenir à Lijphart, les chances que la démocratie s'instaure partout dans le monde, y compris dans les anciens pays communistes) ? La « Bosnie » ne révèle-t-elle pas la complexité d'un monde qui a besoin de créer des ressources éthiques pour prendre en charge les identités multiples, la crise de responsabilité éthique qui traverse non seulement l'Europe de l'Est, mais aussi l'Occident (ce que David Rieff a appelé *l'échec de l'Occident*⁷⁶ et que d'autres ont appelé l'indifférence de l'Occident par rapport à l'Est) ? « La Bosnie ne représente pas seulement un reproche moral ou spirituel

⁷⁴ « Je suis libre, dit-on généralement, dans la mesure où personne ne vient gêner mon action. [...] Si d'autres m'empêchent de faire ce qu'autrement j'aurais fait, je ne suis pas entièrement libre. [...] La défense de la liberté a donc un but négatif : empêcher toute ingérence extérieure. » (Berlin 1988 : 171 et 176).

⁷⁵ Nous avons déjà vu que plusieurs auteurs qui écrivent ou qui sont traduits en Roumanie postcommuniste ont renforcé l'idée de responsabilité par rapport au passé, au présent et à l'avenir, pour aussi interroger en quelque sorte les différentes manifestations du *mythe de la passivité* chez les Roumains. « Être responsable – dit Isaac (2000 : 188) – signifie être capable de saisir ce qui se passe autour de soi, de juger correctement les bons et les mauvais actes dans lesquels on est impliqué, d'agir dans les limites du pouvoir que l'on détient pour limiter le mal et faire du bien. » C'est aussi le sens qu'Isaiah Berlin donne à l'idée de liberté positive, la liberté d'être maître de soi-même : « je désire me concevoir comme un être pensant, voulant, agissant, assumant la responsabilité de ses choix, et capable de les justifier en s'appuyant sur sa propre vision des choses » (Berlin 1988 : 179).

⁷⁶ *L'Abattoir : la Bosnie et l'échec de l'Ouest* (*Slaughterhouse: Bosnia and the Failure of the West*, 1995).

envers la démocratie, mais aussi une barrière que la démocratie est incapable de franchir » (Isaac 2000 : 185). D'une manière plus dangereuse, la Bosnie reflète « l'exclusivisme ethnico-nationaliste et les ressentiments politiques de plus en plus présents dans les sociétés démocratiques libérales ». Les questions que soulève Dorra dans son jeu des nations, auprès de son interlocutrice américaine Kate et des autres interlocuteurs imaginaires, rejoignent les avertissements lancés par Popper (ne pas considérer la démocratie comme allant de soi) ou l'idée de Gellner que ce sont plutôt les pays de l'Est qui ont montré à l'Occident les valeurs qu'il possédait. En même temps, la Bosnie représente le symbole des sociétés multiculturelles, tel qu'elles étaient définies par Lijphart – des sociétés fragmentées, conflictuelles, turbulentes :

En fait, le multiculturalisme ne se résume pas à la tolérance ou à la reconnaissance officielle des groupes nationaux, raciaux ou ethniques. Il incarne aussi les modalités complexes par lesquelles les identités politiques sont à présent contestées ainsi que la véritable efflorescence d'une politique culturelle centrée sur l'identité [...]. Le problème des Bosniaques parmi nous renvoie à notre attitude envers les étrangers (au sens littéral) et à l'hostilité qu'ils suscitent dans la société [...]. (Isaac 2000 : 187)⁷⁷

Le jeu des nations de Dorra permet aussi de comprendre quelles sont les idées et les représentations qui permettent de contextualiser et d'interpréter les événements, de comprendre les enjeux de notre époque qui oscille entre le « triomphe » de la démocratie et les différentes démocraties sombres : « comprendre de tels mouvements ou conflits, c'est d'abord comprendre les idées ou les attitudes dont ils découlent, c'est-à-dire ce qui fait que ces mouvements, loin d'être de simples phénomènes naturels, appartiennent à l'histoire », écrivait Isaiah Berlin (1988 : 170). Dans cette perspective, la signification se

⁷⁷ « Multiculturalism, after all, is not simply about toleration or public recognition of ethnic, racial, or national groups. It is about a complex set of ways in which political identities are currently being contested, about the veritable explosion of a cultural politics centered on identity [...]. The problem of Bosnians among us is a problem of dealing with (literal) strangers and with the hostility that they bring in the society [...] » (Isaac 1997 : 189).

trouve non pas dans la société, mais dans la réflexion qu'elle suscite, dans les idées, les réponses et les interprétations (tout ce que l'on pourrait placer sous le signe de la *représentation*) que l'on attribue aux événements (d'où aussi la confusion quant à la signification *la plus juste*). Pour cette raison encore, la traduction, grâce aux interrogations qu'elle soulève ou qu'elle anime dans les débats publics de la société roumaine, produit des valeurs sur lesquelles cette société est incitée à réfléchir pour donner un sens à son histoire et comprendre le cheminement de son imaginaire. « Le monde d'aujourd'hui – conclut Isaac (2000 : 191) est le résultat du monde d'hier, avec ses rêves créateurs et les modalités choquantes, inattendues par lesquelles beaucoup de ses rêves se sont accomplis »⁷⁸. Les représentations dystopiques du « monde libre » sont en ce sens constructives, car elles permettent de maintenir, dans la société, le dialogue sur ce qu'il faut entreprendre pour *combler un vide*, pour *retourner à la normalité* ou encore pour être ou devenir soi-même :

[...] si, dans une situation où il n'y a plus rien à faire, la question « Que faire ? » se pose, cela signifie qu'il y a malgré tout quelque chose à faire. [...] C'est une question du non-renoncement : malgré qu'il n'y ait plus rien à faire, la question « Que faire » continue de se poser. Le simple fait de la poser traduit un débat intérieur, une non-acceptation : un état de veille qui maintient intacte la *perspective* du faire. Quand la question ne se pose plus, le drame du renoncement est consommé. L'enfer est le lieu où la question « Que faire ? » ne se pose plus. Quand la question même « Que faire lorsqu'il n'y a plus rien à faire ? » disparaît, c'est alors, et alors seulement, qu'il n'y a plus rien à faire. (Liiceanu 1997 : 63)

⁷⁸ « Our world is the product of that earlier world, of its dreams of creative possibility and of the unanticipated and disturbing ways in which some of these dreams have been fulfilled » (Isaac 1997 : 194). Note : dans la version roumaine, *some of these dreams* (*certaines de ses rêves*) est rendu par *beaucoup de ses rêves*.

L'espace onirique de la traduction : conclusions et perspectives

Representation need not be restricted to an archeology of the dead.
Pym 2001 : 131

L'ellipse attire le lecteur dans l'événement et lui permet de se représenter ce qui n'a pas été dit en tant que ce qui a voulu être dit. Il en résulte un processus dynamique : ce qui a été dit ne semble parler réellement que mis en rapport avec ce qui a été passé sous silence. Du fait que ce qui est tu est impliqué par ce qui est dit, ce qui est dit devient significatif. [...] Le processus de communication n'est donc ni déclenché ni régulé par un code, mais bien par une dialectique du dire et du taire. La part du taire incite à l'acte de constitution, et cette incitation à produire est contrôlée par ce qui est dit. Enfin, ce qui est dit apparaît sous un autre jour, à la lumière de ce à quoi ce dit se réfère.
Iser 1985 : 298

Le « redéploiement » politique et économique de l'après-communisme est aussi un redéploiement culturel : changement d'institutions et de pratiques, réorganisation d'une logique collective et, par là même, « réarrangement » du sens. Tout cela présuppose, évidemment, l'existence d'agents d'un savoir et d'un savoir-faire, *prédisposés* à introduire ou à ordonner des significations nouvelles et à « jouer » avec la *différance*. La « *différance* » implique toutes ces représentations *silencieuses* qui migrent en dehors des textes tels quels¹, dans ce que l'on pourrait appeler *l'espace onirique de la traduction comme transfert* ou encore de *la traduction comme métaphore* : « faire voire une chose au moyen d'une autre » (Burke cité par Robinson 1990 : 137), « not simply bearing or carrying [...], but carrying that something across, relocating it somewhere tangential, somewhere new » (Ingram 2001 : 95). Une traduction qui ne s'appuie pas sur

¹ Néologisme inventé par Derrida, *différance* dérive du latin *differre*, signifiant à la fois *différer* et *retarder*. Grâce à cette double signification, la *différance* indique, selon Gentzler, ce qui n'existe pas dans la langue : « [...] en introduisant la lettre 'a', Derrida crée un mot qui n'existe pas en français et place entre un verbe et un nom inexistant quelque chose que la langue a perdu au cours de son évolution [...] » (Gentzler 2002 : 199 ; notre traduction).

des ressemblances ou des équivalences linguistiques², mais qui, grâce à sa nature interactive, crée des correspondances et des analogies entre les connaissances (une traduction interparadigmatique) et génère des modèles mentaux nouveaux. La création de nouvelles représentations est d'ailleurs au cœur de la théorie de l'interaction, théorie analysée en psychologie cognitive ou sociale et qui pourrait être intégrée à la traductologie :

L'idée centrale de la théorie de l'interaction est de considérer qu'élaborer et comprendre une métaphore ou une analogie implique en fait un changement de représentation de l'objet de la description. Cela suppose donc de postuler que la cible et la source ont chacune une représentation stable et conventionnelle en mémoire à long terme; ce sont les représentations types [...] et il peut tout à fait se faire qu'il n'y ait pas de ressemblance apparente entre ces deux représentations. Cependant, en juxtaposant ces deux domaines et au moment du traitement, une nouvelle représentation de la cible émerge, une représentation occurrence, qui est semblable à la représentation stable et conventionnelle de la source. [...] (Gineste et Indurkha dans Ehrlich et al. 1993 : 166)

Pour illustrer le mouvement de la traduction entre le dit (le visible) et le non-dit (l'invisible) ainsi que son impact sur l'imaginaire social (comme aussi l'incidence de l'imaginaire sur la traduction), nous avons choisi un contexte socioculturel précis, à savoir la Roumanie postcommuniste, vue comme *un champ des prises de position*, « le lieu où le traducteur situe l'action de son texte, à la confluence d'une subjectivité et d'une historicité » (Gouanvic 2002 : 93)³. Selon Tymoczko, « [...] la localisation – l'étude de mouvements traductifs situés dans le contexte d'une nation spécifique, avec son histoire et son climat politique distincts, – permet d'aller au-delà des généralisations » (2000 : 27)⁴. C'est aussi ce que nous avons tenté de faire ici, une tâche d'autant plus difficile que ce travail sur les représentations s'applique à une époque non révolue, voire très récente

² Ce qui explique aussi pourquoi nous avons opté ici pour une approche *descriptive, cognitive* et non pas *linguistique* des traductions analysées.

³ « the locus where the translator posits the text's action, at the conjunction of a subjectivity and an historicity ».

⁴ « localism – the study of particular translation movements located in the context of specific nations with their political contexts and specific histories – offers a means of moving beyond generalizations [...] ».

(mais dans laquelle la traduction *peut encore* faire quelque chose) et que l'analyse des enjeux politiques et culturels liés au transfert et à la création de représentations *au moyen de la traduction* se résume habituellement au postcolonialisme. Cette approche, quoique focalisée sur des époques reculées, « reflète [néanmoins] les relations de pouvoir qui habitent les échanges culturels *contemporains* » (Simon 1997 : 463 ; nous soulignons)⁵. Pour revenir à deux auteurs auxquels nous avons déjà fait référence, à savoir Alexandre Zinoviev et Karl Popper, nous avons essayé de ne pas fonder notre réflexion sur *une morale du mépris* et donc sur l'idée d'une *traduction réparatrice*⁶ qui ferait voir comment « des marginaux » « se débattent entre deux mondes et deux langues » (Simon 1997 : 462). Au contraire, nous avons plutôt opté pour *une éthique de l'ouverture* et pour l'idée d'une traduction qui éveille la conscience publique et stimule l'activité de représentation⁷, suscitant une prise de conscience (ou une remise en cause) à la fois du passé, du présent et de l'avenir. Au lieu d'amener les deux sujets de la traduction à s'exclure réciproquement (la victime et l'agresseur, dans l'optique postcolonialiste), nous avons plutôt cherché à voir comment le dialogue entre deux *véritables sujets* de la traduction (la culture d'origine et celle d'accueil) opère à la fois un transfert et un contre-transfert des représentations. Un transfert compris comme un retour dans le présent des représentations passées (présent que d'aucuns ont appelé « le vide absolu » postcommuniste) ou comme une réaction menant à la construction des représentations que l'on veut avoir (*utopies*) ou dont on a peur (*dystopies*)⁸. Une oscillation « entre les

⁵ « highlights the power relations which inform *contemporary* cultural exchanges ».

⁶ « Because there can be no final translation, translation itself may offer solutions to the problems it creates and *repair the damages it causes* » (Tymoczko 2000 : 43 ; nous soulignons).

⁷ Par exemple, nous avons vu comment des intellectuels roumains « répondent » aux débats lancés par des écrivains étrangers traduits en Roumanie après 1989.

⁸ « L'utopie se distingue de la science-fiction par, dirais-je, son contenu sociétal. L'utopie – et c'est aussi le cas de l'anti-utopie – comporte une dimension philosophico-sociale, une intention, disons, civilisatrice

incertitudes des constructions du passé et les incertitudes de la construction de l'avenir » (Tymoczko 2003 : 194). Et un contre-transfert compris comme une réaction (plutôt consciente) de la culture d'origine devant la culture cible et plus particulièrement devant son transfert, c'est-à-dire devant l'actualisation de ses représentations. Ce sont les deux phénomènes du transfert et du contre-transfert qui placent *la* traduction (vue comme production ou genèse d'un capital culturel) dans l'ensemble des discours et des récits de la société et qui font que *les* traductions qui circulent dans cet espace sont pertinentes. Il faudrait dire aussi que, dans le cas précis de la Roumanie, nous avons observé que la pertinence des traductions se mesure de deux points de vue, car, contrairement à une idée répandue, le choix ne relève pas toujours d'une intention de la culture d'accueil. C'est pour cela que nous avons souligné l'idée d'un contre-transfert *plutôt conscient* de la part de l'Occident (phénomène présenté dans une perspective historique) qui semble simuler, programmer ou *projeter*⁹ une demande de savoir de la part de l'Est pour mieux justifier son « envahissement » (pourquoi le savoir occidental serait-il plus précieux que le savoir dont disposent les pays de la région, qui préfèrent s'en tenir à une « traduction monologique » ?). Ce contre-transfert pourrait même être vu comme un *détournement*, car l'Occident diffuse son savoir pour se créer un nouveau marché (*occidentaliser* au lieu de *démocratiser* son pays de destination). Toujours est-il que ces phénomènes ne se produiraient pas si la culture traduisante n'était pas disposée à accueillir ce savoir, un choix de représentations, tout comme des expériences passées qui la prédisposent à demander ce savoir occidental.

que ne possède pas la science-fiction. Pour employer un mot à la mode, l'utopie est animée par un "projet de société", et son auteur a le souci d'agir sur le cours de l'histoire, sur les destinées de l'humanité, en fonction d'une certaine conception morale et politique, d'une certaine conception du devoir-être du monde. » (Gervais 1989 : 117-118).

⁹ « Projeter » dans le sens d'établir des « projets ».

Nous nous sommes penché en premier lieu sur ce que l'on pourrait appeler *le rêve pictural* (« pictorial dream ») ou encore la *transmutation* (la traduction intersémiotique) d'idées et de discours latents (du verbal) dans des images (du non-verbal, du visible) : « le rêve pictural ou manifeste est en fait une sorte de traduction intersémiotique intériorisée ou la transformation du rêve latent et verbal qui le précède » (Mahony 1982 : 64)¹⁰. Engageant une réflexion sur un autre type de traduction, à savoir la traduction cartographique, nous avons montré comment les manifestations *discursives* de l'Europe de l'Est, *intériorisées* par la conscience occidentale depuis le 18^e siècle et transposées dans les cartes de la guerre froide ou du postcommunisme (représentations *manifestes*), déterminent la perception de l'Est par l'Occident. De plus, cette perception agira en tant que sous-entendu et légitimera les actions de l'Occident envers l'Est, comme la propagande radiophonique à l'ère de la guerre froide ou les divers projets actuels de traduction et de publication, destinés à « combler » un vide, à « guérir » un pays malade, à « assainir » les tares du passé ou à « effacer » le décalage économique, politique et culturel et favoriser « le retour à l'Europe » (formules que la Roumanie n'hésitera pas à s'approprier dans une sorte d'autostigmatisation). Pour rester dans le cadre de la traduction, nous pourrions nous demander aussi si les pratiques et l'appareil critique mis en œuvre par les institutions occidentales qui subventionnent les traductions dans la région ont été parfois reconduits de façon acritique par la pensée traductologique, même quand elle focalise son regard sur un espace non occidental : c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles nous avons tenté d'aller au-delà des paradigmes occidentaux pour intégrer à cette analyse un savoir est-européen également. Regardons, par exemple, la

¹⁰ « and the manifest or pictorial dream is nothing but a kind of internalized intersemiotic translation or transformation of the previous verbal latent dream ».

citation suivante, construite sur une isotopie médicale qui crée l'*idée* de « souffrance communicative ». Cette idée ou « microphénomène » (Sperber) pourrait, par effet cumulé, – c'est-à-dire par répétition, – se transformer en « contagion mentale » (un « macrophénomène »). Devant l'*idée* de « souffrance communicative » que réitère l'Occident, l'Est **sentirait** donc le besoin impérieux d'avoir accès au savoir occidental¹¹ :

What is the **harm** that ethical translators seek to reduce? Maybe we could call it '**communicative suffering**' (Chesterman 1997 : 184 -86). **Communicative suffering** arises from not understanding something that you want to understand, and from not being able to get your own message across. It also arises from a lack of communication at all. Translators are like **doctors** in that their task is to intervene in certain **cases of communicative suffering**; those involving language and culture boundaries. Not *all* cases of **communicative suffering**, [...], just some. Their job is to **cure** or **alleviate** these **particular kinds of communicative suffering**. Their intervention may not always lead to '**perfect communicative health**', any more than a **doctor's intervention** always leads to a **perfect cure**. But the aim is at least to **reduce this suffering**. (Chesterman 2001 : 151; nous soulignons)

« En l'absence du langage, la scène d'arrivée est un tableau [...] », affirme Cronin (2002 : 57). Sans référence à l'Europe de l'Est, cette citation est intéressante, car elle montre comment *en l'absence d'une véritable communication* (ou en cas de « souffrance communicative », pour reprendre le syntagme de Chesterman), le contact entre les cultures se produit dans l'imaginaire et engendre des *tableaux* avant de créer du verbal. Tandis que pour Cronin, c'est plutôt l'objet perçu qui est cadré par l'imaginaire percepteur, nous avons vu que la culture qui perçoit, comme celle qui est perçue, peut être « inventée », « cadrée » par la pluralité de l'imaginaire de l'autre¹². Dans l'imaginaire de l'Occident, l'Europe de l'Est recueille toute une gamme d'attributs négatifs : immature, brutale, sauvage, paresseuse (toujours en transition, toujours en

¹¹ « In primary symbolization, an idea gives rise to the sensation. » (Mahony 1982 : 66).

¹² La culture ne peut pas être réduite à une perception binaire, car la culture est une construction littéraire, un ensemble de représentations, de fictions, d'allégories, de métaphores et de récits collectifs. C'est pour cette raison que nous soulignons l'idée de pluralité de l'imaginaire, car les interactions se produisent non seulement entre les représentations de l'Ouest et celles de l'Est, mais aussi entre les représentations de chacun de ces espaces (Wolf 2002).

retard), imparfaite, malade, ténébreuse, sanglante. L'anormalité et les infirmités qu'on lui attribue en font une sorte de *sous-Europe* ou d'Europe *sous-humaine*, projections dystopiques de l'ère du *sous-homme*. Selon Vujakovic, l'idée de *sous-région* ou encore le régionalisme serait souvent présentée à l'Est comme une solution pour faire face aux problèmes des minorités (1992 : 16). À part les attributs dépréciatifs, l'Occident se sert souvent de paires antinomiques pour définir l'Europe de l'Est : « entre l'Europe et l'Asie », « entre la civilisation et la barbarie », « entre la turbulence et l'espoir », « entre le triomphe et le danger ». Il en résulte l'image d'une région ravagée par des conflits, indéfinissable ou incapable de se définir avec précision (d'où l'obsession de l'autodéfinition, présente dans l'espace littéraire ou extralittéraire). Pour la Roumanie, par exemple, le fait qu'elle soit située tantôt dans les Balkans, tantôt en Europe de l'Est, en Europe centrale ou encore en Europe du Sud-est, la prédispose à parler de sa nature balkanique et surtout *non balkanique* (alors que personne n'est plus balkanique que les Roumains, affirmait un personnage de Visniec) et à engendrer la croyance qu'elle est voisine de l'Occident (un « bovarysme géoculturel », selon Sorin Antohi).

L'Europe de l'Est (et dans notre cas, la Roumanie) imagine un Occident *utopique*, mais aussi un *sous-Occident* qui *l'a trahie*, responsable de tous les déboires de la transition¹³ ; c'est peut-être cette même *sensation* d'avoir été délaissé par l'Occident qui engendre *l'idée* que l'on est voisin de l'Occident, ou encore l'idée que l'on se trouve au centre de l'Europe et au croisement des civilisations (tendance protochroniste ou universaliste). Le paradoxe de la Roumanie, c'est qu'elle est capable de s'imaginer à la fois au centre et en dehors du centre : croyant à l'idée de « peuple unique », qui

¹³ « Fuzzy logic [...] allows that a proposition can be both *a* and *not-a*. The standard example is the glass half full of water. » (Tymoczko 2003 : 193 ; soulignement de l'auteur).

revendique son appartenance à l'Europe sur une base linguistique, la Roumanie a aussi la sensation de l'insularité (l'île latine de l'Europe). On pourrait donc dire que c'est à la fois l'Occident (par sa politique du multilinguisme), et la Roumanie (par son désir d'être historiquement orientée vers l'Ouest) qui créent volontairement une illusion de « gémellité », ce que Tony Judt (2000) a appelé l'*Europe des illusions* et Kaisa Koskinen (2000) l'*illusion de l'équivalence*. Le discours cartographique au sujet de l'Autre Europe nous a permis de montrer que *du point de vue visuel* « les deux versions » ne sont pas identiques : les cartes « sérieuses » ou satiriques montrent non seulement le « puzzle » de l'Europe de l'Est ou encore le caractère indéfinissable de cette région (« ce qui ne peut pas être traduit doit être réduit au silence »), mais aussi une Europe tout entière soumise aux tensions et traversée par de multiples interrogations quant à son avenir.

La « production traductive » dans la Roumanie postcommuniste pourrait être vue comme une oscillation entre transmettre la signification d'une manière rationnelle (envisager *l'Autre-comme-raison*, selon Robinson [1996]) ou relier cette signification à une expérience préverbale (approcher *l'Autre-comme-mystère*, *Idem*). Un éthos qui projette la traduction comme étant constamment « contrôlée » par des représentations de la société traduisante (« programmation de notre comportement par des normes collectives »¹⁴), malgré « la violence symbolique »¹⁵ qu'opère l'Occident. Mais aussi : une traduction solidement ancrée dans et explicable par un recours à l'histoire des croyances (mythes) de la société traduisante. Pour Robinson, l'approche de *l'Autre-comme-mystère* caractérise les sociétés primitives, que l'on pourrait appeler *closes*, *archaïques*, en quête de *modernité*, rejetant le *balkanisme* ou encore à la recherche de la

¹⁴ Robinson (1996 : 11).

¹⁵ Bourdieu (1972 : 18).

« société ouverte » (Popper 1979). C'est aussi le cas de la Roumanie, hantée par le « paradoxe de la continuité et de la discontinuité » (Alexandrescu 1999 : 22), imaginant constamment une fuite vers l'Occident, mais reculant toujours à cause des réalités, des expériences et des pratiques anachroniques, incompatibles avec le savoir occidental. D'où le besoin constant de traduction interlinguistique ou de réinterprétation de « mots » qui sont déjà là (on le voit en 1848, mais aussi après 1989)¹⁶ : traduire ces « “mêmes” mots changeant tout à coup de sens, débordant de sens et même le sens » (Derrida 1982 : 72), construire des dictionnaires de la « société civile », de la « démocratie » ou de la « liberté ». Introduire et comprendre une « nouvelle langue qui altère radicalement les mots, *les mêmes mots*, ceux de la langue courante dont elle se sert encore et qu'elle traduit en elle, *en une toute autre langue* » (*Idem* ; nous soulignons).

Dans la perspective des « tabous » (Robinson 1996), nous pourrions dire également que la traduction du savoir occidental (à laquelle incitent non seulement les représentations diffusées par ces traductions, mais aussi les paratextes entourant les textes traduits) est associée à la traduction d'une *normalité* (*l'Autre-comme-raison*) et que toute autre pratique d'écriture en dehors de cette normalité devient un acte soumis à des tensions, peut-être aussi parce que le « mot », auparavant dissident, acquiert maintenant des « excès » de liberté :

There is a taboo on translating too freely and another on translating too closely: thus the translator is boxed in by his or her own inwardly conflicted ideosomatic response, the bodily representative of thousands of years of sociopolitical authority, or what Nietzsche call the internalization of mastery. (Robinson 1996: 28).

¹⁶ « La traduction anasémique ne concerne pas des échanges entre des significations, des signifiants et des signifiés, mais entre l'ordre de la signification et ce qui, la rendant possible, doit encore se traduire dans la langue de ce qu'elle rend possible, y être reprise, réinvestie, réinterprétée. » (Derrida 1982 : 75).

Nous avons tenté de dévoiler le *paradoxe de la continuité et de la discontinuité* à travers quatre grands moments de la rencontre entre la Roumanie et l'Occident (la révolution de 1848, l'entre-deux-guerres, la guerre froide et le postcommunisme). Ce parcours a fait voir plusieurs mythes (des représentations utopiques et dystopiques) qui ont peuplé l'imaginaire roumain et qui se sont réactivés à l'époque postcommuniste pour renforcer ou diminuer *l'effet de distance* entre la Roumanie et l'Occident. Bien que le nationalisme ait été récupéré à cause de la survie de l'ancienne nomenklatura, il est souvent contesté et ne réussit pas à produire un consensus collectif. L'histoire « héroïque » écrite par le communisme, une époque où l'on peut parler d'une sorte d'autocolonisation due au fait que le pays se colonise par sa propre idéologie, n'a pas été institutionnalisée par le postcommunisme, mais *déclassée*. Une différence de plus entre le postcommunisme et le postcolonialisme, comme le souligne Maria Tymoczko à propos de l'Irlande :

Responding to the dual pressures of colonialism and nationalism, the image of Irish culture constructed by the translations of early Irish literature portrayed the Irish as tragic, heroic, militant, noble and chaste. After independance the images or representations of the Irish built up during the period of cultural nationalism were institutionalized by the Irish state and ultimately written into the constitution (Tymoczko 2000 : 42)

À cela on peut ajouter le fait que la rencontre entre la Roumanie et l'Occident se fait presque toujours d'une manière euphorique : la révolution (le changement, la mutation) est plutôt une occasion de « fête révolutionnaire », qui a quand même la force de poser ces problèmes cruciaux pour une société en mutation (l'identité, l'appartenance géoculturelle, la mémoire, le passé, la survie ou la rédemption, les stigmates et les utopies). À l'époque contemporaine, la « fête révolutionnaire » tourne, pour les masses, à la désillusion et au soupçon, alors que certains intellectuels envisagent un « troisième

discours », une distanciation critique, *mais positive*, de l'Occident, c'est-à-dire un véritable dialogue qui intègre les savoirs ouest- et est-européens. La société roumaine, ou du moins cette couche de la société qui n'adhère pas au nationalisme extrémiste, ne se sent donc pas « opprimée » devant l'instance occidentale qui cherche à lui inculquer son savoir. Par conséquent, l'approche postcolonialiste appliquée aux *échanges culturels contemporains* semble être éloignée du contemporain (celui postcommuniste), même quand elle prétend servir à *des groupes qui n'ont pas été colonisés*¹⁷, car l'idée d'*oppression* est maintenue par les théoriciens du postcolonialisme ou elle est récupérée de façon homologue au discours d'une société qui se représente elle-même comme « colonisée » :

[...] it is important to distinguish struggles pertaining to power relevant to those who have been colonized *per se* from struggles pertinent to others *suffering oppression* for other reasons. (Tymoczko 2000 : 33 ; nous soulignons).

Nous avons par contre remarqué une autre sorte de subversion de l'autorité (qui n'est pas celle occidentale, mais celle locale) qui vient de l'intérieur de cet espace postcommuniste ou encore de sujets ayant vécu dans cet espace et qui se sont « transférés » après en Occident (soit physiquement, soit par les idées). La « mimique perturbatrice » (Bhabha) ou contestataire est un rôle assumé, à travers l'histoire, par différents *sujets minoritaires*, qu'il s'agisse des révolutionnaires et commissaires à la propagande de 1848, de la diaspora roumaine, des « hérauts » des radios de provenance occidentale ou encore des « architectes » du mythe de l'Europe centrale. Ces différents « personnages » *hybrides*, munis d'une double identité (orientale et occidentale), ont

¹⁷ « They have developed dilute applications of postcolonial theory for various groups that have not actually been colonized ; such approaches presuppose that colonization can be seen as a sort of ontological condition, rather than reflecting specific historical, economic and cultural configurations » (Tymoczko 2000 : 32).

menacé l'unité d'un espace se voulant *insulaire* et ils ont *infecté* les croyances, en favorisant la rencontre du moins imaginaire (parfois imprégnée de messianisme) entre l'Occident et la Roumanie. Ils ont également suscité des débats sur l'avenir de la société, en faisant prendre conscience du fait qu'« il y a toujours eu un fossé entre là où les gens veulent aller et là où ils peuvent effectivement se rendre » (Papastergiadis 2000 : 120). Plutôt que de subvertir l'instance occidentale, la *minorité* a cherché à attaquer un imaginaire dont certaines représentations ont permis à cette société de perpétuer des pratiques, des institutions et parfois une langue incompatibles avec la réalité (pour le stimuler, la *minorité* a ainsi donné à cet imaginaire la sensation qu'il « flotte » dans le vide). Les *marges* ont agi en tant que *centre*, l'opposition même entre le centre et la périphérie permettant d'imaginer un centre de la périphérie¹⁸ et, par là, l'idée d'une *traduction engagée* (Robinson 1997 ; Tymoczko 2000), d'autant plus que c'est toujours l'intelligentsia roumaine qui, à travers l'histoire, a visé à changer « le visage du pays ». Réprimée par l'imaginaire de la culture traduisante tiraillée entre les Balkans et l'Occident, cette visée de l'intelligentsia d'écrire et de traduire *pour faciliter la coopération et la compréhension* a néanmoins conduit au développement de représentations nouvelles.

En cherchant à innover, les intellectuels ont opposé une résistance à ces représentations qui maintiennent la société dans son anachronisme. Le concept de résistance, qui à l'époque communiste évoquait la manière dont l'Est manipulait la langue pour résister à l'emprise de l'idéologie (en se rendant ainsi intraduisible dans l'espace occidental), refait ainsi surface dans un espace apparemment libre, intégrateur et

¹⁸ « [...] the terms 'center' and 'periphery' have the advantage of avoiding monolithic constructions such as those suggested by the 'Western/non-Western' dichotomy, since they allow the construction of a centre/periphery opposition also within both the periphery and the centre. » (Susam-Sarajeva 2002 : 193)

coopératif, mais avec d'autres significations¹⁹. Le lien avec le passé ne disparaît pas cependant, ce qui assure en quelque sorte la stabilité de l'imaginaire roumain. Les auteurs de la diaspora surtout, ceux qui ne sont ni objectifs, ni subjectifs, ni familiers, ni éloignés, semblent continuer un projet collectif appartenant à la génération d'avant-garde de 1980, celui de développer une production littéraire qui, tout en prétendant être un mouvement esthétique, non politique, promeut et défend en sourdine les valeurs libérales, démocratiques. Des traductions d'oeuvres de fiction ou de philosophie antitotalitaire mettent en garde, d'une manière furtive, contre le risque que le présent ne redevienne totalitaire²⁰. La traduction de livres pratiques occidentaux (ceux destinés à créer des « modèles pragmatiques ») a comme contrepoids la publication d'ouvrages de religion, fonctionnels dans la création d'un mécanisme de défense et dans la promotion d'un idéal nationaliste, anti-occidental. La même traduction de livres pratiques occidentaux force les maisons d'édition à redéfinir leur programme éditorial orienté plutôt vers l'élite. La traduction d'oeuvres occidentales classiques en sciences humaines provoque l'apparition de contre-littératures qui contestent le canon et obligent, de nouveaux, les éditeurs à modifier leur politique. Ces mêmes projets de traduction dans les sciences humaines, avec tous les discours et tous les « agents » (fondations, organisations, radios, institutions culturelles) qui instaurent leur légitimité dans un pays qui exige « le retour à l'Europe »²¹, ont un impact sur les politiques de traduction et sur la production éditoriale globale, sur le

¹⁹ Cela répond à la question de Tymoczko au sujet du concept de « traduction résistante » proposé par Venuti : « [...] how does the passage of time affect the quality of resistance ? Once resistant, always resistant? Or is resistance related to the specific historic and cultural moment of a translation? » (Tymoczko 2000 : 38).

²⁰ « [...] l'anti-utopisme ne met pas seulement en garde contre l'enfer appréhendé, il considère que cet enfer, ce sont les utopies actuelles qui en sont grosses, qui le préparent. L'appellation est bien anti-*utopie* non anti-cauchemar. » (Gervais 1989 : 118 ; soulignement de l'auteur).

²¹ « [...] toutes les institutions doivent comporter de façon immanente une activité sémiotique qui consiste à produire une signification *à propos d'elle-même* et à situer son action au sein de la vie sociale en général. » (Tremblay 1989 : 108 ; nous soulignons)

cheminement des maisons d'édition (nouvelles, mais aussi anciennes), ainsi que sur l'introduction, le retour ou la transformation de certains domaines et de certaines disciplines. D'un côté, le contact libre et direct avec l'Occident est symptomatique des politiques de traduction (« la traduction d'un contenu inconscient dans des symptômes » [Venuti 2002 : 215]), alors que les pratiques d'écriture en langue originale, sont révélatrices des *mêmes*²² de l'Occident, fantaisistes, monstrueux ou promettant des remèdes à l'imperfection (« la traduction des rêves et symptômes dans le langage du psychanalyste » [Venuti 2002 : 215]). De l'autre, l'Occident, proscrit jusque-là par l'idéologie communiste, crée un besoin (désir) de traductions qui peut prendre des formes collectives ou qui peut simuler cette emprise collective. En réponse à toutes ces diverses contradictions et exigences et peut-être en réponse à l'idée de « troisième Europe », un « troisième discours » recommande une distanciation critique, mais positive, de l'Occident. Ce « troisième discours » peut être vu comme « un désir réprimé de résoudre un conflit social au niveau imaginaire de la traduction » (Venuti 2002 : 238)²³.

Les traductions se donnent des missions, soit par le texte lui-même, soit par les paratextes qui entourent ces traductions (préfaces, explications, concepts clés, analyses, renvois). Parfois, nous avons eu l'impression que, du point de vue de la qualité de l'analyse, les paratextes dépassaient les originaux. Ils faisaient rarement référence à la traduction comme telle (nom du traducteur, qualité linguistique, obstacles à la traduction). Les auteurs des paratextes semblent avoir travaillé beaucoup plus avec l'original qu'avec la traduction (alors que pour le public il peut s'agir d'une première expérience avec l'œuvre étrangère). Cela montre que l'important n'est pas *la langue*,

²² Pour une définition du concept de *même*, voir l'Introduction.

²³ « a repressed desire to resolve a social conflict on the imaginary level of translation ».

mais *les représentations* qu'elle diffuse. Toutefois, cette attitude montre aussi qu'il n'existe pas encore, dans cet espace postcommuniste, une théorisation (une conceptualisation) de la pratique traductive, bien que la traduction ne soit pas invisible (Venuti 1992). Bien au contraire, la traduction permet à cette société aux prises avec son passé communiste de réfléchir sur des questions clés et d'interroger tacitement la validité de certains débats publics, ou encore d'affronter ses propres représentations et celles de l'Occident et de les contester au besoin. Confrontée à plusieurs options de réflexion ou modèles de comportement, la société roumaine est ainsi encouragée à *débattre* de la validité des formes et des contenus importés. La traduction permet donc à la fois d'*édifier un savoir*, de produire de valeurs et de réfléchir à ces valeurs, d'*« édifier au coup par coup »* (Popper 1979) une société et de définir, dans un espace plutôt monologique, autiste, insulaire, une *éthique de l'engagement* (Chesterman 2001 : 147) ou de la traduction engagée. La traduction permet de saisir le sens dans une situation de crise ou encore de « désorientation cognitive », à un moment qui se dévoile sous des formes *utopiques* ou *agonistiques* :

Mais le pouvoir constituant du langage [...] et des schèmes de perception et de pensée qu'il procure ne se voit jamais aussi bien que dans les situations de crise : ces situations paradoxales, extra-ordinaires, appellent un discours extra-ordinaire, capable de porter au niveau des principes explicites, générateurs de réponses (quasi) systématiques, les principes pratiques de l'éthos et d'exprimer tout ce que peut avoir d'inouï, d'ineffable la situation créée par la crise. (Bourdieu 1982 : 151)

Le « vide postcommuniste » est, paradoxalement, un vide plein de significations où l'analyse des représentations produit inévitablement des représentations et modèle les sujets analysés ou ceux qui analysent. Il est à la fois une rupture avec le passé et un retour sur le passé, qui permet à la signification de s'enrichir, de se transformer, de se perpétuer, bref de garder son caractère dynamique.

Bibliographie

I. CORPUS

ALEXANDRESCU, Sorin (1999). *La modernité à l'Est. 13 aperçus sur la littérature roumaine*, Pitesti (Roumanie), Paralela 45, coll. « Mediana », 349 p.

ANTOHI, Sorin (1999). *Imaginaire culturel et réalité politique dans la Roumanie moderne : le stigmat et l'utopie. Essais*, traduit du roumain par Claude Karnoouh, avec la collaboration de Mona Antohi, coll. « Aujourd'hui l'Europe », Paris/Montréal, l'Harmattan, 304 p.

Ce livre a reçu le prix de la revue *La Sphère politique* du meilleur livre roumain de l'année 1997. Les frais de traduction ont été couverts par une subvention de la Fondation Soros pour une Société ouverte.

BABETI, Adriana et Cornel UNGUREANU (dir.) (1997). *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*, coll. « A treia Europă », Iasi, Polirom, 343 p.

Ce livre a été publié dans le cadre du projet « A treia Europă » de la Fondation Soros.

BARBU, Petre (2002). « Plângăciosul (Le pleurnicheur) », dans *Antologia LiterNet*, vol. 3, édition virtuelle LiterNet, site Web : <http://editura.liternet.ro/>.

BARBU, Petre (1995). *Dumnezeu binecuvântează America (Dieu bénit les Etats-Unis)*, coll. « Purgatoriu », Bucarest, Nemira, 159 p.

Barbu a bénéficié d'une bourse littéraire Soros pour écrire le roman *Dumnezeu binecuvântează America (Dieu bénit les États-Unis)*. Le roman a obtenu en 1995 le prix du premier roman de la maison d'édition Nemira et sa mise en scène a été primée par le ministère de la Culture en 1997.

BERLIN, Isaiah (1996). *Patru eseuri despre libertate (Four Essays on Liberty)*, traduit de l'anglais par Laurentiu Stefan-Scalat, préface par Mihail Radu Solcan, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas, 302 p.

La traduction du livre *Four Essays on Liberty (Éloge de la liberté)* a été soutenue dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1995) du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.

BOIA, Lucian (2002). *România. Tară de frontieră a Europei (La Roumanie. Pays de frontière de l'Europe)*, série « Histoire », Bucarest, Humanitas, 295 p. (livre publié pour la première fois en 2001 [Londres, Reaktion Books], avec le titre *Romania. Borderland of Europe*).

BOIA, Lucian (1999). *Mitologia științifică a comunismului (La mythologie scientifique du communisme)*, traduction du français et édition revue et mise à jour par l'auteur, coll. « Procesul comunismului (Procès du communisme) », Bucarest, Humanitas, 210 p.

La revue *Observator cultural* a inclus ce livre parmi les meilleurs livres de l'année 2000 (cf. *Observator cultural*, n°s 1-44/2000).

- CARP, Mircea (1997). *“Vocea Americii” in România (1969-1978) (La « Voix de l’Amérique » en Roumanie [1969-1978])*, avant-propos par Adrian Marino, coll. « Plural », Iasi, Polirom, 223 p.
- CARRIÈRE, Jean-Claude (1999). *Cercul mincinosilor. Povesti filosofice din toată lumea (Le cercle des menteurs. Contes philosophiques du monde entier)*, traduit du français par Brindusa Prelipceanu, Bucarest, Humanitas, 434 p.
- CONRAD, Joseph (1996). *Sub ochii Occidentului (Sous les yeux de l’Occident)*, traduit de l’anglais par Alexandru Vlad, coll. « Babel », Bucarest, Nemira, 365 p.
- DAHRENDORF, Ralf (1993). *Reflectii asupra revolutiei din Europa : intr-o scrisoare ce ar fi urmat să fie trimisă unui domn din Varsovia, 1990 (Reflectii asupra revolutiei din Europa : dans une lettre qui allait être envoyée à un Monsieur de Varsovie, 1990)*, traduit de l’anglais par Marina Sandu, Bucarest, Humanitas.
- DJUVARA, Neagu (2002). *O scurtă istorie a românilor povestită celor tineri (Une courte histoire des Roumains racontée aux jeunes)*, 4^e édition, coll. « TopH », Bucarest, Humanitas, 234 p.
- DJUVARA, Neagu (2001). *Mircea cel Bătrân si luptele cu turcii (Mircea le Vieux et les luttes contre les Turcs)*, coll. « Humanitas Junior », Bucarest, Humanitas, 70 p.
Le livre a été proposé pour le meilleur livre pour les enfants et la jeunesse (Association des éditeurs roumains, 2002).
- DOROBAT, Dumitru (2000). *Din tara făgăduintei. Receptarea literaturii americane în România (Du pays promis. La réception de la littérature américaine en Roumanie)*, coll. « Sinteze », n° 33, Iasi, Institutul European.
- ELIADE, Pompiliu (2000). *Influenta franceză asupra spiritului public în România : Originile (De l’influence française sur l’esprit public en Roumanie)*, traduit du français par Aurelia Dumitrascu, 2^e édition, Bucarest, Humanitas, 411 p.
Livre traduit et publié dans le cadre du projet de traductions « Idée européenne » de la Fondation Concept (Bucarest). La traduction de ce livre a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (2000) du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.
- GELLNER, Ernest (1998). *Condițiile libertății. Societatea civilă si rivalii ei (Conditions of Liberty. Civil Society and its Rivals)*, traduit de l’anglais par Andrea Poruciuc, préface par Vintilă Mihăilescu, postface par Vladimir Tismăneanu, coll. « Stiinte politice. Opus », Iasi, Polirom, 213 p.
Livre publié dans le cadre du projet de traductions de l’Université centre-européenne. Sa traduction en roumain a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1997) du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.
- GHEORGHIU, Virgil (1972). *L’oeil américain*, Paris, Plon, 253 p.
- GHEORGHIU, Virgil (1949). *La vingt-cinquième heure*, Paris, Plon, 502 p.

- GRAY, John (2002). *Cele doua fete ale liberalismului (Les deux faces du libéralisme)*, traduit de l'anglais par Alina Doica, postface par Sorin Antohi, coll. « Stiinte politice. Opus », Iasi, Polirom, 200 p.
La traduction d'un autre livre de John Gray, *Liberalism (Le libéralisme)* a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1996) du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.
- ISAAC, Jeffrey C. (2000). *Democratia in vremuri intunecate (Democracy in Dark Times)*, traduit de l'anglais par Cristina Irimia, postface par Lucian Dirdală, coll. « Stiinte politice. Opus », Iasi, Polirom, 253 p.
- JUDT, Tony (2000). *Europa iluziilor (L'Europe des illusions)*, coll. « A treia Europă », volume dirigé par Daciana Branea et Ioana Copil-Popovici, préface de Vladimir Tismăneanu, postface de Dorian Branea, Iasi, Polirom, 293 p.
- KARNOOUIH, Claude (1991). *Consensus et Dissensions dans la Roumanie de Ceausescu. Un pays en quête de société civile*, Les Cahiers d'Iztok, Iztok, Acratie, 91 p.
- KARPINSKI, Jakub (1993). *A.B.C.-ul democratiei (L'ABC de la démocratie)*, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas, 144 p.
- KAUFMANN, Jean-Claude (1998). *Trupuri de femei, priviri de barbati : sociologia sânilor goi (Corps de femmes regards d'hommes. Sociologie des seins nus)*, traduit du français par Violeta Barna-Nathan, coll. « Totem », Bucarest, Nemira, 296 p.
- LIICEANU, Gabriel (1997). *De la limite. Petit traité à l'usage des orgueilleux*, essai, traduit du roumain par Alexandra Laignel-Lavastine, Paris, Michalon, 192 p.
Le philosophe contemporain Liiceanu a reçu le Prix pour l'intégration des valeurs culturelles roumaines dans le monde (1996, Fondation culturelle roumaine).
- LIJPHART, Arendt (2000). *Modele ale democratiei. Forme de guvernare si functionare in treizeci si sase de tari (Patterns of Democracy: Government Forms and Performance in Thirty-six Countries)*, traduit de l'anglais par Cătălin Constantinescu, préface à l'édition en roumain par Lucian-Dumitru Dirdală, coll. « Stiinte politice. Opus », Iasi (Roumanie), Polirom, 320 p.
- MANENT, Pierre (1992). *Istoria intelectuală a liberalismului : zece lectii*, traduit du français par Mona et Sorin Antohi, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas.
- MARINESCU, Aurelia (1995). *Codul bunelor maniere astăzi (Le code des bonnes manières aujourd'hui)*, édition revue et augmentée, coll. « Humanitas Practic », Bucarest, Humanitas, 332 p.

- MARINO, Adrian (1993). *Evadări in lumea liberă (Évasions dans le monde libre)*, Iasi, Institutul European, 255 p.
Le livre a reçu le prix pour le meilleur livre de l'année (Cluj, Foire du livre, 1993). La Fondation culturelle « Dacia » (Cluj, Roumanie) a décerné à Adrian Marino le Prix d'excellence pour toute l'activité littéraire.
- MARINO, Adrian et Sorin ANTOHI (2001). *Al treilea discurs. Cultură, ideologie si politică în România (Le troisième discours. Culture, idéologie et politique en Roumanie)*, coll. « Duplex », Iasi, Polirom, 198 p.
- MILITARU, Ion (2001). *Constantin Noica si critica occidentului : o filosofie a istoriei la Constantin Noica (Constantin Noïca et la critique de l'Occident : une philosophie de l'histoire chez Constantin Noïca)*, Bucarest, Cartea românească, 151 p.
- MOLE, John (2001). *Colaboreaza eficient cu strainii. Ghid european de comportament in afaceri (Collabore efficacement avec les étrangers. Business guide européen)*, traduit de l'anglais par Luana Stoica, Bucarest, Humanitas, 276 p.
- ORTEGA Y GASSET, José (1999). *Misiunea universității (La Mission de l'université)*, traduction et préface par Andrei Ionescu, coll. « Mica bibliotecă Univers (La petite bibliothèque Univers) » Bucarest, Univers, 88 p.
La traduction de ce livre a été soutenue dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1998) du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.
- PERRY, Thomas Amherst (2001). *Passage to Romania: American Literature in Romania*, Iasi/Oxford/Portland, The Center for Romanian Studies, 212 p.
- PLESU, Andrei (1996). *Chipuri si măști ale tranziției (Visages et masques de la transition)*, Bucarest, Humanitas, 447 p.
Titre recommandé pour la traduction dans le cadre du projet *East Translates East* du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.
- POPESCU, Răsvan (1996). *Prea târziu (Trop tard)*, Bucarest, Humanitas, 175 p.
- POPPER, Karl Raimund Sir (1998). *In căutarea unei lumi mai bune. Conferinte si eseuri din trei decenii (À la recherche d'un monde meilleur. Conférences et essais de trois décennies)*, traduit de l'allemand par Anca Rădulescu, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas, 254 p.
- POPPER, Karl Raimund Sir (1993). *Societatea deschisă si dusmanii sai (La société ouverte et ses ennemis)*, traduit de l'anglais par D. Stoianovici, série « Societatea civilă », vol. 1 : *Vraja lui Platon*, vol. 2 : *Epoca marilor profeti : Hegel si Marx*, 442 p., Bucarest, Humanitas.
- POPPER, Karl Raimund Sir et Konrad LORENZ (1997). *Viitorul est deschis: o discutie la gura sobei (L'avenir est ouvert : Entretien d'Altenberg)*, série « Philosophie », Bucarest, Trei, 128 p.

- PREDA, Cristian (1999). *Occidentul nostru (Notre Occident)*, Bucurest, Nemira, 193 p.
- PUTNAM, Robert D., en collaboration avec Robert Leonardi et Raffaella Y. Nanetti (2001). *Cum funcționează democrația? Tradițiile civice ale Italiei moderne (Making Democracy Work : Civic Traditions in Modern Italy)*, traduit de l'anglais par Diana Istrătescu, coll. « Științe politice. Opus », Iasi, Polirom, 280 p.
La traduction de ce livre a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* 1999 du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.
- RUBA, Radu Sergiu (2001). *Contrabanda memoriei (La contrebande de la mémoire)*, Archives Équivalences, version électronique, 124 p. (livre paru en 1997 aux éditions Cartea românească).
- SARTORI, Giovanni (1999). *Teoria democrației reinterpretată (La théorie de la démocratie revisitée)*, traduit de l'anglais par Doru Pop, préface par Dan Pavel, coll. « Collegium. Științe politice », Iasi, Polirom, 512 p.
- SAVATER, Fernando (1999). *Politica pentru fiul meu*, traduit de l'espagnol par Cornelia Rădulescu, série « Societatea civilă », Bucurest, Humanitas, 168 p.
- STEFANESCU, Daniela (2002). *Eu sper, tu sperî, el (ea) speră*, coll. « Prose roumaine contemporaine », Bucurest, RAO, 214 p.
- STOLOJAN, Sanda (1999). *Ceruri nomade. Jurnal din exilul parizian 1990-1996*, traduit du français par Micaela Slăvescu, coll. « Memorii / jurnale / convorbiri », Bucurest, Humanitas, 235 p.
- TISMANEANU, Vladimir et Mircea MIHAIES (1998). *Vecinii lui Franz Kafka. Romanul unei nevroze – The Neighbors of Franz Kafka. The Novel of a Neurosis*, éd. bilingue, coll. « A treia Europă (La troisième Europe) », Iasi, Polirom, 141 p.
Le politologue d'origine roumaine Vladimir Tismăneanu a reçu le Prix pour sa carrière exceptionnelle (Fondation culturelle roumaine, 2000).
- TODOROVA, Maria (2000). *Balkanii si balcanismul* (titre original : *Imagining the Balkans*), traduit de l'anglais par Mihaela Constantinescu et Sofia Oprescu, série « Histoire », Bucurest, Humanitas, 399 p.
- TSEPENEAG, Dumitru (1996). *Hôtel Europa*, traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, P.O.L., 395 p.
- VEYNE, Paul (1996). *Au crezut grecii în miturile lor? Eseu despre imaginația constituantă (Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante)*, traduit du français par Bogdan Ghiu, préface par Zoe Petre, série « Filosofia culturii », Bucurest, Univers, 191 p.
La traduction de ce livre a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1995) du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.

- VISNIEC, Matéi (2002a). *Despre sexul femeii-câmp de luptă în războiul din Bosnia (Du sexe de la femme comme champ de bataille dans la guerre en Bosnie)*, 2^e édition, traduit du français par Răzvan Ionescu, LiterNet, 97 p. (1^{re} édition publiée par Cartea românească en 1998).
- VISNIEC, Matéi (2002b). *Paparazzi sau cronica unui răsărit de soare avortat (Paparazzi ou La Chronique d'un lever de soleil avorté)*, traduit du français par Matéi Visniec, LiterNet, 80 p.
- VON MISES, Ludwig (1998). *Capitalismul și dușmanii săi : ce înseamnă laissez-faire? (Le capitalisme et ses ennemis : que veut dire laissez-faire ?)*, titre original : *Economic Policy : Thoughts for Today and Tomorrow*, traduit de l'anglais par Dan Cristian Comanescu, préface par Horia-Roman Patapievici, avant-propos par Margit von Mises, postface par Murray N. Rothbard, coll. « Societatea politică », Bucarest, Nemira, 149 p.
- WILSON, Bryan (2000). *Religia din perspectivă sociologică* (titre original : *Religion in Sociological Perspective*), traduit de l'anglais par Dara Maria Strainu, Bucarest, Trei, 205 p.
La traduction de ce livre a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1999) du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.
- WOLFF, Larry (2000). *Inventarea Europei de Est. Harta civilizației în Epoca Luminilor (L'invention de l'Europe de l'Est. La carte de la civilisation à l'époque des Lumières)*, traduit de l'anglais par Bianca Rizzoli, Bucarest, Humanitas, 544 p.
La traduction de ce livre a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* (1998) du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte.

II. LIVRES ET ARTICLES

- (1990). « Bold Moves for Pawns of the Empire », dans *National Geographic*, Official Journal of the National Geographic Society Washington D.C., vol. 178, n° 5, novembre, p. 12-14.
- (1990). « Eastern Europe Today. A Time of Triumph and Peril », dans *National Geographic*, Official Journal of the National Geographic Society Washington D.C., vol. 177, n° 4, avril, p. 120-126.
- (1990). « Seventy-Five Years of Cartography. Love Affairs with Maps », dans *National Geographic*, Official Journal of the National Geographic Society Washington D.C., vol. 178, n° 5, novembre, p. 130-132.
- (1999). « Voices of the World », produced by National Geographic Maps, dans *National Geographic*, Official Journal of the National Geographic Society Washington D.C., « Global Culture », vol. 196, n° 2, août.
- (2001). « *Comment est né le peuple roumain ?*, par Neagu Djuvara » (en roumain), compte-rendu, dans *Observator cultural*, n° 70, 26 juin-2 juillet.
- (2001). « Concours de traductions : comment marcher ? Jerzy Pilch » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 82, 18-24 septembre.
- (2001). « Lucian Boia en traduction en anglais » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 67, 5-11 juin.
- (2001). « Norman Manea – 65 » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 74, 24-30 juillet.
- (2002). « Avez-vous vraiment une Europe différente de la mienne ? Une discussion avec Michel Serres » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 503.
- (2002). « La presse internationale au sujet de l'*Enveloppe noire* de Norman Manea » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 129, 13-19 août.
- (2002). « *Lettres de Washington* de Vladimir Tismăneanu » (en roumain), compte-rendu, dans *Observator cultural*, n° 127, 30 juillet-5 août.
- (2002). « *Orient Express* », annonce sur le lancement de la revue en Grande-Bretagne, dans *Observator cultural*, n° 144, 26 novembre-2 décembre.
- (2002). « Prix colorés politiquement » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 145, 3-9 décembre.
- « Mircea Dinescu », dans *Transcript*, revue européenne Internet des livres et des lettres, n° 7.
- AGAFITEI, Constantin (2002). « Matéi Visniec : Mes racines sont en Roumanie et mes ailes en France » (en roumain), dans *Lumea magazin*, n° 2.
- ALEXANDRESCU, Raluca (2000). « Sur la démocratie, le libéralisme et la nation. Entrevue avec Pierre Manent » (en roumain), partie I et II, dans *Observator cultural*, n° 16-17, 13-26 juin.
- ALEXANDRESCU, Sorin *et al.* (2000). « A-t-on encore besoin d'une nouvelle revue culturelle dans la Roumanie de l'année 2000 ? » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 1, 29 février-6 mars.
- (1999). *La modernité à l'Est. 13 aperçus sur la littérature roumaine*, Pitesti (Roumanie), Paralela 45, coll. « Mediana », 349 p.

- ALMAS, Dumitru (1982). *Povestiri istorice pentru copii si scolari – Soimi ai patriei si pionieri (Contes historiques pour les enfants et les écoliers – pionniers et faucons de la patrie)*, vol. I, Bucarest, Ed. Didactică si Pedagogică, 80 p.
- ALTBACH, Philip G. (1997/1998). « L'édition », dans *Le rapport mondial sur l'information 1997/1998*, UNESCO, URL : www.unesco.org/webworld/com_inf_reports/index.shtml.
- ALTBACH, Philip G. et Edith S. HOSHINO (1995). *International Book Publishing: An Encyclopedia*, New York, Garland, 762 p.
- ÁLVAREZ, Román et M. Carmen-África VIDAL (dir.) (1996). *Translation, Power, Subversion*, Clevedon/Philadelphie/Adelaide, Multilingual Matters, 163 p.
- AMIN, Samir (1989). *L'eurocentrisme : critique d'une idéologie*, coll. « Économies », Paris, Anthropos, 160 p.
- ANGENOT, Marc (1989). *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Québec, Le Préambule, 1167 p.
- ANSART, Pierre (1990). *Les sociologies contemporaines*, Paris, Seuil, coll. « Points », 344 p.
- ANTOHI, Sorin (2002). « Romania and the Balkans. From geocultural bovarism to ethnic ontology », dans *Transit*, n° 21, URL : www.iwm.at/t-21txt8.htm.
- (1999). *Imaginaire culturel et réalité politique dans la Roumanie moderne : le stigmat et l'utopie : essais*, traduit du roumain par Claude Karnoouh, avec la collaboration de Mona Antohi, coll. « Aujourd'hui l'Europe », Paris/Montréal, l'Harmattan, 304 p.
- AOUCHICHE, Nadia (2000). « Le français en Roumanie », dans *La lettre*, bulletin mensuel de France Édition, Office de promotion internationale, n° 49, juin, p.7-8.
- APPADURAI, Arjun (1996). *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, coll. « Public World Series », vol. 1, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press, 240 p..
- ARNAUD, Hélène et al. (dir.) (1999). *L'État du monde 1999. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, 650 p.
- (1998). *L'État du monde 1998. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, 704 p.
- (1997). *L'État du monde 1997. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, 700 p.
- (1995). *L'État du monde 1995. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, 689 p.
- (1994). *L'État du monde 1994. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, 626 p.
- (1993). *L'État du monde 1993. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, 634 p.
- (1988/1989). *L'État du monde. Édition 1988-1989*, Annuaire économique et géopolitique mondial, Paris/Québec, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, 625 p.
- ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE ROUMANIE (2001). *The Romanian Book Market Statistics*, « Who Are the Non-Readers? Demografic and Media Profile of Non-Buyers or Light-Buyers of Books. Evaluation of the Non-Readers' Perception

- upon Books », Bucarest, *British Council* et Association des éditeurs de Roumanie, Program for the Promotion of Economy and Employment in Romania, 64 p.
- (2000). *The Romanian Book Market Statistics*, CD, Bucarest, Association des éditeurs de Roumanie, en collaboration avec le ministère de la Culture et le Fonds culturel pour la Roumanie (Union européenne).
- ASTALOS, George (1996). *Fie pâinea cât de rea, tot mai bine-i la Paris. Interviuuri 1989-1994 (Pain sec à la maison ne vaut pas mieux que rôti à Paris. Entrevues 1989-1994)*, Bucarest, Fondation culturelle roumaine, 384 p.
- AUGÉ, Marc (1994). *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 199 p.
- BABETI, Adriana et Cornel UNGUREANU (dir.) (1997). *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopies*, coll. « A treia Europă », Iasi, Polirom, 343 p. (volume paru dans le cadre du projet « A treia Europă » de la Fondation Soros).
- BALLARD, Michel (1997). « Robinson, Douglas (1996): *Translation and Taboo* », compte-rendu, dans *Meta*, vol. 42, n° 3, p. 572-574.
- BAKHTIN, Mikhail Mikhailovitch (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, préface de Roman Jakobson, traduit du russe et présenté par Marina Yaguello, coll. « Le sens commun », Paris, Éditions de minuit, 233 p.
- BARBER, Benjamin R. (1996). *Djihad versus McWorld. Mondialisation et intégrisme contre la démocratie*, traduit de l'américain par Michel Valois, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, coll. « Sociologie économique », 303 p.
- BARBU, Petre (2002). « Plângăciosul (Le pleurnicheur) », dans *Antologia LiterNet*, vol. 3, édition virtuelle LiterNet, site Web : <http://editura.liternet.ro/>.
- (1995). *Dumnezeu binecuvântează America (Dieu bénit les Etats-Unis)*, coll. « Purgatoriu », Bucarest, Nemira, 159 p.
- BASSNETT, Susan et André LEFEVERE (1990). *Translation, History and Culture*, Londres, Pinter, 141 p.
- BAULAMON, Catherine et Michel FOUCHER (1999). « Europe occidentale et médiane », dans Hélène Arnaud *et al.* (dir.), *L'État du monde 1999. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, p. 440-442.
- (1998). « Europe », dans Hélène Arnaud *et al.* (dir.), *L'État du monde 1998. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, p. 546-548.
- BENNETT, Paul (1999). « Venuti, Lawrence (1998): *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference* », dans *The Translator*, vol. 5, n° 1, p. 127-134.
- BERLIN, Isaiah (1996). *Patru eseuri despre libertate (Four Essays on Liberty)*, traduit de l'anglais par Laurentiu Stefan-Scalat, préface par Mihail Radu Solcan, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas, 302 p.
- (1988). *Éloge de la liberté*, traduit de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana, coll. « Liberté de l'esprit », Paris, Calmann-Lévy, 282 p.
- BIRD, Jon, Barry CURTIS *et al.* (dir.) (1993). *Mapping the Futures. Local Cultures, Global Change*, coll. « Futures, New Perspectives for Cultural Analysis », Londres/New York, Routledge, 288 p.

- BIRO, Zoltan A. et Zoltan ROSTAS (2001). « Images of Europe in Romania: The EU Discourse », dans Pál Támas et Ulrike Becker (dir.), *Social Science in Eastern Europe*, Berlin, GESIS (German Social Science Infrastructure Service), p. 92-102.
- BLOOM, Harold (1995). *The Western Canon. The Books and School of the Ages*, Riverhead Books, New York, 546 p.
- BODINIER, Jean-Louis et Jean BRETEAU (2000). *Fundamentele culturale ale lumii occidentale (Les fondements culturels du monde occidental)*, série « Mémo », Iasi, Institutul European, 77 p.
- BOIA, Lucian (2002). *România. Tară de frontieră a Europei (La Roumanie. Pays de frontière de l'Europe)*, série « Histoire », Bucarest, Humanitas, 295 p. (livre publié pour la première fois en 2001 [Londres, Reaktion Books], avec le titre *Romania. Borderland of Europe*).
- (2001). « La Roumanie, pays de frontière de l'Europe. Au carrefour des civilisations » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 69, 19-25 juin.
- (1999). *Mitologia științifică a comunismului (La mythologie scientifique du communisme)*, traduction du français et édition revue et mise à jour par l'auteur, coll. « Procesul comunismului (Procès du communisme) », Bucarest, Humanitas, 210 p.
- BORGES, Luis Jorge (1962). « Pierre Menard, Author of Don Quixote », dans *Ficciones*, New York, Grove Press, p. 45-57.
- BOUGNOUX, Daniel (1993). « L'empire des signes (La sémiotique) », dans *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, p.93-116.
- BOURDIEU, Pierre (1982). « Langage et pouvoir symbolique », dans *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, p. 97-161.
- (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz, 279 p.
- (1971). « Champ du pouvoir, champ intellectuel et habitus de classe », dans *Scolies*, n° 1, p. 7-26.
- BREBAN, Nicolae (1997). *Riscul in cultură (Le risque dans la culture)*, coll. « Plural », Iasi, Polirom, 297 p.
- BRIGNON, Jean (dir.). (1989). *Histoire. Géographie. Initiation économique (3^e)*, manuel, Paris, Hatier, 352 p.
- BRUCKNER, Pascal et Alain FINKIELKRAUT (1977). *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Seuil, 318 p.
- BURGOS, Martine et al. (1993). *La lecture d'est en ouest*, coll. « Regards européens », série « Études et recherche », Paris, Centre Georges Pompidou, 119 p.
- BYRNES, Mark (1994). *Politics and Space. Image Making by NASA*, Westport (Connecticut)/Londres, Praeger, 212 p.
- CALINESCU, George (1992). *Istoria literaturii române. Compendiu (Histoire de la littérature roumaine. Compendium)*, Iasi, Moldova, 463 p.
- CALINESCU, Matei et Virgil NEMOIANU (2002). « Sur Norman Manea » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 129, 13-19 août.
- CARP, Mircea (1997). « "Vocea Americii" in România (1969-1978) (La « Voix de l'Amérique » en Roumanie [1969-1978]) », avant-propos par Adrian Marino, coll. « Plural », Iasi, Polirom, 223 p.

- CARRIÈRE, Jean-Claude (1999). *Cercul mincinosilor. Povesti filosofice din toată lumea* (*Le cercle des menteurs. Contes philosophiques du monde entier*), traduit du français par Brindusa Prelipceanu, Bucarest, Humanitas, 434 p.
- CARSTEAN, Svetlana (2003). « “J’ai toujours eu une relation très personnelle avec l’histoire” (1). Entrevue avec Lucian Boia », dans *Observator cultural*, n° 155, 11-17 février.
- (2003). « “J’ai toujours eu une relation très personnelle avec l’histoire” (2). Entrevue avec Lucian Boia », dans *Observator cultural*, n° 156, 18-24 février.
- CÂRTÂNA, Cornel (2001). « Structure et stratification sociales dans la Roumanie de l’entre-deux-guerres. Contributions sociologiques roumaines au sujet du changement et du développement sociaux » (en roumain), dans *Sociologie Românească*, vol. 1, n° 4, p. 317-345.
- CARTARESCU, Mircea (2003). « L’Europe a la forme de mon cerveau » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 153, 28 janvier-3 février.
- CHAUPRADE, Aymeric (1999). *Introduction à l’analyse géopolitique*, Paris, Ellipses, 320 p.
- CHESTERMAN, Andrew (2001). « Proposal for a Hieronymic Oath », dans *The Translator*, vol. 7, n° 2, p. 139-154.
- (1997). *Memes of Translation: The Spread of Ideas in Translation Theory*, coll. « Benjamins Translation Library », Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 226 p.
- CHIVU, Marius (2003). « Le marché du livre est loin d’être normal. Entrevue avec Călin Vlășie » (en roumain), dans *Revista 22*, n° 688, 13-19 mai.
- CIOCĂRIE, Corina (2000). « L’une ou l’autre moitié de l’Europe. Je t’aime. Moi non plus » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 7, 11-17 avril.
- CIORAN, Émile M. (1977). *Histoire et utopie*, coll. « Idées », Paris, Gallimard, 147 p.
- CIORAN, Émile et Constantin NOÏCA (1991). *L’ami lointain. Paris – Bucarest*, Paris, Criterion, 77 p.
- CIUBUC, Bogdan (2000). « Ouverture vers la Grande-Bretagne » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 14, 30 mai-5 juin.
- CIUCU, Cristina (2003). « Histoire. Neagu Djuvara, *Entre l’Orient et l’Occident. Les pays roumains au début de l’époque moderne* » (en roumain), compte-rendu, dans *Observator cultural*, n° 154, 4-10 février.
- COMNÈNE, Angela (1991). *Liberté reconquise à la nage sur le bleu Danube et une nouvelle vie aux Amériques*, récit, coll. « Exil », Montréal, Humanitas-nouvelle optique, 73 p.
- CONRAD, Joseph (2001). *Under Western Eyes*, projet Gutenberg, URL : www.gutenberg.net/etext01/wstys11.txt.
- (1996). *Sub ochii Occidentului* (*Sous les yeux de l’Occident*), traduit de l’anglais par Alexandru Vlad, coll. « Babel », Bucarest, Nemira, 365 p.
- CORBEA, Andrei (2000). « L’exil, avant et après » (en roumain), compte-rendu du livre *Casa Melcului (Dialoguri)* (*Le livre de l’escargot [Dialogues]*), dans *Observator cultural*, n° 14, 30 mai-5 juin.
- CORDOS, Sanda (2003). « La résistance en littérature » (en roumain), dans *Adevărul literar și artistic*, n° 688, 21 octobre.

- CORNEA, Andrei (2000). « La présomption d'illégitimité de la gauche » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 406.
- COTTER, Sean (2003). « Le texte nomade. Entrevue avec Norman Manea », parties I-IV, dans *Observator cultural*, n°s 172-175, 10 juin-7 juillet.
- COULMONT, Baptiste (2000). « L'édition en Roumanie », dans *La lettre*, bulletin mensuel de France Édition, Office de promotion internationale, n° 49, juin, p. 5-6.
- CRONIN, Michael (2003). « Translation and Minority Languages in a Global Setting », dans *Translation and Globalization*, Londres/New York, Routledge, p. 138-172.
- (2002). « The Empire Talks Back: Orality, Heteronomy, and the Cultural Turn in Interpretation Studies », dans Tymoczko et Gentzler (dir.), *Translation and Power*, Amherst, University of Massachusetts Press, p. 45-62.
- DAHRENDORF, Ralf (1993). *Reflectii asupra revolutiei din Europa : intr-o scrisoare ce ar fi a urmat să fie trimisă unui domn din Varsovia, 1990 (Reflectii asupra revolutiei din Europa : dans une lettre qui allait être envoyée à un monsieur de Varsovie, 1990)*, traduit de l'anglais par Marina Sandu, Bucarest, Humanitas.
- (1991). *Réflexions sur la révolution en Europe : 1989-1990*, traduit de l'anglais par Béatrice Vierende, Paris, Seuil, 187 p.
- DERRIDA, Jacques (1982). « Moi – La psychanalyse », dans *Meta*, n° 27, vol. 1, p. 72-76.
- DIMITRIU, Rodica (2002). *Theories and Practice of Translation*, coll. « Cursus », Iasi, Institutul European, 107 p.
- DINESCU, Mircea (1985). *Exile on a Peppercorn*, traduit du roumain par Andrea Deletant et Brenda Walker, Londres/Boston, Forest Books, 82 p.
- DINGWANEY, Anuradha et Carol MAIER (dir.) (1995). *Between Languages and Cultures. Translation and Cross-Cultural Texts*, Pittsburgh/Londres, University of Pittsburgh Press, coll. « Pittsburgh Series in Composition, Literacy, and Culture », 372 p.
- DJUVARA, Neagu (2002). *O scurtă istorie a românilor povestită celor tineri (Une courte histoire des Roumains racontée aux jeunes)*, 4^e édition, coll. « TopH », Bucarest, Humanitas, 234 p.
- (2001). *Mircea cel Bătrân si luptele cu turcii (Mircea le Vieux et les luttes contre les Turcs)*, coll. « Humanitas Junior », Bucarest, Humanitas, 70 p.
- DOROBAT, Dumitru (2000). *Din tara făgăduintei. Receptarea literaturii americane în România (Du pays promis. La réception de la littérature américaine en Roumanie)*, coll. « Sinteze », n° 33, Iasi, Institutul European.
- DOUCET, Philippe (1991). « Roumanie : Qui manipule qui ? Entretien avec Petre Roman », dans *Politique internationale*, n° 53, automne, p. 183-192.
- DRAGAN, Joan et Angela POPESCU-BREDICINI (1986). *Le livre et la lecture en Roumanie*, coll. *Études sur le livre et la lecture*, n° 24, juillet, Paris, Unesco, 60 p.
- DRAKULIC, Slavenka (2000). « Who Is Afraid of Europe? », dans *Eurozine*, URL : www.eurozine.com/article/2000-11-15-drakulic-en.html.
- DROGOREANU, Emilia (2002). « Norman Manea dans la presse italienne. Échos après l'octroi du Prix Nonino » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 129, 13-19 août.
- EHRlich Marie-France et al. (dir.) (1993). *Les modèles mentaux. Approche cognitive des représentations*, Paris, Masson, coll. « Sciences cognitives », 197 p.

- ELIADE, Pompiliu (2000). *Influenta franceză asupra spiritului public în România : Originile (De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie)*, traduit du français par Aurelia Dumitrascu, 2^e édition, Bucarest, Humanitas, 411 p.
- ERMOND, Daniel (1998). « Apprendre coûte un effort », entretien avec Fernando Savater, dans *Lire*, magazine littéraire, mars.
- EVEN-ZOHAR, Itamar (1990a). « Translation and Transfer », dans *Poetics Today*, Tel Aviv, Porter Institute for Poetics and Semiotics, vol. 11, n° 1, p. 73-78.
- (1990b). « The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », dans *Poetics Today*, vol. 11, n° 1, p. 45-51.
- (1979). « Polysystem Theory », dans *Poetics Today*, Tel Aviv, Porter Institute for Poetics and Semiotics, vol. 1, n°s 1/2, p. 287-310.
- FARR, Michael (1991). « The Global Lessons Tintin Taught Us », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, « How Tintin Taught the World », vol. 63, n° 12, décembre, p. 6-11.
- FISSETTE, Jean (2002). « L'apport de la sémiotique à la réflexion sur l'américanité. Altérité, métissage et utopie », lien URL : www.er.uqam.ca/nobel/gricis/actes/utopie/Fisette.pdf.
- FONDATION EUROPÉENNE DE LA CULTURE (2002). *Widening Circles: Before, during, and after Enlargement – Culture on the EU Agenda*, revue *Beyond Borders*, n° 3, octobre, 20 p.
- FOUCHER, Michel (1997). « Europe », dans ARNAUD, Hélène *et al.* (dir.), *L'État du monde 1997. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, p. 557-559.
- FRENCH, John R.P. et Bertram RAVEN (1959). « Bases of Social Power », dans Dorwin Cartwright (dir.), *Studies in Social Power*, Ann Arbor, University of Michigan, p. 150-167.
- GAARDER, Jostein (1995). *Le monde de Sophie : roman sur l'histoire de la philosophie*, traduit et adapté du norvégien par Hélène Hervieu et Martine Laffon, Paris, Seuil, 557 p.
- GALE GROUP (2001). « Cartography », dans *Gale Encyclopedia of Science*, juin.
- GARCÍA CANCLINI, Néstor (2001). *Consumers and Citizens. Globalization and Multicultural Conflicts*, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press, 240 p.
- GARTON ASH, Timothy (dir.) (1995). *Freedom for Publishing. Publishing for Freedom. The Central and East European Publishing Project*, Budapest/Londres/New York, Central European University Press, 201 p.
- GAUTHIER, Majella-J. (dir.) (1988). *Cartographie dans les médias. Cartography in the Media*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 120 p.
- GELLNER, Ernest (1998). *Condițiile libertății. Societatea civilă și rivalii ei (Conditions of Liberty. Civil Society and its Rivals)*, traduit de l'anglais par Andrea Poruciuc, préface par Vintilă Mihăilescu, postface par Vladimir Tismăneanu, coll. « Stiinte politice. Opus », Iasi, Polirom, 213 p.
- (1994). *Conditions of Liberty. Civil Society and its Rivals*, Londres, Hamish Hamilton, 232 p.
- GHEO, Radu Pavel (2002). « Les mécontentements du petit balkanique » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 506.

- GHEORGHIU, Virgil (1972). *L'oeil américain*, Paris, Plon, 253 p.
- (1949). *La vingt-cinquième heure*, Paris, Plon, 502 p.
- GHET, Monica (2001a). « À quoi le communisme servait-il... » (en roumain), compte-rendu de *Comunism/Postcomunism si modernitate târzie* (*Communisme/Postcommunisme et modernité tardive*), de Claude Karnoouh, dans *Observator cultural*, n° 54, 6-12 mars.
- (2001b). « Un adieu réitéré » (en roumain), compte-rendu du livre *Adieu à la différence*, de Claude Karnoouh, dans *Observator cultural*, n° 71, 3-9 juillet.
- GLUCKSMANN, André (2003). *Ouest contre Ouest*, Paris, Plon, 211 p.
- GOTTLIEB, Erika (2001). *Dystopian Fiction East and West. Universe of Terror and Trial*, Montréal et Kingston/London/Ithaca, McGill-Queen's University Press, 323 p.
- GOUANVIC, Jean-Marc (2002). « A Model of Structuralist Constructivism in Translation Studies », dans Theo Hermans (dir.), *Crosscultural Transgressions. Research Models in Translation Studies: Historical and Ideological Issues*, Manchester (GB)/Northampton (MA), St. Jerome, p. 93-102.
- GOURDEAU, Gabrielle (1993). *Analyse du discours narratif*, Boucherville (Qc), Gaëtan Morin (publié en collaboration avec les éditions Magnard), 129 p.
- GOURGUECHON, Monique (2000). « 24-28 mai 2000. 8^e Foire internationale du livre de Bucarest », dans *La lettre*, bulletin mensuel de France Édition, Office de promotion internationale, n° 49, juin, p. 4.
- GRABER, David (2001). « We Fear, Therefore We Make. The "Genesis of Culture". *Fears and Symbols: An Introduction to the Study of Western Civilization*, by Elemér Hankiss », compte-rendu, dans *Central Europe Review*, vol. 3, n° 14, 23 avril.
- GRAHAM, Gordon (1996). « Books and the 20th century », dans *Logos*, vol. 7, n° 3, p. 224-225.
- GRAY, John (2002). *Cele doua fete ale liberalismului (Les deux faces du libéralisme)*, traduit de l'anglais par Alina Doica, postface par Sorin Antohi, coll. « Stiinte politice. Opus », Iasi, Polirom, 200 p.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1973). « Actants, Acteurs, Rôles », dans Sorin Alexandrescu et al., *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, « Collection L », p. 161-176.
- (1966). « Réflexions sur les modèles actantiels », dans *Sémantique structurale : recherche et méthodes*, Paris, Larousse, coll. « Langue et langage », p.172-201.
- GROSVENOR, Gilbert (1989). « Superpowers Not So Super in Geography », dans *National Geographic*, Official Journal of the National Geographic Society Washington D.C., vol. 176, n° 6, décembre, p. 816-819.
- GRUNDY-WARR, Carl et Richard N. SCHOFIELD (1990). « Man-Made Lines That Divide the World », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, « Our Man-Made Boundaries », juin, p. 10-15.
- GUIGUE, Jeannine (dir.) (1988). *Histoire. Géographie. Initiation économique (4^e)*, manuel, Paris, Bordas, 352 p.
- GUTT, Ernst-August (1991). *Translation and Relevance. Cognition and Context*, Oxford (GB)/Cambridge (Massachusetts), B. Blackwell, 230 p.

- HANKISS, Elemér (2001). *Fears and Symbols: An Introduction to the Study of Western Civilization*, Budapest, Central European University Press, 333 p.
- HANLEY, Sean (1999). « *Intellectuals and Politics in Central Europe*, par Andras Bozoki (dir.) », compte-rendu, dans *Central Europe Review*, vol. 1, n° 25, 13 décembre.
- HEANEY, Seamus (1988). « The Impact of Translation », dans *The Government of Tongue: The 1986 T.S. Eliot Memorial Lectures and Other Critical Writings*, Londres, Faber and Faber, p. 36-44.
- HERMANS, Theo (dir.) (2002). *Crosscultural Transgressions: Research Models in Translation Studies II: Historical and Ideological Issues*, Manchester (GB)/Northampton (MA), St. Jerome, 217 p.
- (1999). *Translation in Systems: Descriptive and Systemic Approaches Explained*, Manchester, St. Jerome, 195 p.
- (dir.) (1985). *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*, Londres/Sydney, Croom Helm, 249 p.
- HICKS, Emily D. (1991). *Border Writing. The Multidimensional Text*, Minneapolis/Oxford, University of Minnesota Press, coll. « Theory and History of Literature », vol. 80, 171 p.
- HOLLIS, Martin et Steve SMITH (1990). *Explaining and Understanding International Relations*, Oxford/New York, Clarendon Press/Oxford University Press, 232 p (la traduction en roumain de ce livre a été financée dans le cadre du projet *CEU Translation Project* [1997] du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte. Toutefois, cette traduction n’a probablement pas été publiée, car elle n’est répertoriée dans aucun des catalogues des bibliothèques roumaines).
- HORASANGIAN, Bedros (2000). « 50 ans avec Mircea Dinescu » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 38, 14-20 novembre.
- HUREZEANU, Emil (2002). « La Roumanie “d’entre” » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 506.
- IGLESIAS KUNTZ, Lucía (1999). « Le renouveau de la littérature enfantine », dans *Le Courrier de l’UNESCO*, février, URL : www.unesco.org/courier/1999_02/fr/signes/txt1.htm.
- IMBEAULT, Marc et Gérard A. MONTIFROY (1996). *Géopolitique et idéologies. Des rêves éclatés aux questions du futur*, Paris/Montréal, Frison-Roche/Sciences et Culture, 170 p.
- INGRAM, Susan (2001). « Translation Studies and Psychoanalytic Transference », dans *TTR*, vol. 14, n° 1, p. 95-114.
- ION, Raluca (2003). « La phénoménologie de la queue » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 512.
- IONESCO, Eugène (1990). *Les victimes du devoir : pseudo-drame*, Paris, Gallimard, 114 p.
- (1979). *Pour la culture, contre la politique*, traduit de l’allemand par Lore Kornell, St-Gall (Suisse), Erker, 50 p.
- (1973). *Ce formidable bordel !*, coll. « Manteau d’Arlequin », Paris, Gallimard, 136 p.
- (1970). *Rhinocéros*, Paris, Bordas, 192 p.

- IONICA, Cristian (2000). « Histoire. Neagu Djuvara, *Une courte histoire des Roumains racontée aux jeunes* » (en roumain), compte-rendu, dans *Observator cultural*, n° 14, 30 mai-5 juin.
- IORGULESCU, Mircea (2002). « Les visions de Matéi Visniec » (en roumain), dans *Revista 22*, n° 14, 2-8 avril.
- ISAAC, Jeffrey C. (2000). *Democratia in vremuri intunecate (Democracy in Dark Times)*, traduit de l'anglais par Cristina Irimia, postface par Lucian Dirdală, coll. « Stiinte politice. Opus », Iasi, Polirom, 253 p.
- (1997). *Democracy in Dark Times*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 250 p.
- ISER, Wolfgang (1985). *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par Evelyn Sznycer, coll. « Philosophie et langage », Bruxelles, P. Mardaga, 405 p.
- JÄCKEL, Anne (2001). « Romania: From Tele-Revolution to Public Service Broadcasting, National Images and International Image », dans *Canadian Journal of Communication*, vol. 26, n° 1, URL : www.cjc-online.ca/viewarticle.php?id=623&layout=html.
- JARRY, Alfred (1983). *Ubu Roi : drame en cinq actes en prose*, coll. « Le livre de poche jeunesse », Paris, Librairie générale française, 117 p.
- JIANU, Angela (2003). « Réplique à l'entrevue accordée par l'écrivain Norman Manea » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 178, 22-28 juillet.
- JUDT, Tony (2000). *Europa iluziilor (L'Europe des illusions)*, coll. « A treia Europă », volume dirigé par Daciana Branea et Ioana Copil-Popovici, préface de Vladimir Tismăneanu, postface de Dorian Branea, Iasi, Polirom, 293 p.
- KARNOOUIH, Claude (2002a). « La troisième Europe ou le tiers monde » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 503.
- (2002b). « Le passé parmi nous. Les blasphèmes de Bukovski » (en roumain), dans *Lumea Magazin*, vol. 112, n° 8.
- (2001). « Reflectii la rece asupra alegerilor din România (Réflexions au froid sur les élections en Roumanie) », traduit et adapté en roumain par Alexandru Matei, dans *Observator cultural*, n° 47, 16-22 janvier.
- (2000a). « Capitalism românesc si de aiurea... (Capitalisme roumain et (d')ailleurs) », traduit du français par Valentina Duta, dans *Observator cultural*, n° 15, 6-12 juin.
- (2000b). « Democratia locală: încă o farsă românească! (La démocratie locale : encore une farce roumaine !) », traduit du français par Valentina Duta, dans *Observator cultural*, n° 10, 2-8 mai.
- (1998). « The Future of a Metaphysical Illusion: Blaga's Spatiul Mioritic », présentation dans le cadre de la conférence *Culture and the Politics of Identity in Modern Romania*, Bucarest, URL : www.pitt.edu/~identity/karnoouh.html.
- (1991). *Consensus et Dissensions dans la Roumanie de Ceausescu. Un pays en quête de société civile*, Les Cahiers d'Iztok, Iztok, Acratie, 91 p.
- (1990). *L'invention du peuple. Chroniques de Roumanie*, essai, Paris, Arcantère, 331 p.
- KARPINSKI, Jakub (1993). *A.B.C.-ul democratiei (L'ABC de la démocratie)*, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas, 144 p.
- . *The ABCs of Democracy*, sur le site de l'Institut pour la Démocratie en Europe de l'Est, URL : <http://idee.org/manualdemocracy.html>.

- KASPI, André (1992). « Qui est responsable ? », dans *l'Histoire*, n° 151, janvier, p. 10-18.
- KAUFMAN, Peter B. (1995). « Central and Eastern Europe », dans *International Book Publishing : An Encyclopedia*, New York, Garland, p. 531-538.
- KAUFMANN, Jean-Claude (1998). *Trupuri de femei, priviri de barbati : sociologia sânilor goi* (*Corps de femmes regards d'hommes. Sociologie des seins nus*), traduit du français par Violeta Barna-Nathan, coll. « Totem », Bucarest, Nemira, 296 p.
- (1995). *Corps de femmes regards d'hommes. Sociologie des seins nus*, coll. « Essais & Recherches », série « Sciences sociales », Paris, Nathan, 240 p.
- KOSKINEN, Kaisa (2000). « Institutional Illusions. Translating in the EU Commission », dans *The Translator*, vol. 6, n° 1, p. 49-65.
- LACOSTE, Yves (1998). « Comment définir l'Europe médiane ? Géo-histoire et intersections d'ensembles spatiaux », dans Béatrice Giblin et Yves Lacoste (dir.), *Géohistoire de l'Europe médiane*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Livres Hérodote », p. 5-18.
- LAIRD, Sally (1995). « Promoting 'the common market of the mind': Book translation in East and West Europe », dans *Logos*, vol. 6, n° 4.
- LE GUELLEC, Gervan (2002). « Les guerres olympiques de l'URSS », dans *Regard sur l'Est*, n° 28, janvier/février.
- LEBEDEV, Ana (2001). « "Nous et eux". La satire de l'Occident », dans *Regard sur l'Est*, dossier « L'énigme du sous-rire », n° 27, octobre/décembre, site Web : www.regard-est.com/Revue/Numero27/Art27-Nouseux.htm#.
- LEFTER, Ion Bogdan (2001). « Perdus dans l'espace. Les artistes roumains et le marché culturel », dans *Observator cultural*, n° 60, 17-23 avril.
- (2000). « Le texte : action et confession » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 34, 17-23 octobre.
- LÉVESQUE, Jacques (1989/1990). « L'URSS et l'Europe de l'Est en 1989-1990 », dans *Les Conflits dans le monde 1989-1990. Conflicts Around the World 1989-1990*, Rapport annuel sur les conflits internationaux, coll. « Études stratégiques et militaires », Laval (Québec), Centre québécois de relations internationales, p. 55-89.
- LIANERI, Alexandra (2002). « Translation and the Establishment of Literal Democracy in Nineteenth-Century England : Constructing the Political as an Interpretive Act », dans Tymoczko et Gentzler (dir.), *Translation and Power*, Amherst/Boston, University of Massachusetts Press, p. 1-24.
- LIICEANU, Gabriel (1997). *De la limite. Petit traité à l'usage des orgueilleux*, essai, traduit du roumain par Alexandra Laignel-Lavastine, Paris, Michalon, 192 p.
- LIICEANU, Gabriel et Luana SCHIDU (1994). « Publishing in Romania Today: "A Kind of Heroism" », dans *Logos*, vol. 5, n° 4, p. 206-209.
- LIJPHART, Arendt (2000). *Modele ale democratiei. Forme de guvernare si functionare in treizeci si sase de tari* (*Patterns of Democracy: Government Forms and Performance in Thirty-six Countries*), traduit de l'anglais par Cătălin Constantinescu, préface à l'édition en roumain par Lucian-Dumitru Dirdală, coll. « Stiinte politice. Opus », Iasi (Roumanie), Polirom, 320 p.

- LOTMAN, Iouri (1990). *Universe of the Mind: A Semiotic Theory of Culture*, traduit du russe par Ann Shukman, introduction par Umberto Eco, Bloomington, Indiana University Press, 301 p.
- LOTMAN, Iouri et Boris OUSPENSKI (1990). *Sémiotique de la culture russe*, traduit du russe et annoté par Françoise Lhoest, Lausanne, L'Âge d'Homme, 516 p.
- LOVATT, Catherine (2000). « *The Body of a Woman*. A review of the Matei Visniec play », dans *Central Europe Review*, vol. 2, n° 41.
- (1999). « The Mioritic Space. Romanian National Identity in the Work of Lucian Blaga », dans *Central Europe Review*, vol. 1, n° 18.
- LUNDGREN, Jan (2002). « International Tourism Attraction in Central and Southeastern Europe », compte-rendu, dans *The Canadian Geographer*, vol. 46, n° 3, p. 286-288, automne.
- MADOSA, Rodica *et al.* (2003). « Les intellectuels et la politique : au sujet du “troisième discours” » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 155, 11-17 février.
- MAHONY, Patrick (1982). « Towards the Understanding of Translation in Psychoanalysis », dans *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 63-71.
- MANENT, Pierre (1992). *Istoria intelectuală a liberalismului : zece lectii (Histoire intellectuelle du libéralisme. Dix leçons)*, traduit du français par Mona et Sorin Antohi, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas.
- (1987). *Histoire intellectuelle du libéralisme. Dix leçons*, coll. « Liberté de l'esprit », Paris, Calmann-Lévy, 250 p.
- MANOLESCU, Andrei (2003). « Il y a seulement 13 ans » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 512.
- MANOLESCU, Nicolae (2001). « Excellence. Monica Lovinescu/Virgil Ierunca », dans *Cuvintul*, n° 12 (296), décembre.
- MARCOU, Lily (1997). *Le crépuscule du communisme*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 126 p.
- MARCUS, Solomon (2002). « Sorin Alexandrescu dans le miroir de l'Occident » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 126, 23-29 juillet.
- (2002). « Sorin Alexandrescu, un des nôtres » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 130, 30 juillet-5 août.
- MARINESCU, Aurelia (1995). *Codul bunelor maniere astăzi (Le code des bonnes manières aujourd'hui)*, édition revue et augmentée, coll. « Humanitas Practic », Bucarest, Humanitas, 332 p.
- MARINO, Adrian (2001). « Comment les Américains lisent-ils la littérature roumaine ? » (en roumain), compte-rendu de Thomas Amherst Perry, *Passage to Romania: American Literature in Romania*, dans *Observator cultural*, n° 59, 10-16 avril.
- (1993). *Evadări in lumea liberă (Évasions dans le monde libre)*, Iasi, Institutul European, 255 p.
- (1982). *Littérature roumaine – Littératures occidentales. Rencontres*, traduit en français par Annie Bentoïu, Bucarest, Editura stiintifică si enciclopedică, 227 p.
- MARINO, Adrian et Sorin ANTOHI (2001). *Al treilea discurs. Cultură, ideologie si politică în România (Le troisième discours. Culture, idéologie et politique en Roumanie)*, coll. « Duplex », Iasi, Polirom, 198 p.
- MATEI, Alexandru (2000). « Anti-intellectuels. Alain Finkielkraut » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 40, 28 novembre-4 décembre.

- MAZOWIECKI, Tadeusz (1989). *Un autre visage de l'Europe*, Montricher (Suisse), les Éditions Noir sur Blanc, 214 p.
- MESCHONNIC, Henri (1999). *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 468 p.
- MICHAILOV, Mihaela (2000). « Une Foire comme un puzzle. Entrevue avec Mihaela Ionesco (Artexpo) » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 14, 30 mai-5 juin.
- MIHAILESCU, Dan (2000). La littérature roumaine après l'époque de Ceausescu » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 35, 24-30 octobre.
- (1996). « Attendons encore, voyons encore » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 195.
- MIHAILESCU, Vintilă (2002a). « L'autre Europe » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 509.
- (2002b). « Le petit dictionnaire de la transition : *la privatisation* » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 499.
- (2002c). « Le petit dictionnaire de la transition : *la démocratie* », (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 500.
- (2002d). « Le petit dictionnaire de la transition : *l'économie de marché* », (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 501.
- MILITARU, Ion (2001). *Constantin Noica si critica Occidentului : o filosofie a istoriei la Constantin Noica (Constantin Noica et la critique de l'Occident : une philosophie de l'histoire chez Constantin Noica)*, Bucarest, Cartea românească, 151 p.
- MINTERBROOK, Scott (1991). « The Politics of Cartography. Mercator vs. Peters Projection », dans *U.S. News & World Report*, vol. 110, n° 14, 15 avril, p. 60.
- MOÏSI, Dominique et Michel MERTES (1995). « Europe's Map, Compass, and Horizon », dans *Foreign Affairs*, vol. 74, n° 1, p. 122-135, janvier/février.
- MOLE, John (2001). *Colaboreaza eficient cu strainii. Ghid european de comportament in afaceri (Collabore efficacement avec les étrangers. Business guide européen)*, traduit de l'anglais par Luana Stoica, Bucarest, Humanitas, 276 p.
- (1992). *Business guide européen. L'attitude adéquate avec vos partenaires en Europe*, traduit de l'anglais par Florence Herbulot, Paris, Maxima, 262 p.
- MONASTERSKY, Richard (1992). « The warped world of mental maps; students worldwide share a skewed vision of the continents », dans *Science News*, vol. 142, n° 14, 3 octobre, p. 222-223.
- MOONEY, Bel (1997). *The Voices of Silence*, New York, Delacorte Press, 192 p.
- MORAR, Filon (2002). « De l'Ouest sauvage à l'Est sauvage » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 506.
- MORARU, Dinu (2000). « “En exil, je n'ai rêvé qu'en roumain !”. Entrevue avec Neagu Djuvara » (en roumain), dans *Lumea Magazin*, n° 3.
- MUNGIU-PIPPIDI, Alina (1998). « Identity Crisis », dans *Transitions*, vol. 5, n° 4, 15 avril.
- (1996). « Les grands efforts de la société ouverte » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 204.
- MUNTEANU, Cristian (2000a). « Lucian Boia, *La Mythologie scientifique du communisme* » (en roumain), compte-rendu, dans *Observator cultural*, n° 1, 29 février-6 mars.

- (2000b). « Un début de maturité sur le marché éditorial » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 14, 30 mai-5 juin.
- MUNTEANU, Romul (1986). *La civilisation des livres. Littérature roumaine, littérature européenne*, Bucarest, Univers, 439 p.
- MURESAN, Valentin (1996). « L'angoisse de la société ouverte » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 204.
- MUSCHARD, Jutta (1996). *Relevant Translations : History, Presentation, Criticism, Application*, série « Linguistics », n° 21, vol. 163, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 253 p.
- NACU, Alexandra (2002). « Le corps sous contrôle : aperçus du sport soviétique », dans *Regard sur l'Est*, n° 28, janvier/février.
- (2001). « Où s'arrête l'Europe ? », dans *Regard sur l'est*, n° 26, mai-juin, site Web : www.regard-est.com/Revue/Numero26/Art26-Ousarreteeeurope.htm#.
- NEUMANN, Victor (2002). « L'histoire de la pensée politique dans les études de Vladimir Tismăneanu » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 123, 2-8 juillet.
- NICOLAE, Cătălina (2000). « Critique. *Postcommunisme fin de siècle. Essai sur l'Europe du XXIe siècle*, de Claude Karnoouh », compte-rendu, dans *Asymetria*, revue de culture, critique et imagination, vol. 1, n° 2, novembre.
- NITULESCU, Virgil Stefan (2001). « Attempts to Define the Romanian National Cultural Policies », URL : www.eca.dk/debate/attempts.htm.
- (1999). « Pourquoi avons-nous besoin d'une politique (stratégie) culturelle » (en roumain), site de l'Alliance nationale de l'Union des Créateurs de Roumanie, URL : www.anuc.ro/cultpol_r.html.
- ORTEGA Y GASSET, José (1999). *Misiunea universității (La Mission de l'université)*, traduction et préface par Andrei Ionescu, coll. « Mica bibliotecă Univers (La petite bibliothèque Univers) » Bucarest, Univers, 88 p.
- (1966). *Mission of the University*, traduit de l'espagnol par Howard Lee Nostrand, New York, W. W. Norton & Company, 94 p.
- OTOIU, Adrian (2003). « An Exercise in Fictional Liminality: the Postcolonial, the Postcommunist, and Romania's Threshold Generation », dans *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 23, n°s 1 & 2, p. 87-105.
- PAPASTERGIADIS, Nikos (2000). *The Turbulence of Migration. Globalization, Deterritorialization and Hybridity*, Cambridge, Polity Press, 246 p.
- PAPILIAN, Alexandru (1989). « Mircea Dinescu », dans *Le Monde*, 11 octobre, p. 63.
- PATRASCONIU, Cristian (2002). « L'Europe centrale est morte. Vive l'Europe centrale ? », (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 503.
- PERRY, Thomas Amherst (2001). *Passage to Romania: American Literature in Romania*, Iasi/Oxford/Portland, The Center for Romanian Studies, 212 p.
- PETRUCCI, Armando (1997). « Lire pour lire : un avenir pour la lecture », dans Cavallo et Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, p. 401-425.
- PLESU, Andrei (1996). *Chipuri si măști ale tranziției (Visages et masques de la transition)*, Bucarest, Humanitas, 447 p.

- POPESCU, MARIAN (2000). « Les politiques culturelles roumaines » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 29, 12-18 septembre.
- POPESCU, Răsvan (1996). *Prea târziu (Trop tard)*, Bucarest, Humanitas, 175 p.
- POPPER, Karl Raimund Sir (1998). *In căutarea unei lumi mai bune. Conferințe și eseuri din trei decenii (À la recherche d'un monde meilleur. Conférences et essais de trois décennies)*, traduit de l'allemand par Anca Rădulescu, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas, 254 p.
- (1993). *Societatea deschisă și dușmanii săi (La société ouverte et ses ennemis)*, traduit de l'anglais par D. Stoianovici, série « Societatea civilă », vol. 1 : *Vraja lui Platon*, vol. 2 : *Epoca marilor profeti : Hegel și Marx*, 442 p., Bucarest, Humanitas.
- (1992). *In Search of a Better World. Lectures and essays from thirty years*, traduit de l'allemand par Laura J. Bennett, traduction révisée par Sir Karl Popper et Melitta Mew, Londres/New York, Routledge, 245 p.
- (1979). *La société ouverte et ses ennemis*, traduit de l'anglais par Jacqueline Bernard et Philippe Monod, vol. 1 : « L'ascendant de Platon », 261 p., vol. 2 : « Hegel et Marx », 256 p., Paris, Seuil.
- POPPER, Karl Raimund Sir et Konrad LORENZ (1997). *Viitorul este deschis: o discuție la gura sobei (L'avenir est ouvert : Entretien d'Altenberg)*, série « Philosophie », Bucarest, Trei, 128 p.
- (1995). *L'avenir est ouvert : Entretien d'Altenberg*, Textes du symposium Popper à Vienne, publié sous la direction de Franz Kreuzer, traduit de l'allemand par Jeanne Etoré, coll. « Champs », n° 318, Paris, Flammarion, 175 p.
- PORTOCALA, Radu (1990). *Autopsie du coup d'État roumain. Au pays du mensonge triomphant*, Paris, Calmann-Lévy, 195 p.
- POSTELNICU, Andrei (2003). « La Roumanie nue » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 512.
- PRATT, Mary Louise (1992). *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, Londres/New York, Routledge, 257 p.
- PREDA, Cristian (2003). « Totalitarisme » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 518.
- (1999). *Occidentul nostru (Notre Occident)*, Bucarest, Nemira, 193 p.
- (1997). « Sur la crise de la philosophie politique » (en roumain), dans *Caietele Echinox*, vol. 29, n°s 4-5-6, p. 12-13.
- PREOTEASA, Isabela (2002). « Intellectuals and the public sphere in post-communist Romania: a discourse analytical perspective », dans *Discourse and Society*, vol. 13, n° 2, p. 269-292.
- PROTOPOPESCU, Valentin (1998). « L'état de la psychanalyse en Roumanie » (en roumain), dans *Sfera politică*, URL : www.dntb.ro/sfera/arhiva/58/dezbateri.htm.
- PUTNAM, Robert D., en collaboration avec Robert Leonardi et Raffaella Y. Nanetti (2001). *Cum funcționează democrația? Tradițiile civice ale Italiei moderne (Making Democracy Work : Civic Traditions in Modern Italy)*, traduit de l'anglais par Diana Istrătescu, coll. « Științe politice. Opus », Iasi, Polirom, 280 p.
- PYM, Anthony (dir.) (2001). *The Return to Ethics*, Manchester (GB), St. Jerome, numéro spécial de *The Translator: Studies in Intercultural Communication*, vol. 7, n° 2, 326 p.

- (1997). *Pour une éthique du traducteur*, Arras/Ottawa, Artois Presses Université/Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Pédagogie de la Traduction », 155 p.
- RADU, Mihai (2003). « Mircea Dinescu, Romania : Hunting Down The Naked Truth », dans *Time Europe*, édition spéciale « What Makes a Hero », vol. 161, n° 17, 28 avril.
- RADUCANU, Rica (2004). « La tyrannie de la lecture. Rica Raducanu vous recommande *Le code des bonnes manières aujourd'hui* (par Aurelia Marinescu) » (en roumain), dans *Plai cu boi*, n° 16.
- REISS, Katharina et Hans J. VERMEER (1984). *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, M. Niemeyer, 253 p.
- RICHARDS, N. (1999). « Maps: Are They Instruments of Power », dans *GeoView*, the Journal of GEOS (Geography, Environment, Oekumene Society), site Web : www.ssn.flinders.edu.au/geog/geos/richards.htm.
- ROBINSON, Douglas (1996), *Translation & Taboo*, DeKalb (Illinois), Northern Illinois University Press, 251 p.
- (1990). *The Translator's Turn*, Baltimore/Londres, John Hopkins, coll. « Parallax: Revisions of Culture and Society », 336 p.
- ROGOZANU, C. (2000). « Bookarest — une revue spéciale » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 14, 30 mai-5 juin.
- RUBA, Radu Sergiu (2001). *Contrabanda memoriei (La contrebande de la mémoire)*, Archives Équivalences, version électronique, 124 p. (livre paru en 1997 aux éditions Cartea românească).
- RUPNIK, Jacques (1993). « La nouvelle carte de l'Europe », dans *L'Histoire*, n° 172, décembre, p. 84-87.
- SAENGER, Paul (1997). « Lecture silencieuse : subversion, érotisme, dévotion », dans Cavallo et Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, p. 171-174.
- SALES, Véronique (1994). « La sexualité de l'homme médiéval. Entretien avec Jacques Rossiaud », dans *L'Histoire*, n° 180, septembre, p. 32-41.
- SALLNOW, John (1991). « The Uniting States of Europe », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, vol. 63, n° 2, février, p. 40-43.
- SARTORI, Giovanni (1999). *Teoria democratiei reinterpretată (La théorie de la démocratie revisitée)*, traduit de l'anglais par Doru Pop, préface par Dan Pavel, coll. « Collegium. Stiinte politice », Iasi, Polirom, 512 p.
- SAVATER, Fernando (1999). *Politica pentru fiul meu*, traduit de l'espagnol par Cornelia Rădulescu, série « Societatea civilă », Bucarest, Humanitas, 168 p.
- (1995). *Politique à l'usage de mon fils*, traduit de l'espagnol par Gabriel Iaculli, Paris, Seuil, 223 p.
- SCHÄFFNER, Christina (2000). *Translation in the Global Village*, Clevedon (GB)/Buffalo, Multilingual Matters, coll. « Current Issues in Language and Society », 72 p.
- SCHÄFFNER, Christina et Helen KELLY-HOLMES (1995). *Cultural Functions of Translation*, coll. « Multilingual Matters », Clevedon/Philadelphie, Multilingual Matters, 86 p.

- SCHLEIFER, Ronald *et al.* (1992). « The Institution of Criticism. Pedagogy, Publishing, and Oppositional Criticism », dans *Culture and Cognition. The Boundaries of Literary and Scientific Inquiry*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, p. 199-243.
- SCHOFIELD, Clive (1992). « Borderline Cases », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, vol. 64, n° 6, juin, p. 30-33.
- SCHOPFLIN, George (2001). « The Politics of Small States in Europe », dans *East European Perspectives. News and Views on Central and SouthEastern Europe*, vol. 3, n° 16, 19 septembre, site Web : www.rferl.org/eeepreport/2001/09/16-190901.html.
- SEMELIN, Jacques (1992a). « Communication et résistance : les radios occidentales comme vecteur d'ouverture à l'Est », dans *Réseaux*, n° 53, dossier « L'Europe de l'Est », URL : www.enssib.fr/autres-sites/reseaux-cnet/53/somma53.html.
- (1992b). « La voix de l'Amérique contre Radio-Moscou », dans *L'Histoire*, n° 151, janvier, p. 88-92.
- SHORE, Bradd (1996). « Rethinking Culture as Models », dans *Culture in Mind. Cognition, Culture, and the Problem of Meaning*, New York/Oxford, Oxford University Press, p. 42-71.
- Silent Voices. An anthology of contemporary Romanian women poets* (1986), traduit du roumain par Andrea Deletant et Brenda Walker, Londres/Boston, Forest Books, 161 p.
- SIMON, Sherry (1997). « Translation, Postcolonialism and Cultural Studies », dans *Meta*, vol. 42, n° 2, p. 462-477.
- SLAMA, Alain-Gérard (1991). « L'Europe des rendez-vous manqués », dans *Politique internationale*, n° 51, printemps, Paris, p. 329-340.
- SORA, Simona (2002). « Plusieurs Europes » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 501.
- SPERBER, Dan (1996). *La contagion des idées : théorie naturaliste de la culture*, Paris, O. Jacob, 243 p.
- SPERBER, Dan et Deirdre WILSON (1986). *Relevance: Communication and Cognition*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 287 p.
- SPICER, Andi (1989). « Controversial Geography », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, « A New Age for Europe », septembre, p. 42-44.
- SPIRE, Arnaud (2004). « Le spectre de l'atonie », compte-rendu de *La trahison des clercs*, de Julien Benda, dans *l'Humanité*, 7 janvier.
- SPIRIDON, Monica (2002). « Bucharest-on-the-Seine », dans *Lingua Romana*, vol. 1, n° 1, Brigham Young University, Provo (UT).
- STEFANESCU, Alex (1996). « Cronique littéraire. Romans (Petre Barbu) » (en roumain), dans *România literară*, n° 5, 7 février.
- STEFANESCU, Daniela (2002). *Eu sper, tu sperî, el (ea) speră*, coll. « Prose roumaine contemporaine », Bucarest, RAO, 214 p.
- STOLOJAN, Sanda (1999). *Ceruri nomade. Jurnal din exilul parizian 1990-1996*, traduit du français par Micaela Slăvescu, coll. « Memorii / jurnale / convorbiri », Bucarest, Humanitas, 235 p.

- SUSAM-SARAJEVA, Şebnem (2002). « A 'Multilingual' and 'International' Translation Studies », dans Theo Hermans (dir.), *Crosscultural Transgressions. Research Models in Translation Studies II. Historical and Ideological Issues*, Manchester/Northampton, St. Jerome, p. 193-207.
- SVENDSEN, Mette Nordahl (1996). « The Post-Communist Body : Beauty and Aerobics in Romania », dans *Anthropology of East Europe Review*, vol. 14, n° 1, printemps.
- SZÁSZ, Alpár Zoltán (2001). « Modèles de la démocratie en Roumanie – des chances et des réalités » (en roumain), dans *Provincia*, vol. 11, n° 3, mars.
- TABAKOWSKA, Elżbieta (1993). *Cognitive Linguistics and Poetics of Translation*, Tübingen, Narr, coll. « Language in Performance », n° 9, 146 p.
- TAHIR-GÜRÇAĞLAR, Sehnaz (2003). « The Translation Bureau Revisited. Translation as Symbol », dans María Calzada Pérez (dir.), *Apropos of Ideology. Translation Studies on Ideology – Ideologies in Translation Studies*, Manchester/Northampton, St. Jerome, p. 113-129.
- TAIKON, Katarian (2001). *Katitzi*, Bucarest, Rao, 167 p.
- TANASIOU, Cosmina (2000). « Post-Communist Political Symbolism: New Myths – Same Old Stories? An Analysis of Romanian Political Mythology », lien URL : www.psa.ac.uk/cps/2000/Tanasiou%20Cosmina.pdf.
- TISMANEANU, Vladimir (2003). « Lénine et la genèse du totalitarisme » (en roumain), dans *Revista 22*, n° 711, 21-27 octobre.
- (1998). *Fantasies of Salvation : Democracy, Nationalism, and Myth in Post-communist Europe*, Princeton, Princeton University Press, 227 p.
- TISMANEANU, Vladimir et Mircea MIHAIES (1998). *Vecinii lui Franz Kafka. Romanul unei nevroze – The Neighbors of Franz Kafka. The Novel of a Neurosis* », éd. bilingue, coll. « A treia Europă (La troisième Europe) », Iasi, Polirom, 141 p.
- TODOROV, Tzvetan (1966). *Théorie de la littérature. Textes des Formalistes russes*, Paris, Seuil, 317 p.
- TODOROVA, Maria (2003). « Conversion to Islam as a Trope in Bulgarian Historiography, Fiction and Film », dans *Eurozine*, URL : www.eurozine.com/article/2003-11-04-todorova-en.html.
- (2000). *Balcanii si balcanismul* (titre original : *Imagining the Balkans*), traduit de l'anglais par Mihaela Constantinescu et Sofia Oprescu, série « Histoire », Bucarest, Humanitas, 399 p.
- (1997). *Imagining the Balkans*, New York/Oxford, Oxford University Press, 268 p.
- TOROP, Peeter (1997). « The Position of Translation in Translation Studies », dans Anna Mauranen et Tiina Puurtinen (dir.), *Translation-Acquisition-Use*, Jyväskylä, Finlande, coll. « AfinLa Series », p. 23-41.
- TOTOK, William (2002). « La première histoire de la littérature rom » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 113, 23-29 avril.
- (2001). « Une nouvelle revue de l'Europe centrale : Kafka » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 61, 24-30 avril.
- TOURAINÉ, Alain (1984). *Le retour de l'acteur. Essai de sociologie*, coll. « Mouvements », n° 3, Paris, Fayard, 349 p.

- TOURY, Gideon (1995). *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, coll. « Benjamins Translation Library », vol. 4, 311 p.
- TREMBLAY, Robert (1989). « L'action sémiotique des institutions et les fonctions d'appareil », dans Josiane Boulad-Ayoub (dir.), *Le discours de la représentation*, Montréal, Cahiers Recherches et Théories, coll. « Symbolique et idéologique », Département de philosophie (UQAM), Presses de l'Université du Québec, p. 101-113.
- TRIFESCU, Gabriela et Iulia MIRON (2000). « Concept – programme de traductions » (en roumain), dans *Observator cultural*, n° 23, 1^{er}-7 août.
- TSEPENEAG, Dumitru (1996). *Hôtel Europa*, traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, P.O.L., 395 p.
- TURNOCK, David (1990). « Europe Reintegrates », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, mai, p. 14-18.
- TYMOCZKO, Maria (2003). « Ideology and the Position of the Translator. In What Sense is a Translator 'In Between'? », dans María Calzada Pérez (dir.), *Apropos of Ideology. Translation Studies on Ideology – Ideologies in Translation Studies*, Manchester/Northampton, St. Jerome, p. 181-201.
- (2002). « Connecting the Two Infinite Orders. Research Methods in Translation Studies », dans Theo Hermans (dir.), *Crosscultural Transgressions. Research Models in Translation Studies II. Historical and Ideological Issues*, Manchester/Northampton, St. Jerome, p. 9-25.
- (2000). « Translation and Political Engagement: Activism, Social Change and the Role of Translation in Geopolitical Shifts », dans *The Translator*, vol. 6, n° 1, p. 23-47.
- (1999). *Translation in a Postcolonial Context: Early Irish Literature in English Translation*, Manchester, St. Jerome, 336 p.
- TYMOCZKO, Maria et Edwin GENTZLER (dir.) (2002). *Translation and Power*, Amherst, University of Massachusetts Press, 252 p.
- UNESCO (1982). *An International Survey of Book Production during the Last Decades*, série « Rapports et études statistiques », n° 26, 87 p.
- (1978). *Le livre dans les pays multilingues*, série « Études et documents d'information », n° 82, 46 p.
- (1957). *Production de livres 1937-1954 et traductions 1950-1954*, série « Rapports et études statistiques », 84 p.
- URECHE, Ion. *Miorita (Agnelle)*, auteur anonyme, traduction, URL : www.onlinero.com/article.php?id_article=206.
- VAKKARI, Pertti (1993). « Les livres, la lecture et les bibliothèques dans l'érudition allemande au XVIII^e siècle », dans Martine Burgos *et al.*, *La lecture d'est en ouest*, coll. « Regards européens », série « Études et recherche », Paris, Centre Georges Pompidou, p. 101 – 118.
- VAN DIJK, Teun A. (1996). « Discourse, Power and Access », dans Carmen Rosa Caldas-Coulthard et Malcolm Coulthard, *Texts and Practices*, Londres/New York, Routledge, coll. « Readings in Critical Discourse Analysis », p. 84-104.
- VANDENDORPE, Christian (1993). « Pouvoirs du héros et rationalité dans le fantastique et la science-fiction », dans A. Boivin, M. Émond et M. Lord, *Les*

- Ailleurs imaginaires. Les rapports entre le fantastique et la science-fiction*, coll. « Les Cahiers du CRELIQ », Québec, Nuit Blanche, p. 243-263.
- VARGA-IONESCU, Gina (2002). « Aurelia Marinescu, *Le code des bonnes manières aujourd'hui* », dans *Observator cultural*, n° 146, 10-16 décembre.
- VASILESCU, Mircea (2003). « Le chemin vers l'Ouest. Quelques impressions minimalistes » (en roumain), dans *Dilema*, hebdomadaire de transition, Fondation culturelle roumaine, n° 521.
- VENN, Couze (2000). *Occidentalism. Modernity and Subjectivity*, Londres/Thousand Oaks/New Delhi, Sage, 256 p.
- VENUTI, Lawrence (2002). « The difference that translation makes: the translator's unconscious », dans Alessandra Riccardi (dir.), *Translation Studies. Perspectives on an Emerging Discipline*, New York, Cambridge University Press, p. 214-241.
- (1998). *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, Londres/New York, Routledge, 217 p.
- (dir.) (1992). *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology*, Londres/New York, Routledge, 246 p.
- VERDERY, Katherine (1991). « Romanian Protochronism », dans *National Ideology Under Socialism: Identity and Cultural Politics in Ceausescu's Romania*, Berkeley, University of California Press, p. 167-214.
- VEYNE, Paul (1996). *Au crezut grecii în miturile lor? Eseu despre imaginatia constituantă (Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante)*, traduit du français par Bogdan Ghiu, préface par Zoe Petre, série « Filosofia culturii », Bucarest, Univers, 191 p.
- (1983). *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, coll. « Des Travaux », Paris, Seuil, 161 p.
- VISNIEC, Matéi (2002a). *Despre sexul femeii-câmp de luptă în războiul din Bosnia (Du sexe de la femme comme champ de bataille dans la guerre en Bosnie)*, 2^e édition, traduit du français par Răzvan Ionescu, LiterNet, 97 p. (1^{re} édition publiée par Cartea românească en 1998).
- (2002b). *Paparazzi sau cronica unui rășărit de soare avortat (Paparazzi ou La Chronique d'un lever de soleil avorté)*, traduit du français par Matéi Visniec, LiterNet, 80 p.
- (2000). *L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux*, Carnières-Morlanwelz (Belgique), Lansman Éditeur, 57 p.
- (1997). *Paparazzi ou La Chronique d'un lever de soleil avorté, suivi de La Femme comme champ de bataille ou Du sexe de la femme comme champ de bataille dans la guerre en Bosnie*, Arles, Actes Sud, 107 p.
- VON MISES, Ludwig (1998). *Capitalismul și dușmanii săi : ce înseamnă laissez-faire? (Le capitalisme et ses ennemis : que veut dire laissez-faire ?)*, titre original : *Economic Policy : Thoughts for Today and Tomorrow*, traduit de l'anglais par Dan Cristian Comanescu, préface par Horia-Roman Patapievic, avant-propos par Margit von Mises, postface par Murray N. Rothbard, coll. « Societatea politică », Bucarest, Nemira, 149 p.
- (1972). *The Anti-capitalistic Mentality*, South Holland (Illinois), Libertarian Press, 140 p.

- VUJAKOVIC, Peter (1999). « From 'Red Carpet to 'Iron Curtain': a case study of UK mass media mapping of the European security architecture in the 1990s », URL : <http://lazarus.elte.hu/hun/tantort/1999/mmmm/pv.htm>.
- (1992). « Mapping Europe's Myth », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, septembre, p. 15-17.
- (1990a). « Topological Transformations », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, « The Geography of Religion », juillet, p. 44-47.
- (1990b). « Comic Carthography », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographic Society*, « Our Man-Made Boundaries », juin, p. 22-26.
- VULLIAMY, Ed (1998). « Romania's New Day », dans *National Geographic*, Official Journal of the National Geographic Society Washington D.C., vol. 194, n° 3, septembre, p. 34-59.
- WHITNEY, Gretchen (1995a). « Book Production by Geographic Region and Country, 1970-1990 », dans *International Book Publishing: An Encyclopedia*, New York, Garland, p. 641-705.
- (1995b). « International Book Production Statistics », dans *International Book Publishing: An Encyclopedia*, New York, Garland, p. 163-186.
- WILFORD, John Noble (1998). « Expanding Images of the Earth », dans « Revolutions and Mapping », dans *National Geographic*, Official Journal of the National Geographic Society Washington D.C., vol. 193, n° 2, février, p. 18-21.
- WILSON, Bryan (2000). *Religia din perspectivă sociologică* (titre original : *Religion in Sociological Perspective*), traduit de l'anglais par Dara Maria Strainu, Bucarest, Trei, 205 p.
- (1982). *Religion in Sociological Perspective*, Oxford/New York, Oxford University Press, 194 p.
- WOLF, Michaela (2002). « Culture as Translation – and Beyond Ethnographic Models of Representation in Translation Studies », dans Theo Hermans (dir.), *Crosscultural Transgressions. Research Models in Translation Studies II. Historical and Ideological Issues*, Manchester/Northampton, St. Jerome, p. 180-192.
- WOLFF, Larry (2000). *Inventarea Europei de Est. Harta civilizației în Epoca Luminilor* (*L'invention de l'Europe de l'Est. La carte de la civilisation à l'époque des Lumières*), traduit de l'anglais par Bianca Rizzoli, Bucarest, Humanitas, 544 p.
- (1995). « Voltaire's Public and the Idea of Eastern Europe: Toward a Literary Sociology of Continental Division », dans *Slavic Review*, vol. 54, n° 4, hiver, p. 932-942.
- (1994). *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford (CA), Stanford University Press, 435 p.
- WOOD, Denis (1994). « Images of the World », dans *Geographical*, magazine mensuel de la *Royal Geographical Society*, vol. 66, n° 12, décembre, p. 19.
- ZINOVIEV, Alexandre (1996). *L'Occidentisme. Essai sur le triomphe d'une idéologie*, traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain, Paris, Plon, 285 p.

III. QUELQUES ARTICLES DE PRESSE

- (1990). « Bloc Watch », dans *Newsweek*, New York, 22 janvier, p. 35.
- (1990). « Bloc Watch », dans *Newsweek*, New York, 29 janvier, p. 48.
- (1990). « Débat : L'Europe avec ou sans la Turquie ? », dans *L'Express international*, 12 décembre, p. 60-65.
- (1990). « Débat : L'Europe avec ou sans la Turquie ? », entretien avec Stéphane Yerasimos, historien, spécialiste de l'Empire ottoman, dans *L'Express international*, 12 décembre, p. 62-63.
- (1990). « Élargissement : l'Europe par la petite porte », image dans *L'Express international*, dossier « Économie », 24 octobre, p. 79.
- (1990). « Est : les frontières du désordre », dans *L'Express international*, 19 janvier, p. 26-28.
- (1990). « Eyes on Romania », dans *The Economist*, 17 février, p. 52.
- (1990). « Hommes, échanges et frontières au cœur de l'Europe », dans *Le Monde Diplomatique*, février, p. 16-17.
- (1990). « L'URSS en quinze républiques », carte dans *Le Nouvel Observateur*, 1-7 février, p. 45.
- (1990). « Le conquérant. Européen ou oppresseur ? », dans *Le Nouvel Observateur*, dossier « Napoléon », 17-23 octobre, p. 12.
- (1990). « Portrait of the Week », dans *The Spectator*, 13 janvier, p. 4.
- (1990). « Révolution roumaine. Des livres français pour la Roumanie », dans *Le Monde*, 1^{er} janvier, p. 5.
- (1990). « Stitching Together a United States of Europe », dans *The Economist*, 1-7 décembre, p. 45-46.
- (1990). « The Language of Europe », dans *The Economist*, 20 janvier, p. 54.
- (1990). « The Name Game in Eastern Europe », dans *The Economist*, 3 mars, p. 46.
- (1990). « Welcome to the Seething South », dans *The Economist*, 2-8 mars, p. 45-46.
- (1997). « OTAN. La Roumanie conquise par Jacques Chirac », dans *Le Monde*, 11 juillet, p. 3.
- (1999). « La tempête violente d'après l'éclipse » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 13 août.
- (2000). « Le premier manuel roumain de politologie » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 15 septembre.
- (2002). « Alarmé par la situation des manuels scolaires, Gabriel Liiceanu a envoyé une lettre au premier ministre Adrian Năstase : “vous seul, vous pouvez mettre fin à un projet destructeur” » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 13 mai.
- (2002). « Bush rocks crowds in an American-style show », dans *Nine o'clock*, Bucarest, 25 novembre.
- (2002). « Débat : L'Europe avec ou sans la Turquie ? », entretien avec Michel Rocard, dans *L'Express international*, 12 décembre, p. 62.
- (2002). « Ion Iliescu : “Les Roumains ont désiré être les partenaires des États-Unis. Aujourd'hui leur rêve et leur idéal sont accomplis” » (en roumain), dans *Curierul national*, novembre.
- (2002). « La démocratie américaine en crise » (en roumain), dans *Azi*, novembre.

- (2002). « La Place de la Révolution a été “le pays de Bush” » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 26 novembre.
- (2002). « Le président Ion Iliescu n’est pas fâché que le *Washington Times* l’ait confondu avec l’ancien président Emil Constantinescu » (en roumain), dans *Adevărul*, 20 novembre.
- (2002). « Le scandale des manuels et la réforme de l’enseignement » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 18 mai.
- (2002). « Un chèque en blanc pour la Roumanie sous le sourire de Dieu » (en roumain), dans *Cotidianul*, novembre.
- (2003). « Le président des États-Unis, caractérisé par l’ancien auteur de ses discours : un homme très religieux, un peu crispé, maladroit et hargneux, mais honnête et courageux » (en roumain), dans *Adevărul*, 10 janvier.
- BARBU, Petre (2001). « Les livres sont des paris risqués pour les éditeurs » (en roumain), dans la revue *Capital*, n° 34, 22 août.
- BAUDRY, Patrick (2003). « L’Europe n’est pas un “chez nous” », dans *Le Passant ordinaire*, n° 43, « Europa », février – mars, site Web : www.passant-ordinaire.com/revue/43-490.asp.
- BEDEL, Catherine (1996). « Cartes anciennes », dans *Le Monde*, 22 novembre, p. 27.
- BEEDHAM, Brian (1989). « The Hole in the Map (A Survey of Eastern Europe) », dans *The Economist*, 12 août, p. 15.
- BESSIS, Sophie (1990). « Aux Nations Unies aussi, la guerre froide est finie », dans *Le Monde diplomatique*, n° 431, février, p. 3.
- BOGDAN, Gabriela et Biana GURUITA (2002). « Bush makes America’s proof of friendship and confidence in Romania », dans *Nine o’clock*, Bucarest, 25 novembre.
- BRAN, Mirel (2002a). « Quatre heures pour une escale historique à Bucarest », dans *Le Monde*, 25 novembre, p. 4.
- (2002b). « Religion, politique et météo en Roumanie », dans *Le Monde*, 4 décembre, p. 18.
- (1999). « L’éclipse. Les excès sataniques de l’apocalypse à la roumaine », dans *Le Monde*, 11 août, p. 8.
- BRESLAU, Karent (1990). « Overplanned Parenthood », dans *Newsweek*, New York, 22 janvier, p. 35.
- CAÑAS, Gabriela (2003). « Une “carte vitale” aux dimensions de l’Europe », dans *Le Courrier international*, le 27 février, article dans les archives électroniques du journal, site Web : <http://www.courrierinternational.com>.
- CASANOVA, Jean-Claude (1990). « De l’Atlantique à l’Oural », dans *L’Express international*, 26 janvier, p. 22.
- CASSEN, Bernard (1990). « Fédération à douze ou confédération à trente », dans *Le Monde diplomatique*, n° 431, février, p. 8.
- CASSIVI, Marc (2003). « Rendez-moi mes nouvelles ! », dans *La Presse*, 27 septembre, p. D5.
- CATALAN Alexandru (2002). « Les manuels scolaires se font la place parmi les publicités de détergents » (en roumain), dans la revue *Capital*, n° 37, 11 septembre.

- CHATELOT, Christophe (1994). « Roumanie : Grandeur et décadence du patron de la "pyramide" Caritas », dans *Le Monde*, 27 août, p. 6.
- CHATELOT, Christophe et Yves Michel RIOLS (1994). « Menace d'asphyxie financière », dans *Le Monde*, 14 avril, p. 1.
- CHIQUÉLIN, Jean-Jacques (1989/1990). « Les langues, véhicules de la puissance », carte accompagnant l'article « Le retour du religieux », dans *Le Nouvel Observateur*, 28 décembre 1989-3 janvier 1990, p. 22-23.
- CHIRIEAC, Bogdan (2002). « La Roumanie est le fer de lance de l'OTAN à l'Est » (en roumain), dans *Adevărul*, 19 novembre.
- COTTRANT, Sylvie (1990). « Avion spécial pour Bucarest : Les livres de la liberté », dans *Le Nouvel Observateur*, 4-10 janvier, p. 34.
- DANIEL, Jean (1989/1990). « Le sang de la liberté », dans *Le Nouvel Observateur*, 28 décembre 1989-3 janvier 1990, p. 34-35.
- DUMACHITA, Lucia (2002). « Le rêve devenu réalité : la délégation officielle américaine était aujourd'hui en Roumanie pour 4 heures et 10 minutes » (en roumain), dans *Azi*, 25 novembre.
- EDUARD, Bogdan (1999). « L'éclipse : le compte à rebours a commencé » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 5 août.
- ELORRIAGA, Juan Fernandez (1990). « La fédération yougoslave menacée d'éclatement », dans *Le Monde diplomatique*, n° 431, février, p. 5.
- FAGARASANU, Dana (2002). « The owner of the Caritas pyramid scheme, Ioan Stoica, is out of prison », dans *Nine o'clock*, Bucarest, 19 juin.
- FERRY, Luc (1990). « Vigilance », dans *L'Express international*, 26 janvier, p. 23.
- FREDET, Jean-Gabriel (2002). « Quand la Turquie affole l'Europe », dans *Le Nouvel Observateur*, 12-18 décembre, p. 30-31.
- GAUSSEN, Frédéric (1991). « Nouvelles frontières », dans *Le Monde*, 25 octobre, p. 2.
- GHIU, Bogdan (2001). « Comment deux maisons d'édition peuvent-elles disparaître en un clin d'œil ? » (en roumain), dans *Jurnalul national*, novembre.
- GIROUD, Françoise (1990). « Monstres à la loupe », dans *Le Nouvel Observateur*, 4-10 janvier, p. 31.
- GONIN Jean-Marc *et al.* (1990). « Le puzzle de la paix » (dossier), dans *L'Express international*, 18 mai, p. 8-11.
- GRESH, Alain (1990). « Les sentiers escarpés du passage à la démocratie », dans *Le Monde diplomatique*, n° 431, février, p. 14-15.
- GRUDA, Agnès (1991). « Un silence inacceptable », dans *La Presse*, 3 juillet, p. B2.
- GRUHIÉ, Fabien (2002). « Les religions mises en cartes », dans *Le Nouvel Observateur*, 10-16 octobre, p. 48-49.
- GUILLEBAUD, Jean-Claude *et al.* (1990). « Roumanie : qui a menti ? », dans *Le Nouvel Observateur*, 5-11 avril, p. 46-48.
- HANDELMAN, Stephen (1990). « A Mammoth Wakes », dans *The Spectator*, 23 juin, p. 8-10.
- HUGEUX, Vincent (1993). « Le père Noël est un escroc », dans *L'Express*, n° 2213, 2 décembre, p. 66.
- (1990). « Roumanie : À qui profite le film ? », dans *L'Express international*, 4 mai, p. 9.

- ION, Gheorghiță Aurelian (2003). « Bookarest 2003 – radiographie d’une crise du livre » (en roumain), dans *Adevărul literar și artistic*, n° 667, 27 mai.
- IONESCU, Costin (2002). « Bush superstar », dans *Cotidianul*, novembre.
- IURASCU, Oana (2002). « George W. Bush – quatre heures et vingt minutes en Roumanie » (en roumain), dans *Adevărul*, 16 novembre.
- JABUREK, Cédric (2003). « Jeu de cartes », dans *Le Passant ordinaire*, n° 43, « Europa », février – mars, site Web : www.passant-ordinaire.com/revue/43-490.asp.
- JOFFRIN, Laurent (1990). « Entretien avec Jacques Attali », dans le *Nouvel Observateur*, 28 décembre 1989-3 janvier 1990, p. 24-25.
- JULIEN, Claude (1990). « Du rideau de fer au monde d’argent », dans *Le Monde diplomatique*, n° 436, juillet, p. 1.
- KAPLAN, Robert D. (2002). « A New (Willing) Ally in Europe », dans *New York Times*, 10 novembre, p. 4.14.
- KAROL, K.S. (2002). « Europe : le mur des 25 », dans *Le Nouvel Observateur*, 19-25 décembre, p. 38-39.
- LE MONDE DIPLOMATIQUE (1990), n° 431, février.
- LEMAITRE, Philippe et Laurent ZECCHINI (1999). « Romano Prodi, Président de la Commission Européenne : “Il faut organiser un grand débat sur les frontières de l’Europe” », dans *Le Monde*, 26 octobre, p. 4.
- LOUYOT, Alain (1990). « Europe : sortie de mêlée », dans *L’Express international*, 4 mai, p. 6-7.
- MALCOLM, Noel (1992). « The End of Geography », dans *The Spectator*, 14 mars, p. 17-18.
- MARCU, Luminita (2004). « Je n’ai jamais cherché à être un héros. Entrevue avec Fernando Savater » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 7 mai.
- Mc GRATH, Peter (1990). « Eastern Europe: Daydreams of Democracy », dans *Newsweek*, New York, 21 mai, p. 62.
- MEDIAFAX (2002a). « Avant qu’Air Force One n’atterrisse à Otopeni, l’Ambassade américaine a été prévenue que le président Bush serait fusillé dans la Place de la Révolution. Les Services secrets et SPP ont confisqué des dizaines de couteaux, de poignards, de pétardes, de tomates et de fruits » (en roumain), dans *Curierul national*, novembre.
- MEDIAFAX (2002b). « *Washington Times* ne sait pas qui est le président de la Roumanie » (en roumain), dans *Adevărul*, 19 novembre.
- MIHALI, FELICIA (1999). « Les éditions Humanitas ont lancé le *Livre des parfums* » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 13 janvier.
- MINCU, Marin (2000a). « Le “Cas Minerva” : un premier épilogue » (en roumain), dans *Cotidianul*, 25 avril.
- (2000b). « Qui veut faire disparaître les éditions Minerva ? » (en roumain), dans *Cotidianul*, février.
- MURRAY, Véra (1992). « Une féministe pas du tout correcte », dans *l’Actualité*, vol. 17, n° 17, 1^{er} novembre.
- NISTORESCU, Cornel (1999). « La o intunecare (Quand la nuit tomba) », dans *Evenimentul zilei*, 12 août.

- NORA, Dominique (2002). « Docteur George & Mister Soros », dans *Le Nouvel Observateur*, 3-9 octobre, p. 5-9.
- NUTA, Adrian (2003). « La Roumanie, un acteur dans le western contre Saddam » (en roumain), dans *Cotidianul*, février.
- PASTOUREAU, Michel (1991). « Voyage extraordinaire au pays de l'Euro. Les couleurs de l'argent », dans *Le Monde*, 23 novembre, p. 16.
- PAUTARD, André et Jacques Renard (1989). « Est : le nouveau Who's who », dans *L'Express international*, 22 décembre, p. 26-27.
- POPA, Carol (2003). « Le traité avec la Russie change la carte du commerce dans les Balkans » (en roumain), dans la *Revue Capital*, n° 28, 10 juillet, Bucarest.
- POPA, Simona (2002). « Le scandale des manuels scolaires finit par des plaintes à la Cour pénale » (en roumain), dans *Cotidianul (Le quotidien)*, juin.
- POPESCU, Lucian (2000a). « Les dictionnaires sont le pain des maisons d'édition » (en roumain), dans la revue *Capital*, n° 34, 24 août.
- (2000b). « Les petites maisons d'édition s'installent audacieusement sur le marché » (en roumain), dans la revue *Capital*, n° 18, 4 mai.
- POPESCU, Oana (2002). « Pour les Roumains, la visite de Bush a été une fête nationale » (en roumain), dans *Adevărul*, 25 novembre.
- PREOTEASA, Manuela (2001). « Soros soutient l'édition de livres européens » (en roumain), dans la revue *Capital*, n° 16, 19 avril.
- QUIGNARD, Pascal (1990). « De la Romanie de Domitien à la Roumanie de Ceausescu. Portrait de Tacite en Conducator », dans *Le Nouvel Observateur*, 1-7 février, p. 44-45.
- RADOSLOVESCU, Grigore (2003). « Le marché du livre » (en roumain), dans *Observatorul militar*, n° 21, mai/juin, site Web : www.presamil.ro.
- RAMONET, Ignacio (1990). « Télévision nécrophile », dans *Le Monde diplomatique*, n° 432, mars, p. 3.
- RATIU, Daniela (2003). « La leçon de politique à la salle Orizont » (en roumain), dans *Ziua de Vest*, 3 mars.
- REKACEWICZ, Philippe (2000a). « L'Europe de la guerre froide », carte dans *Le Monde diplomatique*, juin, site Web : www.monde-diplomatique.fr/cartes/europeguerrefroide.
- (2000b). « Regards politiques sur les territoires », dans *Le Monde diplomatique*, mai, site Web : www.monde-diplomatique.fr/cartes/presentation.
- (1997). « La Russie, une et multiple », carte dans *Le Monde diplomatique*, janvier, site Web : www.monde-diplomatique.fr/cartes/russieethniquemdv1997.
- RENARD, Jacques *et al.* (1990). « Le Sud a peur de perdre le Nord », dans *L'Express international*, 9 février, p. 46-52.
- RENAULT, Emmanuel (2003). « L'Europe vue d'Europe », dans *Le Passant ordinaire*, n° 43, « Europa », février-mars, site Web : www.passant-ordinaire.com/revue/43-490.asp.
- REUTER (1992). « Les convulsions géopolitiques font le bonheur des... cartographes », dans *La Presse*, 1^{er} février, p. K4.
- ROGOZANU, Costi (2002). « La télévendetta : la tristesse après l'arc-en-ciel » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 27 novembre.

- ROTHSTEIN, Edward (2000). « Paradise Lost: Can Mankind Live Without Its Utopias? », dans *The New York Times*, 5 février.
- RUSU, Gabriel (2002). « Dumitru Tsepeneag – l’histoire d’un retour à la maison » (en roumain), dans *Cotidianul*, 17-23 juin.
- SAMARY, Catherine (2003). « À l’Est comme à l’Ouest : quelle Europe ? », dans *Le Passant ordinaire*, n° 43, « Europa », février-mars, site Web : www.passant-ordinaire.com/revue/43-490.asp.
- (1999). « De la nature des changements en cours dans les ex-pays communistes. À l’Est, une transition vers l’inconnu », dans *Le Monde diplomatique*, novembre, p. 6-7.
- STANILA, Valentin (2002). « Le livre » (en roumain), dans *Azi*, 28 novembre.
- SULLIVAN, Scott (1990). « Big Europe or Little Europe? », dans *Newsweek*, New York, 12 mars, p. 38-40.
- TITA, Teodor et Bogdan COSTACHE (2002). « Des milliers de Roumains, un président américain et “le sourire de Dieu” » (en roumain), dans *Curierul national*, novembre.
- TOMA, Roxana et Elena ALEXA (2002). « L’eau servie par les deux présidents au palais de Cotroceni était américaine » (en roumain), dans *Libertatea*, 25 novembre.
- TURTURICA, Dan Cristian (1999). « Les Gitans de Roumanie, livre refusé par les libraires » (en roumain), dans *Evenimentul zilei*, 4 octobre.
- VASCHI, Maria (2002). « Les maisons d’édition dépensent peu pour promouvoir les livres » (en roumain), dans la revue *Capital*, n° 24, 13 juin.
- VIDELIER, Philippe (1990). « La Guerre froide racontée aux enfants », dans *Le Monde diplomatique*, n° 437, août, p. 14-15.
- VLASCEANU, Oana (1999). « L’éclipse 1999 », dans *Evenimentul zilei*, 10 août.
- WACHTEL, Claude (1990). « Naissance d’une opinion publique », dans *Le Monde diplomatique*, n° 436, juillet, p. 15.

IV. SITES ET LIENS WEB

- « Central and Eastern Europe - Entries for New Literature and Translation Prize », *Frankfurt Book Fair*, site Web : www.frankfurt-book-fair.com/en/portal.html.
- « Discovering Eminescu », poésies et traductions d’Eminescu (anglais, français, espagnol, allemand, russe), URL : www.thebans.com/eminescu/cuprins.html.
- « Ireland - Grants for Translators from Central and Eastern Europe », *Frankfurt Book Fair*, site Web : www.frankfurt-book-fair.com/en/portal.html.
- « Literary Canon for Children and Teenagers » (Kanon Książek dla Dzieci i Młodzieży), URL : http://www.bolonia.pl/o_canon.php.
- « Romania – Book Trade Benefits from the Internet », *Frankfurt Book Fair*, site Web : www.frankfurt-book-fair.com/en/portal.html.
- ASSOCIATION DES ÉDITEURS À PROFIL PÉDAGOGIQUE (Roumanie), site Web : www.aep.ro/aepc.htm.
- ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE ROUMANIE, site Web : www.aer.ro/ro/.
- ASSOCIATION DES PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ET DES MAISONS D’ÉDITION DE ROUMANIE, site Web : <http://www.apler.ro/>.

- BALLAVOINE, Guillaume (2002 / 2004). *Atlas-Historique.net*, site Web : www.atlas-historique.net/index.html.
- BECKER, Jonathan (1994). « Assessing the Effectiveness of Book and Journal Donations to Eastern Europe. A Study Prepared by the Civic Education Project for the Andrew W. Mellon Foundation », URL : www.cep.org.hu/projects/mellon/mellon.htm.
- BIBLIOTHEQUE CENTRALE UNIVERSITAIRE DE BUCAREST, site Web : www.bcub.ro.
- BREEN, Karen *et al.* « One Hundred Books That Shaped the Century. A team of experts selects the 20th century's most significant books for children and young adults », URL : www.libraryvideo.com/articles/article3.asp.
- BRITISH COUNCIL ROMANIA, site Web : www.britishcouncil.ro/eng/index.php.
- CENTER FOR BOOK CULTURE, site Web : www.centerforbookculture.org/.
- CENTER FOR PUBLISHING DEVELOPMENT. *Publishing Surveys* (1996, 1998, 1999, 2000), URL : www.osi.hu/cpd/resources/publishingsurvey.html.
- . *Translation Projects*, URL : www.osi.hu/cpd/translationproject.html.
- CENTER FOR THE STUDY OF CARTOONS AND CARICATURE, site Web : <http://library.kent.ac.uk/cartoons/about/aims.php>.
- CONSEIL DE L'EUROPE (1999). « La politique culturelle en Roumanie. Rapport d'un groupe d'experts » (en roumain), Programme européen d'évaluation des politiques culturelles nationales, URL : www.eurocult.ro/en/policies/Raport_de_evaluare_al_politicii_culturale.doc.
- « The Book Situation in Romania. The Initial Outline of A Diagnosis », URL : www.coe.int/T/E/Cultural_Co-operation/Culture/New_Technologies/Publishing/Activities/Books/Reports/ecubook_romania.asp#TopOfPage.
- CONSEIL DE L'EUROPE/ERICarts (European Institute for Comparative Cultural Research) (2003). « Cultural Policies in Europe: A Compendium of Basic Facts and Trends », site Web : www.culturalpolicies.net/. Rapport pour la Roumanie, disponible à l'adresse : www.culturalpolicies.net/profiles/romania-1.html.
- COURRIER INTERNATIONAL (2001 / 2004). « Dessins », collection, site Web : www.courrierinternational.com/Dessin/2004/TouslesDessins.asp.
- FONDATION EUROPÉENNE DE LA CULTURE (2001). *Sharing 1990-2000 – 10 years of grants by the ECF*, URL : www.eurocult.org/pdfdb/publications/sharing.pdf.
- FONDATION EUROPÉENNE DE LA CULTURE et ASSOCIATION ECUMEST de Roumanie (2000). « Policies for Culture. Case Studies », atelier à Sinaia (Roumanie), 6-8 juillet 2000, URL : www.policiesforculture.org/Workshopdossiersinaiaenglish.html.
- FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES (2002). « Cartes et diagrammes », Cartes et autres diagrammes réalisés à l'Atelier de cartographie de Sciences Politiques animé par Patrice Mitrano, site Web : www.sciences-po.fr/.
- FONDATION SABRE, site Web : www.sabre.org/.
- FUND FOR CENTRAL AND EASTERN EUROPEAN BOOK PROJECTS, site Web : www.ccebp.org.
- FUNDATIA CONCEPT (La Fondation Concept), site Web : www.concept.ro.

- FUNDATIA IDEEA (La Fondation Idée), site Web: www.sorostm.ro/ideea/menu.htm.
- GALLUP ORGANIZATION ROMANIA, site Web : www.gallup.ro.
- HOLTEBEKK, Brit. « Le Programme-cadre "Culture 2000" » (en roumain), sur le site de l'Alliance nationale de l'Union des Créateurs de Roumanie, URL : www.anuc.ro/cultura2000_r.html.
- INSTITUT FRANÇAIS (Bucarest), site Web : www.culture-france.ro/controller.
- INSTITUTUL PRO (2001). « Romania in the Mirrors. Romanian Stereotypes », lien URL: [www.universitateamedia.ro/cercetare/Romania%20oglinzilor%20-%20Prezentare%20\(limba%20engleza\) files/frame.htm](http://www.universitateamedia.ro/cercetare/Romania%20oglinzilor%20-%20Prezentare%20(limba%20engleza) files/frame.htm).
- LOGOS. « 1900-2000: Books that Shaped the Century », URL : <http://www.blackwell.com/shelf/tools/LOGOSIntro.html>.
- MADOL. *Carte humoristique de l'Europe*, site Web : <http://perso.wanadoo.fr/arkham/thucydide/lycee/premiere/nationalisme/nationalismes.html>.
- McDOWELL, Megan. « Review of Literary Resources », dans *Context. A Forum for Literary Arts and Culture*, n° 13, URL : www.centerforbookculture.org/context/index.html.
- MINISTÈRE ROUMAIN DE LA CULTURE, Département pour l'intégration européenne (2000). « Stratégie culturelle » (en roumain), plan d'action dans le cadre du projet Phare RO 9709-01, « La consolidation institutionnelle du ministère roumain de la Culture » URL : www.eurocult.ro/politici/strategia_fr_down.htm.
- (1999). « Cultural Policies and Strategies », URL : www.eurocult.ro/en/policies/policies.htm.
- MUSEUMS TEACHING PLANET EARTH (2001). « Mercator Projection », site Web: www.geog.ucsb.edu/~dylan/mtpe/geosphere/topics/map/mercator.html.
- OBSERVATOIRE DE BUDAPEST (Observatoire régional du financement de la culture en Europe centrale et orientale), site Web : www.budobs.org/.
- (2000). « The Book Sector in 2000 in Eastern Europe and Central Asia », URL : www.budobs.org/osi.htm.
- OBSERVATOR CULTURAL (*Observateur culturel*), revue publiée par la Fondation Culture XXI, site Web: www.observatorcultural.ro/.
- OBSERVATOIRE EUROPÉEN DE L'AUDIOVISUEL (2004). *Korda*. Base de données sur les aides publiques au secteur cinématographique et audiovisuel en Europe, URL : <http://korda.obs.coe.int/web/en/>.
- (2004). *Lumière*. Base de données sur les entrées de films distribués en salle, URL : <http://lumiere.obs.coe.int/web/EN/search.php>.
- ORGANISATION GALLUP (2002). « Intentions de départs à l'étranger » (en roumain), sondage, URL : www.gallup.ro/romana/poll_ro/releases_ro/pr020306_ro/pr020306_ro.htm.
- ORIENT EXPRESS, revue, site Web : www.writersartists.net/oexpress/orientex.htm.
- REVISTA 22, hebdomadaire d'analyse politique et d'activité culturelle, site Web : www.revista22.ro/.
- TRANSCRIPT, Revue européenne des livres et des lettres, site Web: www.transcript-review.org/index.cfm.
- UNESCO (2004). *Index Translationum*, site Web : www.unesco.org/culture/xtrans/.

— (2000). *Collection UNESCO d'œuvres représentatives. UNESCO Collection of Representative Works. 1948-2000*, Paris, éditions UNESCO, URL : www.unesco.org/culture/creativity/literature/images/cat2000.pdf.

Annexes

STATISTIQUES

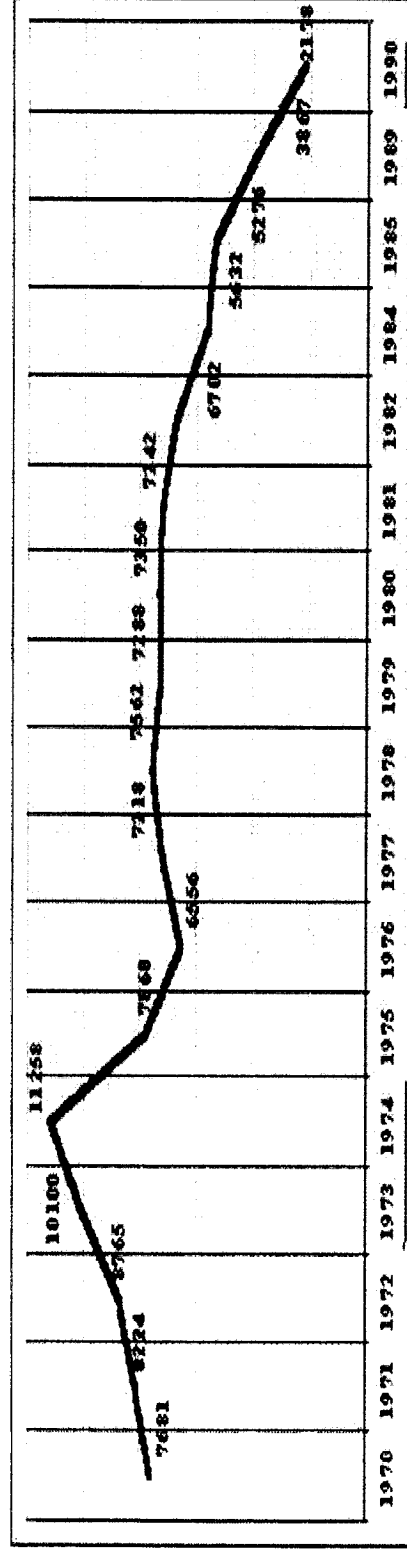
Annexe 1

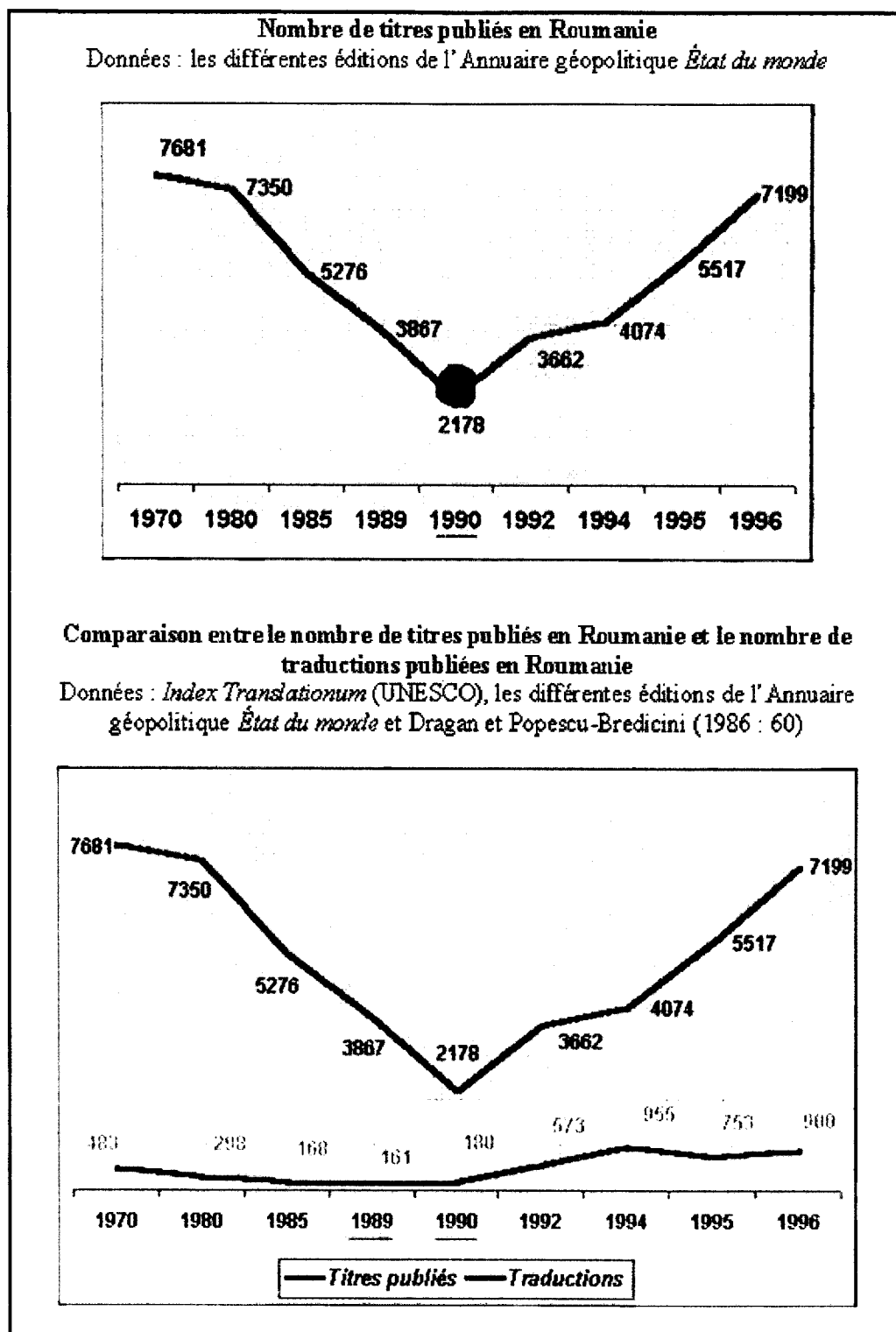
Traduction vers quatre langues est-européennes
Source des données : *Index Translationum*, UNESCO et
(pour le roumain) les différentes éditions de l'Annuaire géopolitique État du monde

	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001
Tchèque	1028	465	422	653	530	474	516	518	450	522	457	434	557	595	1806	2575	2815	2856	3224	3291	3414	3523	3698
Hongrois	1067	776	557	990	1076	923	1031	1050	1022	1051	1131	1429	1476	707	63	1032	1935	1368	37	2413	49	29	3
Polonais	815	752	651	721	650	617	744	842	752	1090	1503	607	1676	2292	2761	3023	2748	3458	3501	3627	3445	1889	12
Roumain	271	298	333	331	364	222	168	221	226	197	161	229	587	573	1085	955	753	900	773	1021	860	721	355

Annexe 2

Nombre de titres publiés en Roumanie, 1970-1990
Données : WHITNEY Y, Gretchen (1995a)





Codes des langues utilisés dans les annexes

LANGUE	Code(s)
afrikaans	AFR
albanais	ALB
arabe	AR, ARABE
arménien	ARM
assamais	Assamese
azerbaïdjanais	AZ
biélorusse	BEL
bengali	BENGALI
bosniaque	BOSNIAN
bulgare	BUL
catalan	CAT
tchèque	CES
chinois	CH, CHINOIS
coréen	COR
danois	DAN
allemand	DT
anglais	ENG
espagnol	ESP
esperanto	Esperanto
estonien	EST
français	FR
gagaouze	GAGAUZ
géorgien	GEORG
grec (classique et moderne)	GR, GREC
romani	GYPSY
hébreux	HB, HEB
hindi	HINDI
italien	IT, ITAL
japonais	JAP
kachméré	KASHMIRI
kirghiz	KIR
latin	LAT

LANGUE	Code(s)
letton	LETT
lithuanien	LITH
hongrois	MAG, MAGYAR
macédonien	MAK
maltais	MALTESE
moldave	MOL
langues multiples	MUL
néerlandais	NED
norvégien	NOR
langue non fournie	Not supplied
oriya	ORIYA
perse	PER, PERS, PERSIAN
polonais	POL
portugais	POR
rhéto-roman	RR, RHAETO- ROMANSCH
russe	RUS
sanskrit	SAN
serbe	SERB, SERBIAN
serbo-croate	SERB-CR, SER-CR
slovène	SL
slovaque	SLO, SLOVAK
suédois	SUED, SVE
sumérien	SUMERIAN
finlandais	SUO
syriaque	SYRIAC
tibétain	TIB
turc	TUR
ukrainien	UKR
vietnamien	Vietnamese
yiddish	YIDD

Annexe 4

Traductions 1990-2001 en roumain par langues
Données *Index Translationum*, UNESCO

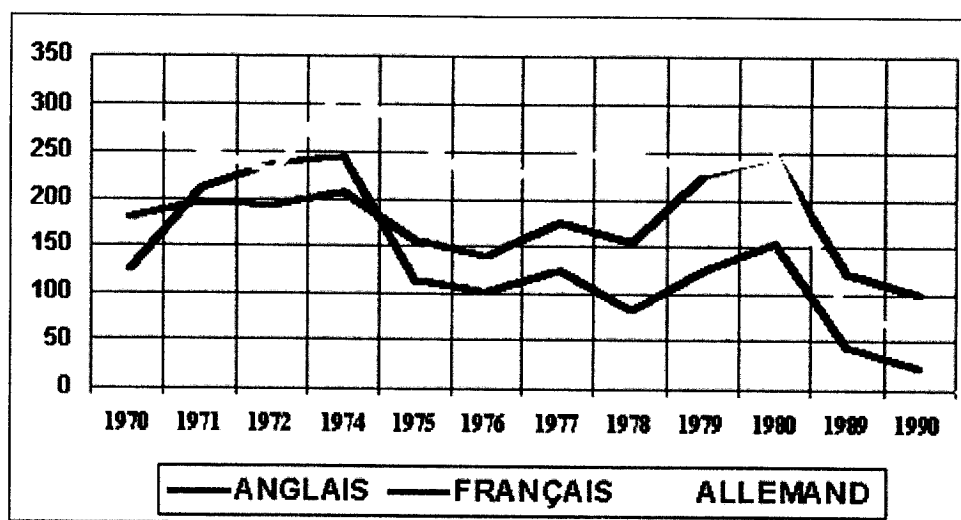
	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	1990-2001
ENG	68	204	228	536	552	443	491	417	494	401	295	181	4300
FR	44	173	204	314	224	158	185	152	250	223	208	75	2210
DT	18	44	51	70	87	43	82	46	88	85	77	32	703
RUS	46	82	12	30	16	15	17	19	31	20	16	6	310
IT	10	18	14	38	21	17	27	25	29	34	27	5	285
GR	6	9	10	11	12	13	11	15	16	13	16	14	146
ESP	8	15	11	16	21	10	15	10	14	11	5	4	140
POL	2	7	8	6	4	5	5	2	9	11	2	0	61
LAT	1	3	4	2	6	3	4	8	10	8	7	4	60
SERB	0	0	0	6	3	5	10	11	7	4	7	0	53
MAG	4	2	5	8	2	3	4	3	5	4	5	2	47
POR	3	6	2	4	1	0	1	4	6	3	6	1	37
DAN	0	2	1	1	3	4	2	7	4	4	5	1	34
CES	0	5	5	1	1	1	2	3	1	1	7	3	30
SUED	3	1	3	2	0	4	1	3	4	1	3	3	28
MUL	0	3	0	2	1	0	4	5	6	2	2	3	28
SAN	1	1	1	3	1	4	2	0	4	4	2	3	26
JAP	1	0	2	1	6	5	1	1	2	0	6	0	25
CH	3	0	2	1	4	0	4	3	0	0	2	2	21
HB	0	0	2	1	4	4	2	3	0	1	4	0	21
NOR	0	1	0	3	1	2	2	0	5	2	1	0	17
SERB-CR	2	1	12	0	0	0	0	0	0	0	0	0	15
NED	1	1	0	4	0	1	2	3	0	2	1	0	15
ARABE	0	1	1	2	1	1	0	1	1	1	3	1	13
SLO	0	1	0	0	2	0	1	0	0	0	6	2	12
TUR	1	2	1	1	0	2	0	1	2	0	1	0	11
PERS	0	0	1	2	0	1	2	0	2	0	0	1	9
BUL	1	1	2	0	1	0	1	0	0	0	1	1	8
UKR	1	0	0	0	0	0	1	2	2	0	0	0	6
MAK	1	0	0	1	0	3	0	0	0	0	1	0	6
CAT	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	3	5
ARM	0	1	0	0	0	1	0	0	1	1	0	0	4
LETT	2	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	3
ALB	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	3
YIDD	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1	3
BENGALI	0	0	0	0	0	0	0	2	1	0	0	0	3
HINDI	0	0	0	0	1	0	1	0	0	0	0	0	2
TIB	0	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0	2
SYRIAC	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	2
SUD	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	2
MALTESE	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
ORIYA	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
RR	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
COR	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1
SUMERIAN	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1
BOSNIAN	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1
KASHMIRI	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
GYPSY	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1
GAGAUZ	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1
49 langues	229	587	584	1067	957	748	882	748	995	839	709	350	8695
Not supplied	0	0	4	18	11	18	27	25	26	21	12	5	167
													8862

Annexe 5

Roumanie : production par langues de traduction (EN, FR, DT), 1970-1990

Données : WHITNEY, Gretchen (1995a)

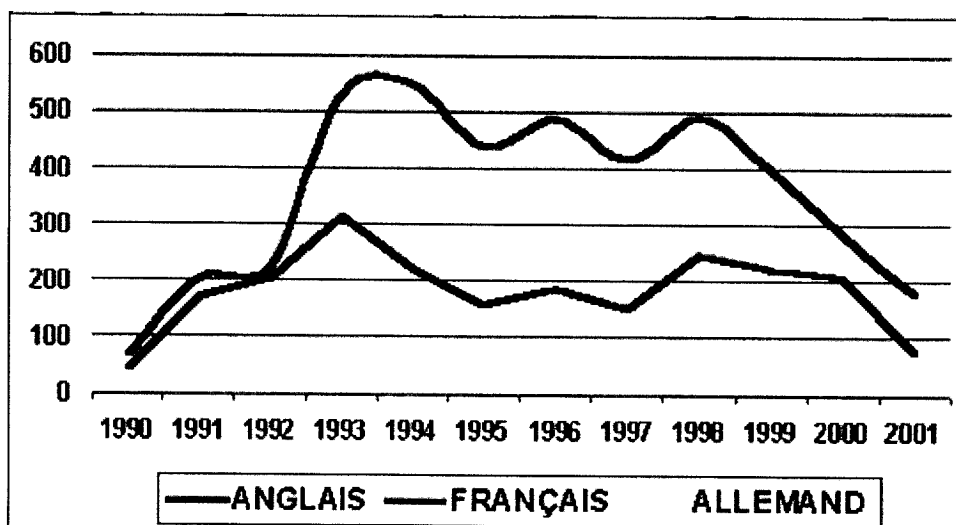
	1970	1971	1972	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1989	1990
ANGLAIS	179	197	193	208	156	140	174	154	225	247	122	99
FRANÇAIS	127	212	237	245	114	102	126	83	127	154	44	23
ALLEMAND	296	253	227	320	266	212	244	251	230	247	81	62



Roumanie : production par langues de traduction (EN, FR, DT), 1990-2001

Données : *Index Translationum*, UNESCO

	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001
ANGLAIS	68	204	228	536	552	443	491	417	494	401	285	181
FRANÇAIS	44	173	204	314	224	158	185	152	250	223	208	75
ALLEMAND	18	44	51	70	67	43	82	46	88	85	77	32



Annexe 6

Traductions 1990-2001 à partir du roumain par langues

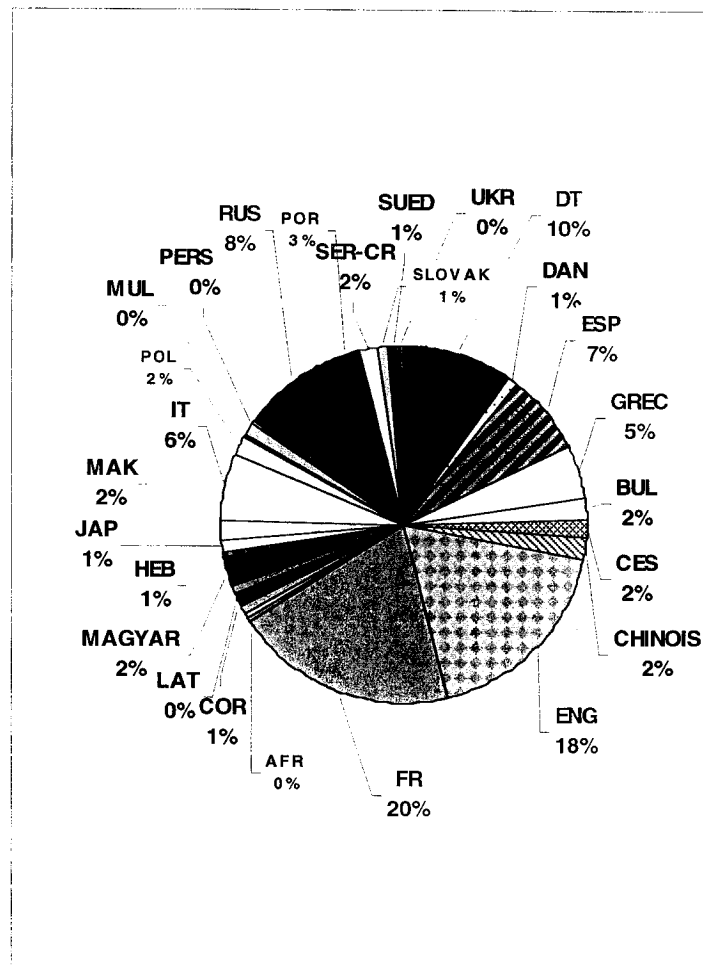
Données : *Index Translationum*, UNESCO

	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	'90-'01
ENG	25	14	13	11	14	13	7	19	18	27	18	16	195
FR	11	16	11	16	15	21	19	26	14	23	10	9	191
DT	19	8	10	7	7	10	10	10	25	7	9	1	123
RUS	10	13	0	2	0	2	1	0	1	1	0	2	32
SERBIAN	0	0	0	2	2	3	5	12	8	0	0	0	32
ESP	2	0	2	5	2	4	1	3	5	3	3	2	32
MAGYAR	7	3	1	0	1	1	2	0	5	3	2	1	26
CES	3	1	0	0	1	1	1	1	1	1	4	0	14
BUL	1	1	2	0	0	2	2	0	1	2	0	0	11
MUL	0	0	0	1	0	0	0	2	0	2	3	3	11
ITAL	1	2	0	2	0	0	0	0	1	3	0	1	10
COR	1	1	1	3	2	2	0	0	0	0	0	0	10
SUED	0	0	0	0	0	8	0	1	1	0	0	0	10
NED	1	0	2	1	2	1	2	0	0	0	0	0	9
POL	1	0	2	0	1	0	0	1	2	1	0	0	8
ALB	0	0	0	0	2	1	2	0	0	1	2	0	8
GR	2	0	1	0	0	1	0	0	0	1	2	0	7
EST	1	0	3	0	0	0	3	0	0	0	0	0	7
NOR	1	0	0	1	0	2	0	1	1	0	0	0	6
UKR	2	1	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	5
TUR	0	0	1	1	2	0	0	0	0	1	0	0	5
JAP	0	0	0	1	0	1	1	0	0	2	0	0	5
MAK	0	0	1	0	0	1	1	0	0	0	0	0	3
DAN	0	0	0	0	0	1	0	1	0	1	0	0	3
ARABE	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	0	1	3
HEB	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	1	3
SER-CR	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2
SL	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	0	2
AZ	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	2
CAT	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
SUO	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
SLO	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
KIR	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
LAT	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1
Assamese	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
ARM	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1
YIDD	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1
Esperanto	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1
38 langues	91	61	52	53	51	76	58	78	84	82	57	41	784

Annexe 7

Traductions 1988-1989 en roumain par langues
Données : *Index Translationum*, UNESCO

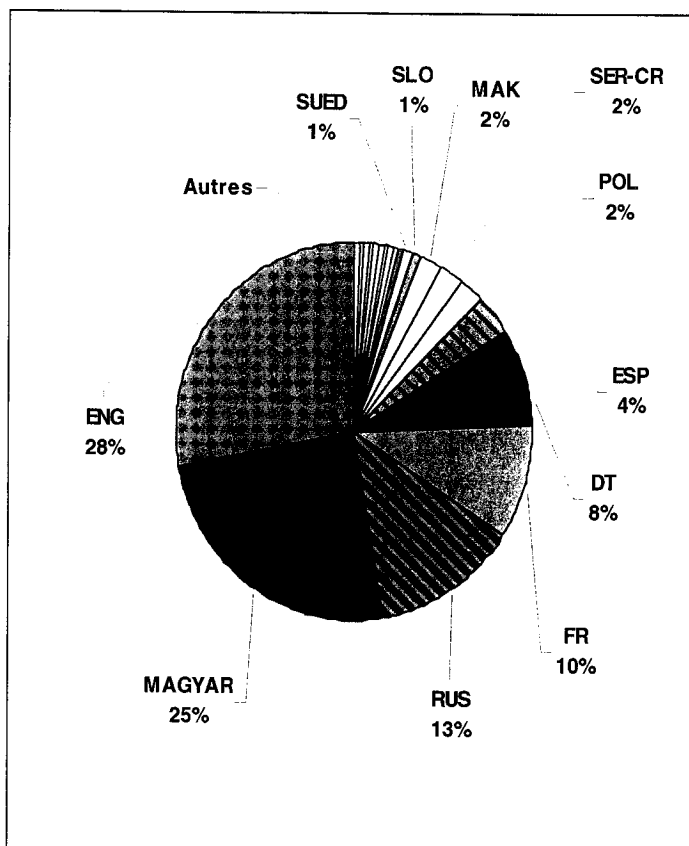
	1988	1989	1988-1999
FR	27	33	60
ENG	23	31	54
DT	13	16	29
RUS	8	15	23
ESP	14	8	22
IT	8	11	19
GREC	9	5	14
POR	5	3	8
MAGYAR	5	2	7
CHINOIS	2	4	6
BUL	4	2	6
MAK	1	4	5
CES	2	3	5
SER-CR	2	3	5
POL	3	2	5
ARABE		3	3
NOR		3	3
DAN	1	2	3
NED	1	2	3
SLOVAK	1	2	3
LETT	2	1	3
JAP	2	1	3
SUED	2	1	3
COR		2	2
HEB	2		2
AFR		1	1
ALB		1	1
UKR		1	1
LAT	1		1
MUL	1		1
PERSIAN	1		1
TOTAL	140	162	302



Annexe 8

Traductions 1988-1989 à partir du roumain par langues
Données : *Index Translationum*, UNESCO

	1988	1989	TOTAL
ENG	63	51	114
MAGYAR	56	21	77
RUS	29	29	58
FR	22	21	43
DT	19	12	31
POL	5	6	11
ESP	8	3	11
MAK	4	4	8
SER-CR	5	3	8
SLO	2	4	6
CES	1	4	5
EST	1	4	5
GREC		4	4
UKR	1	3	4
BUL		3	3
COR	1	1	2
NED	1	1	2
ITAL	1	1	2
SUED	2		2
ALB		1	1
GEORG		1	1
MOL		1	1
LETT		1	1
SUO	1		1
JAP	1		1
BEL	1		1
AZ	1		1
TOTAL	225	168	393



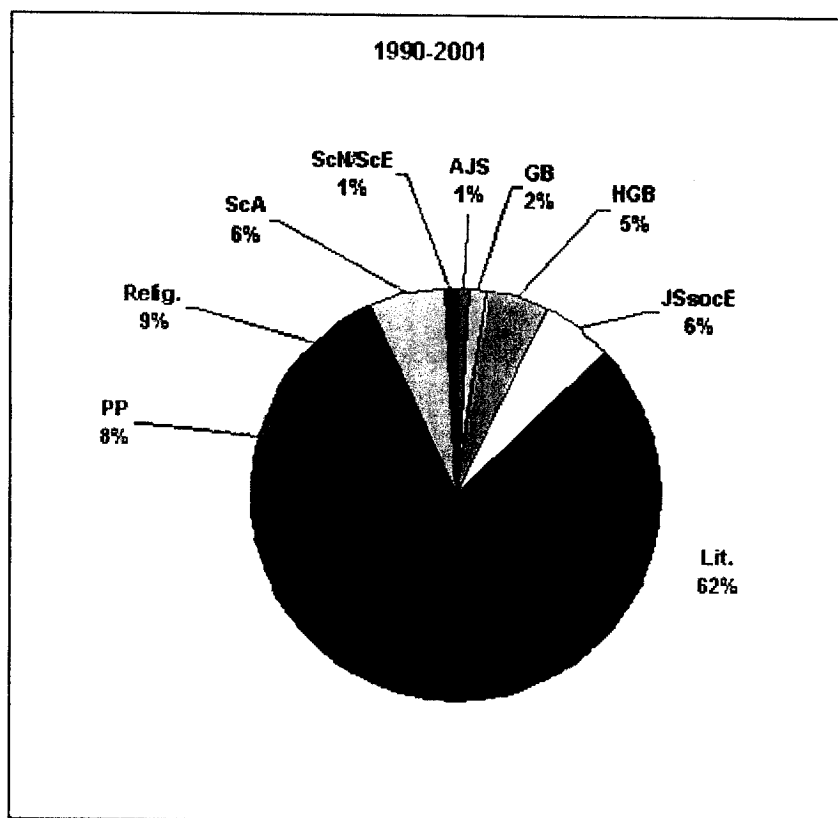
Annexe 9

Traductions 1990-2001 en roumain par domaine

Données : *Index Translationum*, UNESCO

	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	1990-2001
AJS	2	5	4	10	6	5	6	7	16	14	12	6	93
GB	0	1	2	15	7	15	33	23	14	19	5	1	135
HGB	13	27	12	46	25	28	42	40	58	51	45	19	406
JSsocE	7	17	16	27	28	24	40	50	93	67	70	36	477
Lit.	139	414	483	863	787	513	515	422	487	391	294	103	5411
PP	6	20	18	49	46	60	71	81	100	92	92	51	686
Relig.	10	15	32	57	42	67	110	103	127	115	95	55	828
ScA	2	5	6	6	8	36	75	35	91	102	94	69	529
ScN/ScE	1	5	0	1	6	5	8	2	19	8	16	8	79
TOTAL	180	509	573	1074	955	753	900	763	1005	859	723	350	8644

AGS = Arts, Jeux, Sport ; GB = Généralités, Bibliographies ; HGB = Histoire, Géographie, Biographie ; JSsocE = Juridique, Sciences sociales, Éducation ; PP = Philosophie, Psychologie ; ScA = Sciences appliquées ; ScN/ScE = Sciences naturelles et Sciences exactes

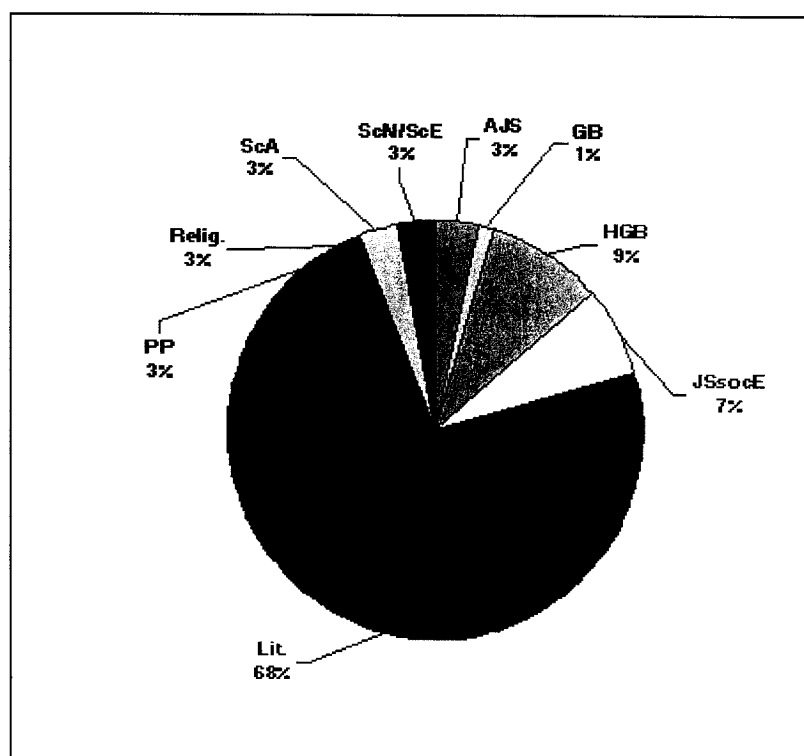


Traductions 1990-2001 à partir du roumain par domaine

Données : *Index Translationum*, UNESCO

	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	1990-2001
AJS	5	1	0	1	2	0	1	4	1	5	3	3	26
GB	1	2	1	0	0	2	0	1	2	0	0	0	9
HGB	6	5	5	3	2	8	6	7	11	11	6	2	72
JSocE	8	6	3	3	6	4	3	6	1	9	3	2	54
Lit.	53	37	37	40	39	55	45	52	62	49	35	22	526
PP	4	3	4	1	1	3	1	4	2	1	1	2	27
Relig.	3	0	2	2	1	2	0	2	1	6	2	1	22
ScA	3	4	0	3	0	2	1	0	3	1	3	5	25
ScN/ScE	8	3	1	0	0	0	1	2	1	0	4	4	24
TOTAL	91	61	53	53	51	76	58	78	84	82	57	41	785

AGS = Arts, Jeux, Sport ; GB = Généralités, Bibliographies ; HGB = Histoire, Géographie, Biographie ; JSocE = Juridique, Sciences sociales, Éducation ; PP = Philosophie, Psychologie ; ScA = Sciences appliquées ; ScN/ScE = Sciences naturelles et Sciences exactes



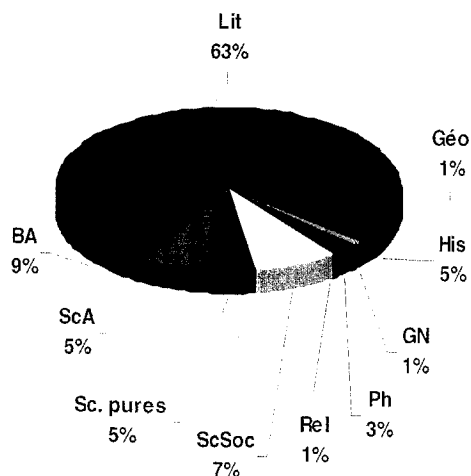
Traductions 1970-1980 en roumain par domaine

Données : Dragan et Popescu-Bredicini (1986 : 60)

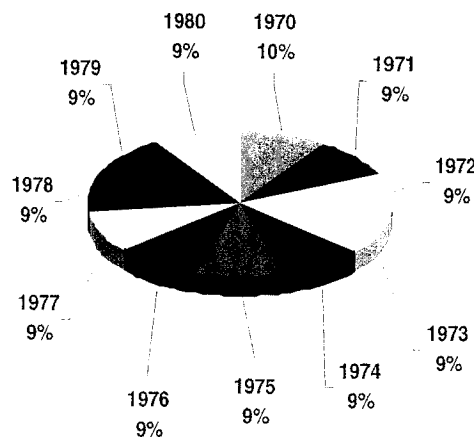
	GN	Ph	Rel	ScSoc	Sc. pures	ScA	BA	Lit	Géo	His	
1970	2	8	1	28	28	29	47	314	4	22	483
1971	1	11	0	24	21	20	34	249	10	34	404
1972	2	10	0	24	21	25	49	308	6	10	455
1973	3	12	3	24	28	15	44	267	1	18	415
1974	4	6	3	35	19	38	22	259	3	14	403
1975	1	19	1	36	20	29	52	273	6	26	463
1976	4	12	4	25	18	18	30	217	0	21	349
1977	5	9	3	37	9	17	38	187	1	32	338
1978	2	7	2	29	20	7	12	189	0	11	279
1979	4	17	3	22	6	16	23	184	2	11	288
1980	2	8	6	21	14	12	26	190	3	16	298
TOTAL	30	119	26	305	204	226	377	2637	36	215	4175

GN = Généralités ; Ph = Philosophie ; Rel = Religion ; ScSoc = Sciences sociales ;
 Sc.pures = Sciences pures ; ScA = Sciences appliquées ; BA = Beaux-Arts ; Lit = Littérature ;
 Géo = Géographie ; His = Histoire

Pourcentage par domaines



Pourcentage par années

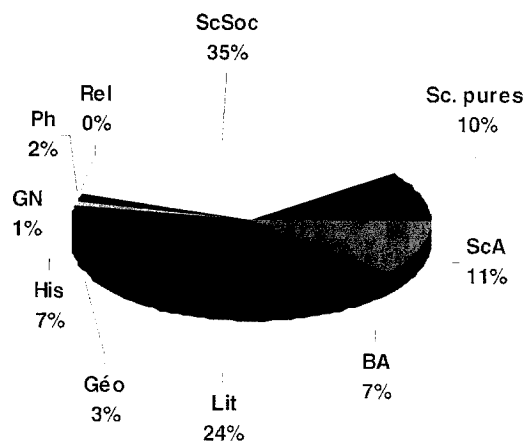
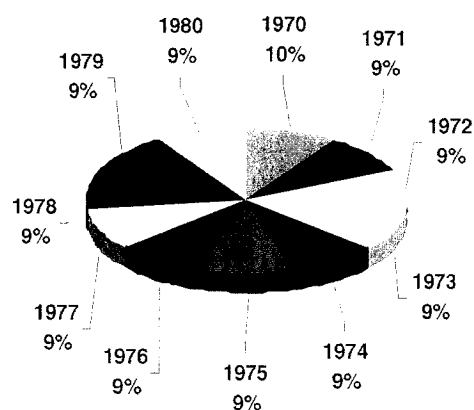


Traductions 1970-1980 à partir du roumain par domaine

Données : Dragan et Popescu-Bredicini (1986 : 60)

	GN	Ph	Rel	ScSoc	Sc. pures	ScA	BA	Lit	Géo	His	
1970	1	2	0	93	17	46	16	123	5	21	324
1971	8	9	0	109	20	59	20	93	7	10	335
1972	2	11	1	107	26	46	12	57	18	38	318
1973	5	4	2	139	62	45	28	89	14	37	425
1974	5	12	0	114	35	40	19	80	22	28	355
1975	3	2	0	145	60	21	29	118	10	14	402
1976	4	4	0	111	25	31	15	78	8	28	304
1977	7	6	3	77	43	53	36	60	16	21	322
1978	4	3	1	137	45	28	42	77	4	26	367
1979	1	3	3	118	22	23	27	60	13	19	289
1980	1	1	1	129	36	26	23	62	14	30	323
TOTAL	41	57	11	1279	391	418	267	897	131	272	3764

GN = Généralités ; **Ph** = Philosophie ; **Rel** = Religion ; **ScSoc** = Sciences sociales ;
Sc.pures = Sciences pures ; **ScA** = Sciences appliquées ; **BA** = Beaux-Arts ; **Lit** = Littérature ;
Géo = Géographie ; **His** = Histoire

Pourcentage par domaines**Pourcentage par années**

Traductions 1988-1989 en roumain par domaine

Données : *Index Translationum*, UNESCO

	1988	1989	1988-1989
AJS	5	5	10
GB	0	0	0
HGB	12	11	23
JSsocE	1	5	6
Lit.	112	131	243
PP	5	2	7
Relig.	3	3	6
ScA	3	1	4
ScN/ScE	0	3	3
TOTAL	141	161	302

AGS = Arts, Jeux, Sport

GB = Généralités, Bibliographies

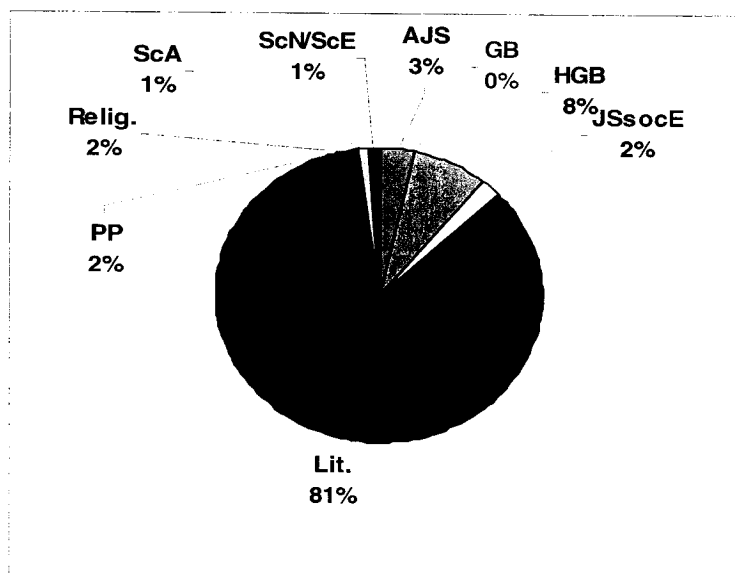
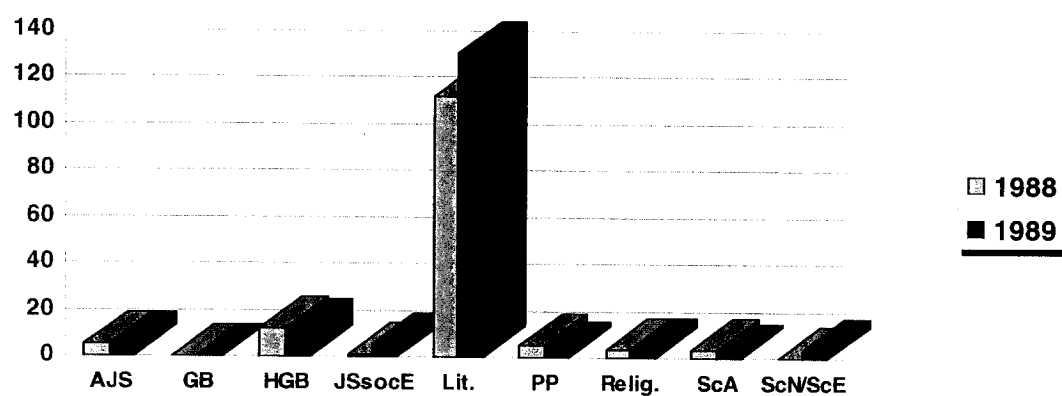
HGB = Histoire, Géographie, Biographie

JSsocE = Juridique, Sciences sociales, Éducation

PP = Philosophie, Psychologie

ScA = Sciences appliquées

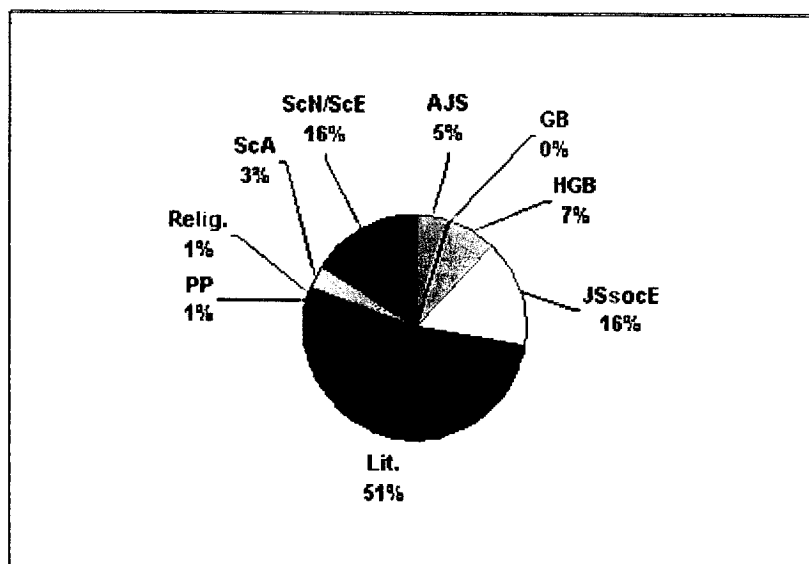
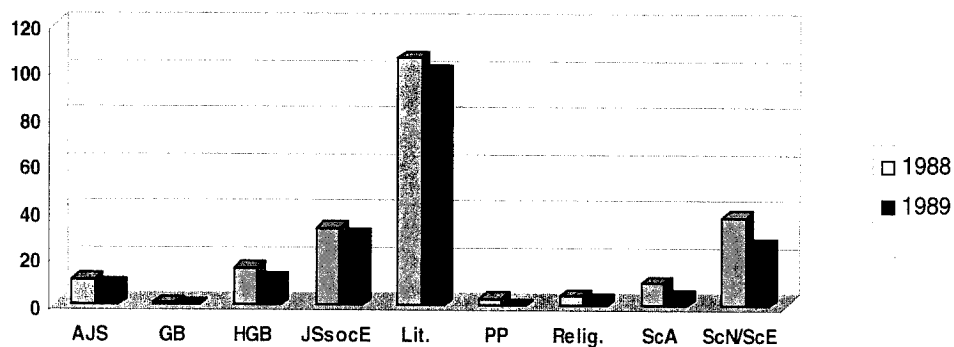
ScN/ScE = Sciences naturelles et Sciences exactes



Traductions 1988-1989 à partir du roumain par domaine

Données : *Index Translationum*, UNESCO

	1988	1989	1988-1989
AJS	11	9	20
GB	1	0	1
HGB	16	11	27
JSsocE	33	30	63
Lit.	106	100	206
PP	3	0	3
Relig.	4	2	6
ScA	10	4	14
ScN/ScE	38	26	64
TOTAL	222	182	404

AGS = Arts, jeux, sport**GB** = Généralités, Bibliographies**HGB** = Histoire Géographie Biographie**JSsocE** = Juridique, Sciences sociales, Éducation**PP** = Philosophie, Psychologie**ScA** = Sciences appliquées**ScN/ScE** = Sciences naturelles et Sciences exactes

Roumanie

Traductions financées dans le cadre des projets du *Center for Publishing Development* de la Fondation Soros pour une Société ouverte

Source : www.osi.hu/cpd/tp/index.html

Note : l'astérisque indique que la traduction ne figure pas dans l'*Index Translationum*.

Total des traductions pour tous les projets : 242

Total des traductions non répertoriées dans l'*Index Translationum* : 179

CEU Translation Project 1995 (32 traductions, dont 20 à partir de l'anglais, 6 à partir du français, 4 à partir de l'allemand et 2 à partir de l'italien)	
Almond, Gabriel Abraham et Verba, Sidney	<i>The Civic Culture: Political Attitudes and Democracy in Five Nations</i>
Arendt, Hannah	<i>Eichmann in Jerusalem: A Report on the Banality of Evil*</i>
Berkeley, George	<i>Principles of Human Knowledge*</i>
Berlin, Isaiah	<i>Four Essays on Liberty</i>
Bloch, Marc	<i>La société féodale</i>
Brown, Peter	<i>The Body and Society: Men, Women, and Sexual Renunciation in Early Christianity*</i>
Brown, Peter	<i>The Cult of the Saints: Its Rise and Function in Latin Christianity</i>
Buchanan, James	<i>The Limits of Liberty: Between Anarchy and Leviathan*</i>
Chartier, Roger	<i>Les origines culturelles de la Révolution française*</i>
Dahrendorf, Ralf	<i>Der moderne soziale Konflikt. Essay zur Politik der Freiheit</i>
Dornbusch, Rudiger; Nolling, Wilhelm; Richard Layard	<i>Postwar Economic Reconstruction and Lessons for the East Today*</i>
Durkheim, Émile	<i>Les Formes élémentaires de la vie religieuse</i>
Finley, Moses I.	<i>The Use and Abuse of History*</i>
Foucault, Michel	<i>Surveiller et punir : naissance de la prison</i>
Giddens, Anthony	<i>Sociology*</i>
Ginzburg, Carlo	<i>Il formaggio e i vermi</i>
Ginzburg, Carlo	<i>Storia notturna</i>
Hayek, Friedrich A. von	<i>The Constitution of Liberty</i>
Howard, Michael	<i>War in European History</i>
Kant, Immanuel	<i>Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik</i>
Kissinger, Henry Alfred	<i>Diplomacy*</i>
Kolakowski, Leszek	<i>Metaphysical Horror*</i>
Krueger, Anne O.	<i>Exchange Rate Determination*</i>

Leibniz, Gottfried Wilhelm	<i>Discours de métaphysique</i>
Moore, George Edward	<i>Principia ethica</i>
Ostrogorski, Georgije	<i>Byzantinische Geschichte*</i>
Popper, Karl	<i>The Poverty Of Historicism</i>
Schorske, Carl	<i>Fin-de-siècle Vienna: Politics and Culture*</i>
Strange, Susan	<i>States and Markets*</i>
Veyne, Paul	<i>Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?</i>
Wandycz, Piotr	<i>The Price of Freedom: A History of East Central Europe from the Middle Ages to the Present</i>
Wittgenstein, Ludwig	<i>Philosophische Untersuchungen*</i>
CEU Translation Program 1996 (54 traductions, dont 43 à partir de l'anglais, 10 à partir du français et 1 à partir de l'allemand)	
Arblaster, Anthony	<i>Democracy*</i>
Arendt, Hannah	<i>Between Past and Future*</i>
Banton, Michael	<i>Discrimination*</i>
Barbalet, J. M.	<i>Citizenship: Rights, Struggle and Class Inequality</i>
Barry, Norman	<i>Welfare</i>
Bauman, Zygmunt	<i>Freedom*</i>
Beauvoir, Simone de	<i>Le deuxième sexe</i>
Beetham, David	<i>Bureaucracy</i>
Booth, Ken et Steve Smith	<i>International Relations Theory Today*</i>
Burke, Peter	<i>The Renaissance*</i>
Callinicos, Alex	<i>Trotskyism</i>
Calvert, Peter	<i>Revolution and Counter-Revolution</i>
Crick, Bernard	<i>Socialism*</i>
Dahl, Robert A.	<i>Polyarchy: Participation and Opposition*</i>
Davis, J.	<i>Exchange*</i>
Dowding, Keith	<i>Power*</i>
Duby, Georges	<i>Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale</i>
Dumont, Louis	<i>Essais sur l'individualisme : une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne</i>
Durkheim, Émile	<i>De la division du travail social*</i>
Foucault, Michel	<i>Histoire de la folie à l'âge classique</i>
Freedon, Michael	<i>Rights*</i>
Frisch, Helmut	<i>Theories of Inflation*</i>
Gadamer, Hans-Georg	<i>Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*</i>
Gallie, W.B.	<i>Philosophers of Peace and War: Kant, Clausewitz, Marx, Engels and Tolstoy*</i>
Gellner, Ernest	<i>Nations and Nationalism</i>

Giddens, Anthony	<i>Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*</i>
Gilpin, Robert	<i>The Political Economy of International Relations*</i>
Gray, John	<i>Liberalism*</i>
Grosser, Alfred	<i>Les Occidentaux : les pays d'Europe et les États-Unis depuis la guerre*</i>
Hall, John A. et Ikenberry, G. John	<i>The State*</i>
Harris, Christopher C.	<i>Kinship</i>
Hayek, Friedrich A. von	<i>The Fatal Conceit: The Errors of Socialism*</i>
Hirsch, Fred	<i>Social Limits to Growth*</i>
Kumar, Krishan	<i>Utopianism</i>
Levinas, Emmanuel	<i>Totalité et infini*</i>
Lyon, David	<i>Postmodernity</i>
Malia, Martin Edward	<i>The Soviet Tragedy: A History of Socialism in Russia, 1917-1991*</i>
McLellan, David	<i>Ideology*</i>
McLennan, Gregor	<i>Pluralism*</i>
Nisbet, Robert	<i>Conservatism</i>
Nozick, Robert	<i>Anarchy, State and Utopia</i>
Rawls, John	<i>Political Liberalism*</i>
Rex, John	<i>Race and Ethnicity</i>
Ricoeur, Paul	<i>Histoire et vérité</i>
Ricoeur, Paul	<i>Soi-même comme un autre*</i>
Rothschild, Joseph	<i>East Central Europe Between the Two Wars*</i>
Rothschild, Joseph	<i>Return to Diversity: A Political History of East Central Europe since World War II*</i>
Ryan, Alan	<i>Property</i>
Saunders, Peter	<i>Capitalism*</i>
Scase, Richard	<i>Class</i>
Schumpeter, Joseph Alois	<i>Capitalism, Socialism & Democracy*</i>
Turner, Brian S.	<i>Status</i>
Walras, Leon	<i>Éléments d'économie politique pure ou Théorie de la richesse sociale*</i>
Williamson, Oliver E. et Winter, Sidney G.	<i>The Nature of the Firm: Origins, Evolution, and Development*</i>
CEU Translation Project 1997	
(27 traductions, dont 20 à partir de l'anglais, 4 à partir du français et 3 à partir de l'allemand)	
Adorno, Theodor W.	<i>Aesthetische Theorie*</i>
Anderson, Benedict	<i>Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism</i>
Aron, Raymond	<i>Paix et guerre entre les nations*</i>

Balandier, Georges	<i>Anthropologie politique*</i>
Benjamin, Walter	<i>Illuminationen. Ausgewählte Schriften*</i>
Bloch, Marc	<i>Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*</i>
Calvocoressi, Peter	<i>World Politics Since 1945*</i>
Dahl, Robert A.	<i>Democracy and its Critics*</i>
Davis, Natalie Zemon	<i>Fiction in the Archives*</i>
Descartes, René	<i>Méditations métaphysiques*</i>
Gadamer, Hans-Georg	<i>Selected Essays*</i>
Gellner, Ernest	<i>Conditions of Liberty: Civil Society and its Rivals*</i>
Gellner, Ernest	<i>Plough, Sword, and Book: The Structure of Human History*</i>
Habermas, Jürgen	<i>Strukturwandel der Öffentlichkeit*</i>
Hayek, Friedrich A. von	<i>Individualism and Economic Order*</i>
Hirschman, Albert O.	<i>The Rhetoric of Reaction: Perversity, Futility, Jeopardy*</i>
Hollis, Martin et Steve Smith	<i>Explaining and Understanding International Relations*</i>
Hume, David	<i>An Enquiry Concerning Human Understanding</i>
Kershaw, Ian	<i>Hitler*</i>
Locke, John	<i>Essay Concerning Human Understanding*</i>
Popper, Karl	<i>The Logic of Scientific Discovery</i>
Popper, Karl	<i>Unended Quest: An Intellectual Autobiography*</i>
Rawls, John	<i>A Theory of Justice*</i>
Schelling, Thomas C.	<i>Strategy of Conflict</i>
Smith, Anthony D.	<i>National Identity*</i>
Taylor, Alan John Percivale	<i>The Habsburg Monarchy, 1809-1918: A History of the Austrian Empire and Austria-Hungary</i>
Vincent, John	<i>Human Rights and International Relations*</i>
CEU Translation Project 1998 (43 traductions, dont 29 à partir de l'anglais, 8 à partir de l'allemand, 4 à partir du français, 1 à partir de l'italien et 1 à partir de l'espagnol)	
Acton, Lord	<i>The History of Freedom: Selected Essays</i>
Ascherson, Neal	<i>Black Sea</i>
Bauman, Zygmunt	<i>Postmodern Ethics</i>
Bell, Daniel	<i>The Cultural Contradictions of Capitalism*</i>
Berger, Peter L. et Luckmann, Thomas	<i>The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge</i>
Bobbio, Norberto	<i>Destra e sinistra: Ragioni e significati di una distinzione politica*</i>
Bourdieu, Pierre	<i>Le sens pratique</i>
Burda, Michael et C. Charles Wyplosz	<i>Macroeconomics: A European Text*</i>
Burke, Edmund	<i>Reflections on the Revolution in France*</i>
Butler, Judith	<i>Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*</i>

Canetti, Elias	<i>Masse und Macht*</i>
Craig, Gordon A.	<i>The Germans*</i>
Darnton, Robert	<i>The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History</i>
Dumont, Louis	<i>Homo Aequalis*</i>
Dvornik, Frantisek	<i>The Slavs in European History and Civilization</i>
Elias, Norbert	<i>Über den Prozess der Zivilisation*</i>
Fogel, Robert William G.R. Elton	<i>Which Road to the Past? Two Views of History*</i>
Gadamer, Hans-Georg	<i>Die Aktualitaet des Schoenen: Kunst als Speil, Symbol und Fest*</i>
Harvey, David	<i>The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*</i>
Hirschman, Albert O.	<i>Exit, Voice and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States*</i>
Humboldt, Wilhelm von	<i>Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen*</i>
Jelavich, Barbara	<i>History of the Balkans: Eighteenth and Nineteenth Centuries</i>
Keane, John	<i>The Media and Democracy</i>
Kelsen, Hans	<i>Reine Rechtslehre</i>
Locke, John	<i>Two Treatises of Government*</i>
McLean, Iain	<i>The Concise Oxford Dictionary of Politics*</i>
Merleau-Ponty, Maurice	<i>Phénoménologie de la perception*</i>
Miller, David (ed.)	<i>Blackwell Encyclopaedia of Political Thought*</i>
North, Douglass C.	<i>Institutions, Institutional Change and Economic Performance*</i>
Olson, Mancur	<i>The Rise and Decline of Nations: Economic Growth, Stagflation and Social Rigidities*</i>
Ortega y Gasset, Jose	<i>Mision de la universidad*</i>
Radcliffe-Brown, Alfred Reginald	<i>Structure and Function in Primitive Society</i>
Rorty, Richard	<i>Contingency, Irony, and Solidarity</i>
Sloterdijk, Peter	<i>Kritik der Zynischen Vernunft</i>
Strauss, Leo	<i>The City and Man*</i>
Tocqueville, Alexis de	<i>L'ancien régime et la Révolution*</i>
Toulmin, Stephen	<i>Cosmopolis: The Hidden Agenda of Modernity*</i>
Urwin, Derek W.	<i>Dictionary of European History and Politics 1945-1995</i>
Varian, Hal R.	<i>Intermediate Microeconomics: A Modern Approach*</i>
Viehweg, Theodor	<i>Topik und Jurisprudenz*</i>
Weber, Max	<i>Religionssoziologie*</i>
Weber, Max	<i>Selected Writings*</i>
Wolff, Larry	<i>Inventing Eastern Europe: The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*</i>

CEU Translation Project 1999 (48 traductions, dont 38 à partir de l'anglais, 7 à partir du français et 3 à partir de l'allemand)	
Berlin, Isaiah	<i>The Proper Study of Mankind: An Anthology of Essays*</i>
Billington, James H.	<i>The Icon and the Axe: An Interpretive History of Russian Culture*</i>
Campbell, David	<i>Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*</i>
Carr, E.H.	<i>The Twenty Years' Crisis*</i>
Carrere d'Encausse, Helenie	<i>Russian's Curse. Essay on Political Assassination*</i>
Chartier, Roger et Cavallo, Guglielmo (dir.).	<i>Histoire de la lecture dans le monde*</i>
Dummett, Michael	<i>The Logical Basis of Metaphysics*</i>
Edelman, Murray	<i>The Symbolic Uses of Politics*</i>
Erikson, Erik H.	<i>Young Man Luther: A Study in Psychoanalysis and History*</i>
Foucault, Michel	<i>Les anormaux*</i>
Frege, Gottlob	<i>Die Grundlagen der Arithmetik</i>
Freud, Sigmund	<i>Das Unbehagen in der Kultur*</i>
Gay, Peter	<i>Weimar Culture: The Outsider as Insider*</i>
Giddens, Anthony	<i>The Consequences of Modernity*</i>
Gilpin, Robert	<i>War and Change in International Politics*</i>
Grousset, Rene	<i>L'empire des steppes : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*</i>
Hamilton, Alexander; Madison, James; Jay, John	<i>The Federalist Papers*</i>
Held, David	<i>Democracy and the Global Order*</i>
Hirschman, Albert O.	<i>The Passions and the Interests: Political Arguments for Capitalism before its Triumph*</i>
Hollis, Martin	<i>The Philosophy of Social Science : An Introduction*</i>
Holmes, Stephen	<i>Passions and Constraint: On the Theory of Liberal Democracy*</i>
Jankelevitch, Vladimir	<i>La Mort*</i>
Ketcham, Ralph (ed.)	<i>The Anti-Federalist Papers, and the Constitutional Convention Debates*</i>
Kornai, Janos	<i>Unpaved Road of Transformation</i>
Kristeva, Julia	<i>Le génie féminin*</i>
Lenski, Gerhard Emmanuel	<i>Power and Privilege: A Theory of Social Stratification*</i>
Mastny, Vojtech	<i>The Cold War and Soviet Insecurity: The Stalin Years*</i>
Nemec, Juraj et Glen Wright (ed.)	<i>Public Finance: Theory and Practice in the Central European Transition*</i>
Offe, Claus	<i>Varieties of Transition: The East European and East German Experience*</i>
Pearce, David W.	<i>The MIT Dictionary of Modern Economics*</i>

Peyrefitte, Alain	<i>The Confidence Society*</i>
Putnam, Robert D.	<i>Making Democracy Work*</i>
Riasanovsky, Nicholas Valentine	<i>A History of Russia*</i>
Rorty, Richard	<i>Pragmatism and post-Nietzschean Philosophy*</i>
Roy, Olivier	<i>La nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations</i>
Said, Edward	<i>Orientalism*</i>
Sen, Amartya	<i>Inequality Reexamined*</i>
Stone, Deborah	<i>Policy Paradox: The Art of Political Decision Making*</i>
Taylor, Charles	<i>The Ethics of Authenticity (The Malaise of Modernity)*</i>
Tismaneanu, Vladimir	<i>The Revolutions of 1989*</i>
Verdery, Katherine	<i>What Was Socialism and What Comes Next?*</i>
Veyne, Paul	<i>Comment on écrit l'histoire</i>
Vlasto, A.P.	<i>The Entry of the Slavs into Christendom: An Introduction to the Medieval History of the Slavs*</i>
Waltz, Kenneth N.	<i>Man, the State and War*</i>
Welsch, Wolfgang	<i>Unsere postmoderne Moderne*</i>
Wilson, Bryan	<i>Religion in Sociological Perspective*</i>
Wolf, Thomas	<i>Managing a Nonprofit Organization*</i>
Wuthnow, Robert	<i>Rediscovering the Sacred: Perspectives on Religion in Contemporary Society*</i>
CEU Translation Project 2000	
(24 traductions, dont 15 à partir du français et 9 à partir de l'anglais)	
Aron, Raymond	<i>Démocratie et totalitarisme*</i>
Aron, Raymond	<i>Démocratie et révolution*</i>
Beck, Ulrich	<i>Globalisation*</i>
Bobbio, Norberto	<i>The Age of Rights*</i>
Cordellier, Serge	<i>La mondialisation au-delà des mythes*</i>
Eliade, Pompiliu	<i>De l'influence française sur l'esprit public roumain</i>
Giddens, Anthony	<i>A Runaway World: How Globalization is Reshaping Our Lives*</i>
Guizo, François	<i>Une histoire de la civilisation en Europe</i>
Held, David; A. McGrew, D. Goldblatt, J. Perraton	<i>Global Transformations: Politics, Economics and Culture*</i>
Hirschhausen, Beatrice von	<i>Les nouvelles campagnes roumaines. Paradoxes d'un retour paysan*</i>
Hirst, Paul & Grahame Thompson	<i>Globalization in Question: The International Economy and the Possibilities of Governance*</i>
Hobbes, Thomas	<i>Leviathan*</i>
Jouvenel, Bertrand de	<i>Du pouvoir*</i>
Kriegel, Blandine	<i>La philosophie de la République*</i>
Lechner, Frank	<i>The Globalisation Reader*</i>

Lefort, Claude	<i>Écrire à l'épreuve du politique*</i>
Levi, G. et J.C. Schmitt	<i>Histoire des jeunes*</i>
Manin, Bernard	<i>Principes du gouvernement représentatif*</i>
Riche, Pierre	<i>Éducation et culture dans l'Occident barbare VIe-VIIe siècles*</i>
Rider, Jacques le	<i>Journaux intimes viennois*</i>
Schnapper, Dominique	<i>La communauté des citoyens*</i>
Seebacher, Jacques	<i>L'Esprit de l'Europe*</i>
Strange, Susan	<i>The Retreat of the State: The Diffusion of Power in the World Economy*</i>
Weiss, Linda	<i>The Myth of the Powerless State Governing the Economy in a Global Era*</i>
Women's Issues Translation Project 2001	
Walby, Sylvia	<i>Gender Transformations*</i>
Kelly, Rita Mae ; Bayes, J.H. ; Hawkesworth, M.E. et Young, B.	<i>Gender, Globalization and Democratization*</i>
Women's Issues Translation Project 2000	
Gal, Susan et Gail Klingman, (dir.)	<i>Reproducing Gender: Politics, Public and Eeveryday Life after Socialism*</i>
Nira Yuval-Davis	<i>Gender and Nation*</i>
Women at Risk Translation Project 1999	
Dworkin, Andrea	<i>Letters from War Zone*</i>
Steinem, Gloria	<i>Revolution From Within*</i>
Gender/Women's Studies Translation Grants 1998	
Kligman, Gail	<i>The Politics of Duplicity</i>
Shanley et Narayan	<i>Reconstructing Political Theory. Feminist Perspectives*</i>
Woolf, Virginia	<i>A Room of One's Own*</i>
Roma Issues Translation Project 2000	
Kenrick, Donald et Taylor, Gillian	<i>Historical Dictionary of the Gypsies*</i>
Roma Issues Translation Project 1999	
Fonseca, Isabel	<i>Bury Me Standing*</i>
Kenrick, Donald et Puxon, G.	<i>In the Shadow of the Swastika: the Gypsies during the Second World War*</i>
Danbakli, Marielle (ed.)	<i>On Gypsies: Texts Issued by International Institutions. Key Reference Documents on Roma Minority*</i>
Liégeois, Jean-Pierre	<i>Minorité et scolarité : le parcours tsigane*</i>

Les auteurs étrangers les plus traduits en Roumanie (1990-2001)

Données : *Index Translationum*, UNESCO

Note : Émile Cioran et Mircea Eliade, auteurs de la diaspora roumaine, apparaissent dans la liste.

AUTEUR	Publié ... fois	Titres
May, Karl	71	58
Villiers, Gérard de	70	70
Dumas, Alexandre, père	67	53
Brown, Sandra	46	45
White, Ellen Gould	44	32
Verne, Jules	39	27
Sheldon, Sidney	37	34
Christie, Agatha	35	34
Wallace, Edgar	32	31
Zévaco, Michel	32	24
Asimov, Isaac	31	26
Cartland, Barbara	31	30
Twain, Mark	31	11
London, Jack	29	18
Dard, Frédéric (alias San Antonio)	28	27
Maugham, William Somerset	27	22
Cronin Archibald, Joseph	26	22
Steiner, Rudolf	26	25
Steel, Danielle	25	25
Lawrence, David Herbert	24	19
Cioran, Émile	22	17
Barclay, Florence Louisa Charlesworth	21	10
Hassel, Sven	21	11
Nietzsche, Friedrich Wilhelm	21	13
Mességué, Maurice	20	19
Andersen, Hans Christian	19	18
Balzac, Honoré de	19	18
Doyle, Arthur Conan	19	16
Féval, Paul	19	16
Freud, Sigmund	19	15

AUTEUR	Publié ... fois	Titres
Sienkiewicz, Henryk	19	10
Eliade, Mircea	18	15
Kipling, Rudyard	18	10
Chase, James Hadley (pseudonyme pour René Brabazon Raymond)	17	17
Dostoïevski, Fedor	17	8
Nee, Watchman (d'origine chinoise)	17	16
Daudet, Alphone	16	6
Dickens, Charles	16	8
Du Maurier, Daphne	16	9
Durrell, Lawrence	16	13
Hampson, Anne	16	16
Perrault, Charles	16	11
Shakespeare, William	16	10
Archer, Jeffrey	15	13
MacLean, Alistair	15	15
Platon	15	13
Stanford, Dick	15	15
Van Vogt, Alfred Elton (né au Canada)	15	15
Craven, Sara	14	14
Hardy, Thomas	14	9
Lamb, Charlotte	14	14
Mann, Thomas	14	11
Zweig, Stefan	14	12
Douglas, Lloyd Cassel	13	5
Galsworthy, John	13	8
Grimm, Jakob et Wilhelm	13	12
Ludlum, Robert	13	13
Robbins, Harold	13	13
Saul, John	13	13

Les auteurs étrangers les plus diffusés en Roumanie (1990-2001)Données : *Index Translationum*, UNESCO

Auteur	nombre des maisons d'édition qui ont publié cet auteur
Dumas, Alexandre, père	44
London, Jack	23
Maugham, William Somerset	23
Wallace, Edgar	22
Zevaco, Michel	22
Twain, Mark	21
May, Karl	19
Sheldon, Sidney	18
Cronin Archibald, Joseph	17
Lawrence, David Herbert	17
Brown, Sandra	16
Verne, Jules	16
Barclay, Florence Louise	15
Balzac, Honoré de	15
Du Maurier, Daphne	14
White, Ellen Gould	13
Doyle, Arthur Conan	13
Sienkiewicz, Henryk	13
Daudet, Alphone	13
Christie, Agatha	12
Nietzsche, Friedrich Wilhelm	12
Andersen, Hans Christian	12
Féval, Paul	12
Kipling, Rudyard	12
Dickens, Charles	12
Hardy, Thomas	11
Zweig, Stefan	11
Grimm, Jakob; Grimm, Wilhelm	11
Defoe, Daniel	11
Leblanc, Maurice	11
Stevenson, Robert Louis	11
Zola, Émile	11
Dostoïevski, Fedor	10
Perrault, Charles	10
Platon	10
Douglas, Lloyd Cassel	10
Knittel, John	10
Scott, Walter	10
Leroux, Gaston	10

Les auteurs étrangers publiés par une seule maison d'édition roumaine (1990-2001)Données : *Index Translationum*, UNESCO

AUTEUR	Maison d'édition
Burchell, Mary	« Alcris », Bucarest
Carter, Rosemary	« Alcris », Bucarest
Duke, Elizabeth	« Alcris », Bucarest
Field, Sandra	« Alcris », Bucarest
Ker, Madeleine	« Alcris », Bucarest
Kidd, Flora	« Alcris », Bucarest
Leigh, Roberta	« Alcris », Bucarest
Lindsay, Rachel	« Alcris », Bucarest
Macomber, Debbie	« Alcris », Bucarest
Marton, Sandra	« Alcris », Bucarest
Neels, Betty	« Alcris », Bucarest
Oldfield, Elizabeth	« Alcris », Bucarest
Parv, Valerie	« Alcris », Bucarest
Peake, Lilian	« Alcris », Bucarest
Way, Margaret	« Alcris », Bucarest
Wentworth, Sally	« Alcris », Bucarest
Westwood, Gwen	« Alcris », Bucarest
Wibberley, Mary	« Alcris », Bucarest
Winspear, Violet	« Alcris », Bucarest
Hawking, Stephen W.	« Humanitas », Bucarest
Wittgenstein, Ludwig	« Humanitas », Bucarest
Culianu, Ioan Petru	« Nemira », Bucarest
Hassel, Mike	« Nemira », Bucarest
King, Stephen	« Nemira », Bucarest
McBain, Ed	« Nemira », Bucarest
Allbeury, Ted	« RAO », Bucarest
Diehl, William	« RAO », Bucarest
Grisham, John	« RAO », Bucarest
Hesse, Hermann	« RAO », Bucarest
James, Phyllis Dorothy	« RAO », Bucarest
Malraux, André	« RAO », Bucarest
Travers, Pamela Lyndon	« RAO », Bucarest
Calvino, Italo	« Univers », Bucarest
Gombrowicz, Witold	« Univers », Bucarest
Kundera, Milan	« Univers », Bucarest
Lodge, David	« Univers », Bucarest
Orwell, George	« Univers », Bucarest
Salinger, Jerome David	« Univers », Bucarest
Saramago, José	« Univers », Bucarest
De La Roche, Mazo	« Venus », Bucarest
Moll-Weis, Auguste	« Venus », Bucarest
Blade, Gerald	« Z », Bucarest
Burr, Saxton	« Z », Bucarest

Les livres les plus retraduits en roumain (1990-2001)

Données : *Index Translationum*, UNESCO

Notes : TRA = traductions ; TR = traducteurs ; in. = traducteur(s) inconnu(s)

LIVRE (titre en traduction)	Auteur	TRA	TR
<i>La Divine Comédie</i>	Dante Alighieri	11	4
<i>The Prince and the Pauper</i>	Twain, Mark	11	4 + 2 in.
<i>The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe of York, Mariner...</i>	Defoe, Daniel	9	2
<i>The Rosary</i>	Barclay, F.L.	8	2
<i>Alice's Adventures in Wonderland</i>	Carroll, Lewis	8	3 + 2 in.
<i>Cuore</i>	De Amicis, Edmondo	8	2 + 3 in.
<i>White Fang</i>	London, Jack	8	2
<i>Pinocchio</i>	Collodi, Carlo	7	4 + 1 in.
<i>The Robe</i>	Douglas, Lloyd Cassel	7	1 + 3 in.
<i>La dame aux camélias</i>	Dumas, Alexandre, fils	7	4
<i>Quo vadis</i>	Sienkiewicz, Henryk	7	4
<i>Les fleurs du mal</i>	Baudelaire, Charles	6	3 + 2 in.
<i>Les Aventures du baron de Münchhausen</i>	Bürger, Gottfried August	6	1 + 1 in.
<i>Tartarin de Tarascon</i>	Daudet, Alphonse	6	3 + 2 in.
<i>Crime et châtiment</i>	Dostoïevski, Fedor	6	6
<i>The Jungle Book</i>	Kipling, Rudyard	6	3 + 1 in.
<i>Sonnets</i>	Shakespeare, William	6	4
<i>The Wizard of Oz</i>	Baum, Lyman Frank	5	2 + 2 in.
<i>Le Décaméron</i>	Boccaccio, Giovanni	5	2
<i>Wuthering Heights</i>	Brontë, Emily	5	5
<i>La philosophie ésotérique de l'Inde</i>	Chatterji, Jadadisha Chandra	5	1 + 4 in.
<i>A Christmas Carol</i>	Dickens, Charles	5	5
<i>L'homme de sa vie</i>	Du Veuzit, Max	5	in.
<i>Madame Bovary</i>	Flaubert, Gustave	5	2 + 2 in.
<i>The Dark Flower</i>	Galsworthy, John	5	5
<i>Heidi</i>	Spyri, Johanna	5	2 + 1 in.
<i>Treasure Island</i>	Stevenson, Robert Louis	5	1 + 1 in.
<i>Gulliver's Travel</i>	Swift, Jonathan	5	3 + 2 in.

Les auteurs roumains les plus traduits (1990-2001)

Données : *Index Translationum*, UNESCO

Note : 268 traductions sur 785 ont été publiées en Roumanie même.

AUTEUR	Publié ... fois	Titres	Langues
Eliade, Mircea	78	42	FR (19), DT (18), ESP (12), JAP (5), ENG (4), EST (4), CES (3), POL (3), NOR (2), TUR (2), COR (2), SERB (1), MAG (1), GR (1), MUL (1) ; Paru en Roumanie : ENG (1)
Cioran, Émile	20	6	DT (7), FR (5), ESP (3), EN (2), IT (1), GR (1), POL (1)
Eminescu, Mihai	20	20	FR (5), ENG (5), ALB (2), FR-ENG (1), DT (1), RUS (1), Esperanto (1), ARM (1), YIDD (1), EST (1), AZ (1) ; Parus en Roumanie : ENG (4), FR (2), FR-ENG (1), Esperanto (1), ARM (1), YIDD (1)
Blandiana, Ana	16	15	DT (5), MAG (3), FR (2), NOR (2), BUL (1), NED (1), SERB (1), SUED (1)
Manea, Norman	15	10	ENG (5), DT (4), FR (2), IT (1), ESP (1), NED (1), GR (1)
Blaga, Lucian	13	13	FR (6), SERB (2), MUL (2), EN (1), RUS (1), SUED (1) ; Parus en Roumanie : FR (2) + ENG (1) + RUS (1)
Sorescu, Marin	12	11	FR (4), DT (3), ESP (2), NED (1), SUED (1), ALB (1) ; Paru en Roumanie : DT (1)
Gheorghiu, C. Virgil	10	4	COR (7), FR (2), GR (1)
Cărtărescu, Mircea	7	5	FR (3), ESP (1), DT (1), NOR (1), NED (1)
Dinescu, Mircea	7	6	DT (3), MAG (1), NED (1), BULG (1), SERB (1)
Doinas, Stefan-Augustin	6	6	DT (2), SERB (2), ENG (1), MUL (1) ; Parus en Roumanie : ENG (1) + DT (1) + MUL (1)
Naum, Gellu	6	4	DT (3), FR (2), ENG (1) ; Paru en Roumanie : FR (1)
Bacovia, George	5	5	FR (2), DAN (1), SUED (1), RUS (1)
Banyai, Istvan (hongrois)	5	1	DT (2), DAN (1), SUED (1), NED (1)
Dumbrăveanu, Anghel	5	5	EN (2), SERB (2), SUED (1) ; Paru en Roumanie : ENG (1)
Sadoveanu, Mihail	5	4	ENG (1), Assamese (1), NOR (1), BUL (1), COR (1)
Stăniloae, Dumitru	5	4	ENG (1), ESP (1), DT (1), SERB-CR (1), POL (1)
Plesu, Andrei	4	3	DT (2), FR (1), SUED (1)
Rebreanu, Liviu	4	3	FR (2), UKR (1), JAP (1)
Stănescu, Nichita	4	4	ENG (1), FR (1), ESP (1), GR (1) ; Paru en Roumanie : ENG (1)
Tsepeneag, Dumitru	4	2	FR (2), DT (2)
Urmuz	4	1	FR (1), IT (1), CES (1), MUL (1) ; Paru en Roumanie : MUL (1)
Vona, Alexandru	4	1	DT (2), FR (1), ESP (1)

Les livres roumains les plus traduits à l'étranger (1990-2001)

Données : *Index Translationum*, UNESCO

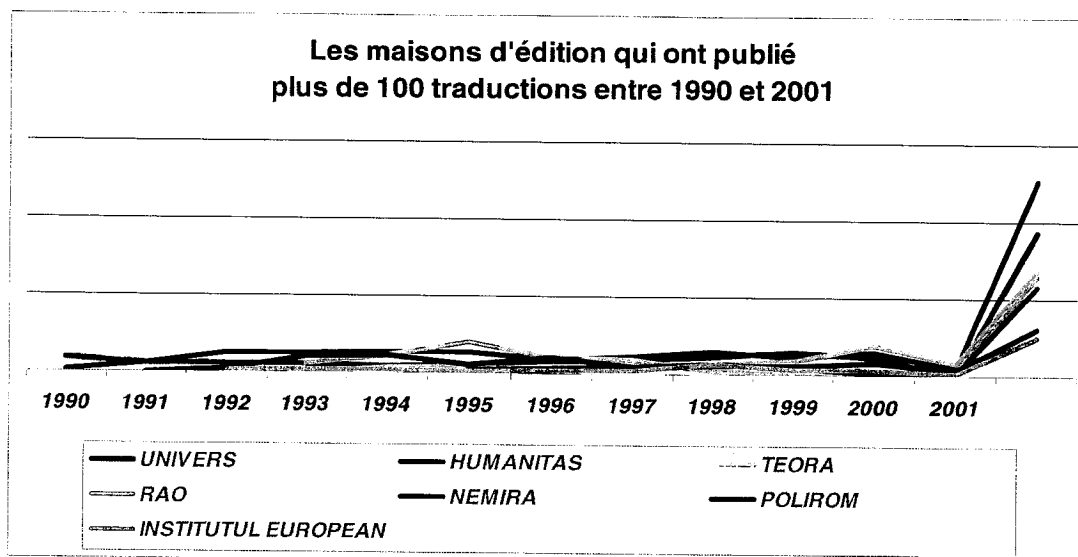
LIVRE	Auteur	Traduit ... fois	Nombre de langues
<i>Maitreyi (La nuit bengali)</i>	Eliade, Mircea	7	5
<i>Ora 25 (La vingt-cinquième heure)</i>	Gheorghiu, C. Virgil	7	2
<i>Pe culmile disperării (Sur les cimes du désespoir)</i>	Cioran, Émile	6	5
<i>Nouăsprezece trandafiri (Les dix-neuf roses)</i>	Eliade, Mircea	5	5
<i>Noaptea de Sânziene (La forêt interdite)</i>	Eliade, Mircea	5	4
<i>Santier (Journal des Indes : roman indirect)</i>	Eliade, Mircea	5	4
<i>Zoom</i>	Banyai, Istvan	5	4
<i>Amurgul gândurilor (Le crépuscule des pensées)</i>	Cioran, Émile	5	3
<i>Proiecte de trecut (Projets de passé)</i>	Blandiana, Ana	5	3
<i>Domnișoara Cristina (Mademoiselle Christina)</i>	Eliade, Mircea	4	4
<i>Pagini bizare (Pages bizarres)</i>	Urmuz, Demetru-Demetrescu Buzău	4	4
<i>Plicul negru (The Black Envelope)</i>	Manea, Norman	4	4
<i>Ferestrele zidite (Les fenêtres murées)</i>	Vona, Alexandru	4	3
<i>În curte la Dionis (Alla corte di Dionisio)</i>	Eliade, Mircea	4	3
<i>Îndreptar pătimas (Bréviaire des vaincus)</i>	Cioran, Émile	4	3
<i>Lumina ce se stinge (La lumière qui s'éteint)</i>	Eliade, Mircea	4	2
<i>Secretul doctorului Honigberger (Le Secret du docteur Honigberger)</i>	Eliade, Mircea	3	3
<i>Zenobia (Zenobia)</i>	Naum, Gellu	3	3
<i>Cartea amăgirilor (Le livre des leures)</i>	Cioran, Émile	3	2
<i>Hotel Europa (Hôtel Europa)</i>	Tsepeneag, Dumitru	3	2
<i>Romanul adolescentului miop (Le roman de l'adolescent myope)</i>	Eliade, Mircea	3	1

Le secteur de l'édition

Annexe 22

**Comparaison entre les maisons d'édition roumaines
qui ont publié des traductions en roumain entre 1990-2001**

Données : *Index Translationum*, UNESCO et site Web de la maison d'édition *Humanitas*



	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	TOTAL
HUMANITAS	5	21	51	48	56	55	38	47	60	47	58	20	506
UNIVERS	36	25	23	25	20	21	34	36	46	59	47	1	373
TEORA				2	12	20	45	21	26	36	78	34	274
RAO				21	47	84	43	36	8	5	9	8	261
NEMIRA		1	10	39	46	25	40	16	26	19	6	5	233
POLIROM						7	13	17	22	21	31	13	124
INSTITUTUL EUROPEAN			4	8	8	6	8	9	27	12	14	5	101

Classification des maisons d'édition par nombre de traductions en roumain publiées entre 1990 et 2001	
HUMANITAS	506
UNIVERS	373
TEORA	274
RAO	261
NEMIRA	233
POLIROM	124
INSTITUTUL EUROPEAN	101
CORINT	86
UNIVERS ENCICLOPEDIC	83
DACIA	73
ALL	65
CARTEA ROMANEASCA	47
FUNDATIA CULTURALA	47
AMARCORD	39
KRITERION	18
PARALELA 45	16

Maisons d'édition qui ont publié des traductions en roumain avant 1989

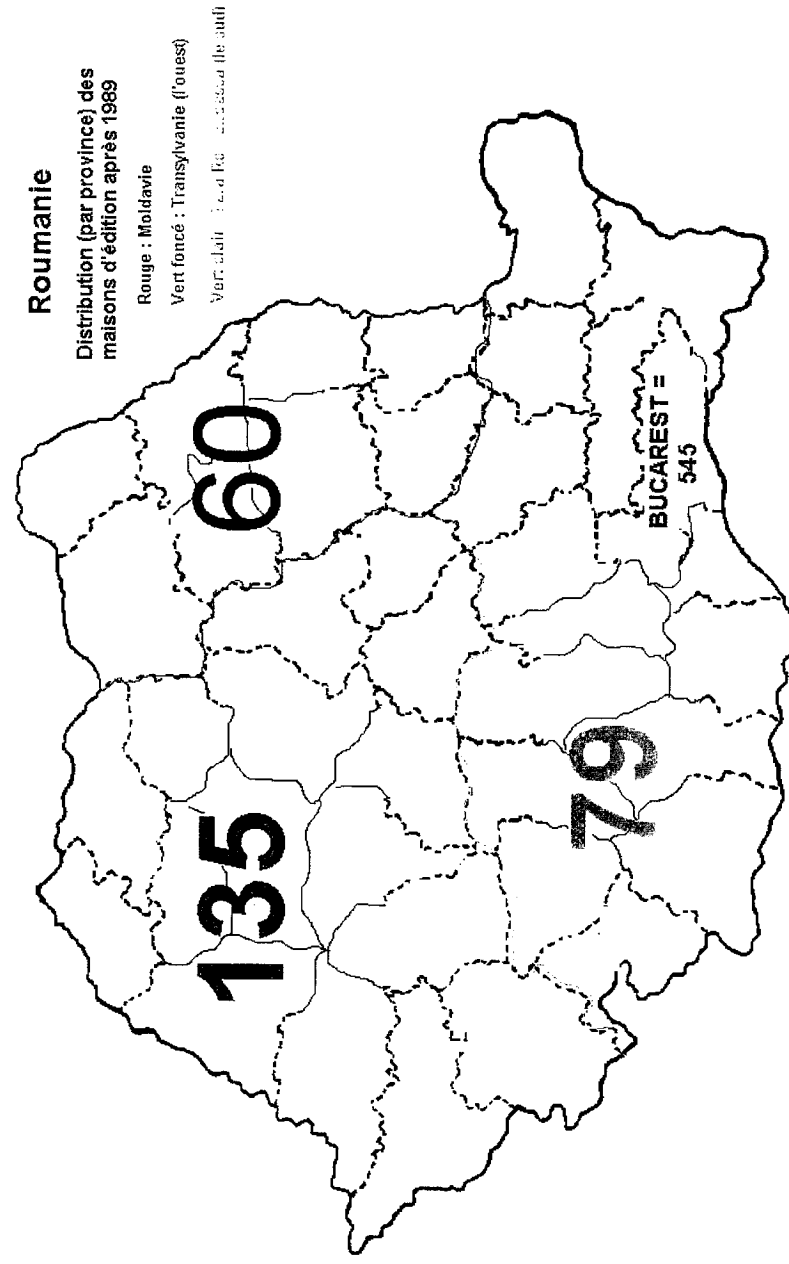
Données : *Index Translationum*, UNESCO

AVANT 1989		
		nombre
Maisons d'édition qui ont continué à publier des traductions après 1989 :	▪ Albatros (Bucarest) ▪ Almanah Contemporanul (Bucarest) ▪ Cartea românească (Bucarest) ▪ Ceres (Bucarest) ▪ Curierul adventist (Bucarest) ▪ Dacia (Cluj-Napoca) ▪ Editura didactică si pedagogică (Bucarest) ▪ Editura militară (Bucarest) ▪ Editura stiintifică si enciclopedică (Bucarest) ▪ Eminescu (Bucarest) ▪ Facla (Timisoara) ▪ Institut biblique et de mission de l'église orthodoxe roumaine (Bucarest) ▪ Ion Creangă (Bucarest) ▪ Junimea (Iasi) ▪ Kriterion (Cluj et Bucarest) ▪ Meridiane (Bucarest) ▪ Minerva (Bucarest) ▪ Scrisul românesc (Craiova) ▪ Univers (Bucarest) ▪ Université de Bucarest	20, dont 15 dans la capitale
Maisons d'édition qui n'ont plus publié de traductions après 1989 :	• Académie de la République socialiste de Roumanie (Bucarest)* • Apimondia (Bucarest) • Centre métropolitain (Sibiu) • Editura muzicală (Bucarest) • Editura politică (Bucarest) • Editura tehnică (Bucarest) • Sport-Turism (Bucarest)	7

* L'institution a changé de nom après 1989 (*Academia română* – *L'Académie roumaine*)

**Distribution géographique des maisons d'édition
qui ont publié des traductions en roumain après 1989**
Données : *Index Translationum*, UNESCO

Nombre : 757 maisons d'édition et 63 filiales



HUMANITAS
www.humanitas.ro

- Date et lieu de création : 1990, à Bucarest.
- Directeur : Gabriel Liiceanu (écrivain).
- 10 domaines éditoriaux et plus de 30 collections.
- Droits exclusifs pour la publication des auteurs suivants : Mircea Eliade, Émile Cioran, Eugène Ionesco, Constantin Noïca, Lucian Blaga, Monica Lovinesco, Virgil Ierunca, Andrei Plesu et Horia Roman Patapievici.
- Entre 1990-2001, Humanitas a enregistré plus de 920 parutions, dont 70 % représentent des œuvres en première édition et 55 % des traductions (506 traductions). Les langues de traduction les plus importantes sont le français, l'anglais et l'allemand, suivies par l'espagnol et le russe.

ANNEE	PRIX	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2003	Trophée Gaudeamus	Foire du livre (Craiova)	HUMANITAS
	Le livre le plus convoité	Foire du livre (Craiova)	Gabriel Liiceanu, <i>Usa interzisă (La porte interdite)</i>
2002	Livre de l'année	« Roumanie littéraire » et la Fondation <i>Anonimul</i>	Gabriel Liiceanu, <i>Usa interzisă</i>
	Le meilleur livre de l'année	Association des écrivains professionnels de Roumanie	Gabriel Liiceanu, <i>Usa interzisă</i>
	Essai roumain	Association des éditeurs roumains	H.-R. Patapievici, <i>Omul recent (L'homme récent)</i>
	Prose roumaine	Association des éditeurs roumains	Mircea Cărtărescu, <i>Jurnal</i>
	Livre d'art	Association des éditeurs roumains	Horia Bernea & Teodor Baconsky, <i>Roma caput mundi</i>
	Trophée Gaudeamus	Foire Gaudeamus (Bucarest)	HUMANITAS
	Le livre le plus convoité (vote du public)	Foire Gaudeamus (Bucarest)	Paulo Coelho, <i>Alchimistul (L'alchimiste)</i>
	Le livre le plus convoité (vote du public)	Foire Gaudeamus (Cluj-Napoca)	H.-R. Patapievici, <i>Omul recent (L'homme récent)</i>
2001	Livres pour les enfants et la jeunesse	Association des éditeurs roumains	Neagu Djuvara, <i>Cum s-a născut poporul român? (Comment le peuple roumain est-il né ?)</i>

	Livre d'art	Association des éditeurs roumains	Victor I. Stoichita, <i>Scurtă istorie a umbrei (Courte histoire de l'ombre)</i>
	La plus belle couverture	Association des éditeurs roumains	<i>Enciclopedia Blackwell a gândirii politice (Encyclopédie Blackwell de la pensée politique)</i> , graphique : Ioana Dragomirescu-Mardare
	La plus belle couverture	Association des éditeurs roumains	Yasunari Kawabata, <i>O mie de cocori (Mille grues cendrées)</i> , graphique: Ioana Dragomirescu-Mardare
	Édition bibliophile	Association des éditeurs roumains	<i>Crezul - Tatăl nostru (Le Credo - Notre père)</i>
	Critique	Association des écrivains de Bucarest	Andrei Oisteanu, <i>Imaginea evreului în cultura română. Studiu de imagologie în context est-central european (L'image du Juif dans la culture roumaine. Étude d'imagologie en contexte est-central européen)</i>
	Prix spécial	Association des écrivains de Bucarest	Neagu Djuvara, <i>Cum s-a născut poporul român? (Comment le peuple roumain est-il né ?)</i>
	Essais, journalisme, mémoires	Union des écrivains	Horia-Roman Patapievic, <i>Omul recent (L'homme récent)</i>
	Le Grand Prix ASPRO	Association des écrivains professionnels de Roumanie	Andrei Oisteanu, <i>Imaginea evreului în cultura română. Studiu de imagologie în context est-central european</i>
	La meilleure œuvre roumaine de l'année	The Institute for Political and Economic Research, Fondation « Société civile », Revue « La sphère politique »	Andrei Oisteanu, <i>Imaginea evreului în cultura română. Studiu de imagologie în context est-central european</i>
2000	Le Prix « Theofil Simensky » pour l'édition de la littérature universelle	Foire « Librex » 2000 (Iasi)	HUMANITAS
	Trophée du public	Foire nationale « Gaudeamus » (Bucarest)	HUMANITAS
1999	Le Prix « Bestseller » pour le livre de culture qui a eu le plus grand succès en librairie	Foire « Librex » 1999 (Iasi)	HUMANITAS

	Prix « Dosoftei » (bibliophilie)	Foire « Librex » 1999 (Iasi)	HUMANITAS
	Le Grand Prix ASPRO	Association des écrivains professionnels de Roumanie	Monica Lovinesco, <i>La apa Vavilonului</i>
1998	Le Prix « Bestseller » pour le livre de culture qui a eu le plus grand succès en librairie	Foire « Librex » 1998 (Iasi)	HUMANITAS
1997	Éditions critiques	Union des écrivains de Roumanie	Gabriela Omăt et Leon Volovici pour <i>Jurnal (1935- 1944)</i> , de Mihail Sebastian
	Prix « Tudor Teodorescu- Braniste »	Fondation culturelle « Magazine historique »	Gabriela Omăt et Leon Volovici pour <i>Jurnal (1935- 1944)</i> , de Mihail Sebastian
	Le Prix « Ion Petru Culianu » pour la plus importante maison d'édition qui encourage la littérature de la diaspora	Foire « Librex » 1997 (Iasi)	HUMANITAS
	Le Prix « Bestseller » pour le livre de culture qui a eu le plus grand succès en librairie	Foire « Librex » 1997 (Iasi)	HUMANITAS
1996	Le Grand Prix « Librex » pour le meilleur programme éditorial	Foire « Librex » 1996 (Iasi)	HUMANITAS
1994	Livre de l'année	?	Andrei Plesu, <i>Limba păsărilor (La langue des oiseaux)</i>
	Prix du public (1995-2001)	Foire Gaudeamus (Bucarest)	HUMANITAS

ANNEE	Nomination	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2003	La collection la plus précieuse	Association des éditeurs roumains	HUMANITAS, collection « Cartea pe noptieră (Le livre sur la table de chevet) »
	La meilleure traduction en roumain	Association des éditeurs roumains	Andrei Cornea, pour la traduction des <i>Œuvres</i> de Plotin (vol. I)
	La meilleure traduction en roumain	Association des éditeurs roumains	Gabriel Liiceanu et Cătălin Cioabă, pour la traduction de l'œuvre <i>Être et temps</i> , de Martin Heidegger
	Livres pour les enfants et la jeunesse	Association des éditeurs roumains	Mircea Cărtărescu, <i>Enciclopedia zmeilor (L'encyclopédie des dragons)</i>
	Livres pour les enfants et la jeunesse	Association des éditeurs roumains	Gellu Naum, <i>Cartea cu Apolodor (Le livre avec Apolodor)</i>

	Prose roumaine	Association des éditeurs roumains	Mircea Cărtărescu, <i>Orbitor – Corpul</i>
	Prose roumaine	Association des éditeurs roumains	Ioana Pârvulescu, <i>Întoarcere în Bucureștiul interbelic (Retour dans le Bucarest de l'entre-deux-guerres)</i>
	Prose roumaine	Association des éditeurs roumains	Gabriel Liiceanu, <i>Usa interzisă (La porte interdite)</i>
	Livres d'art	Association des éditeurs roumains	Cosmin Bumbut, <i>Transit</i>
2002	Livre de l'année	« Roumanie littéraire » et la Fondation <i>Anonimul</i>	Mircea Cărtărescu, <i>Orbitor</i>
	Livre de l'année	« Roumanie littéraire » et la Fondation <i>Anonimul</i>	H.-R. Patapievi, <i>Omul recent (L'homme récent)</i>
	Essai roumain	Association des éditeurs roumains	Gabriel Liiceanu, <i>Declaratie de iubire (Déclaration d'amour)</i>
	Essai roumain	Association des éditeurs roumains	Andrei Oisteanu, <i>Imaginea evreului în cultura română. Studiu de imagologie în context est-central european (L'image du Juif dans la culture roumaine. Étude d'imagologie en contexte est-central européen)</i>
	Livres pour les enfants et la jeunesse	Association des éditeurs roumains	Neagu Djuvara, <i>Mircea cel Bătrîn și luptele cu turcii (Mircea le Vieux et les luttes contre les Turcs)</i>
	Le meilleur livre de l'année (roman, journal, mémoires, correspondance)	Association des écrivains professionnels	Mircea Cărtărescu, <i>Orbitor</i> , vol. II
	Le meilleur livre de l'année (roman, journal, mémoires, correspondance)	Association des écrivains professionnels	Gabriel Liiceanu, <i>Usa interzisă (La porte interdite)</i>
2001	Le meilleur livre de l'année (roman, journal, mémoires, correspondance)	Association des écrivains professionnels	Gabriel Liiceanu, <i>Declaratie de iubire (Déclaration d'amour)</i>
2001	La meilleure traduction en roumain	Association des éditeurs roumains	Martin Heidegger, <i>Parmenide</i> , trad. par Bogdan Minca et Sorin Lavric
	La collection la plus intéressante	Association des éditeurs roumains	Collection « Humanitas Pratique »
	Livre d'art	Association des éditeurs roumains	Kosei Miya, <i>Maramures</i>

	Livre « Miss Foire »	Association des éditeurs roumains, dans le cadre de la Foire du livre (Bucarest)	Ludwig Wittgenstein, <i>Tractatus Logico-Philosophicus</i>
	Livre « Miss Foire »	Association des éditeurs roumains, dans le cadre de la Foire du livre (Bucarest)	C.S. Lewis, <i>Despre minuni (Sur les merveilles)</i>
	Le meilleur livre de l'année (prose courte)	Association des écrivains professionnels de Roumanie	Virgil Ierunca, <i>Trecut-au anii... (Comment les années se sont-elles écoulées ...)</i>
2000	Mémoires	Union des écrivains	Virgil Ierunca, <i>Trecut-au anii...</i>
1999	Le meilleur livre de l'année (roman, mémoires, journaux)	Association des écrivains professionnels de Roumanie	Monica Lovinesco, <i>La apa Vavilonului</i>
	Le meilleur livre de l'année (critique, essais)	Association des écrivains professionnels de Roumanie	Mircea Cărtărescu, <i>Postmodernismul românesc (Le postmodernisme roumain)</i>

UNIVERS

- Date et lieu de création : 1961, à Bucarest.
- Maison d'édition spécialisée dans la publication de traductions de la littérature universelle, d'œuvres de critique littéraire et de théorie de la culture.
- Depuis sa création, *Univers* a publié plus de 5000 titres.

ANNEE	PRIX	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2000	Traductions	Association des écrivains de Bucarest	Milorad Pavic, <i>Peisaj pictat în ceai</i> (<i>Landscape Painted with Tea</i>), trad. par Mariana Ștefănescu
1999	Critique et histoire littéraire	Union des écrivains	Sorin Alexandrescu, <i>Privind înapoi, modernitatea</i> (<i>Regard en arrière, la modernité</i>)
	Prix Constantin Cantacuzino	Fondation Cantacuzino, Fondation culturelle « Magazine historique »	Adrian Niculescu, <i>Din exil/Dupa exil</i> (<i>De l'exil/Après l'exil</i>)
	Prix Cristian Popisteanu	Fondation culturelle « Magazine historique »	Sorin Alexandrescu, <i>Paradoxul român</i> (<i>Le paradoxe roumain</i>)

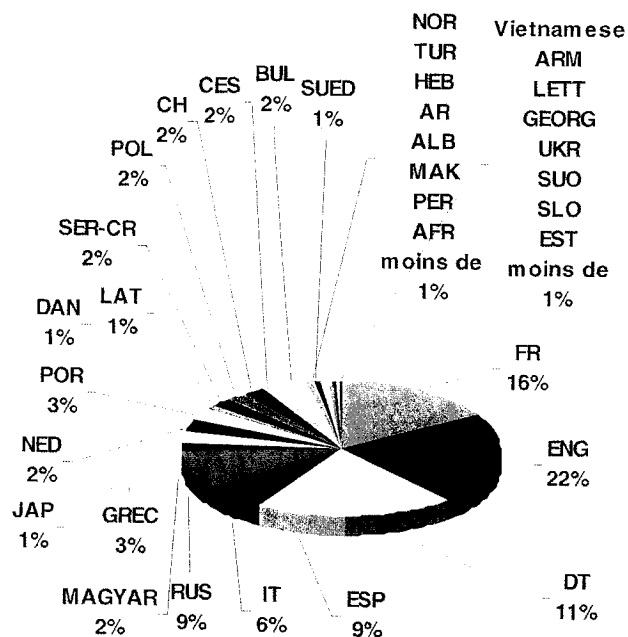
ANNEE	Nomination	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2000	Meilleur livre de l'année (début roman)	Association des écrivains professionnels roumains	Ovidiu Verdes, <i>Muzici si faze</i> (<i>Musiques et phases</i>)
	Qualité du programme éditorial de traductions	Foire du livre « Gaudeamus » (Bucarest)	UNIVERS
	Mémoires	Union des écrivains	Gabriela Melinescu, <i>Jurnal suedez I</i> (<i>Journal suédois I</i>)
	Traductions en roumain	Union des écrivains	Marcel Proust, <i>A la recherche du temps perdu/temps retrouvé</i> , trad. par Irina Mavrodin
	Traductions en roumain	Union des écrivains	St. Aurelius Augustinus, <i>De musica</i> , trad. par Vasile Sav
	Traductions en roumain	Union des écrivains	Milorad Pavic, <i>Peisaj pictat în ceai</i> (<i>Landscape Painted with Tea</i>), trad. par Mariana Ștefănescu
	Début	Union des écrivains	Ovidiu Verdes, <i>Muzici si faze</i> (<i>Musiques et phases</i>)
	La collection la plus intéressante	Association des éditeurs roumains	Coll. « Classiques de la littérature moderne »
1999	Meilleur livre de l'année (roman, mémoires, journaux)	Association des éditeurs roumains	Augustin Buzura, <i>Recviem pentru nebuni si bestii</i> (<i>Requiem pour les fous et les bêtes sauvages</i>)
	Meilleur livre de l'année (critique, essai)	Association des éditeurs roumains	Ioana Pârvulescu, <i>Prejudecăți literare</i> (<i>Préjugés littéraires</i>)
	Meilleur livre de l'année (début poésie)	Association des éditeurs roumains	T. O. Bobe, <i>Bucla</i> (<i>La boucle</i>)

Traductions en roumain : 1979-1989 contre 1990-2001

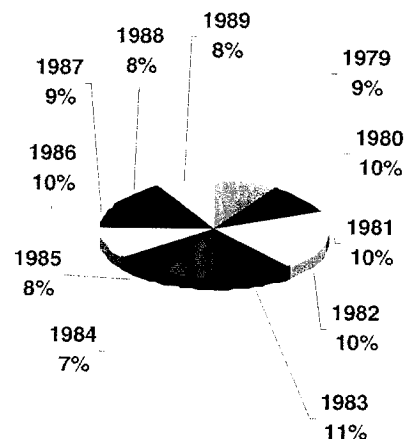
Nombre de traductions : 848 contre 373

Données : *Index Translationum*, UNESCO

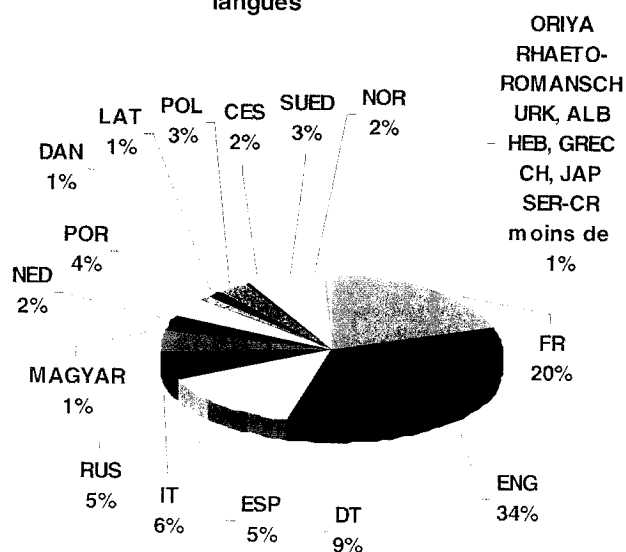
Traductions en roumain 1979-1989, par langues



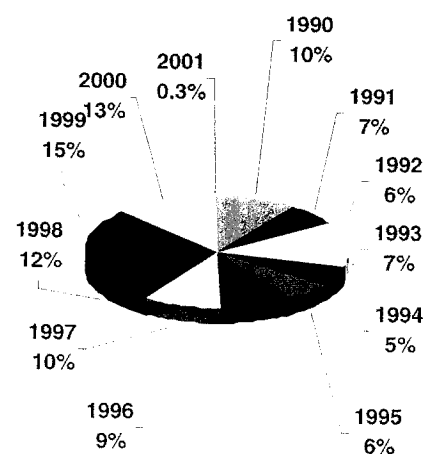
Traductions en roumain 1979-1989, par années



Traductions en roumain 1990-2001, par langues



Traductions en roumain 1990-2001, par année



POLIROM
www.polirom.ro

- Date et lieu de création : 1995, à Iasi.
- Filiales : Bucarest, Timisoara, Chisinau (République de Moldova).
- Premier livre publié : Adrian Marino, *Pentru Europa. Integrarea Romaniei. Aspecte ideologice si culturale* (Pour l'Europe. L'intégration de la Roumanie. Aspects idéologiques et culturels).
- 1250 titres et 3 500 000 volumes publiés jusqu'en mai 2004.

ANNEE	PRIX	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2002			
	La collection la plus intéressante	Association des éditeurs roumains	Collection « Bibliothèque Polirom »
	La meilleure traduction en roumain	Association des éditeurs roumains	José Saramago, <i>Toate numele</i> (Tous les noms), trad. par Mioara Caragea
	La collection éditoriale la plus réussie	Salon national du livre (Iasi)	Collection « Collegium »
2001			
	Prix pour la critique	Association des écrivains de Bucarest	Dan Horia Mazilu, <i>O istorie a blestemului</i> (Une histoire de la malédiction)
	Essais, journalisme, mémoires	Union des écrivains	Livius Ciocârlie, <i>De la Sancho Panza la cavalerul Tristei figuri</i> (De Sancho Panza au chevalier à la triste figure)
	Début	Union des écrivains	Radu Nicolau, <i>Filosofii terapeutice ale modernității târzii</i> (La philosophie thérapeutique de la modernité tardive)
	Traductions (littérature universelle)	Union des écrivains	Virgil Stanciu, <i>Ian McEwan</i>
	Le grand prix ASPRO	Association des écrivains professionnels roumains	Matei Călinescu, <i>Despre Ioan P. Culianu si Mircea Eliade. Amintiri, lecturi, reflectii</i> (Sur Ioan P. Culianu et Mircea Eliade. Souvenirs, lectures, réflexions)
	Prix « Laurentiu Ulici » (anthologie littéraire)	Foire « Librex » 2001 (Iasi)	POLIROM
	Prix de l'Académie roumaine	Académie roumaine	Aurel Codoban, <i>Sacru si ontofanie</i> (Le sacre et l'ontophanie)
	« Bestseller » pour le livre de culture ayant connu le plus grand succès dans les librairies	Foire « Librex » 2001 (Iasi)	POLIROM

2000			
	« Bestseller » pour le livre de culture ayant connu le plus grand succès dans les librairies	Foire « Librex » 2000 (Iasi)	POLIROM
	Prix d'excellence pour la valeur culturelle et scientifique de son programme éditorial	Société roumaine de radiodiffusion, dans le cadre de la Foire nationale du livre « Gaudeamus »	POLIROM
1999			
	Le Prix « Ovide » pour l'édition de la culture classique, latine et néoromane	Foire « Librex » 1999 (Iasi)	POLIROM
	Prix pour les collections les plus intéressantes	Foire internationale du livre (Bucarest)	POLIROM
	Prix « Ion Petru Culianu » pour l'édition de la littérature de la diaspora roumaine	Foire « Librex » 1999 (Iasi)	POLIROM
1997			
	Prix « Vasile Conta »	Académie roumaine	Stefan Afloroaei, <i>Cum este posibilă filosofia în estul Europei (Comment la philosophie est-elle possible à l'est de l'Europe ?)</i>
	Le grand prix « Librex » pour le meilleur programme éditorial	Foire « Librex » 1997 (Iasi)	POLIROM
1996			
	Prix « Ion Petru Culianu » pour l'édition de la littérature de la diaspora roumaine	Foire « Librex » 1996 (Iasi)	POLIROM

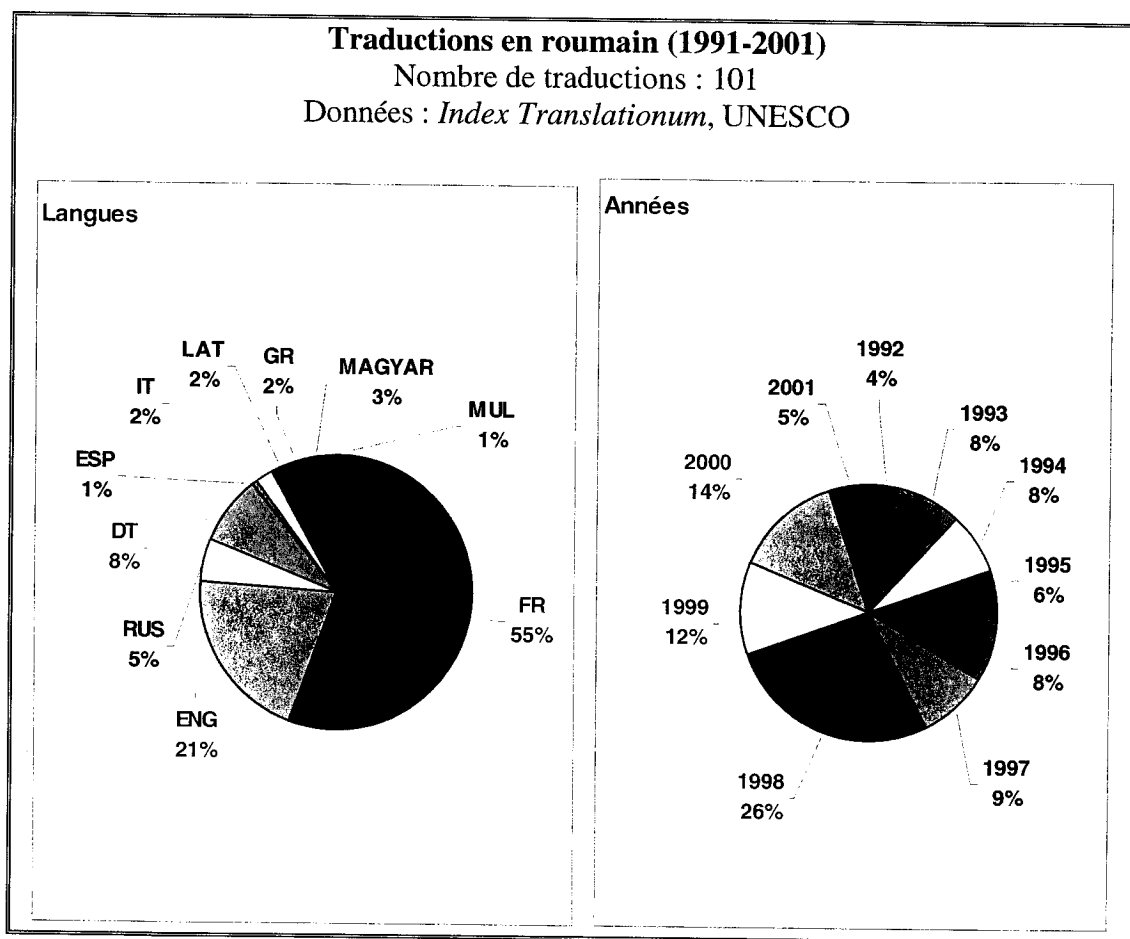
ANNEE	Nomination	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2003			
	La collection la plus précieuse	Association des éditeurs roumains	Polirom, Collection « Fiction Ltd »
	La collection la plus intéressante	Association des éditeurs roumains	Polirom, Collection « Fiction Ltd »
	Essai roumain	Association des éditeurs roumains	Ileana Mălăncioiu, <i>A vorbi într-un pustiu (Parler dans un désert)</i>
	La meilleure traduction en roumain	Association des éditeurs roumains	Dana Crăciun, pour la traduction de Salman Rushdie <i>Moor's Last Sigh</i>
	La meilleure traduction en roumain	Association des éditeurs roumains	Cristian Badilita, pour la traduction du livre <i>Le Patérique ou les apophtegmes des Parents dans le désert</i>

	La meilleure traduction en roumain	Association des éditeurs roumains	Mihail Nemes, pour la traduction des <i>Œuvres</i> d'Arthur Rimbaud
2002			
	Prix pour prose roumaine	Association des éditeurs roumains	Lucian Dan Teodorovici, <i>Cercul nostru vă prezintă: (Notre cirque vous présente :)</i>
	Prose courte	Association des écrivains professionnels roumains	Ioan Petru Culianu, <i>Arta fugii. Povestiri, cu cinci desene ale autorului (L'art de la fuite. Récits, avec cinq dessins de l'auteur)</i>
2001			
	Le meilleur livre de l'année (roman, journal, mémoires, correspondance)	Association des écrivains professionnels roumains	Livius Ciocârlie, <i>De la Sancho Panza la cavalerul Tristei figuri (De Sancho Panza au chevalier à la triste figure)</i>
	Livre « Miss Foire »	Association des éditeurs roumains, dans le cadre de la Foire du livre (Bucarest)	Dante Alighieri, <i>Divina Comedie</i>
2000			
	Histoire et critique littéraire	Union des écrivains	Ion Simut, <i>Arena actualității (L'arène de l'actualité)</i>
	Essai, journalisme	Union des écrivains	Mircea Mihăies, <i>Masca de fiere (Le masque de fiel)</i>
	Roman, mémoires, journal	Association des écrivains professionnels roumains	Mihai Eminescu et Veronica Micle (<i>Dulcea mea doamna/Eminul meu iubit</i>)
1999	Roman, mémoires, journal	Association des écrivains professionnels roumains	Daniel Vighi, <i>Insula de vară (L'île d'été)</i>

INSTITUTUL EUROPEAN

www.euroinst.ro

- Date et lieu de création : 1991, à Iasi.
- Objectifs : (1) contribuer à l'intégration de la Roumanie « dans la famille des démocraties occidentales » ; (2) imposer en Roumanie un type de réaction communautaire caractéristique du modèle occidental ; (3) diffuser systématiquement des informations concernant l'intégration européenne.
- Collaboration avec des maisons d'édition étrangères (Yale, Editions du Seuil, Cambridge University Press, Gallimard, Suhrkamp Verlag, Nathan, Masson, Blackwell Publishers, Routledge).
- 480 titres publiés jusqu'à la fin mai 2002.



ANNEE	PRIX	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2002	Livre de science	Association des éditeurs roumains	Adrian Nicolescu, <i>Istoria civilizatiei britanice (Histoire de la civilisation britannique)</i>
2001	Prix d'excellence pour la diversité thématique	Salon de livres et revues (Bucarest)	INSTITUTUL EUROPEAN

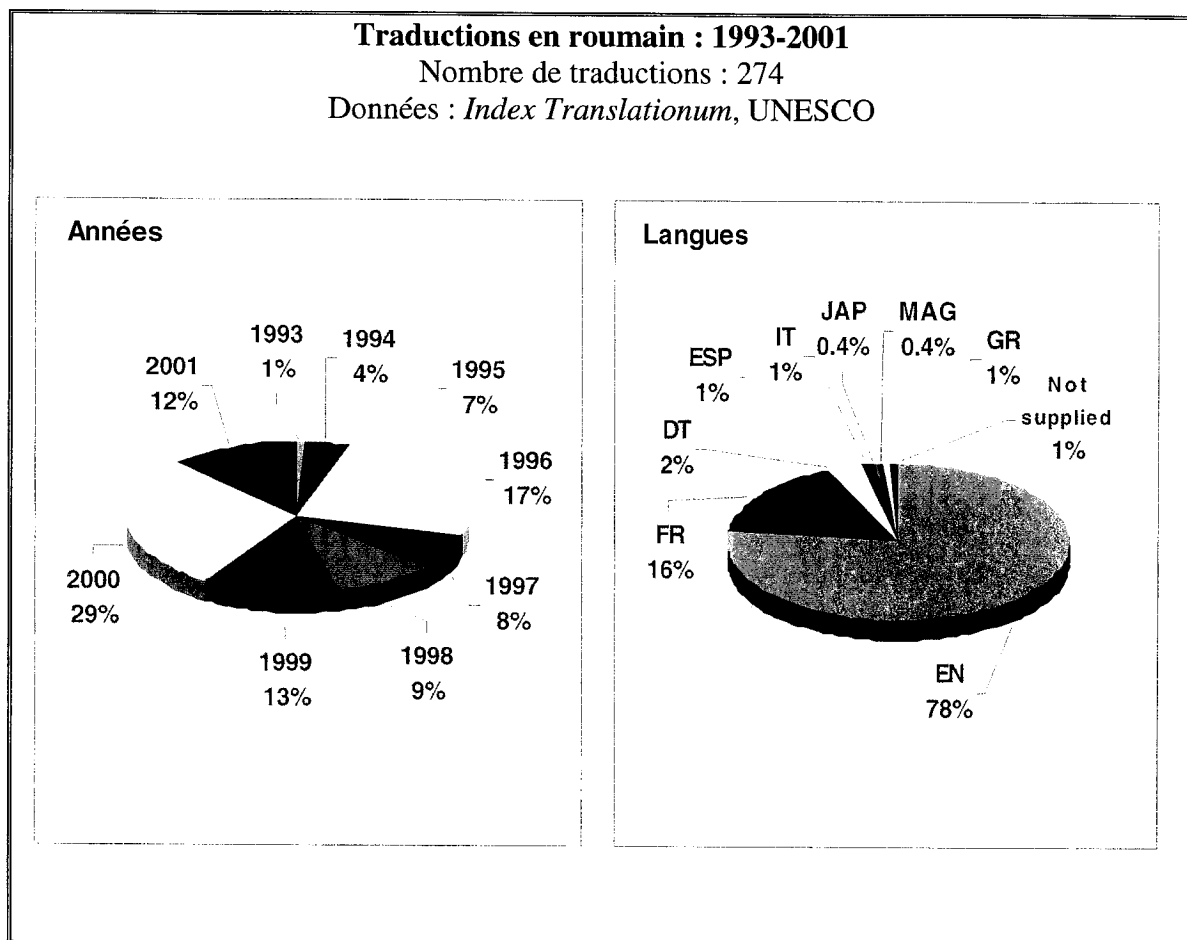
2000	Livre de science	Association des éditeurs roumains	Victor Spinei, <i>Marile migratii din estul si sud-estul Europei in secolele IX-XII (Les grandes migrations à l'est et au sud-est de l'Europe entre les 9^e et 12^e siècles)</i>
	Diplôme d'excellence et Diplôme pour l'approche artistique et scientifique exceptionnelle des domaines les plus variés	Salon de livres et revues (Bucarest)	INSTITUTUL EUROPEAN
	Prix spécial pour la traduction	Salon national de livres (Timisoara)	Shakespeare, <i>Regele Lear</i>
	Le Prix « Ioan Petru Culianu » pour la plus importante maison d'édition qui encourage la littérature de la diaspora	Foire « Librex » 2000 (Iasi)	INSTITUTUL EUROPEAN
1999	Le Prix « Théophile Simensky » pour l'édition de la littérature universelle	Foire « Librex » 1999 (Iasi)	INSTITUTUL EUROPEAN
	La plus intéressante collection	Foire du livre (Bucarest)	Coll. « Constellation des Gémeaux »
	Prix « Vasile Conta » de l'Académie roumaine	Foire du livre (Bucarest)	Anton Adămut, <i>Filosofia substantei (La philosophie de la substance)</i>
1998	Le Prix « Ovide » pour l'édition de la culture classique, latine et néoromane	Foire « Librex » 1998 (Iasi)	INSTITUTUL EUROPEAN
	Le Prix « Les leçons de l'histoire »	Salon national du livre (Iasi)	Collection « Civitas »
			N. Milescu Spataru, <i>Manual sau Steaua Orientului stralucind Occidentului</i> , trad. par Traian Diaconescu (<i>L'étoile de l'Orient qui brille pour l'Occident</i>)
	Début Poésie	Salon national du livre (Iasi)	Irina Andone, <i>Mangaios</i>
	Traduction	Salon national du livre (Iasi)	Nicolae IONEL, <i>Eneida, Georgice si Bucolice</i> , de Virgile
	Graphique originale de la couverture	Salon national du livre (Iasi)	Tudor Patrascu, <i>Măstile puterii (Les masques du pouvoir)</i>
	Le Prix « Ioan Petru Culianu » pour la plus importante maison d'édition qui encourage la littérature de la diaspora	Foire « Librex » 1998 (Iasi)	INSTITUTUL EUROPEAN

1997	Le Grand Prix pour le début et Le Prix pour le livre d'histoire	Salon du livre « Gh. Asachi »	Irina Andone, <i>Mingaios</i> , Coll. « Civitas »
	La maison d'édition de l'année	Foire du livre (Bucarest)	INSTITUTUL EUROPEAN
	Le Prix « Ovide » pour l'édition de la culture classique, latine et néoromane	Foire « Librex » 1997 (Iasi)	INSTITUTUL EUROPEAN
1995	Le Prix « Ovide » pour l'édition de la culture classique, latine et néoromane	Foire « Librex » 1995 (Iasi)	INSTITUTUL EUROPEAN
	Prix spécial	Salon du livre « Gh. Asachi »	A. Carpinski, <i>Deschidere si sens în gîndirea politică (Ouverture et sens dans la pensée politique)</i>
	Prix spécial pour la recherche scientifique	Salon du livre « Gh. Asachi »	V. Dumistracel, <i>Sate dispărute, sate amenintate (Villages disparus, villages menacés)</i>
1994	Prix « La Maison d'édition » de l'année et Prix spécial	Foire du livre (Cluj)	AL. Zub, <i>În orizontul istoriei (Dans l'horizon de l'histoire)</i>
	Le Grand Prix	Foire du livre (Oradea)	V.Fl. Dobrinescu, Gh. Nicolescu, <i>Plata si răsplata istoriei (Châtiment et récompense de l'histoire)</i>
1993	Le livre de l'année	Foire du livre (Cluj)	Adrian Marino, <i>Evadări în lumea liberă (Évasions dans le monde libre)</i>
	Critique	Foire du livre (Oradea)	Marian Papahagi, <i>Fata si reversul (La face et l'envers)</i>
	Poésie	Festival national de poésie (Satu-Mare)	Dorin Popa, <i>Fără întoarcere (Sans retour)</i>
	Livre d'histoire	Foire du livre « Libris » (Iasi)	V. FL. Dobrinescu, <i>România si sistemul tratatelor de pace de la Paris (La Roumanie et le système des traités de paix de Paris)</i>

ANNEE	Nomination	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2001	Le meilleur livre de l'année (critique, essai)	Association des écrivains professionnels de Roumanie	Ruxandra Cesereanu, <i>Panopticum. Tortura politica in secolul 20. Studiu de mentalitate (Panopticum. La torture politique au 20^e siècle. Étude de mentalité)</i>
2000	Littérature étrangère	Association des éditeurs roumains	Shakespeare, <i>Regele Lear</i>
	Prose courte	Association des écrivains professionnels de Roumanie	Costache Olareanu, <i>Scrisoare despre insule (Lettre sur des îles)</i>

TEORA
www.teora.ro

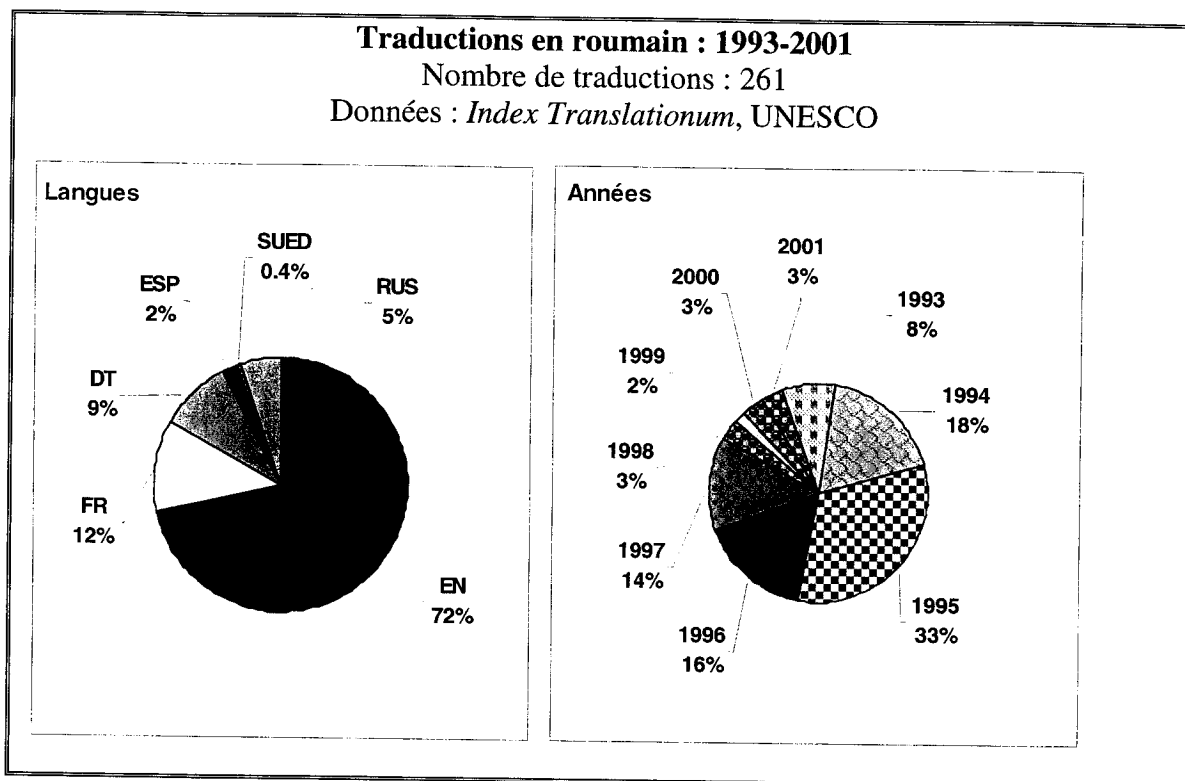
■ Date et lieu de création : 1993, à Bucarest.



ANNEE	PRIX	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2001	Trophée Gaudeamus (3 ^e place)	Foire « Gaudeamus » (Bucarest)	TEORA
2000	Trophée du public	Foire « Gaudeamus » (Bucarest)	TEORA
1999, 1998 et 1996	Le Prix « Mihail Kogalniceanu » pour l'édition de livres scientifiques et de spécialité	Foire « Librex » (Iasi)	TEORA

RAO
www.raobooks.com

■ Date et lieu de création : 1993, à Bucarest.



ANNEE	PRIX	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2003	Trophée Gaudeamus (3 ^e place)	Foire du livre (Craiova)	RAO
2002	Livres pour les enfants et la jeunesse	Association des éditeurs roumains	<i>Aventura cărții (L'aventure du livre)</i> , Larousse
2001	Prix « Andrei Bantas » pour la traduction	Union des écrivains	J.R.R. Tolkien, <i>Întoarcerea regelui. Stăpanul inelelor (The Return of the King. The Lord of the Rings)</i> , trad. par Irina Horea
2000	Le livre le plus convoité	Foire du livre « Gaudeamus » (Bucarest)	<i>Ali Baba et les quarante voleurs</i>
1999	Le Prix « Theofil Simenski » pour l'édition de la littérature universelle	Foire « Librex » 1999 (Iasi)	RAO

	Prix « C. C. Giurescu »	Fondation culturelle « Magasine historique »	Mihai Retegan, <i>Praga 1968. Din primăvara până în toamnă (Prague 1968. De printemps à l'automne)</i>
1998	Le Prix « Theofil Simenski » pour l'édition de la littérature universelle	Foire « Librex » 1998 (Iasi)	RAO
1997	Le Prix « Theofil Simenski » pour l'édition de la littérature universelle	Foire « Librex » 1997 (Iasi)	RAO
1996	Le Prix « Theofil Simenski » pour l'édition de la littérature universelle	Foire « Librex » 1996 (Iasi)	RAO

ANNEE	Nomination	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2003	La collection la plus précieuse	Association des éditeurs roumains	Collection « Ce si cum » (« Quoi et comment ? »)
	Le plus beau livre	Association des éditeurs roumains	Federico Andahazi, <i>L'anatomiste</i> , conception graphique : Flori Zafiu
2002	La meilleure traduction en roumain	Association des éditeurs roumains	G. Marquez, <i>Douăsprezece povestiri călătorești (Douze contes pègrins)</i> , trad. par Tudora Sandru Mehedinti
2001	Livres pour les enfants et pour la jeunesse	Association des éditeurs roumains	<i>Enciclopedia pentru tineri</i> (<i>L'encyclopédie pour les jeunes</i>), Larousse
	La plus belle couverture	Association des éditeurs roumains	Katarina Taikon, <i>Katitzi</i> , graphique : Eugen Alexandru Gustea

NEMIRA

www.nemira.ro

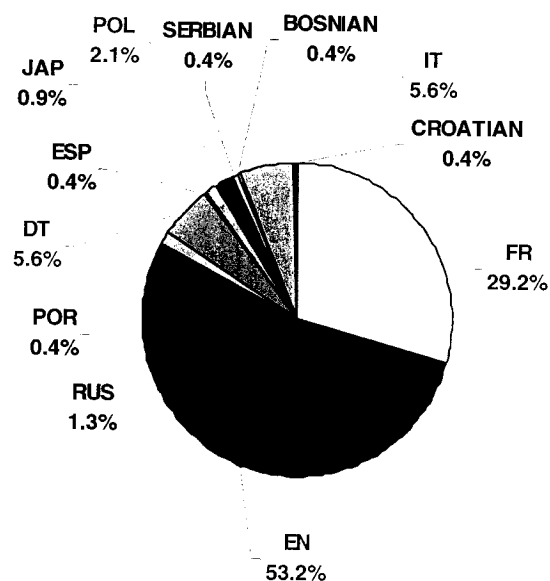
- Date et lieu de création : 1990, à Bucarest, par M. Valentin Nicolau, Conseiller du premier ministre en matière de culture, d'éducation, de recherche et de tourisme.
- Entre 1991-1992, la maison d'édition publie surtout de la littérature de divertissement, afin de « récupérer les années passées dans un milieu culturel sombre ».
- Entre 1994-1995, Nemira publie des œuvres de philosophie et des essais, mais surtout des livres signés par des auteurs roumains.
- En prenant les éditions Gallimard pour son « modèle européen », Nemira publie entre 1996-1997 des livres d'éducation, de pédagogie, d'économie, de politique et de sciences sociales.
- Entre 1998-1999, Nemira publie des livres d'informatique, elle construit son site Web et désigne les premiers livres électroniques.

Traductions en roumain (1991-2001)

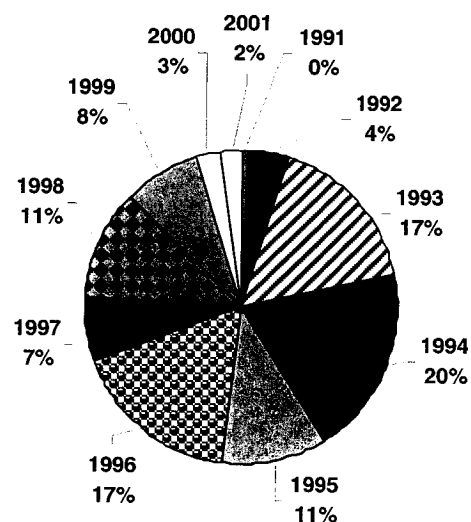
Nombre de traductions : 233

Données : *Index Translationum*, UNESCO

Langues



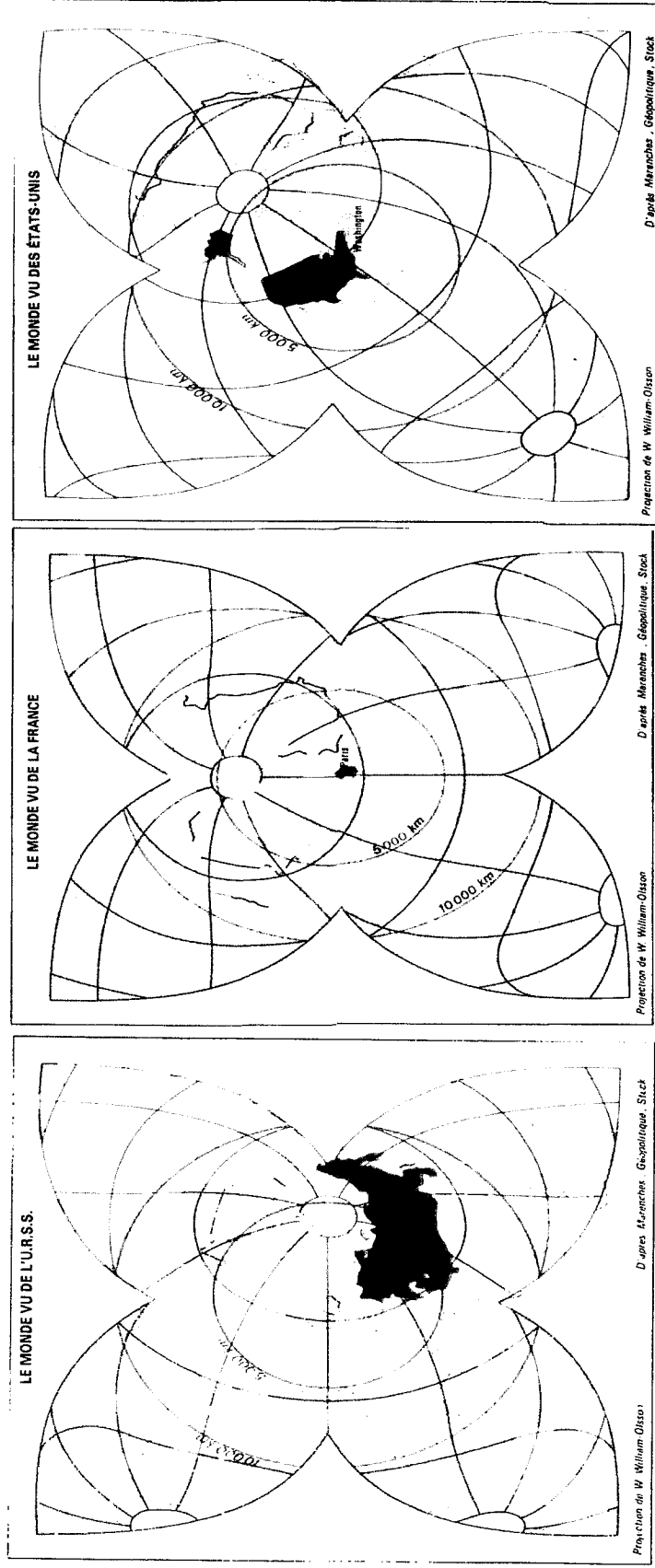
Années



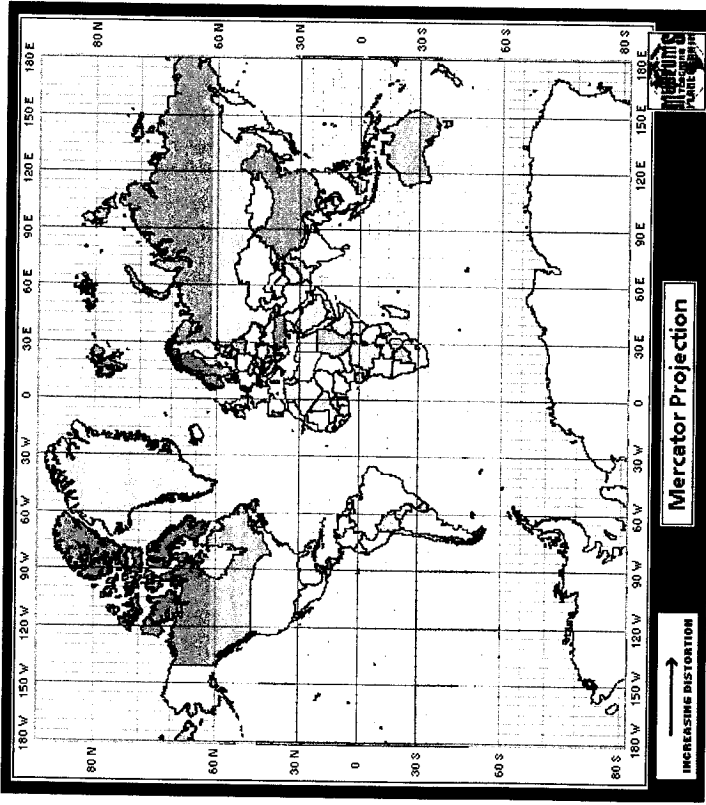
ANNEE	PRIX	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2002	Trophée Gaudeamus	Foire Gaudeamus	NEMIRA
2001	La collection la plus intéressante	Association des éditeurs roumains	Collection « Totem »
	Prix « Theofil Simensky » pour l'édition de la littérature universelle	Foire « Librex » 2001 (Iasi)	NEMIRA
2000	Littérature étrangère	Association des éditeurs roumains	René Girard, <i>Tapul ispășitor (Le bouc émissaire)</i> , trad. par Theodor Rogin (ex aequo)
	Prix « Ioan Petru Culianu » pour l'édition de la littérature de la diaspora roumaine	Foire « Librex » 2000 (Iasi)	NEMIRA
1999	Diplôme spécial pour la promotion des relations roumano-britanniques	Foire « Librex » 1999 (Iasi)	NEMIRA
1998	Prix SOCEC pour la promotion de la culture roumaine	Foire « Librex » 1998 (Iasi)	NEMIRA

ANNEE	Nomination	INSTITUTION	LIVRE/COLLECTION
2002	Livres pour les enfants et la jeunesse	Association des éditeurs roumains	<i>Nautilus</i> , Anthologie — almanach
2001	Littérature roumaine	Association des éditeurs roumains	Dumitru Ungureanu, <i>Lia Mora</i>
	La plus belle couverture	Association des éditeurs roumains	Eugen Istodor, <i>Oameni cu care as muri de gât</i> , graphique : Dan Perjovski

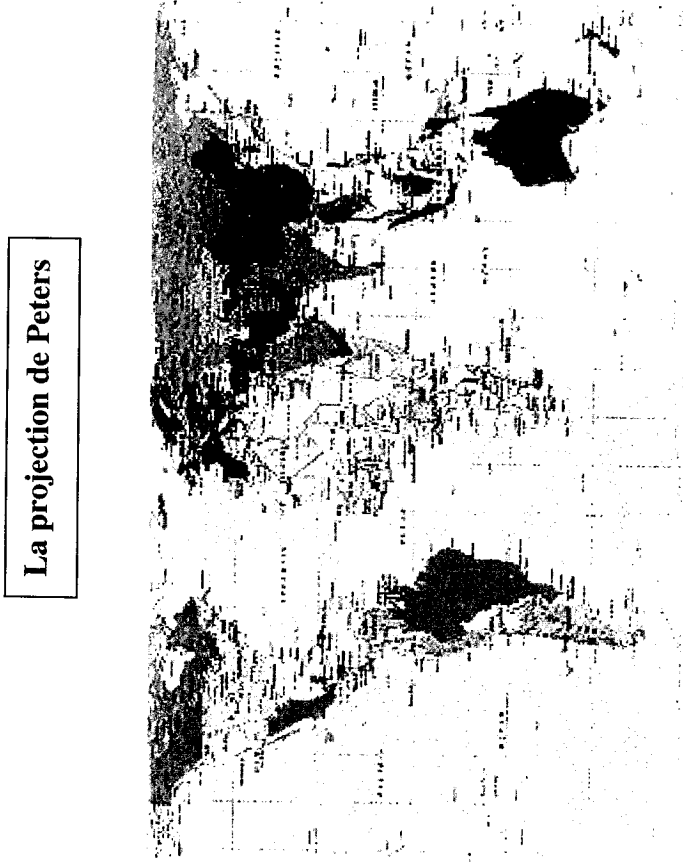
REPRÉSENTATIONS GRAPHIQUES



Source : BRIGNON, Jean (dir.) (1989). *Histoire. Géographie. Initiation économique* (3^e), manuel, Paris, Hatier, p. 318, 188 et 288.

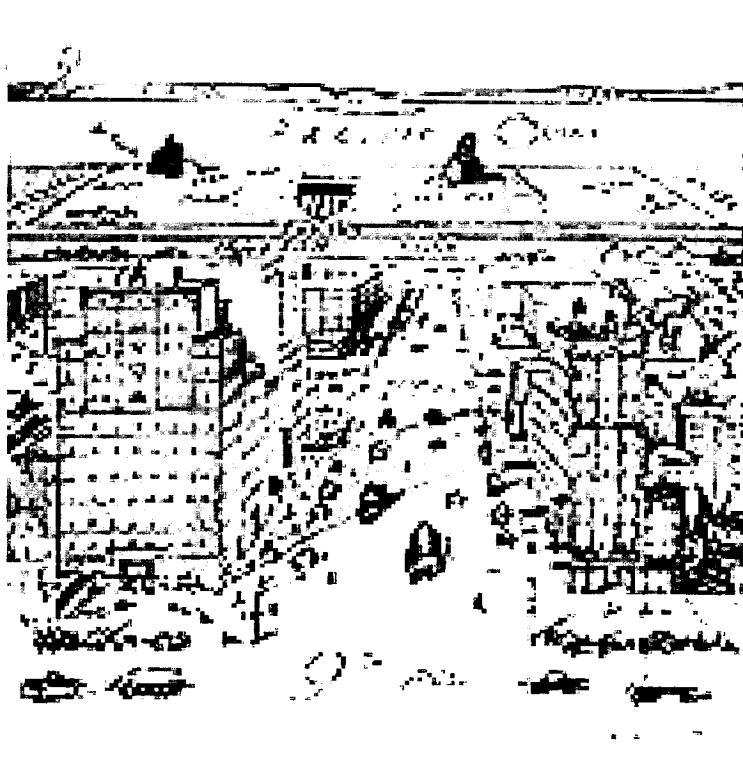


Source : www.geog.ucsb.edu/~dylan/mtpe/geosphere/topics/map/mercator.html
(Museums Teaching Planet Earth)



Source : www.petersmap.com/

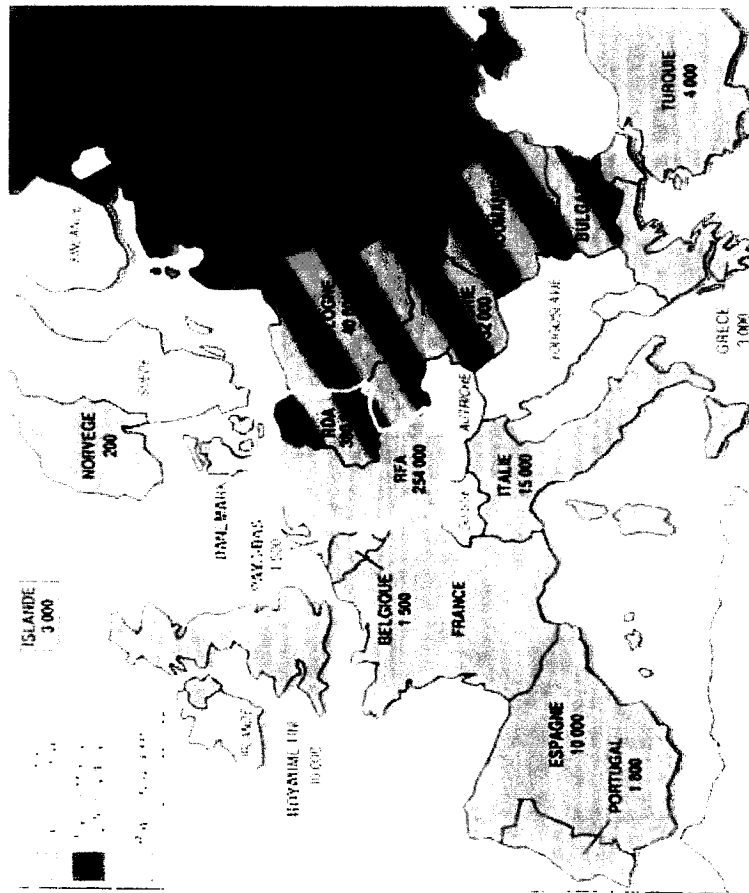
Saul Steinberg



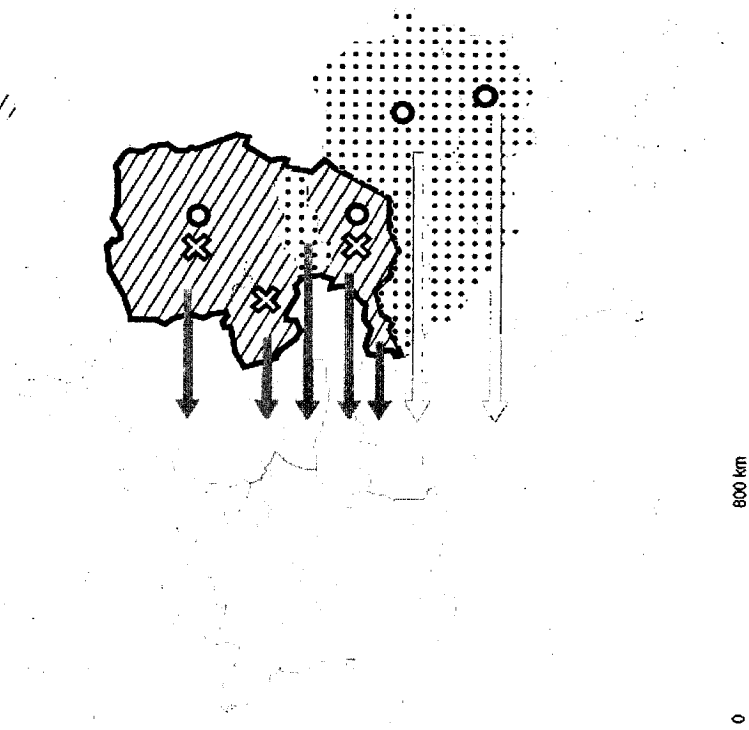
Saul Steinberg, *View of the World from 9th Avenue* (*Vue du monde de la 9^e Avenue*)

Source : www.upenn.edu/ARG/archive/steinberg/SS.cover.gif

La double transition en Europe de l'Est dans les années 1990

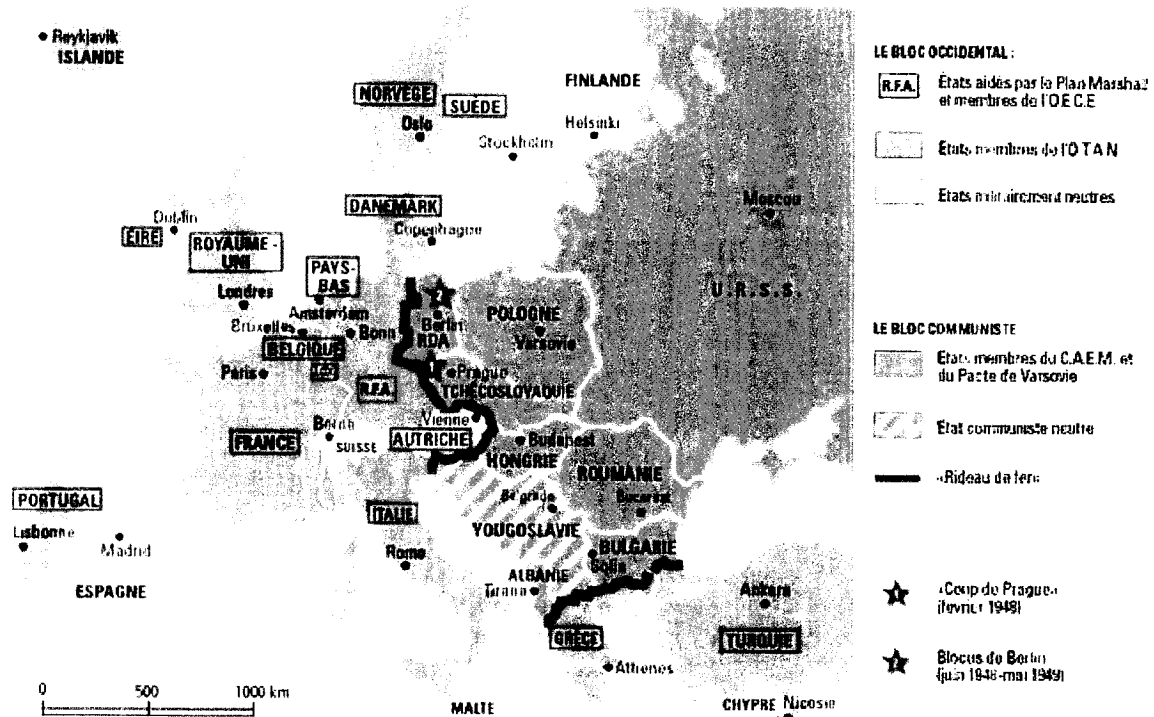


Source : *L'Express international*, 18 mai 1990, p. 11



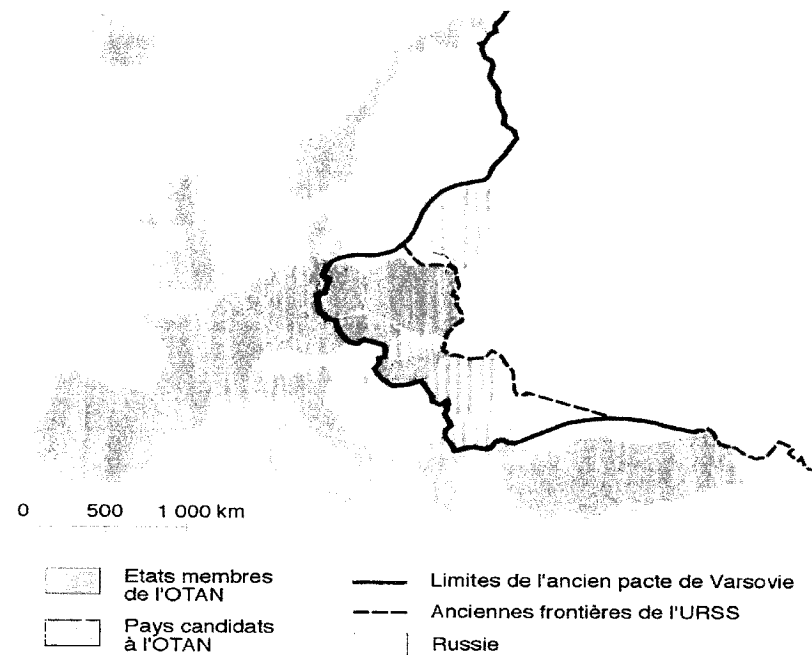
Source : www.sciences-po.fr/cartographie/cartotheque/cartes/cartes_diagrammes/europe/europe/processus/transect.gif

« L'Europe de la guerre froide »



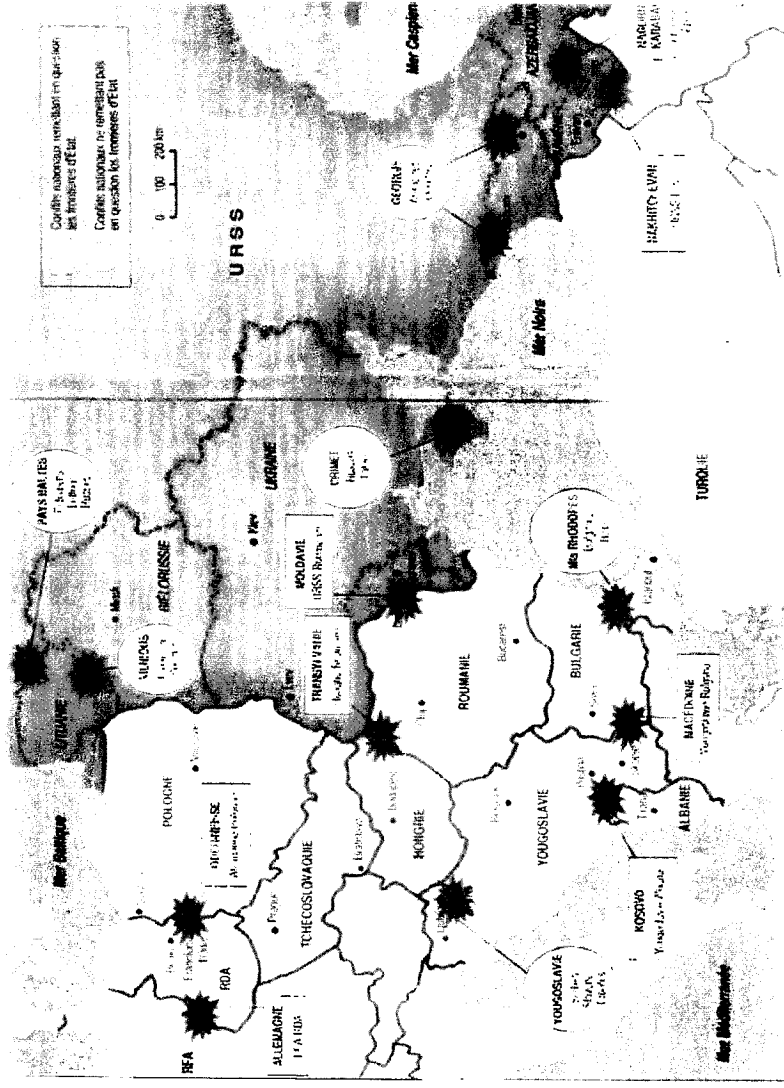
Source : Philippe Rekacewicz, dans *Le Monde Diplomatique*, juin 2000

« L'Europe de l'après guerre froide »



Source : Philippe Rekacewicz, dans *Le Monde Diplomatique*, juin 2000

Un autre visage de l'Europe



« Est : les frontières du désordre »
 Source : *L'Express international*, 19 janvier 1990, p. 26-27

Source : couverture du livre de Tadeusz Mazowiecki (1989)

Cartes muettes



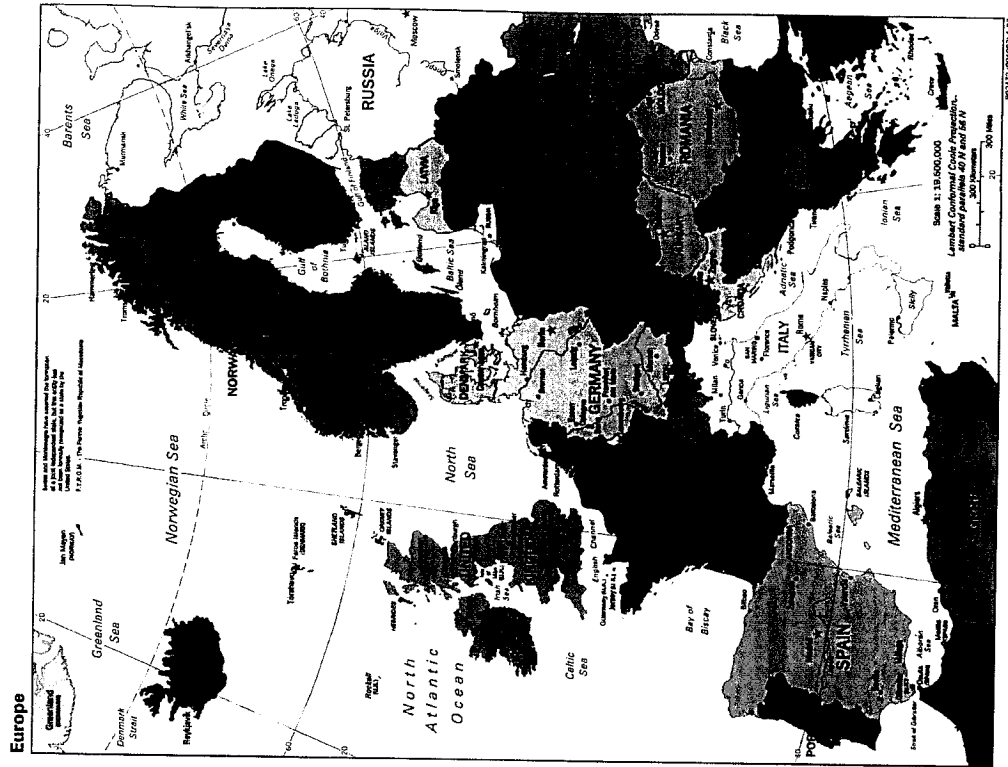
Source : <http://planetejeanjaures.free.fr/gco/europe/union.htm>



Source : GUIGUE, Jeannine (dir.) (1988). *Histoire. Géographie. Initiation économique (4^e)*, manuel, Paris, Bordas, p. 310



Source : GUIGUE, Jeannine (dir.) (1988). *Histoire. Géographie. Initiation économique (4^e)*, manuel, Paris, Bordas, p. 266

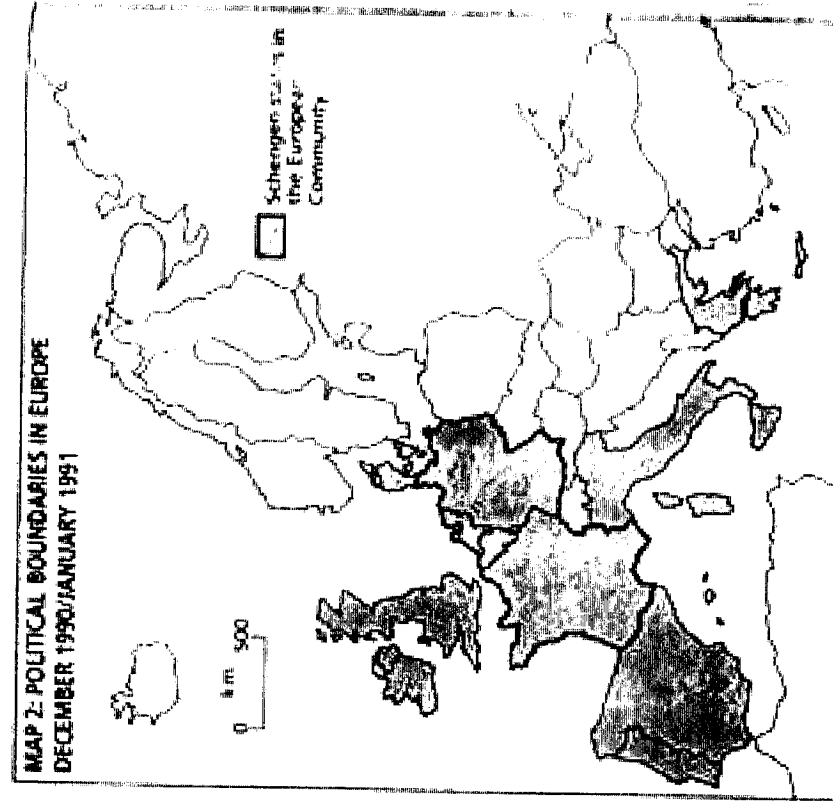
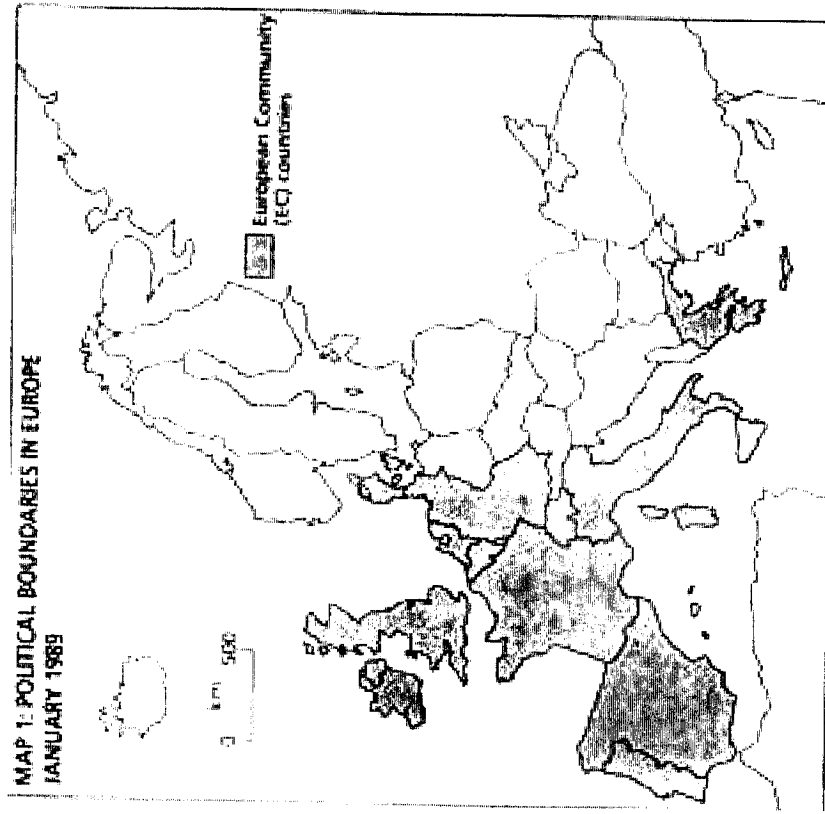


« Carte de l'Europe politique (1997) »
 Source : Collection de cartes de la University of Texas
www.lib.utexas.edu/maps/europe/europe_pol97.jpg



Source : *Geographical*, septembre 1992, p. 16

« The United States of Europe »



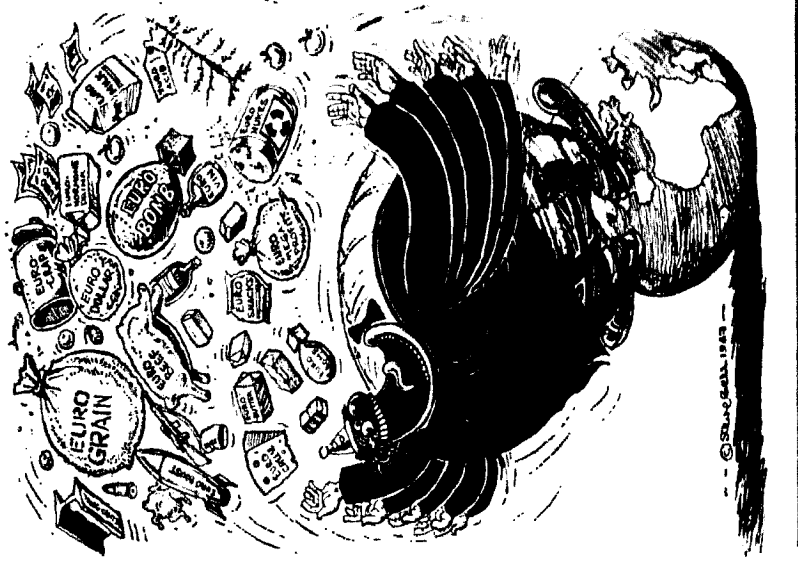
Source : SALLNOW, John (1991), dans *Geographical*, vol. 63, n° 2, février, p. 40.

« Carte de l'Europe par Sebastian Münster (1556) »



Source : www.crel.univ-mulhouse.fr/accueil0.html

5. L'Europe en 1992, vue par un humoriste anglais.

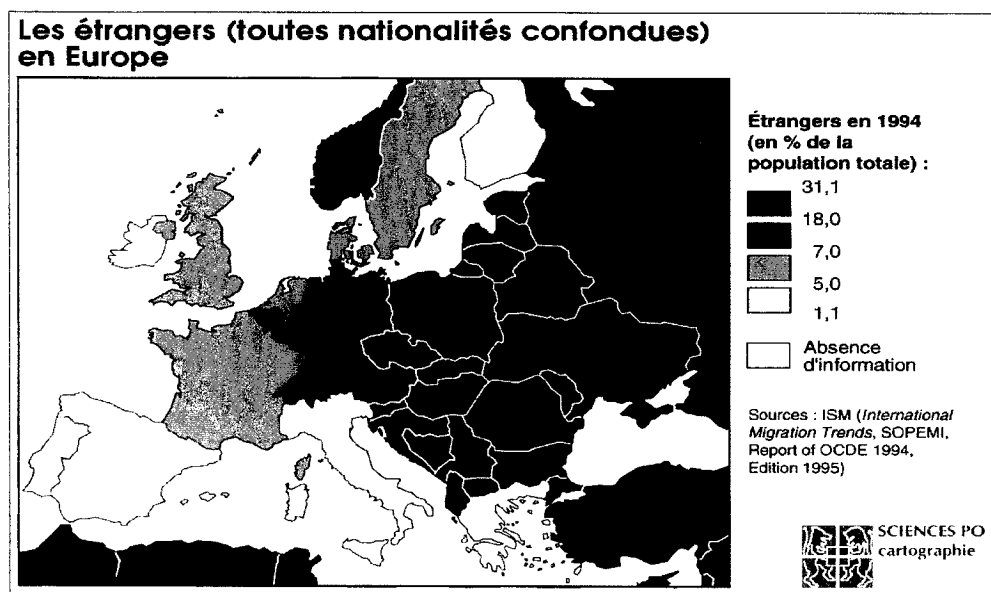


Source : GUIGUE, Jeannine (dir.) (1988). *Histoire. Géographie. Initiation économique (4^e)*, manuel, Paris, Bordas, p. 311.



« Carte humoristique de l'Europe, vers 1871-1872 » (dessinateur Madol)

Source : <http://perso.wanadoo.fr/arkham/thucydide/lycee/premiere/nationalisme/nationalismes.html>



Source : www.sciences-po.fr/cartographie/cartotheque/cartotheques/cartes_diagrammes/europe/ue/population/etran94.gif

20°E

45°N

Extension de l'Empire turc à son apogée (1566)

POLOGNE
catholique
+
Polonais

R.D.A.
protestante
+
Allemands

Tchécoslovaquie
protestante
+
Tchèques

Slovaques
catholique
+
Hongrois

HONGRIE
catholique
+
Hongrois

Roumains
orthodoxe
+
Roumains

ROUMANIE
orthodoxe
+
Roumains

YOUgoslavIE
orthodoxe
+
Serbes
-
Croates

Albanais
+
Albanais

Albanie
islamique
+
Albanais

Bulgarie
orthodoxe
+
Bulgares

Macédoniens

Grèce

0 200 km

ORIGINE DES LANGUES

Germanique

Slave

Asiatique (Magyar)

Latine

Albanais

COHÉSION SOCIALE INTERNE

+ Forte cohésion nationale

- Faible cohésion nationale (problèmes de minorités)

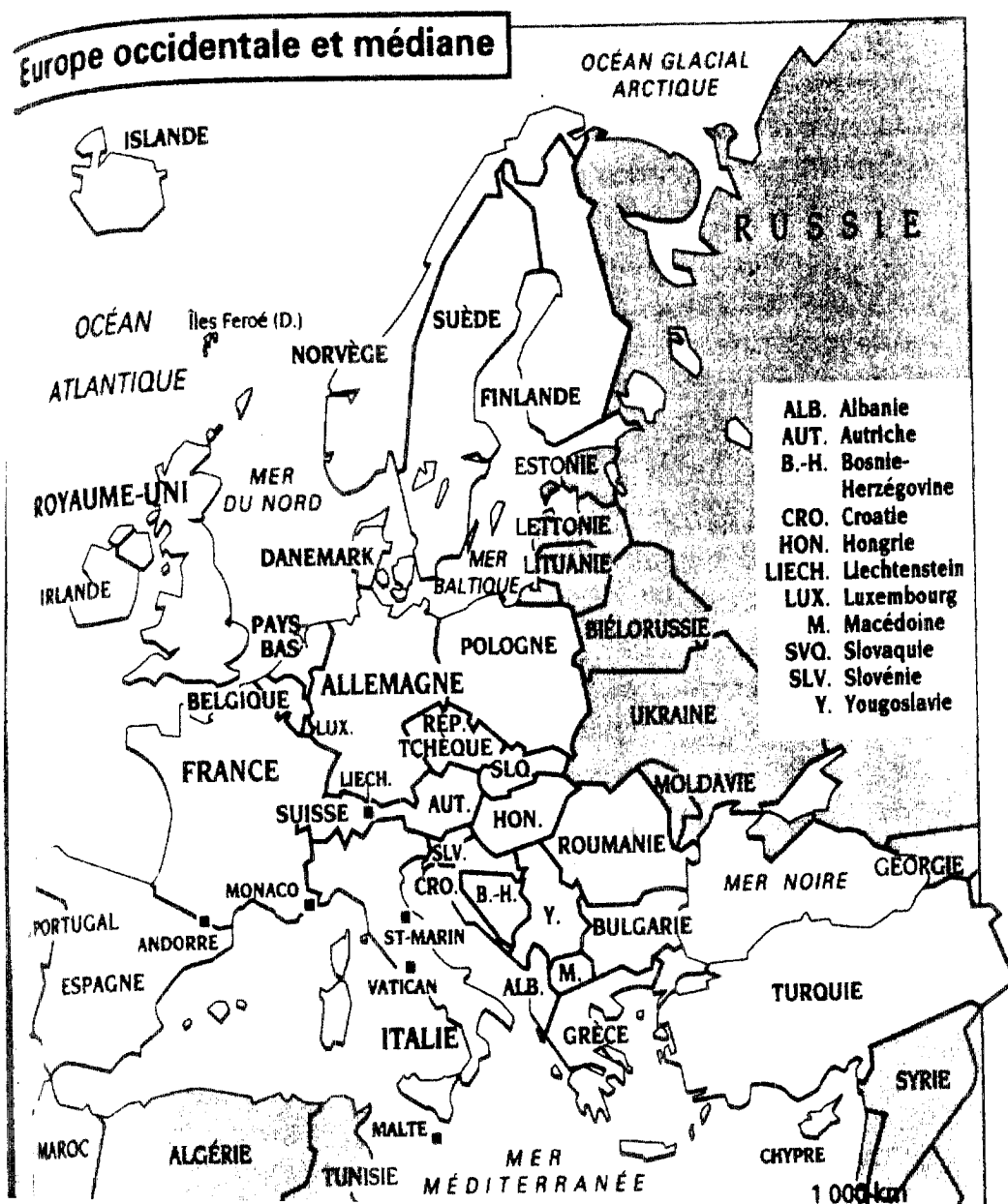
Etablissement d'un système fédéral

TRADITION RELIGIEUSE

catholique, protestante, orthodoxe, islamique

Source : SALLNOW, John (1991), dans *Geographical*, vol. 63, n° 2, février, p. 41.





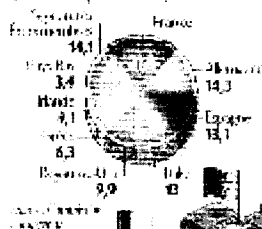
Source : ARNAUD, Hélène et al. (dir.) (1998). *L'État du monde 1999. Annuaire économique et géopolitique mondial*, Paris/Montréal, Éditions La Découverte/Éditions du Boréal, p. 547

**SUR LE
DEVANT DE
LA SCÈNE**

Elargissement : l'Europe par la petite porte

Le oui irlandais au référendum sur le traité de Nice est une bonne nouvelle pour les 10 pays devant entrer dans l'Union en 2004. Mais les négociations ne sont pas terminées, et les dures conditions promises aux nouveaux entrants pourraient rendre difficiles les 10 référendums d'adhésion à partir du printemps prochain.

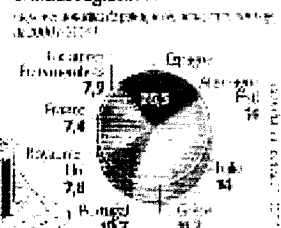
► 42 milliards d'euros d'aides agricoles européennes



► Les aides agricoles

Elles représentent la moitié du budget de l'Union et sont réparties entre tous les pays. Mais les pays méditerranéens, à l'exception de la Grèce, les reçoivent moins que les autres. C'est pourquoi les négociations avec les nouveaux entrants sont difficiles.

► 35 milliards d'euros d'aides régionales



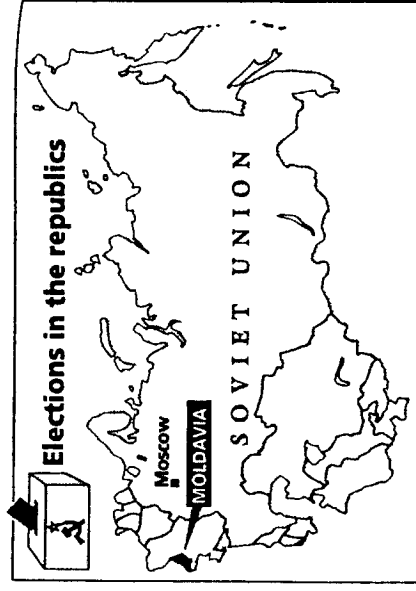
► Les aides régionales

Les fonds structurels et les aides régionales sont destinés à aider les régions en retard de développement. Mais les pays méditerranéens, comme l'Espagne, l'Italie et la Grèce, ne reçoivent pas les aides régionales. Les régions des nouveaux entrants y auront droit.

► Le traité de Nice

Le traité de Nice est un accord de 10 ans, valable jusqu'en 2010, qui adapte progressivement les institutions européennes à l'entrée de 12 nouveaux États : Roumanie, Bulgarie, République tchèque, Pologne, Hongrie, Slovaquie, Lituanie, Lettonie, Estonie, Malte et Chypre.

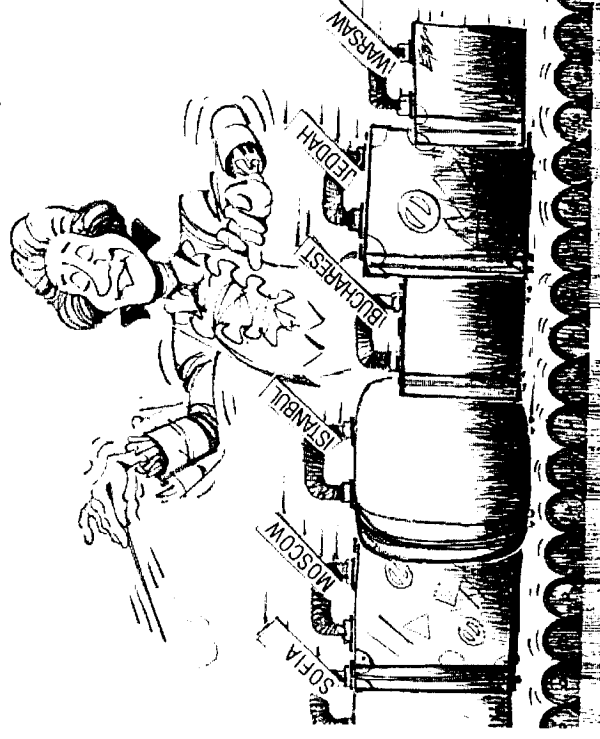
« *Eyes on Romania (Pleins feux sur la Roumanie)* »



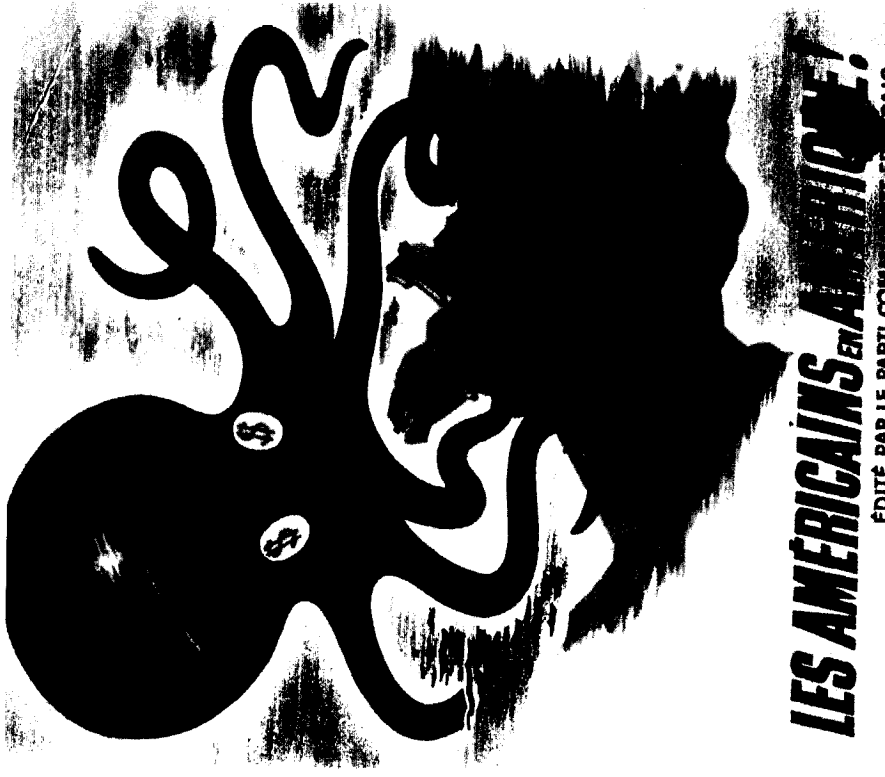
Source : *The Economist*, 16 décembre 1990, p. 73

Austrian Airlines. The faster way to Eastern Europe.

"'Allegro' was always my favorite tempo, too."



Source : *The Economist*, 17 février 1990, p. 52.



4. Affiche anti-américaine du Parti Communiste Français en 1950. La « pleuvre » américaine aux yeux de dollars étend ses tentacules sur la France.

Source : BRIGNON, Jean (dir.). (1989). *Histoire. Géographie. Initiation économique* (3^e), manuel, Paris, Hatier, p. 119



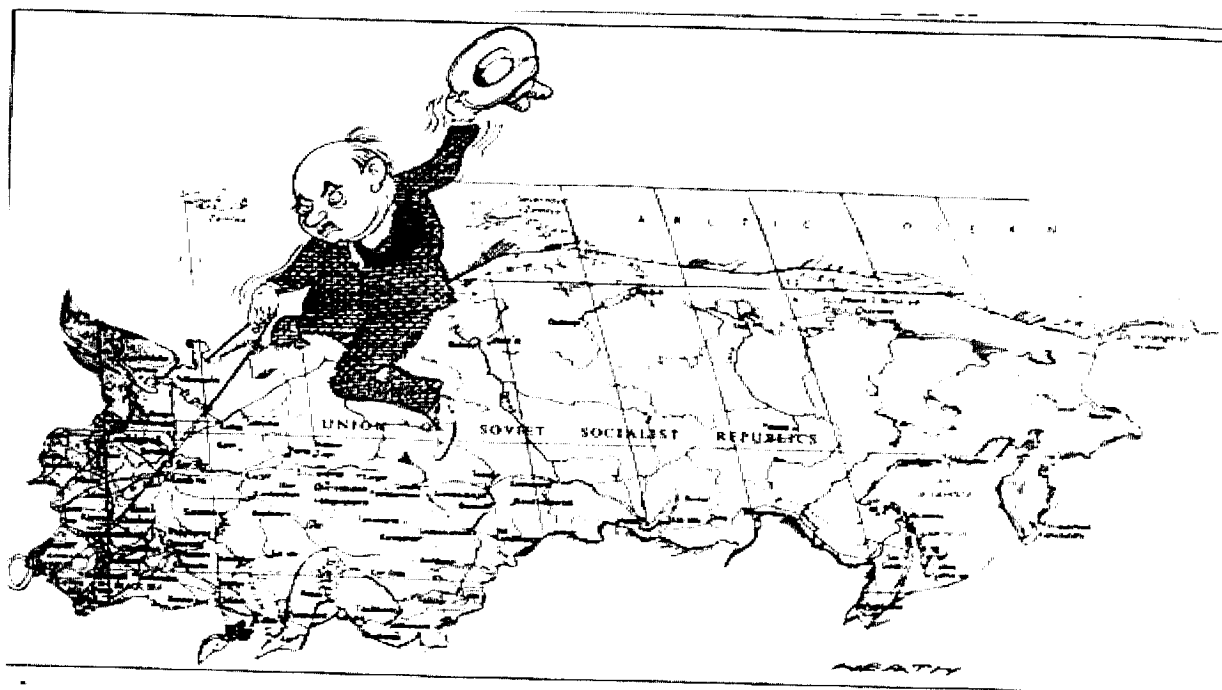
Source : Collection du Center for the Study of Cartoons and Caricature <http://library.kent.ac.uk/cartoons/about/aims.php>



Source : *Le Nouvel Observateur*, 1-7 février 1990, p. 44



Source : *Le Nouvel Observateur*, 17-23 octobre 1990, p. 12



Source : *The Spectator*, 13 janvier 1990, p. 4